LA
LANGUE HÉBRAÏQUE
RESTITUÉE,
ET LE VÉRITABLE SENS DES MOTS HÉBREUX
RÉTABLI ET PROUVÉ
PAR LEUR ANALYSE RADICALE.

OUVRAGE dans lequel on trouve réunis:

1°. Une DISSERTATION INTRODUCTIVE sur l'origine de la Parole, l'étude des langues qui peuvent y conduire, et le but que l'Auteur s'est proposé ;

2°. Une GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE, fondée sur de nouveaux principes, et rendue utile à l'étude des langues en général ;

3°. Une série de RACINES HÉBRAÏQUES, envisagées sous des rapports nouveaux, et destinées à faciliter l'intelligence du langage, et celle de la science étymologique ;

4°. Un DISCOURS PRÉLIMINAIRE ;

5°. Une traduction en français des dix premiers chapitres du Sépher, contenant la COSMOGONIE de MOYSE.

Cette traduction, destinée à servir de preuve aux principes posés dans la Grammaire et dans le Dictionnaire, est précédée d'une VERSION LITTÉRALE, en français et en anglais, faite sur le texte hébreu présenté en original avec une transcription en caractères modernes, et accompagnée de notes grammaticales et critiques, où l'interprétation donnée à chaque mot est prouvée par son analyse radicale, et sa confrontation avec le mot analogue samaritain, chaldaïque, syriaque, arabe, ou grec.

PAR FABRE-D'OLIVET.

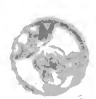


A PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, rue de Traverse, n°. 9, faubourg St.-Germain ;
BARROIS, l'aîné, Libraire, rue de Savoie, n°. 13.
EBERHART, Libraire, rue du Foin St.-Jacques, n°. 12.

1815.

J.-M. EBERHART, IMPRIMEUR DU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE,
RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N. 12.



LA

LANGUE HÉBRAÏQUE

RESTITUÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

DISSERTATION INTRODUCTIVE.

DISSERTATION INTRODUCTIVE.

§. I.

Sur l'origine de la Parole, et sur l'étude des Langues qui peuvent y conduire.

L'origine de la Parole est généralement inconnue. C'est en vain que les savans des siècles passés ont essayé de remonter jusqu'aux principes cachés de ce phénomène brillant qui distingue l'homme de tous les êtres dont il est environné, réfléchit sa pensée, l'arme du flambeau du génie, et développe ses facultés morales; tout ce qu'ils ont pu faire, après de longs travaux, a été d'établir une série de conjectures plus ou moins ingénieuses, plus ou moins probables, fondées en général sur la nature physique de l'homme qu'ils jugeaient invariable, et qu'ils prenaient pour base de leurs expériences. Je ne parle point ici des théologiens scholastiques qui, pour se tirer d'embarras sur ce point difficile, enseignaient que l'homme avait été créé possesseur d'une langue toute formée; ni de l'évêque Walton, qui, ayant embrassé cette commode opinion, en donnait pour preuve les entretiens de Dieu même avec le premier homme, et les discours qu'Ève avait tenus au serpent; (a) ne réfléchissant pas que ce prétendu serpent qui s'entretenait avec Ève, et auquel Dieu parlait aussi, aurait donc puisé à la même source de la Parole, et participé à la langue de la Divinité. Je parle de ces savans qui, loin de la poussière et des cris de l'école, cherchaient de bonne foi la vérité que l'école ne possédait plus. D'ailleurs les théologiens eux-mêmes avaient été dès long-temps abandonnés de leurs disciples. Le père Richard Simon, dont nous avons une excellente histoire critique du Vieux-Testament, ne craignait pas, en s'appuyant de l'autorité de St.-Grégoire de Nysse, de rejeter l'opinion théologique à cet

(a) Walton, prolegom. I.

égard, et d'adopter celle de Diodore de Sicile, et même celle de Lucrèce (*a*) qui attribuent la formation du langage à la nature de l'homme, et à l'instigation de ses besoins. (*b*)

Ce n'est point parce que j'oppose ici l'opinion de Diodore de Sicile ou de Lucrèce à celle des théologiens, qu'on doive en inférer que je la juge meilleure. Toute l'éloquence de J.-J. Rousseau ne saurait me la faire approuver. C'est un extrême heurtant un autre extrême, et par cela même, sortant du juste milieu où réside la vérité. Rousseau dans son style nerveux et passionné, peint plutôt la formation de la société que celle du langage : il embellit ses fictions des couleurs les plus vives, et lui-même, entraîné par son imagination, croit réel ce qui n'est que fantastique. (*c*) On voit bien dans son écrit un commencement possible de civilisation, mais non point une origine vraisemblable de la Parole. Il a beau dire que les langues méridionales sont filles du plaisir, et celles du nord de la nécessité : on lui demande toujours comment le plaisir ou la nécessité peuvent enfanter simultanément des mots que toute une peuplade s'accorde à comprendre, et surtout s'accorde à adopter. N'est-ce pas lui qui a dit, avec une raison plus froide et plus sévère, que le langage ne saurait être institué que par une convention, et que cette convention ne saurait se concevoir sans le langage? Ce cercle vicieux dans lequel l'enferme un Théosophe moderne peut-il être éludé? Ceux qui se livrent à la prétention de former nos langues, et toute la science de notre entendement par les seules ressources des circonstances naturelles, et par nos seuls moyens humains, dit ce Théosophe, (*d*) s'exposent de leur plein gré à cette objection terrible qu'ils ont eux-mêmes élevée; car qui ne fait que nier ne détruit point, et l'on ne réfute point un argument parce qu'on le désapprouve : si le langage de l'homme est une convention, comment cette convention s'est-elle établie sans langage?

(*a*) Rich. Sim. Histoire crit. L. I[er], ch. 14 et 15.

(*b*) Diod. Sic. L. II.

« At varios linguæ sonitus natura subegit
» Mittere, et utilitas expressit nomina rerum ».
Lucret.

(*c*) *Essai sur l'origine des Langues.*

(*d*) S[t].-Martin, *Esprit des choses*, T. II. p. 127.

Lisez avec attention et Locke et Condillac, son disciple le plus laborieux; (*a*) vous aurez, si vous voulez, assisté à la décomposition d'une machine ingénieuse, vous aurez admiré peut-être la dextérité du décompositeur; mais vous serez resté aussi ignorant que vous l'étiez auparavant et sur l'origine de cette machine, et sur le but que s'est proposé son auteur, et sur sa nature intime, et sur le principe qui en fait mouvoir les ressorts. Soit que vous réfléchissiez d'après vous-même, soit qu'une longue étude vous ait appris à réfléchir d'après les autres, vous ne verrez bientôt dans l'habile analyste qu'un opérateur ridicule, qui s'étant flatté de vous expliquer et comment et pourquoi danse tel acteur sur le théâtre, saisit un scalpel et dissèque les jambes d'un cadavre. Socrate et Platon vous reviennent dans la mémoire. Vous les entendez encore gourmander les physiciens et les métaphysiciens de leur temps; (*b*) vous opposez leurs irrésistibles argumens à la vaine jactance de ces écrivains empyriques, et vous sentez bien qu'il ne suffit pas de démonter une montre pour rendre raison de son mouvement.

Mais si l'opinion des théologiens sur l'origine de la Parole choque la raison, si celle des historiens et des philosophes ne peut résister à un examen sévère, il n'est donc point donné à l'homme de la connaître. L'homme, qui selon le sens de l'inscription du temple de Delphes, (*) ne peut rien connaître qu'autant qu'il se connaît lui-même, est donc condamné à ignorer ce qui le place au premier rang parmi les êtres sensibles, ce qui lui donne le sceptre de la Terre, ce qui le constitue véritablement homme; la Parole! Non, non cela ne peut être, parce que la Providence est juste. Un nombre assez considérable de sages parmi toutes les nations a pénétré ce mystère, et si malgré leurs efforts, ces hommes privilégiés n'ont pu communiquer leur science et la rendre universelle, c'est que les moyens, les disciples ou les circonstances favorables leur ont manqué pour cela.

(*a*) Lock. *an Essay concern. human. Underst.* B. III, Condillac, *Logique.*

(*b*) Plat. *dial. Theat. Phedon. Cratyl.*

(*) Cette fameuse inscription *connais-toi toi-même*, était, selon Pline, du sage Chilon, célèbre philosophe grec qui vivait vers l'an 560 avant J.-C. Il était de Lacédémone, et mourut de joie, dit-on, en embrassant son fils, vainqueur aux jeux olympiques.

Car la connaissance de la Parole, celle des élémens et de l'origine du langage, ne sont point au nombre de ces connaissances que l'on transmet facilement à d'autres, ou qu'on démontre à la manière des géomètres. Avec quelque étendue qu'on les possède, quelques racines profondes qu'elles aient jetées dans un esprit, quelques fruits nombreux qu'elles y aient développés, on n'en peut jamais communiquer que le principe. Ainsi, rien dans la nature élémentaire ne se propage ni tout de suite, ni tout à la fois : l'arbre le plus vigoureux, l'animal le plus parfait, ne produisent point simultanément leur semblable. Ils jettent, selon leur espèce, un germe d'abord très-différent d'eux, qui demeure infertile, si rien d'extérieur ne coopère à son développement.

Les sciences archéologiques, c'est-à-dire toutes celles qui remontent aux principes des choses, sont dans le même cas. C'est en vain que les sages qui les possèdent s'épuisent en généreux efforts pour les propager. Les germes les plus féconds qu'ils en répandent, reçus par des esprits incultes, ou mal préparés, y subissent le sort de ces semences qui, tombant sur un terrain pierreux, ou parmi les épines, y meurent stériles ou étouffées. Les secours n'ont pas manqué à nos savans ; c'est l'aptitude à les recevoir. La plupart de ceux qui s'avisaient d'écrire sur les langues ne savaient pas même ce que c'était qu'une langue ; car il ne suffit pas pour cela d'avoir compilé des grammaires, ou d'avoir sué sang et eau pour trouver la différence d'un supin à un gérondif ; il faut avoir exploré beaucoup d'idiômes, les avoir comparés entr'eux assidûment et sans préjugés ; afin de pénétrer, par les points de contact de leur génie particulier, jusqu'au génie universel qui préside à leur formation, et qui tend à n'en faire qu'une seule et même langue.

Parmi les idiômes antiques de l'Asie, il en est trois qu'il faut absolument connaître si l'on veut marcher avec assurance dans le champ de l'étymologie, et s'élever par degrés jusqu'à la source du langage. Ces idiômes, que je puis bien, à juste titre, nommer des langues dans le sens restreint que l'on donne à ce mot, sont le chinois, le samscrit, et l'hébreu. Ceux de mes Lecteurs qui connaissent les travaux des savans de Calcuta, et particulièrement ceux de William Jones, pourront

s'étonner que je nomme l'hébreu en place de l'arabe dont cet estimable écrivain fait dériver l'idiôme hébraïque, et qu'il cite comme l'une des langues-mères de l'Asie. Je vais expliquer ma pensée à cet égard, et dire en même temps pourquoi je ne nomme ni le persan ni le tâtare oïghoury que l'on pourrait penser que j'oublie.

Lorsque W. Jones jetant sur le vaste continent de l'Asie et sur les îles nombreuses qui en dépendent, un œil observateur, y plaça cinq nations dominatrices entre lesquelles il en partagea l'héritage, il créa un tableau géographique d'une heureuse conception, et d'un grand intérêt, que l'historien ne devra pas négliger; (a) mais il eut égard en établissant cette division, plutôt à la puissance et à l'étendue des peuples qu'il nommait, qu'à leurs véritables titres à l'antériorité; puisqu'il ne craint pas de dire que les Persans, qu'il range au nombre des cinq nations dominatrices, tirent leur origine des Hindous et des Arabes, (b) et que les Chinois ne sont qu'une colonie indienne; (c) ne reconnaissant ainsi que trois souches primordiales, savoir : celle des Tâtares, celle des Hindous, et celle des Arabes.

Quoique je ne puisse lui accorder entièrement cette conclusion, je ne laisse pas d'en inférer, comme je viens de le dire, que cet écrivain en nommant les cinq nations principales de l'Asie, avait eu plus d'égard à leur puissance qu'à leurs véritables droits à l'antériorité. Il est évident du moins, que s'il n'eût pas dû céder à l'éclat dont le nom arabe s'est environné dans ces temps modernes, grâce à l'apparition de Mahomed, et à la propagation du culte et de l'empire islamite, W. Jones n'eut point préféré le peuple arabe au peuple hébreu, pour en faire une des souches primordiales de l'Asie.

Cet écrivain avait fait une étude trop sûre des langues asiatiques pour ne pas savoir que les noms que nous donnons aux Hébreux et aux Arabes, quoiqu'ils paraissent très-dissemblables, grâce à notre manière de les écrire, ne sont au fond que la même épithète modifiée par deux dialectes différens. Tout le monde sait que l'un et l'autre peuple rap-

(a) *Asiat. research.* T. I.
(b) *Ibid.* T. II. p. 51.
(c) *Asiat. research.* T. II. p. 368. 379.

porte son origine au patriarche Héber : (*) or, le nom de ce prétendu Patriarche ne signifie rien autre chose que ce qui est placé *derrière* ou *au-delà*, ce qui est *éloigné*, *caché*, *dissimulé*, *privé du jour*; ce qui *passe*, ce qui *termine*, ce qui est *occidental*, etc. Les Hébreux, dont le dialecte est évidemment antérieur à celui des Arabes, en ont dérivé *hébri*, et les Arabes *harbi*, par une transposition de lettres qui leur est très-ordinaire dans ce cas. Mais soit qu'on prononce *hébri*, soit qu'on prononce *harbi*, l'un ou l'autre mot exprime toujours que le peuple qui le porte se trouve placé ou au-delà, ou à l'extrémité, ou aux confins, ou au bord occidental d'une contrée. Voilà, dès les temps les plus anciens, quelle était la situation des Hébreux ou des Arabes, relativement à l'Asie, dont le nom examiné dans sa racine primitive, signifie le Continent unique, la Terre proprement dite, la Terre de Dieu.

Si, loin de tout préjugé systématique, on considère attentivement l'idiôme arabe, on y découvre les marques certaines d'un dialecte qui, en survivant à tous les dialectes émanés d'une même souche, s'est successivement enrichi de leurs débris, a subi les vicissitudes du temps, et, porté au loin par un peuple conquérant, s'est approprié un grand nombre de mots étrangers à ses racines primitives; s'est poli, s'est façonné sur les idiômes des peuples vaincus, et peu à peu s'est montré très-différent de ce qu'il était à son origine ; tandis que l'idiôme hébraïque, au contraire, et j'entends par cet idiôme celui de Moyse, éteint depuis long-temps dans sa propre patrie, perdu pour le peuple qui le parlait, s'est concentré dans un livre unique, où presque aucune des vicissitudes qui ont altéré l'arabe n'a pu l'atteindre. C'est là surtout ce qui le distingue, et ce qui me l'a fait choisir.

Cette considération n'a point échappé à W. Jones. Il a bien vu que l'idiôme arabe, pour lequel il sentait d'ailleurs beaucoup de penchant, n'avait produit aucun ouvrage digne de fixer l'attention des hommes avant le Koran, (*a*) qui n'est encore qu'un développement du Sépher,

(*) Suivant l'orthographe hébraïque עבר *habar*, suivant l'arabe عابر *hâbar*. Le dérivé hébraïque est עברי *habri*, un Hébreu : le dérivé arabe est عربي *harbi*, un Arabe.

(*a*) *Asiat. research.* T. II. p. 13.

de Moyse; tandis que ce Sépher, refuge sacré de l'idiôme hébreu, lui paraissait contenir, indépendamment d'une inspiration divine, (*a*) plus de vraie sublimité, de beautés exquises, de moralité pure, d'histoire essentielle et de traits de poésie et d'éloquence, que tous les livres ensemble, écrits dans aucune langue, et dans aucun siècle du monde.

Quoique ce soit beaucoup dire, et qu'on pût, sans faire le moindre tort au Sépher, lui comparer et même lui préférer certains ouvrages également fameux parmi les nations, j'avoue qu'il renferme pour ceux qui peuvent le lire, des choses d'une haute conception et d'une sagesse profonde; mais ce n'est point assurément dans l'état où il se montre aux lecteurs vulgaires qu'il mérite de tels éloges, à moins qu'on ne veuille se couvrir les yeux du double bandeau de la superstition et du préjugé. Sans doute W. Jones l'entendait dans sa pureté, et c'est ce que j'aime à croire.

Au reste, ce n'est jamais que par des ouvrages de cette nature qu'une langue acquiert des droits à la vénération. Les livres des principes universels appelés *King* par les Chinois, ceux de la science divine appelés *Veda* ou *Beda* par les Hindous, le Sépher de Moyse, voilà ce qui rend à jamais illustres et le chinois, et le samscrit, et l'hébreu. Quoique le tâtare oïghoury soit une des langues primitives de l'Asie, je ne l'ai point fait entrer au nombre de celles dont l'étude est nécessaire à celui qui veut remonter au principe de la Parole; parce que rien ne saurait ramener à ce principe, dans un idiôme qui n'a point de littérature sacrée. Or, comment les Tâtares auraient-ils eu une littérature sacrée ou profane, eux qui ne connaissaient pas même les caractères de l'écriture? Le célèbre Gen-ghis-kan, dont l'empire embrassait une étendue immense, ne trouva pas, au rapport des meilleurs auteurs, un seul homme parmi ses Moghols, en état d'écrire ses dépêches. (*b*) Timour-Lenk, dominateur à son tour d'une partie de l'Asie, ne savait ni lire ni écrire. Ce défaut de caractère et de littérature, en laissant les idiômes tâtares dans une fluctuation continuelle, assez

(*a*) *Ibid.* T. III. p. 15. (*b*) *Traduct. franc. des Recher. Asiat.* T. II. p. 49. *Notes*.

semblable à celle qu'éprouvent de nos jours les dialectes informes des peuples sauvages de l'Amérique, rend leur étude inutile à l'étymologie, et ne peut servir qu'à jeter dans l'esprit des lueurs incertaines, et presque toujours fausses.

On ne doit rechercher l'origine de la Parole que sur des monumens authentiques, où la Parole elle-même ait laissé son empreinte ineffaçable. Si le Temps et la faux des révolutions eussent respecté davantage les livres de Zoroastre, j'aurais égalé sans doute à l'hébreu l'ancienne langue des Perses appelée *Zend,* dans laquelle sont écrits les fragmens qui nous en restent; mais après un examen long et impartial, je n'ai pu m'empêcher de voir, malgré toute la reconnaissance que j'ai ressentie pour les travaux inouis d'Anquetil-du-Perron qui nous les a procurés, que le livre appelé aujourd'hui le *Zend-Avesta* par les Parses, n'est qu'une sorte de bréviaire, une compilation de prières et de litanies, où sont mêlés par-ci par-là quelques morceaux des livres sacrés de Zérédosht, l'antique Zoroastre, traduits en langue vivante; car c'est précisément ce que signifie le mot *Zend,* langue vivante. L'Avesta primitif était divisé en vingt et une parties appelées *Nosk,* et entrait dans tous les détails de la nature, (*a*) comme font les Vedas et les Pouranas des Hindous avec lesquels il avait peut-être plus d'affinité qu'on ne pense. Le Boun-Dehesh qu'Anquetil-du-Perron a traduit du *Pehlvi,* sorte de dialecte plus moderne encore que le *Zend,* ne paraît être que l'abrégé de cette partie de l'Avesta qui traitait particulièrement de l'origine des Êtres et de la naissance de l'Univers.

W. Jones, qui juge comme moi que les livres originaux de Zoroastre sont perdus, pense que le Zend, dans lequel sont écrits les fragmens que nous en possédons, est un dialecte du samscrit, où le Pelhvi, dérivé du chaldaïque et du tâtare cimmérien, a mêlé beaucoup de ses expressions. (*b*) Cette opinion assez conforme à celle du savant d'Herbelot qui rapporte le Zend et le Pelhvi au chaldaïque nabathéen, (*c*) c'est-à-dire à la plus ancienne langue de l'Assyrie, est d'autant plus

(*a*) *Zend-Avesta*, T. I. *part.* II. p. 46.
(*b*) *Asiat. research*, T. II. p. 52 *et suiv.*
(*c*) *Bibl. ori.* p. 514.

probable que les caractères du Pelhvi et du Zend sont évidemment d'origine chaldaïque.

Je ne doute pas que les fameuses inscriptions qui se trouvent dans les ruines de l'ancienne Isthakar, (a) nommée Persépolis par les Grecs, et dont aucun savant n'a pu déchiffrer encore les caractères, n'appartiennent à la langue dans laquelle étaient écrits originairement les livres sacrés des Parses, avant qu'ils eussent été abrégés et traduits en pehlvi et en zend. Cette langue, dont le nom même a disparu, était peut-être parlée à la cour de ces monarques de l'Iran, dont fait mention Mohsen-al-Fany dans un livre très-curieux intitulé *Dabistan* (*), et qu'il assure avoir précédé la dynastie des Pishdadiens, que l'on regarde ordinairement comme la première.

Mais sans m'engager plus avant dans cette digression, je crois en avoir dit assez pour faire entendre que l'étude du Zend ne peut être du même intérêt, ni produire les mêmes fruits que celle du chinois, du samscrit et de l'hébreu, puisqu'il n'est qu'un dialecte du samscrit, et qu'il n'offre que quelques fragmens de littérature sacrée, traduits d'une langue inconnue plus ancienne que lui. Il suffit de le faire entrer comme une sorte de supplément dans la recherche de l'origine de la Parole, en le considérant comme le lien qui réunit le samscrit à l'hébreu.

Il en est de même de l'idiôme scandinave, et des poésies runiques conservées dans l'Edda. (b) Ces vénérables débris de la littérature sacrée des Celtes, nos aïeux, doivent être regardés comme un moyen de réunion entre les langues de l'antique Asie, et celle de l'Europe moderne. Ils ne sont point à dédaigner comme étude auxiliaire, d'autant plus qu'ils sont tout ce qui nous reste d'autenthique touchant le culte des anciens Druïdes, et que les autres dialectes celtiques, tels que le Basque, le Breton armorique, le Breton wallique, ou *cumraig*, ne

(a) Millin : *Monumens inédits*, etc. T. I. p. 58-68.

(*) On ne connaît cet ouvrage qui traite des mœurs et usage de la Perse, que par un seul extrait, inséré dans le *New Asiatic Missellany*, publié à Calcuta par Gladwin, en 1789.

(b) *Edda Irlandorum* Haoniæ, 1665, in-4°.

possédant rien d'écrit, ne peuvent mériter aucune espèce de confiance dans l'objet important qui nous occupe.

Mais revenons aux trois langues dont je recommande l'étude : le chinois, le samscrit et l'hébreu : jetons un moment les yeux sur elles, et sans nous inquiéter, pour l'heure, de leurs formes grammaticales, pénétrons dans leur génie, et voyons en quoi il diffère principalement.

La Langue chinoise est de toutes les langues actuellement vivantes sur la surface de la terre, la plus ancienne ; celle dont les élémens sont les plus simples et les plus homogènes. Née au milieu de quelques hommes grossiers séparés des autres hommes par l'effet d'une catastrophe physique arrivée au globe, elle s'est renfermée d'abord dans les plus étroites limites, ne jetant que des racines rares et matérielles, et ne s'élevant pas au-dessus des plus simples perceptions des sens. Toute physique dans son origine, elle ne rappelait à la mémoire que des objets physiques : environ deux cents mots composaient tout son lexique ; et ces mots, réduits encore à la signification la plus restreinte, s'attachaient tous à des idées locales et particulières. La Nature, en l'isolant ainsi de toutes les langues, la défendit long-temps contre le mélange ; et lorsque les hommes qui la parlaient, s'étant multipliés, purent se répandre au loin et se rapprocher des autres hommes, l'art vint à son secours et la couvrit d'un rempart impénétrable. J'entends par ce rempart les caractères symboliques dont une tradition sacrée rapporte l'origine à Fo-hi. Ce saint homme, dit cette tradition, ayant examiné le ciel et la terre, et recherché la nature des choses mitoyennes, traça les huit *Koua*, dont les diverses combinaisons suffirent pour exprimer toutes les idées alors développées dans l'intelligence du peuple. Au moyen de cette invention il fit cesser l'usage des nœuds dans les cordes qui avait eu lieu jusqu'alors. (*)

Cependant à mesure que le peuple chinois s'étendit, à mesure que son intelligence fit des progrès, et s'enrichit de nouvelles idées, sa

(*) Cette tradition est tirée de la grande histoire *Tsée-tchi-Kien-Kang-Mou*, que l'empereur *Kang-hi* fit traduire en tâtare, et décora d'une préface.

langue suivit ces divers développemens. Le nombre de ses mots, fixés par les *Koua* symboliques, ne pouvant pas être augmenté, l'accent les modifia. De particuliers qu'ils étaient, ils devinrent génériques; du rang de noms, ils s'élevèrent à celui de verbes; la substance fut distinguée de l'esprit. Alors on sentit la nécessité d'inventer de nouveaux caractères symboliques, qui en se réunissant facilement les uns avec les autres, pussent suivre l'essor de la pensée, et se prêter à tous les mouvemens de l'imagination. (*a*) Ce pas fait, rien n'arrêta plus la marche de cet idiôme indigène, qui, sans jamais varier ses élémens, sans admettre rien d'étranger dans sa forme, a suffi pendant une suite incalculable de siècles aux besoins d'une nation immense; lui a donné des livres sacrés qu'aucune révolution n'a pu détruire, et s'est enrichi de tout ce que le Génie métaphysique et moral peut enfanter de plus profond, de plus brillant et de plus pur.

Telle est cette langue qui, défendue par ses formes symboliques, inaccessible à tous les idiômes voisins, les a vus expirer autour d'elle, de la même manière qu'un arbre vigoureux voit se dessécher à ses pieds une foule de plantes frêles que son ombre dérobe à la chaleur fécondante du jour.

Le samscrit n'est point originaire de l'Inde. S'il m'est permis d'exposer ma pensée, sans m'engager à la prouver, car ce ne serait ici ni le temps, ni le lieu; je crois qu'un peuple de beaucoup antérieur aux Hindous, habitant une autre partie de la terre, vint dans des temps très-reculés s'établir dans le *Bharat-Wersh*, aujourd'hui l'Indostan, et y porta un idiôme célèbre appelé *Balî* ou *Pali*, dont on rencontre des vestiges considérables à *Singala*, capitale de l'île de Ceilan, aux royaumes de Siam, de Pegu, et dans tout ce que l'on appelle l'empire des Burmans. Partout cette langue est considérée comme sacrée. (*b*) W. Jones qui a pensé comme moi, relativement à l'origine exotique du samscrit, sans pourtant lui donner la langue

(*a*) *Mém. concer. les Chinois.* T. I. p. 273 *et suiv. Ibid.* T. VIII. p. 133 *et suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript.* T. XXXIV. *in-4°.* p. 25.

(*b*) *Descript. de Siam.* T. I. p. 25. *Asiat. resear.* T. VI. p. 307.

balie pour souche primitive, montre que le pur hindy, originaire de la Tâtarie, jargon informe à l'époque de cette colonisation, a reçu d'une langue étrangère quelconque, ses formes grammaticales et se trouvant dans une situation convenable à être, pour ainsi dire, greffé par elle, a développé une force d'expression, une harmonie, une abondance, dont tous les Européens qui ont été à même de l'entendre parlent avec admiration. (*a*)

En effet, quelle autre langue posséda jamais une littérature sacrée plus étendue ? Avant que les Européens, revenus de leurs préjugés, aient épuisé la mine féconde qu'elle leur offre, que d'années s'écouleront encore !

Le samscrit, au dire de tous les écrivains anglais qui l'ont étudié, est la langue la plus parfaite que les hommes aient jamais parlée. (*b*) Elle surpasse le grec et le latin en régularité comme en richesse, le persan et l'arabe en conceptions poétiques. Elle conserve avec nos langues européennes une analogie frappante, qu'elle tient surtout de la forme de ses caractères, qui, se traçant de gauche à droite, ont servi, selon l'opinion de W. Jones, de type ou de prototype à tous ceux qui ont été et qui sont encore en usage en Asie, en Afrique et en Europe.

Maintenant passons à la Langue hébraïque. On a débité un si grand nombre de rêveries sur cette Langue, et le préjugé systématique ou religieux qui a guidé la plume de ses historiens, a tellement obscurci son origine, que j'ose à peine dire ce qu'elle est, tant ce que j'ai à dire est simple. Cette simplicité pourra cependant avoir son mérite; car si je ne l'exalte pas jusqu'à dire avec les rabbins de la synagogue, ou les docteurs de l'Eglise, qu'elle a présidé à la naissance du monde, que les anges et les hommes l'ont apprise de la bouche de Dieu même, et que cette langue céleste, retournant à sa source, deviendra celle que les bienheureux parleront dans le ciel; je ne dirai pas non plus avec les philosophistes modernes, que c'est le jargon misérable d'une

(*a*) *Ibid.* T. I. p. 423.

(*b*) Wilkin's *Notes on the heetopades*. p. 294. Halhed, *dans la préface de la Gramm. du Bengale, et dans le Code des lois des Gentoux.*

horde d'hommes malicieux, opiniâtres, défians, avares, turbulens; je dirai, sans partialité aucune, que l'hébreu renfermé dans le Sépher est le pur idiôme des antiques Égyptiens.

Cette vérité ne plaira pas aux gens passionnés pour ou contre, je le sens bien; mais ce n'est pas ma faute si la vérité flatte si rarement les passions.

Non, la Langue hébraïque n'est ni la première ni la dernière des langues; ce n'est point la seule des langues-mères, comme l'a cru mal à propos un théosophe moderne que j'estime d'ailleurs beaucoup, parce que ce n'est pas la seule qui ait enfanté des merveilles divines (*a*); c'est la langue d'un peuple puissant, sage, religieux; d'un peuple contemplatif, profondément instruit dans les sciences morales, ami des mystères; d'un peuple dont la sagesse et les lois ont été justement admirées. Cette langue, séparée de sa tige originelle, éloignée de son berceau par l'effet d'une émigration providentielle dont il est inutile de rendre compte en ce moment, devint l'idiôme particulier du peuple hébreu; et semblable à la branche féconde qu'un habile agriculteur ayant transplantée sur un terrain préparé à dessein, pour y fructifier long-temps après que le tronc épuisé d'où elle sort a disparu, elle a conservé et porté jusqu'à nous le dépôt précieux des connaissances égyptiennes.

Mais ce dépôt n'a point été livré aux caprices du hasard. La Providence, qui voulait sa conservation, a bien su le mettre à l'abri des orages. Le livre qui le contient, couvert d'un triple voile, a franchi le torrent des siècles, respecté de ses possesseurs, bravant les regards des profanes, et n'étant jamais compris que de ceux qui ne pouvaient en divulguer les mystères.

Ceci posé, revenons sur nos pas. J'ai dit que le chinois, isolé dès sa naissance, parti des plus simples perceptions des sens, était arrivé de développemens en développemens aux plus hautes conceptions de l'intelligence; c'est tout le contraire de l'hébreu: cet idiôme séparé, tout

(*a*) S[t]-Martin: *Esprit des choses*, T. II. p. 213.

formé d'une langue parvenue à sa plus haute perfection, entièrement composé d'expressions universelles, intelligibles, abstraites, livré en cet état à un peuple robuste, mais ignorant, est tombé entre ses mains de dégénérescence en dégénérescence, et de restriction en restriction, jusqu'à ses élémens les plus matériels; tout ce qui était esprit y est devenu substance; tout ce qui était intelligible est devenu sensible; tout ce qui était universel est devenu particulier.

Le samscrit, gardant une sorte de milieu entre les deux, puisqu'il était le résultat d'une langue faite, entée sur un idiôme informe, s'est déployé d'abord avec une admirable promptitude; mais après avoir, comme le chinois et l'hébreu, jeté ses fruits divins, il n'a pu réprimer le luxe de ses productions: son étonnante flexibilité est devenue la source d'un excès qui a dû entraîner sa chute. Les écrivains hindous, abusant de la facilité qu'ils avaient de composer des mots, en ont composé d'une excessive longueur : non seulement ils en ont eu de dix, de quinze, de vingt syllabes, mais ils ont poussé l'extravagance jusqu'à renfermer, dans de simples inscriptions, des termes qui s'étendent jusqu'à cent et cent cinquante (*a*). Leur imagination vagabonde a suivi l'intempérance de leur élocution; une obscurité impénétrable s'est répandue sur leurs écrits; leur langue a disparu.

Mais cette langue déploie dans les *Vedas* une richesse économe. C'est là qu'on peut examiner sa flexibilité native, et la comparer à la rigidité de l'hébreu, qui, hors l'amalgame de la Racine et du Signe, ne souffre aucune composition; ou bien, à la facilité que laisse le chinois à ses mots, tous monosyllabiques, de se réunir ensemble sans se confondre jamais. Les beautés principales de ce dernier idiôme résident dans ses caractères, dont la combinaison symbolique offre comme un tableau plus ou moins parfait, suivant le talent de l'écrivain. On peut dire, sans métaphore, qu'ils peignent le discours (*b*). Ce n'est que par leur moyen que les mots deviennent oratoires. La langue écrite diffère essentiellement de la langue parlée (*c*). Celle-ci

(*a*) *Asiat. Research.* T. I. p. 279, 357, 366, etc.

(*b*) *Mem. concern. les Chinois.* T. I.

(*c*) *Ibid.* T. VIII. p. 133 à 185.

est d'un effet très-médiocre et pour ainsi dire nul; tandis que la première transporte le Lecteur en lui présentant une suite d'images sublimes. Les caractères samscrits ne disent rien à l'imagination, et l'œil qui les parcourt n'y fait pas la moindre attention; c'est à l'heureuse composition de ses mots, à leur harmonie, au choix et à l'enchaînement des idées, que cet idiôme doit son éloquence. Le plus grand effet du chinois est pour les yeux; celui du samscrit est pour les oreilles. L'hébreu réunit les deux avantages, mais dans une moindre proportion. Issu de l'Égypte, où l'on se servait à la fois et des caractères hiéroglyphiques et des caractères littéraux (*a*), il offre une image symbolique dans chacun de ses mots, quoique sa phrase conserve dans son ensemble toute l'éloquence de la langue parlée. Voilà la double faculté qui lui a valu tant d'éloges de la part de ceux qui la sentaient, et tant de sarcasmes de la part de ceux qui ne la sentaient pas.

Les caractères chinois s'écrivent de haut en bas, l'un au dessous de l'autre, en rangeant les colonnes de droite à gauche: ceux du samscrit suivent la direction d'une ligne horizontale, allant de gauche à droite: les caractères hébraïques, au contraire, procèdent de droite à gauche. Il semble que, dans l'arrangement des caractères symboliques, le génie de la langue chinoise rappelle leur origine, et les fasse encore descendre du ciel, comme on a dit que fit leur premier inventeur. Le samscrit et l'hébreu, en traçant leurs lignes d'une manière opposée, font aussi allusion à la manière dont furent inventés leurs caractères littéraux; car, comme le prétendait très bien Leibnitz, tout a sa raison suffisante; mais comme cet usage appartient spécialement à l'histoire des peuples, ce n'est point ici le lieu d'entrer dans la discussion qu'entraînerait son examen. Je dois remarquer seulement que la méthode que suit l'hébreu était celle des anciens Égyptiens, comme le rapporte Hérodote (*b*). Les Grecs, qui reçurent leurs lettres des Phéniciens, écrivirent aussi quelque temps de droite à gauche; mais leur origine, tout-à-fait différente, leur fit bientôt modifier cette marche. D'abord ils tracèrent

(*a*) Clem. Alex. *Strom*. L. V. Herodot. L. II. 36. (*b*) Herodot. *Ibid.*

leurs lignes en forme de sillons, en allant de droite à gauche et revenant alternativement de gauche à droite (*a*) : ensuite ils se fixèrent à la seule méthode que nous avons aujourd'hui, et qui est celle du samscrit, avec lequel les langues européennes ont, comme je l'ai déjà dit, beaucoup d'analogie. Ces trois manières d'écrire méritent d'être considérées avec soin, tant dans les trois langues typiques, que dans les langues dérivées qui s'y attachent directement ou indirectement. Je borne là ce parallèle : le pousser plus loin serait inutile, d'autant plus que ne pouvant exposer à la fois les formes grammaticales du chinois, du samscrit et de l'hébreu, je courrais risque de n'être pas entendu. Il faut faire un choix.

Si j'avais espéré d'avoir le temps et les secours nécessaires, je n'aurais pas balancé à prendre d'abord le chinois pour base de mon travail, me réservant de passer ensuite du samscrit à l'hébreu, en appuyant ma méthode d'une traduction originale du King, du Veda et du Sépher : mais dans la presque certitude du contraire, et poussé par des raisons importantes, je me suis déterminé à commencer par l'hébreu, comme offrant un intérêt plus direct, plus général, plus à la portée de mes Lecteurs, et promettant d'ailleurs des résultats d'une utilité plus prochaine. Je me suis flatté que si les circonstances ne me permettaient pas de réaliser mon idée à l'égard du samscrit et du chinois, il se trouverait des hommes assez courageux, assez dociles à l'impulsion que la Providence donne vers le perfectionnement des sciences et le bien de l'humanité, pour entreprendre ce travail pénible et pour terminer ce que j'aurais commencé.

§. II.

Langue hébraïque ; authenticité du Sépher de Moyse ; vicissitudes que ce livre a éprouvées.

En choisissant la Langue hébraïque, je ne me suis dissimulé aucune des difficultés, aucun des dangers auxquels je m'engageais. Quel-

(*a*) *Mém. de l'Acad. des Inscript.* T. XXXIX. in-12. p. 129. Court-de-Gébelin, *Orig. du Lang.* p. 471.

que intelligence de la Parole et des langues en général, et le mouvement inusité que j'avais donné à mes études, m'avaient convaincu dès long-temps que la Langue hébraïque était perdue, et que la Bible que nous possédions était loin d'être l'exacte traduction du Sépher de Moyse. Parvenu à ce Sépher original par d'autres voies que celle des Grecs et des Latins, porté de l'orient à l'occident de l'Asie par une impulsion contraire à celle que l'on suit ordinairement dans l'exploration des langues, je m'étais bien aperçu que la plupart des interprétations vulgaires étaient fausses, et que, pour restituer la langue de Moyse dans sa grammaire primitive, il me faudrait heurter violemment des préjugés scientifiques ou religieux que l'habitude, l'orgueil, l'intérêt, la rouille des âges, le respect qui s'attache aux erreurs antiques, concouraient ensemble à consacrer, à raffermir, à vouloir garder.

Mais s'il fallait toujours écouter ces considérations pusillanimes, quelles seraient les choses qui se perfectionneraient? L'homme dans son adolescence a-t-il besoin des mêmes secours que l'enfant à la lisière? Ne change-t-il pas de vêtemens comme de nourriture? et n'est-il pas d'autres leçons pour l'âge viril que pour la jeunesse? Les nations sauvages ne marchent-elles pas vers la civilisation? celles qui sont civilisées, vers l'acquisition des sciences? Ne voit-on pas la tanière du troglodyte faire place au chariot du chasseur, à la tente du pasteur, à la cabane de l'agriculteur; et cette cabane se transformer tour à tour, grâce au développement progressif du commerce et des arts, en commode maison, en château, en palais magnifique, en temple somptueux? Cette cité superbe que vous habitez, et ce Louvre qui étale à vos yeux une si riche architecture, ne reposent-ils pas sur le même sol où s'élevaient naguères quelques misérables baraques de pêcheurs?

Il est, n'en doutez pas, il est des momens marqués par la Providence, où l'impulsion qu'elle donne vers de nouvelles idées, sappant des préjugés utiles dans leur origine, mais devenus superflus, les force à céder, comme un habile architecte déblayant les grossières charpentes qui lui ont servi à supporter les voûtes de son édifice. Autant

il serait maladroit ou coupable d'attaquer ces préjugés ou d'ébranler ces charpentes, lorsqu'ils servent encore d'étai soit à l'édifice social, soit à l'édifice particulier, et d'aller, sous prétexte de leur rusticité, de leur mauvaise grâce, de leur embarras nécessaire, les renverser hors de propos; autant il serait ridicule ou timide de les laisser en place les uns et les autres, par l'effet d'un respect frivole ou suranné, d'une faiblesse superstitieuse et condamnable, lorsqu'ils ne servent plus à rien, qu'ils encombrent, qu'ils masquent, qu'ils dénaturent des institutions plus sages, ou des portiques plus nobles et plus élevés. Sans doute, dans le premier cas, et pour suivre ma comparaison, ou le Prince ou l'architecte doivent arrêter l'ignorant audacieux, et l'empêcher de s'ensevelir lui-même sous des ruines inévitables; mais dans le second, au contraire, ils doivent accueillir l'homme intrépide qui, se présentant, ou le flambeau ou le levier à la main, leur offre, malgré quelques périls, un service toujours difficile.

Si j'étais né un siècle ou deux plus tôt, et que des circonstances heureuses, servies par un travail opiniâtre, eussent mis les mêmes vérités à ma portée, je les aurais tues, comme ont dû les taire ou les renfermer hermétiquement plusieurs savans de toutes les nations; mais les temps sont changés. Je vois, en jetant les yeux autour de moi, que la Providence ouvre les portes d'un nouveau jour. Partout les institutions se mettent en harmonie avec les lumières du siècle. Je n'ai point balancé. Quel que soit le succès de mes efforts, ils ont pour but le bien de l'humanité, et cette conscience intime me suffit.

Je vais donc restituer la Langue hébraïque dans ses principes originels, et montrer la rectitude et la force de ces principes en donnant, par leur moyen, une traduction nouvelle de cette partie du Sépher qui contient la Cosmogonie de Moyse. Je me trouve engagé à remplir cette double tâche par le choix même que jai fait, et dont il est inutile d'expliquer davantage les motifs. Mais il est bon, peut-être, avant d'entrer dans les détails de la Grammaire et des notes nombreuses qui précèdent ma traduction, la préparent et la soutiennent, que j'expose ici le véritable état des choses afin de prémunir les esprits droits contre

les mauvaises directions qu'on pourrait leur donner, montrer le point exact de la question aux esprits explorateurs, et bien faire entendre à ceux que des intérêts ou des préjugés quelconques guideraient ou égareraient, que je mépriserai toute critique qui sortira des limites de la science, s'appuiera sur des opinions ou des autorités illusoires; et que je ne connaîtrai de digne athlète que celui qui se présentera sur le champ de bataille de la vérité, et armé par elle.

Car, sagit-il de mon style? je l'abandonne. Veut-on s'attaquer à ma personne? ma conscience est mon refuge. Est-il question du fond de cet ouvrage? qu'on entre en lice; mais qu'on prenne garde aux raisons qu'on y apportera. Je préviens que toutes ne seront pas également bonnes pour moi. Je sais fort bien, par exemple, que les Pères de l'Église ont cru, jusqu'à St.-Jérôme, que la version hellénistique dite des *Septante,* était un ouvrage divin, écrit par des prophètes plutôt que par de simples traducteurs, ignorant souvent même, au dire de St.-Augustin, qu'il existât un autre original (*a*); mais je sais aussi que St.-Jérôme, jugeant cette version corrompue en une infinité d'endroits, et peu exacte (*b*), lui substitua une version latine, qui fut jugée seule authentique par le Concile de Trente, et pour la défense de laquelle l'Inquisition n'a pas craint d'allumer la flamme des bûchers (*c*). Ainsi les Pères ont d'avance contredit la décision du Concile, et la décision du Concile a condamné à son tour l'opinion des Pères; en sorte qu'on ne saurait tout-à-fait trouver tort à Luther d'avoir dit que les interprètes hellénistes n'avaient point une connaissance exacte de l'hébreu, et que leur version était aussi vide de sens que d'harmonie (*d*), puisqu'il suivait le sentiment de St.-Jérôme, approuvé en quelque sorte par le Concile; ni même blâmer Calvin et d'autres savans réformés d'avoir douté de l'authenticité de la Vulgate, malgré la décision infaillible du Concile (*e*), puisque St.-Augustin

(*a*) Walton, *Proleg.* IX. Rich. Simon. *Hist. crit.* L. II. ch. 2. August. L. III. c. 25.

(*b*) Hieron. *in quæst. hebr.* Rich. Simon. *Ibid.* L. II. ch. 3.

(*c*) Mariana : *pro Edit. vulg.* c. 1.

(*d*) Luther. *sympos. Cap. de Linguis.*

(*e*) Fuller, *in miscell.* Causabon, *adv. Baron.*

avait bien condamné cet ouvrage d'après l'idée que toute l'Église s'en était formée de son temps.

Ce n'est donc ni de l'autorité des Pères, ni de celle des Conciles, qu'il faudra s'armer contre moi; car l'une détruisant l'autre, elles restent sans effet. Il faudra se montrer avec une connaissance entière et parfaite de l'hébreu, et me prouver, non par des citations grecques et latines que je récuse, mais par des interprétations fondées sur des principes meilleurs que les miens, que j'ai mal entendu cette langue, et que les bases sur lesquelles repose mon édifice grammatical sont fausses. On sent bien qu'à l'époque où nous vivons ce n'est qu'avec de tels arguments qu'on peut espérer de me convaincre (*).

Que si des esprits droits s'étonnent que seul, depuis plus de vingt siècles, j'aie pu pénétrer dans le génie de la langue de Moyse, et comprendre les écrits de cet homme extraordinaire, je répondrai ingénument que je ne crois point que cela soit; que je pense, au contraire, que beaucoup d'hommes ont en divers temps et chez différens peuples possédé l'intelligence du Sépher de la même manière que je la possède; mais que les uns ont renfermé avec prudence cette connaissance dont la divulgation eût été dangereuse alors, tandis que d'autres l'ont enveloppée de voiles assez épais pour être difficilement atteinte. Que si l'on refusait obstinément de recevoir cette explication, j'invoquerois le témoignage d'un homme sage et laborieux, qui ayant à répondre à une semblable difficulté, exposait ainsi sa pensée : « Il est très-possible » qu'un homme retiré aux confins de l'Occident, et vivant dans le XIX[e] » siècle après J.-C., entende mieux les livres de Moyse, ceux d'Orphée » et les fragmens qui nous restent des Étrusques, que les interprètes

(*) Les Pères de l'Eglise peuvent sans doute être cités comme les autres écrivains, mais c'est sur des choses de fait, et selon les règles de la critique. Lorsqu'il s'agit de dire qu'ils ont cru que la traduction des Septante était un ouvrage inspiré de Dieu, les citer en pareil cas est irrécusable; mais si l'on prétend par là prouver que cela est, la citation est ridicule. Il faut étudier, avant de s'engager dans une discussion critique, les excellentes règles que pose Fréret, le critique le plus judicieux que la France ait possédé. (Voyez *Acad. de Belles-Let.* T. VI. *Mémoir.* p. 146. T. IV. p. 411. T. XVIII. p. 49. T. XXI. *Hist.* p. 7. etc.

» Égyptiens, les Grecs et les Romains des siècles de Periclès et d'Auguste. » Le degré d'intelligence requis pour entendre les langues anciennes, » est indépendant du mécanisme et du matériel de ces langues : il est » tel que l'éloignement des lieux ne saurait lui porter atteinte. Ces » livres anciens sont mieux entendus aujourd'hui qu'ils ne l'étaient » même par leurs contemporains, parce que leurs auteurs, par la force » de leur génie, se sont autant rapprochés de nous qu'ils se sont éloi- » gnés d'eux. Il n'est pas seulement question de saisir le sens des mots, » il faut encore entrer dans l'esprit des idées. Souvent les mots offrent » dans leurs rapports vulgaires un sens entièrement opposé à l'esprit » qui a présidé à leur rapprochement...... (*a*) »

Voyons maintenant quel est l'état des choses. J'ai dit que je regardais l'idiôme hébraïque renfermé dans le Sépher comme une branche transplantée de la langue des Égyptiens. C'est une assertion dont je ne puis en ce moment donner les preuves historiques, parce qu'elles m'engageraient dans des détails trop étrangers à mon sujet ; mais il me semble que le simple bon sens doit suffire ici : car, de quelque manière que les Hébreux soient entrés en Égypte, de quelque manière qu'ils en soient sortis, on ne peut nier qu'ils n'y aient fait un fort long séjour. Quand ce séjour ne serait que de quatre à cinq siècles, comme tout porte à le croire (*) ; je demande de bonne foi, si une peuplade grossière, privée de toute littérature, sans institutions civiles ou religieuses qui la liassent, n'a pas dû prendre la langue du pays où elle vivait ; elle qui, transportée à Babylone, seulement pendant soixante-dix ans, et tandis qu'elle formait un corps de nation, régie par des lois particulières, soumise à un culte exclusif, n'a pu conserver sa langue maternelle, et l'a troquée pour le syriaque araméen, espèce de dialecte chaldaïque (*b*) ; car l'on sait assez que l'hébreu, perdu dès cette époque, cessa d'être la langue vulgaire des Juifs.

(*a*) Court-de-Gébelin : *Mond. primit.* T. I. p. 88.

(*) On lit au seond Livre du Sépher, intitulé ואלה שמות *W'ăleh-Shemoth*, ch. 12. ỳ. 40. que ce séjour fut de 430 ans.

(*b*) Walton *Proleg.* III. Rich. Simon : *Hist. crit.* L. II. ch. 17.

Je crois donc qu'on ne peut, sans fermer volontairement les yeux à l'évidence, rejeter un assertion aussi naturelle, et me refuser d'admettre que les Hébreux sortant d'Égypte après un séjour de plus de quatre cents ans, en emportèrent la langue. Je ne prétends pas détruire par là ce qu'ont avancé Bochart, Grotius, Huet, Leclerc (*a*), et les autres érudits modernes, touchant l'identité radicale qu'ils ont admise avec raison, entre l'hébreu et le phénicien; car je sais que ce dernier dialecte, porté en Égypte par les rois pasteurs, s'y était identifié avec l'antique égyptien, long-temps avant l'arrivée des Hébreux sur le bord du Nil.

Ainsi donc l'idiôme hébraïque devait avoir des rapports très-étroits avec le dialecte phénicien, le chaldaïque, l'arabe, et tous ceux sortis d'une même souche; mais long-temps cultivé en Égypte, il y avait acquis des développemens intellectuels qui, avant la dégénérescence dont j'ai parlé, en faisaient une langue morale tout-à-fait différente du chananéen vulgaire. Est-il besoin de dire ici à quel point de perfection était arrivée l'Égypte? Qui de mes Lecteurs ne connaît les éloges pompeux que lui donne Bossuet, quand sortant un moment de sa partialité théologique, il dit que les plus nobles travaux et le plus bel art de cette contrée consistait à former les hommes (*b*); que la Grèce en était si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même, et Solon, ces deux grands législateurs, et les autres qu'il se dispense de nommer, y allèrent apprendre la sagesse.

Or, Moyse n'avait-il pas été instruit dans toutes les sciences des Égyptiens? N'avait-il point, comme l'insinue l'historien des Actes des Apôtres (*c*), commencé par là à être puissant en paroles et en œuvres? Pensez-vous que la différence serait très-grande, si les livres sacrés des Égyptiens, ayant surnagé sur les débris de leur empire, vous permettaient d'en faire la comparaison avec ceux de Moyse? Simplicius qui,

(*a*) Bochart, *Chanaan* L. II. ch. 1. Grotius: *Comm. in Genes.* c. 11. Huet: *Démonst. Evan. prop.* IV. c. 13. Leclerc: *Diss. de Ling. hebr.*

(*b*) Bossuet: *Hist. Univers.* III. part. §. 3.

(*c*) *Act.* VII. ✝. 22.

jusqu'à un certain point, avait été à même de la faire, cette comparaison, y trouvait tant de conformité (*a*), qu'il en concluait que le prophète des Hébreux avait marché sur les traces de l'antique *Thôth*.

Quelques savans modernes, après avoir examiné le Sépher dans des traductions incorrectes, ou dans un texte qu'ils étaient inhabiles à comprendre, frappés de quelques répétitions, et croyant voir, dans des nombres pris à la lettre, des anachronismes palpables, ont imaginé, tantôt que Moyse n'avait point existé, tantôt qu'il avait travaillé sur des mémoires épars, dont lui-même ou ses secrétaires avaient maladroitement recousu les lambeaux (*b*). On a dit aussi qu'Homère était un être fantastique; comme si l'existence de l'Iliade et de l'Odyssée, ces chefs-d'œuvre de la poésie, n'attestaient pas l'existence de leur auteur? Il faut être bien peu poëte, et savoir bien mal ce que c'est que l'ordonnance et le plan d'un œuvre épique, pour penser qu'une troupe de rapsodes se succédant les uns aux autres, puisse jamais arriver à l'unité majestueuse de l'Iliade. Il faut avoir une idée bien fausse de l'homme et de ses conceptions, pour se persuader qu'un livre comme le Sépher, le King, le Veda, puisse se supposer, s'élever par supercherie au rang d'Écriture divine, et se compiler avec la même distraction que certains auteurs apportent à leurs libelles indigestes.

Sans doute quelques notes, quelques commentaires, quelques réflexions écrites d'abord en marge, ont pu se glisser dans le texte du Sépher; Esdras a pu mal restaurer quelques passages mutilés; mais la statue d'Apollon Pythien, pour quelques brisures légères, n'en reste pas moins debout, comme le chef-d'œuvre d'un sculpteur unique dont le nom ignoré est ce qui importe le moins. Méconnaître dans le Sépher le cachet d'un grand homme, c'est manquer de science; vouloir que ce grand homme ne s'appelle pas Moyse, c'est manquer de critique.

Il est certain que Moyse s'est servi de livres plus anciens et peut-être

(*a*) Simplic. *Comm. phys. arist.* L. VIII. p. 268.

(*b*) Spinosa: *tract. theol.* c. 9. Hobbes: *Leviath. Part.* III. c. 33. Isaac de la Peyrère: *Syst. theol. Part.* I. L. IV. c. 1. Leclerc, Brolinbroke, Voltaire, Boulanger, Fréret, etc. etc.

de mémoires sacerdotaux, comme l'ont soupçonné Leclerc, Richard Simon et l'auteur des conjectures sur la Genèse (*a*). Mais Moyse ne le cache point ; il cite dans deux ou trois endroits du Sépher le titre des ouvrages qu'il a sous les yeux : c'est le livre des *Générations d'Adam* (*b*); c'est le livre *des Guerres de Iôhah* (*c*), c'est le livre *des Prophéties* (*d*). Il est parlé dans Josué du livre des Justes (*e*). Il y a fort loin de là à compiler de vieux mémoires, à les faire compiler par des scribes, comme l'ont avancé ces écrivains; ou bien à les abréger, comme le pensait Origène (*f*). Moyse créait en copiant : voilà ce que fait le vrai génie. Est-ce qu'on pense que l'auteur de l'Apollon Pythien n'avait point de modèles? est-ce qu'on imagine, par hasard, qu'Homère n'a rien imité? Le premier vers de l'Iliade est copié de la Démétréide d'Orphée. L'histoire d'Hélène et de la guerre de Troie était conservée dans les archives sacerdotales de Tyr, où ce poëte la prit. On assure même qu'il la changea tellement, que d'un simulacre de la Lune il fit une femme, et des Éons, ou Esprits célestes qui s'en disputaient la possession, des hommes qu'il appela Grecs et Troyens. (*g*)

Moyse avait pénétré dans les sanctuaires de l'Égypte, et il avait été initié aux mystères; on le découvre facilement en examinant la forme de sa Cosmogonie. Il possédait sans doute un grand nombre d'hiéroglyphes qu'il expliquait dans ses écrits, ainsi que Phylon l'assure (*h*); son génie et son inspiration particulière faisaient le reste. Il se servait de la langue égyptienne dans toute sa pureté (*). Cette langue était alors parvenue au plus haut degré de perfection. Elle ne tarda pas à s'abâtardir entre

(*a*) Leclerc, *in Diss.* III. *de script. Pentateuch.* Richard Simon : *Hist. crit.* L. I. c. 7.
(*b*) *Sépher.* I. c. 5.
(*c*) *Ibid.* IV. c. 21.
(*d*) *Ibid.* IV. c. 21 ℣. 27.
(*e*) *Jos.* c. 10. ℣. 13.
(*f*) *Epist. ad Affric.*
(*g*) Beausobre, *Hist. du Manich.* T. II. p. 328.
(*h*) *De vitâ Mos.*

(*) Je ne me suis point arrêté à combattre l'opinion de ceux qui paraissent croire que le copte ne diffère point de l'égyptien antique; car, comment s'imaginer qu'une pareille opinion soit sérieuse? autant vaudrait dire que la langue de Bocace et du Dante est la même que celle de Cicéron et de Virgile. On peut faire montre d'esprit en soutenant un tel paradoxe; mais on ne fera preuve ni de critique, ni même de sens commun.

les mains d'une peuplade grossière, abandonnée à elle-même au milieu des déserts de l'Idumée. C'était un géant qui s'était montré tout à coup au sein d'une troupe de pygmées. Le mouvement extraordinaire qu'il avait imprimé à sa nation ne pouvait pas durer, mais ils suffisait que le dépôt sacré qu'il lui laissait dans le Sépher fût gardé avec soin pour que les vues de la Providence fussent remplies.

Il paraît, au dire des plus fameux rabbins (*a*), que Moyse lui-même prévoyant le sort que son livre devait subir, et les fausses interprétations qu'on devait lui donner par la suite des temps, eut recours à une loi orale qu'il donna de vive voix à des hommes sûrs dont il avait éprouvé la fidélité, et qu'il chargea de transmettre, dans le secret du sanctuaire, à d'autres hommes qui, la transmettant à leur tour d'âge en âge, la fissent ainsi parvenir à la postérité la plus reculée (*b*). Cette loi orale, que les Juifs modernes se flattent encore de posséder, se nomme *Kabbale* (*), d'un mot hébreu qui signifie ce qui est *reçu*, ce qui *vient d'ailleurs*, ce qui *se passe de main en main*, etc. Les livres les plus fameux qu'ils possèdent, tels que ceux du *Zohar*, le *Bahir*, les *Medrashim*, les deux *Gemares*, qui composent le *Thalmud*, sont presque entièrement kabbalistiques.

Il serait très difficile de dire aujourd'hui si Moyse a réellement laissé cette loi orale, ou si, l'ayant laissée, elle ne s'est point altérée, comme paraît l'insinuer le savant Maimonides, quand il écrit que ceux de sa nation ont perdu la connaissance d'une infinité de choses sans lesquelles il est presque impossible d'entendre la Loi (*c*). Quoi qu'il en soit, on ne peut se dissimuler qu'une pareille institution ne fût parfaitement dans l'esprit des Égyptiens, dont on connaît assez le penchant pour les mystères.

Au reste, la chronologie peu cultivée avant les conquêtes de Kosrou, ce fameux monarque persan que nous nommons Cyrus, ne permet guère de fixer l'époque de l'apparition de Moyse. Ce n'est que par approxi-

(*a*) Moyse de Cotsi: *Pref. au grand Livre des Command. de la Loi.* Aben-Esra, *Jesud Mora*, etc.

(*b*) Boulanger: *Antiq. dev.* L. I. c. 22.

(*) קבל

(*c*) Rambam. *More. Nevoch. Part.* I. c. 21.

mation qu'on peut placer, environ quinze cents ans avant l'ère chrétienne, l'émission du Sépher. Après la mort de ce législateur théocratique, le peuple auquel il avait confié ce dépôt sacré demeure encore dans le désert pendant quelque temps, et ne s'établit qu'après plusieurs combats. Sa vie errante influe sur son langage, qui dégénère rapidement. Son caractère s'aigrit; son esprit turbulent s'allume. Il tourne les mains contre lui-même. Sur douze tribus qui le composaient, une, celle de Benjamin, est presqu'entièrement détruite. Cependant la mission qu'il avait à remplir, et qui avait nécessité des lois exclusives, alarme les peuples voisins; ses mœurs, ses institutions extraordinaires, son orgueil, les irritent; il est en butte à leurs attaques. En moins de quatre siècles, il subit jusqu'à six fois l'esclavage; et six fois il est délivré par les mains de la Providence, qui veut sa conservation. Au milieu de ces catastrophes redoublées, le Sépher est respecté : couvert d'une utile obscurité, il suit les vaincus, échappe aux vainqueurs, et pendant long-temps reste inconnu à ses possesseurs mêmes. Trop de publicité eût alors entraîné sa perte. S'il est vrai que Moyse eût laissé des instructions orales pour éviter la corruption du texte, il n'est pas douteux qu'il n'eût pris toutes les précautions possibles pour veiller à sa conservation. On peut donc regarder comme une chose très-probable, que ceux qui se transmettaient en silence et dans le plus inviolable secret, les pensées du prophète, se confiaient de la même manière son livre; et, au milieu des troubles, le préservaient de la destruction.

Mais enfin, après quatre siècles de désastres, un jour plus doux semble luire sur Israël. Le sceptre théocratique est partagé; les Hébreux se donnent un roi, et leur empire, quoique resserré par de puissans voisins, ne reste pas sans éclat. Ici un nouvel écueil se montre. La prospérité va faire ce que n'ont pu les plus effroyables revers. La mollesse, assise sur le trône, s'insinue jusque dans les derniers rangs du peuple. Quelques froides chroniques, quelques allégories mal comprises, des chants de vengeance et d'orgueil, des chansons de volupté, décorés des noms de Josué, de Ruth, de Samuel, de David, de Salo-

mon, usurpent la place du Sépher. Moyse est négligé; ses lois sont méconnues. Les dépositaires de ses secrets, investis par le luxe, en proie à toutes les tentations de l'avarice, vont oublier leurs sermens. La Providence lève le bras sur ce peuple indocile, le frappe au moment où il s'y attendait le moins. Il s'agite dans des convulsions intestines; il se déchire. Dix tribus se séparent et gardent le nom d'Israël. Les deux autres tribus prennent le nom de Juda. Une haine irréconciliable s'élève entre ces deux peuples rivaux; ils dressent autel contre autel, trône contre trône : Samarie et Jérusalem ont chacune leur sanctuaire. La sûreté du Sépher naît de cette division.

Au milieu des controverses que fait naître ce schisme, chaque peuple rappelle son origine, invoque ses lois méconnues, cite le Sépher oublié. Tout prouve que ni l'un ni l'autre ne possédait plus ce livre, et que ce ne fut que par un bienfait du ciel qu'il fut trouvé, long-temps après (*), au fond d'un vieux coffre, couvert de poussière, mais heureusement conservé sous un amas de pièces de monnaie que l'avarice avait vraisemblablement entassées en secret, et cachées à tous les yeux. Cet évènement décida du sort de Jérusalem. Samarie privée de son palladium, frappée un siècle auparavant par la puissance des Assyriens, était tombée; et ses dix tribus, captives, dispersées parmi les nations de l'Asie, n'ayant aucun lien religieux, ou, pour parler plus clairement, n'entrant plus dans les vues conservatrices de la Providence, s'y étaient fondues : tandis que Jérusalem, ayant recouvré son code sacré, au moment de son plus grand péril, s'y attacha avec une force que rien ne put briser. Vainement les peuples de Juda furent conduits en esclavage; vainement leur cité royale fut détruite comme l'avait été Samarie, le Sépher, qui les suivit à Babylone, fut leur sauve-garde. Ils purent bien perdre, pendant les soixante-dix ans que dura leur captivité, jusqu'à leur langue maternelle, mais non pas être détachés de l'amour pour leurs lois. Il ne fallait pour les leur rendre qu'un homme de génie. Cet homme se trouva, car le génie ne manque jamais là où la Providence l'appelle.

(*) Voyez *Chroniq.* II c. 34. ŷ. 14 *et suiv.*: et conférez *Rois.* II. ch. 12.

Esdras était le nom de cet homme. Son âme était forte, et sa constance à l'épreuve de tout. Il voit que le moment est favorable, que la chute de l'empire assyrien, renversé par les mains de Cyrus, lui donne la facilité de rétablir le royaume de Juda. Il en profite habilement. Il obtient du monarque persan la liberté des Juifs; il les conduit sur les ruines de Jérusalem. Mais avant même leur captivité, la politique des rois d'Assyrie avait ranimé le schisme samaritain. Quelques peuplades cuthéennes ou scythiques, amenées à Samarie, s'y étaient mêlées à quelques débris d'Israël, et même à quelques restes de Juifs qui s'y étaient réfugiés. On avait à Babylone conçu le dessein de les opposer aux Juifs dont l'opiniâtreté religieuse inquiétait (*a*). On leur avait envoyé une copie du Sépher hébraïque, avec un prêtre dévoué aux intérêts de la cour. Aussi, lorsqu'Esdras parut, ces nouveaux samaritains s'opposèrent de toutes leurs forces à son établissement (*b*). Ils l'accusèrent auprès du grand roi de fortifier une ville, et de faire plutôt une citadelle qu'un temple. On dit même que, non contens de le calomnier, ils s'avancèrent vers lui pour le combattre.

Mais Esdras était difficile à intimider. Non seulement il repousse ces adversaires, déjoue leurs intrigues; mais les frappant d'anathème, élève entr'eux et les Juifs une barrière insurmontable. Il fait plus : ne pouvant leur ôter le Sépher hébraïque, dont ils avaient reçu la copie de Babylone, il songe à donner une autre forme au sien, et prend la résolution d'en changer les caractères.

Ce moyen était d'autant plus facile, que les Juifs ayant, à cette époque, non seulement dénaturé, mais perdu tout-à-fait l'idiôme de leurs aïeux, en lisaient les caractères antiques avec difficulté, accoutumés comme ils l'étaient au dialecte assyrien, et aux caractères plus modernes dont les Chaldéens avaient été les inventeurs. Cette innovation que la politique seule semblait commander, et qui sans doute s'attachait à des considérations plus élevées, eut les suites les plus heureuses par la conservation du texte de Moyse, ainsi que j'en par-

(*a*) *Rois*, II. ch. 27. ℣. 17.

(*b*) Joseph : *Hist. Jud.* L. XI. c. 4.

lerai dans ma Grammaire. Elle fit naître entre les deux peuples une émulation qui n'a pas peu contribué à faire parvenir jusqu'à nous un livre auquel devait s'attacher de si hauts intérêts.

Esdras, au reste, n'agit pas seul dans cette circonstance. L'anathème qu'il avait lancé contre les Samaritains ayant été approuvé par les docteurs de Babylone, il les convoqua, et tint avec eux cette grande synagogue, si fameuse dans les livres des rabbins (*a*). Ce fut là que le changement de caractères fut arrêté; qu'on admit les points-voyelles dans l'usage vulgaire de l'écriture, et que commença l'antique mashore qu'il faut bien se garder de confondre avec la massore moderne, ouvrage des rabbins de Tibériade, et dont l'origine ne remonte pas au delà du cinquième siècle de l'ère chrétienne (*).

Esdras fit plus encore. Tant pour s'éloigner des Samaritains que pour complaire aux Juifs qu'une longue habitude et leur séjour à Ba-

(*a*) R. Eleasar.

(*) La première *mashore* dont le nom indique l'origine assyrienne, ainsi que je le démontrerai dans ma Grammaire, règle la manière dont on doit écrire le Sépher, tant pour l'usage du temple que pour celui des particuliers; les caractères qu'on doit y employer, les différentes divisions en livres, chapitres et versets que l'on doit admettre dans les ouvrages de Moyse; la seconde *massore*, que j'écris avec une ortographe différente pour la distinguer de la première, outre les caractères, les points-voyelles, les livres, chapitres et versets dont elle s'occupe également, entre dans les détails les plus minutieux touchant le nombre de mots et de lettres qui composent chacune de ces divisions en particulier, et de l'ouvrage en général; note ceux des versets où quelque lettre manque, est superflue, ou bien a été changée pour une autre; désigne par le mot *Keri* et *Chetib* les diverses leçons qu'on doit substituer, en lisant, les unes aux autres; marque le nombre de fois que le même mot se trouve au commencement, au milieu ou à la fin d'un verset; indique quelles lettres doivent être prononcées, sous-entendues, tournées sens dessus dessous, écrites perpendiculairement, etc. etc. C'est pour n'avoir pas voulu distinguer ces deux institutions l'une de l'autre, que les savans des siècles passés se sont livrés à des discussions si vives : les uns, comme Buxtorff qui ne voyait que la première *mashore* d'Esdras, ne voulaient point accorder qu'il y eût rien de moderne, ce qui était ridicule relativement aux minuties dont je viens de parler : les autres, comme Cappelle, Morin, Walton, Richard Simon même, qui ne voyaient que la *massore* des rabbins de Tibériade, niaient qu'il y eût rien d'ancien, ce qui était encore plus ridicule relativement au choix des caractères, aux points-voyelles et aux divisions primitives du Sépher. Parmi les rabbins, tous ceux qui ont quelque nom ont soutenu l'antiquité de la *mashore*; il n'y a eu que le seul Elias-Levita qui l'ait rapportée à des temps plus modernes. Mais peut-être n'entendait-il parler que de la *massore* de Tibériade. Il est rare que les rabbins disent tout ce qu'ils pensent.

bylone avaient attachés à certaines écritures plus modernes que celle de Moyse, et beaucoup moins authentiques, il en fit un choix, retoucha celles qui lui parurent défectueuses ou altérées, et en composa un recueil qu'il joignit au Sépher. L'assemblée qu'il présidait approuva ce travail, que les Samaritains jugèrent impie; car il est bon de savoir que les Samaritains ne reçoivent absolument que le Sépher de Moyse (*a*), et rejettent toutes les autres écritures comme apocryphes. Les Juifs eux-mêmes n'ont pas aujourd'hui une égale vénération pour tous les livres qui composent ce que nous appelons la Bible. Ils conservent les écrits de Moyse avec une attention beaucoup plus scrupuleuse, les apprennent par cœur, et les récitent beaucoup plus souvent que les autres. Les savans qui ont été à portée d'examiner leurs divers manuscrits, assurent que la partie consacrée aux livres de la Loi est toujours beaucoup plus exacte et mieux traitée que le reste (*b*).

Cette révision et ces additions ont donné lieu de penser par la suite qu'Esdras avait été l'auteur de toutes les écritures de la Bible. Non seulement les philosophistes modernes ont embrassé cette opinion (*c*), qui favorisait leur scepticisme, mais plusieurs Pères de l'Église, et plusieurs savans l'ont soutenue avec feu, la croyant plus conforme à leur haine contre les Juifs (*d*) : ils s'appuyaient surtout d'un passage attribué à Esdras lui-même (*e*). Je pense avoir assez prouvé par le raisonnement que le Sépher de Moyse ne pouvait être une supposition ni une compilation de morceaux détachés ; car on ne suppose ni ne compile jamais des ouvrages de cette nature : et quant à son intégrité du temps d'Esdras, il existe une preuve de fait qu'on ne peut récuser : c'est le texte samaritain. On sent bien, pour peu qu'on réfléchisse, que dans la situation où se trouvaient les choses, les Samaritains, ennemis mortels des Juifs, frappés d'anathème par Esdras, n'auraient

(*a*) Walton. *Proleg.* XI. Richard Simon : *Hist. crit.* L. I. ch. 10.

(*b*) Rich. Simon : *Hist. crit.* L. I. ch. 8.

(*c*) Bolinbroke, Voltaire, Fréret, Boulanger, etc.

(*d*) S^t. Basil. *Epist. ad Chil.* S^t. Clém. Alex. *Strom.* I. Tertull. de *habit. mulier.* c. 35. S^t. Iren. L. XXXIII. c. 25. Isidor. *Etymol.* L. VI. c. 1. Leclerc : *Sentim. de quelq. théolog.* etc.

(*e*) Esdras IV. c. 14. Ce Livre est regardé comme apocryphe.

jamais reçu un livre dont Esdras aurait été l'auteur. Ils se sont bien gardés de recevoir les autres écritures : et c'est aussi ce qui peut faire douter de leur authenticité (*a*). Mais mon dessein n'est nullement d'entrer dans une discussion à cet égard. C'est seulement des écrits de Moyse dont je m'occupe; je les ai désignés exprès du nom de Sépher, pour les distinguer de la Bible en général, dont le nom grec rappelle la traduction des Septante, et comprend toutes les additions d'Esdras, et même quelques unes plus modernes.

§. III.

Suite des révolutions du Sépher: Origine des versions principales qui en ont été faites.

Appuyons bien sur cette importante vérité : la Langue hébraïque, déjà corrompue par un peuple grossier, et d'intellectuelle qu'elle était à son origine, ramenée à ses élémens les plus matériels, fut entièrement perdue après la captivité de Babylone. C'est un fait historique dont il est impossible de douter, de quelque scepticisme dont on fasse profession. La Bible le montre (*b*); le Thalmud l'affirme (*c*); c'est le sentiment des plus fameux rabbins (*d*); Walton ne peut le nier (*e*); le meilleur critique qui ait écrit sur cette matière, Richard Simon, ne se lasse point de le répéter (*f*). Ainsi donc, près de six siècles avant J.-C., les Hébreux, devenus des Juifs, ne parlaient ni n'entendaient plus leur langue originelle. Il se servaient d'un dialecte syriaque, appelé Araméen, formé par la réunion de plusieurs idiômes de l'Assyrie et de la Phénicie, et assez différent du nabathéen qui, selon d'Herbelot, était le pur chaldaïque (*g*).

A partir de cette époque, le Sépher de Moyse fut toujours paraphrasé dans les synagogues. On sait qu'après la lecture de chaque verset, il

(*a*) Rich. Simon. *Hist. crit.* L. I. ch. 10.
(*b*) *Nehem.* c. 8.
(*c*) Thalm. *devot.* c. 4.
(*d*) Elias, Kimhi, Ephod, etc.
(*e*) *Proleg.* III et XII.
(*f*) *Hist. crit.* L. I. ch. 8, 16, 17. etc. etc.
(*g*) *Biblioth. ori.* p. 514.

y avait un interprète chargé de l'expliquer au peuple en langue vulgaire. De là vinrent ce qu'on appelle les *Targums* (*). Il est assez difficile de dire aujourd'hui si ces versions furent d'abord écrites par des docteurs, ou abandonnées à la sagacité des interprètes. Quoi qu'il en soit, il paraît bien certain que le sens des mots hébraïques devenant de plus en plus incertain, il s'éleva de violentes disputes sur les diverses interprétations qu'on donnait au Sépher. Les uns, prétendant posséder la loi orale donnée en secret par Moyse, voulaient qu'on la fît entrer pour tout dans ces explications; les autres niaient l'existence de cette loi, rejetaient toute espèce de traditions, et voulaient qu'on s'en tînt aux explications les plus littérales et les plus matérielles. Deux sectes rivales naquirent de ces disputes. La première, celle des Pharisiens, fut la plus nombreuse et la plus considérée : elle admettait le sens spirituel du Sépher, traitait en allégories ce qui lui paraissait obscur, croyait à la Providence divine et à l'immortalité de l'âme (*a*). La seconde, celle des Sadducéens, traitait de fables toutes les traditions des Pharisiens, se moquait de leurs allégories, et comme elle ne trouvait rien dans le sens matériel du Sépher qui prouvât ni même énonçât l'immortalité de l'âme, elle la niait; ne voyant dans ce que leurs antagonistes appelaient âme, qu'une suite de l'organisation du corps, une faculté passagère qui devait s'éteindre avec lui (*b*). Au milieu de ces deux sectes contendantes, une troisième se forma, moins nombreuse que les deux autres, mais infiniment plus instruite : ce fut celle des Esséniens. Celle-ci, considérant qu'à force de vouloir tout plier à l'allégorie, les Pharisiens tombaient souvent dans des visions ridicules, que les Sadducéens, au contraire, par la sécheresse de leurs interprétations, dénaturaient les dogmes de Moyse, prit un parti mitoyen. Elle conserva la lettre, et le sens matériel à l'extérieur, et garda la tradition et la loi orale pour le secret du sanctuaire. Les Esséniens formèrent loin des villes, des sociétés particulières; et peu jaloux des

(*) Du mot chaldaïque, תרגום *version, traduction* : R. Jacob : *in compend. thalm.*

(*a*) Joseph. *Antiq.* L. XII. 22. XVII. 3.

(*b*) Joseph. *Ibid.* L. XIII. 9. Budd. *Introd. ad phil. hebr.* Basnage : *Hist. des Juifs.* T. I.

charges sacerdotales remplies par les Pharisiens, et des honneurs civils brigués par les Sadducéens, s'appliquèrent beaucoup à la morale et à l'étude de la nature. Tous ceux qui ont écrit sur la règle et l'esprit de cette secte en ont fait les plus grands éloges (*a*). Il y avait des Esséniens partout où il y avait des Juifs; mais c'était en Égypte qu'il s'en trouvait davantage. Leur principale retraite était aux environs d'Alexandrie vers le lac et le mont Moria.

Je prie le Lecteur curieux de secrets antiques de faire attention à ce nom (*); car s'il est vrai, comme tout l'atteste, que Moyse ait laissé une loi orale, c'est parmi les Esséniens qu'elle s'est conservée. Les Pharisiens, qui se flattaient si hautement de la posséder, n'en avaient que les seules apparences, ainsi que Jésus le leur reproche à chaque instant. C'est de ces derniers que descendent les Juifs modernes, à l'exception de quelques vrais savans dont la tradition secrète remonte jusqu'à celle des Esséniens. Les Sadducéens ont produit les Karaïtes actuels, autrement appelés *Scriptuaires*.

Mais avant même que les Juifs eussent possédé leurs Targums chaldaïques, les Samaritains avaient eu une version du Sépher, faite en langue vulgaire; car ils étaient moins en état encore que les Juifs d'entendre le texte original. Cette version, que nous possédons en entier, étant la première de toutes celles qui ont été faites, mérite par conséquent plus de confiance que les Targums, qui, s'étant succédés et détruits les uns les autres, ne paraissent pas d'une haute antiquité: d'ailleurs le dialecte dans lequel est écrite la version samaritaine a plus de rapport avec l'hébreu que l'araméen ou le chaldaïque des Targums. On attribue ordinairement à un rabbin nommé Ankelos, le Targum du Sépher, proprement dit, et à un autre rabbin, nommé Jonathan, celui des autres livres de la Bible; mais on ne saurait fixer l'époque de leur composition. On infère seulement qu'ils sont plus

(*a*) Joseph: *de bello Jud.* L. II. c. 12. Phil. *de vitâ contempl.* Budd: *Introd. ad phil. hebr.* etc.

(*) Je n'ai pas besoin, je pense, de dire que le mont Moria est devenu l'un des Symboles de la maçonnerie Adonhiramite. Ce mot signifie proprement *la lumière réfléchie*, *la splendeur*.

anciens que le Thalmud, parce que le dialecte en est plus correct et moins défiguré. Le Thalmud de Jérusalem surtout est écrit dans un style barbare, mêlé de quantité de mots empruntés des langues voisines, et principalement du grec, du latin et du persan (*a*). C'était l'idiôme vulgaire des Juifs au temps de Jésus-Christ.

Cependant les Juifs, protégés par les monarques persans, avaient joui de quelques momens de tranquillité; ils avaient réédifié leurs temples; ils avaient relevé les murailles de leur ville. Tout à coup la situation des choses change : l'empire de Cyrus s'écroule ; Babylone tombe au pouvoir des Grecs; tout fléchit sous les lois d'Alexandre. Mais ce torrent qui se déborde en un moment, et sur l'Afrique et sur l'Asie, divise bientôt ses ondes, et les renferme en des lits différens. Alexandre mort, ses capitaines morcèlent son héritage. Les Juifs tombent au pouvoir des Selleucides. La langue grecque, portée en tout lieu par les conquérans, modifie de nouveau l'idiôme de Jérusalem, et l'éloigne de plus en plus de l'hébreu. Le Sépher de Moyse, déjà défiguré par les paraphrases chaldaïques, va disparaître tout-à-fait dans la version des Grecs.

Grâce aux discussions que les savans des siècles derniers ont élevées sur la fameuse version des Juifs hellénistes, vulgairement appelée version des Septante, rien n'est devenu plus obscur que son origine (*b*). Ils se sont demandé à quelle époque, et comment, et pourquoi elle avait été faite (*c*) ; si elle était la première de toutes, et s'il n'existait pas une version antérieure en grec, dans laquelle Pythagore, Platon, Aristote, avaient puisé leur science (*d*); quels furent les septante interprètes, et s'ils étaient ou n'étaient pas dans des cellulles séparées en travaillant à cet ouvrage (*e*) ; si ces interprètes enfin étaient des prophètes plutôt que de simples traducteurs (*f*).

(*a*) *Hist. crit.* L. II. ch. 18.

(*b*) *Hist. crit.* L. II. c. 2.

(*c*) Despierres : *Auctor. script. tract.* II. Walton : *Proleg.* IX.

(*d*) Cyrill. Alex. L. I. Euseb. *præp. evan.* c. 3. Ambros. *Epist.* 6. Joseph. *Contr. Api.* L. 1. Bellarmin *de verbo Dei.* L. II. c. 5.

(*e*) S[t]. Justin. *orat. par. ad gent.* Epiph. *Lib. de mens. et ponder.* Clem. Alex. *Strom.* L. I. Hieron. *Præf. in Pentat.* J. Morin: *Exercit.* IV.

(*f*) S[t]. Thomas: *quæst.* II. *art.* 3. S[t]. August. *de Civit. Dei.* L. XVIII. c. 43. Iren. *adv. hæres.* c. 25, etc. etc.

Après avoir assez longuement examiné les opinions divergentes qui ont été émises à ce sujet, voici ce que j'ai jugé le plus probable. On pourra, si l'on veut recommencer ce travail épineux, qui au bout du compte ne produira que les mêmes résultats, si l'on a soin d'y apporter la même impartialité que j'y ai apportée.

On ne peut douter que Ptolémée fils de Lagus, malgré quelques violences qui signalèrent le commencement de son règne, et auxquelles il fut forcé par la conjuration de ses frères, ne fût un très grand prince. L'Égypte n'a point eu d'époque plus brillante. On y vit fleurir à la fois la paix, le commerce et les arts, et cultiver les sciences, sans lesquelles il n'est point de véritable grandeur dans un Empire. Ce fut par les soins de Ptolémée que s'éleva dans Alexandrie cette superbe bibliothèque que Démétrius de Phalère, auquel il en avait confié la garde, enrichit de tout ce que la littérature des peuples offrait alors de plus précieux. Depuis long-temps les Juifs s'étaient établis en Égypte (*a*). Je ne conçois pas par quel esprit de contradiction les savans modernes veulent absolument que, dans un concours de circonstances tel que je viens de le présenter, Ptolomée n'ait point eu la pensée qu'on lui attribue de faire traduire le Sépher pour le mettre dans sa bibliothèque (*b*). Rien ne me paraît si simple. L'historien Joseph est assurément très croyable sur ce point, ainsi que l'auteur du livre d'Aristée (*c*), malgré quelques embellissemens dont il charge ce fait historique.

Mais l'exécution de ce dessein pouvait offrir des difficultés; car on sait que les Juifs communiquaient difficilement leurs livres, et qu'ils gardaient sur leurs mystères un secret inviolable (*d*). C'était même parmi eux une opinion reçue, que Dieu punissait sévèrement ceux qui osaient faire des traductions en langue vulgaire. Le Thalmud rapporte que Jonathan, après l'émission de sa paraphrase chaldaïque, fut vivement réprimandé par une voix du ciel, d'avoir osé révéler aux hommes les secrets de Dieu. Ptolémée fut donc obligé d'avoir recours à l'intercession du souverain pontife Éléazar, en intéressant sa piété par

(*a*) Joseph. *Antiq.* L. XII. c. 3.
(*b*) *Horæ Biblicæ* : §. 2.
(*c*) Joseph. *Ibid. præf.* et L. XII. c. 2.
(*d*) *Hist. crit.* L. II. ch. 2.

l'affranchissement de quelques esclaves juifs. Ce souverain pontife, soit qu'il fût touché par la bonté du roi, soit qu'il n'osât pas résister à sa volonté, lui envoya un exemplaire du Sépher de Moyse, en lui permettant de le faire traduire en langue grecque. Il ne fut plus question que de choisir les traducteurs. Comme les Esséniens du mont Moria jouissaient d'une réputation méritée de science et de sainteté, tout me porte à croire que Démétrius de Phalère jeta les yeux sur eux, et leur transmit les ordres du roi. Ces sectaires vivaient en anachorètes, retirés dans des célulles séparées, s'occupant, comme je l'ai déjà dit, de l'étude de la nature. Le Sépher était, selon eux, composé d'esprit et de corps : par le corps ils entendaient le sens matériel de la Langue hébraïque ; par l'esprit, le sens spirituel perdu pour le vulgaire (*a*). Pressés entre la loi religieuse qui leur défendait la communication des mystères divins, et l'autorité du prince qui leur ordonnait de traduire le Sépher, ils surent se tirer d'un pas si hasardeux : car, en donnant le corps de ce livre, ils obéirent à l'autorité civile; et en retenant l'esprit, à leur conscience. Ils firent une version verbale aussi exacte qu'ils purent dans l'expression restreinte et corporelle ; et pour se mettre encore plus à l'abri des reproches de profanation, ils se servirent du texte et de la version samaritaine en beaucoup d'endroits, et toutes les fois que le texte hébraïque ne leur offrait pas assez d'obscurité.

Il est très douteux qu'ils fussent au nombre de soixante-dix pour achever ce travail. Le nom de *version des Septante* vient d'une autre circonstance que je vais rapporter.

Le Thalmud assure que d'abord ils ne furent que cinq interprètes, ce qui est assez probable; car on sait que Ptolémée ne fit traduire que les cinq livres de Moyse, contenus dans le Sépher, sans s'embarrasser des additions d'Esdras (*b*). Bossuet en tombe d'accord, en disant que le reste des livres sacrés fut dans la suite mis en grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Égypte et dans la Grèce, où non seulement ils avaient oublié leur ancienne langue qui était l'hébreu, mais encore le

(*a*) Joseph. *de Bello Jud.* L. II. ch. 12. Phil. *de vitâ contempl.* Budd. *introd. ad phil. hebr.*

(*b*) Joseph : *Antiq.* L. XII. ch. 2.

chaldéen que la captivité leur avait appris (*a*). Cet écrivain ajoute, et je prie le Lecteur de remarquer ceci, que ces juifs se firent un grec mêlé d'hébraïsmes, qu'on appelle la Langue hellénistique, et que *les Septante* et tout le Nouveau Testament est écrit dans ce langage.

Il est certain que les Juifs répandus dans l'Égypte et dans la Grèce, ayant tout-à-fait oublié le dialecte araméen dans lequel étaient écrits leurs Targums, et se trouvant avoir besoin d'une paraphrase en langue vulgaire, devaient naturellement prendre la version du Sépher, qui existait déjà dans la Bibliothèque royale d'Alexandrie : c'est ce qu'ils firent. Ils y joignirent une traduction des additions d'Esdras, et envoyèrent le tout à Jérusalem pour le faire approuver comme paraphrase. Le sanhédrin accueillit leur demande; et comme ce tribunal se trouvait alors composé de soixante-dix juges, conformément à la loi (*b*), cette version en reçut le nom de *Version des Septante*, c'est-à-dire approuvée par les Septante (*c*).

Telle est l'origine de la Bible. C'est une copie en langue grecque des écritures hébraïques, où les formes matérielles du Sépher de Moyse sont assez bien conservées pour que ceux qui ne voient rien au delà n'en puissent pas soupçonner les formes spirituelles. Dans l'état d'ignorance où se trouvaient les Juifs, ce livre ainsi travesti devait leur convenir. Il leur convint tellement que, dans beaucoup de synagogues grecques, on le lisait non seulement comme paraphrase, mais en place et de préférence au texte original (*d*). Qu'aurait-il servi en effet de lire le texte hébreu? Dès long-temps le peuple juif ne l'entendait plus, même dans son acception la plus restreinte (*); et parmi les rabbins,

(*a*) *Disc. sur l'Hist. univ.* I. part. 8.

(*b*) Sépher, L. IV. c. 11. ℣. 16. Elias Levita : *in Thisbi.*

(*c*) *Hist. crit.* L. II. c. 2.

(*d*) Walton : *Proleg.* IX. *Horæ biblicæ*, §. 2. *Hist. crit.* L. I. c. 17.

(*) Philon, le plus instruit des Juifs de son temps, ne savait pas un mot d'hébreu, quoiqu'il ait écrit une histoire de Moyse. Il vante beaucoup la version grecque des hellénistes, qu'il était incapable de comparer à l'original. Joseph lui-même, qui a écrit une histoire de sa nation, et qui aurait dû faire une étude particulière du Sépher, prouve à chaque instant qu'il n'entend pas le texte hébreu, et qu'il se sert le plus souvent du grec. Il se fatigue dans le commencement de son ouvrage pour savoir pourquoi Moyse, voulant exprimer le premier jour de la création, s'est servi du mot *un* et non pas de *premier*, sans faire

si l'on en excepte quelques Esséniens initiés dans les secrets de la loi orale, les plus savans se piquaient à peine de remonter du grec, du latin ou du jargon barbare de Jérusalem, aux Targums chaldaïques, devenus pour eux presque aussi difficiles que le texte (*).

C'est dans cet état d'ignorance, et lorsque la Bible grecque usurpait partout la place du Sépher hébraïque, que la Providence, voulant changer la face du Monde, et opérer un de ces mouvemens nécessaires, dont je crois inutile d'exposer la raison profonde, suscita Jésus. Un nouveau culte naquit. Le christianisme, d'abord obscur, considéré comme une secte juive, s'étendit, s'éleva, couvrit l'Asie, l'Afrique et l'Europe. L'empire romain en fut enveloppé. Jésus et ses disciples avaient toujours cité la Bible grecque; les Pères de l'Église s'attachèrent à ce livre avec un respect religieux, le crurent inspiré, écrit par des prophètes, méprisèrent le texte hébraïque, et comme le dit expressément S[t]. Augustin (*a*), ignorèrent même son existence. Cependant les Juifs, effrayés de ce mouvement qu'ils étaient hors d'état d'apprécier, maudirent le livre qui le causait. Les rabbins, soit par politique, soit que la loi orale transpirât, se moquèrent ouvertement d'une version illusoire, la décrièrent comme un ouvrage faux, et la firent considérer aux Juifs comme plus funeste pour Israël, que le veau d'or. Ils publièrent que la Terre avait été couverte de ténèbres pendant trois jours à cause de cette profanation du Livre saint; et,

la réflexion toute simple que le mot אחד, en hébreu, signifie l'un et l'autre. On voit souvent qu'il s'attache moins à la manière dont les noms propres sont écrits qu'à celle dont ils étaient prononcés de son temps, et qu'il les lit, non avec la lettre hébraïque, mais avec la lettre grecque. Cet historien qui promet de traduire et de rendre le sens de Moyse, sans y rien ajouter ni diminuer, s'en éloigne cependant au moindre propos. Dès le premier chapitre de son livre, il dit que Dieu ôta la parole au serpent, qu'il rendit sa langue venimeuse, qu'il le condamna a n'avoir plus de pieds, qu'il commanda à Adam de marcher sur la tête de ce serpent, etc. Or, si Philon et Joseph se montrent si ignorans dans la connaissance du texte sacré, que devaient être les autres Juifs? J'excepte toujours les Esséniens.

(*) Il est rapporté dans S[t]. Luc que Jésus-Christ lut au peuple un passage d'Isaïe paraphrasé en chaldaïque, et qu'il l'expliqua (ch. 4. ℣. 18.). C'est Walton qui a fait cette remarque dans ses Prolegomènes, *Dissert.* XII.

(*a*) « Ut an alia esset ignorarent ». August. L. III. c. 25.

comme on peut le voir dans le Thalmud, ordonnèrent un jeûne annuel de trois jours en mémoire de cet événement.

Ces précautions étaient tardives; le dépôt mal gardé devait changer de main. Israël, semblable à un coffre grossier, fermé d'une triple serrure, mais usé par le temps, ne lui offrait plus un asile assez sûr. Une révolution terrible s'approchait : Jérusalem allait tomber, et l'Empire romain, cadavre politique, était promis aux vautours du Nord. Déjà les ténèbres de l'ignorance noircissaient l'horizon ; déjà les cris des Barbares se faisaient entendre dans le lointain. Il fallait opposer à ces redoutables ennemis un obstacle insurmontable. Cet obstacle était ce livre même qui devait les soumettre et qu'ils ne devaient point comprendre.

Les Juifs ni les Chrétiens ne pouvaient entrer dans la profondeur de ces desseins. Ils s'accusaient réciproquement d'ignorance et de mauvaise foi. Les Juifs, possesseurs d'un texte original dont ils n'entendaient plus la langue, frappaient d'anathème une version qui n'en rendait que les formes extérieures et grossières. Les Chrétiens, contens de ces formes que du moins ils saisissaient, n'allaient pas plus avant, et méprisaient tout le reste. Il est vrai que de temps en temps il s'élevait parmi eux des hommes qui, profitant d'un reste de clarté dans ces jours ténébreux, osaient fixer la base de leur croyance, et la jugeant au fond ce qu'ils la voyaient dans ses formes, s'en détachaient brusquement et avec dédain. Tels furent Valentin, Basilide, Marcion, Apelles, Bardesane, et Manès le plus terrible des adversaires que la Bible ait rencontrés. Tous traitaient d'impie l'auteur d'un livre où l'Être bon par excellence est représenté comme l'auteur du mal ; où cet Être crée sans dessein, préfère arbitrairement, se repend, s'irrite, punit sur une postérité innocente le crime d'un seul dont il a préparé la chute (*a*). Manès, jugeant Moyse sur le livre que les Chrétiens disaient être de lui, regardait ce prophète comme ayant été inspiré par le Génie du mal (*b*). Marcion, un peu moins sévère, ne voyait en lui que l'organe du Créateur du monde élémentaire, fort différent de l'Être-Suprême (*c*). Les

(*a*) Beausobre : *Hist. du Manich.* passim. Epiphan. *hæres.* passim.

(*b*) *Act. disput. Archel.* §. 7.

(*c*) Tertull. *Contr. Marci.* L. II.

uns et les autres causèrent des orages plus ou moins violens, suivant la force de leur génie. Ils ne réussirent pas, quoiqu'ils eussent en ce point la vérité pour eux, parce que leur attaque était imprudente, intempestive, et que sans le savoir, ils portaient hors de propos, le flambeau sur une charpente rustique, préparée pour soutenir un édifice plus imposant et plus vrai.

Ceux des Pères dont les yeux n'étaient pas tout-à-fait fascinés, cherchaient des biais pour éluder les plus fortes difficultés. Les uns accusaient les Juifs d'avoir fourré dans les livres de Moyse des choses fausses et injurieuses à la Divinité (*a*); les autres avaient recours aux allégories (*b*). S[t] Augustin convenait qu'il n'y avait pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres de la Genèse, sans blesser la piété, sans attribuer à Dieu des choses indignes de lui (*c*). Origène avouait que si l'on prenait l'histoire de la création dans le sens littéral, elle est absurde et contradictoire (*d*). Il plaignait les ignorans, qui, séduits par la lettre de la Bible, attribuaient à Dieu des sentimens et des actions qu'on ne voudrait pas attribuer au plus injuste et au plus barbare de tous les hommes (*e*). Le savant Beausobre, dans son *Histoire du Manichéisme*, et Pétau, dans ses *Dogmes théologiques*, citent une foule d'exemples semblables.

Le dernier des Pères qui vit l'horrible défaut de la version des hellénistes, et qui voulut y remédier, fut S[t] Jérôme. Je rends une entière justice à ses intentions. Ce Père, d'un caractère ardent, d'un esprit explorateur, aurait remédié au mal, si le mal eût été de nature à céder à ses efforts. Trop prudent pour causer un scandale semblable à celui de Marcion, ou de Manès; trop judicieux pour se renfermer dans de vaines subtilités comme Origène ou S[t] Augustin, il sentit bien que le seul moyen d'arriver à la vérité était de recourir au texte original. Ce texte était entièrement inconnu. Le Grec était tout. C'était sur le grec,

(*a*) *Recognit.* L. II. p. 512. *Clément. Homel.* III. p. 642-645.

(*b*) Pétau : *Dogm. théol. de opif.* L. II. 7.

(*c*) August : *Contr. Faust.* L. XXXII. 10. *De Genes. Contr. Manich.* L. II. 2.

(*d*) Origen. *philocal.* p. 12.

(*e*) Origen. *Ibid.* p. 6 et 7.

chose extraordinaire et tout-à-fait bizarre! qu'on avait fait, à mesure qu'on en avait eu besoin, non seulement la version latine, mais la copte l'éthyopienne, l'arabe, la syriaque même, la persane, et les autres.

Mais pour recourir au texte original il aurait fallu entendre l'hébreu. Et comment entendre une langue perdue depuis plus de mille ans? Les Juifs, à l'exception d'un très-petit nombre de sages auxquels les plus horribles tourmens ne l'auraient pas arrachée, ne la savaient guère mieux que S[t] Jérôme. Cependant le seul moyen qui restât à ce Père était de s'adresser aux Juifs. Il prit un maître parmi les rabbins de l'école de Tibériade. A cette nouvelle, toute l'Église chrétienne jette un cri d'indignation. S[t] Augustin blâme hautement S[t] Jérôme. Ruffin l'attaque sans ménagemens. S[t] Jérôme, en butte à cet orage, se repent d'avoir dit que la version des Septante était mauvaise; il tergiverse; tantôt il dit, pour flatter le vulgaire, que le texte hébraïque est corrompu; tantôt il exalte ce texte, dont il assure que les Juifs n'ont pu corrompre une seule ligne. Lorsqu'on lui reproche ces contradictions, il répond qu'on ignore les lois de la dialectique, qu'on ne sait pas que dans les disputes on parle tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, et qu'on fait le contraire de ce qu'on dit (*a*). Il s'appuie de l'exemple de S[t] Paul; il cite Origène. Ruffin le traite d'impie, lui répond qu'Origène ne s'est jamais oublié au point de traduire l'hébreu, et que des Juifs ou des apostats seuls peuvent l'entreprendre (*b*). S[t] Augustin, un peu moins emporté, n'accuse pas les Juifs d'avoir corrompu le texte sacré; il ne traite pas S[t] Jérôme d'impie et d'apostat; il convient même que la version des Septante est souvent incompréhensible; mais il a recours à la providence de Dieu (*c*), qui a permis que ces interprètes aient traduit l'Écriture de la manière qu'il jugeait être le plus à propos pour les nations qui devaient embrasser la religion chrétienne.

Au milieu de ces contradictions sans nombre, S[t] Jérôme a le courage de poursuivre son dessein; mais d'autres contradictions, d'autres

(*a*) P. Morin: *Exercit. Bibl.* Rich. Simon: *Hist. crit.* L. I. ch. 19.

(*b*) Ruffin. *Invect.* Liv, II Richard Simon. *Ibid.* Liv. II. chap. 11.

(*c*) August. *de doct. Christ.* Walton: *Proleg. X.*

obstacles plus terribles l'attendent. Il voit que l'hébreu qu'il veut saisir lui échappe à chaque instant; que les Juifs qu'il consulte flottent dans la plus grande incertitude; qu'ils ne s'accordent point sur le sens des mots, qu'ils n'ont aucun principe fixe, aucune grammaire; que le seul lexique enfin dont il puisse se servir est cette même version hellénistique, qu'il a prétendu corriger (*a*). Quel est donc le résultat de son travail? une nouvelle traduction de la Bible grecque, faite dans un latin un peu moins barbare que les traductions précédentes, et confrontée avec le texte hébraïque, sous le rapport des formes littérales. S[t] Jérôme ne pouvait pas faire davantage. Eût-il pénétré dans les principes les plus intimes de l'hébreu; le génie de cette langue se fût-il dévoilé à ses yeux, il aurait été contraint par la force des choses, ou de se taire, ou de se renfermer dans la version des hellénistes. Cette version, jugée le fruit d'une inspiration divine, dominait les esprits de telle sorte, qu'il fallait se perdre comme Marcion, ou la suivre dans son obscurité nécessaire.

Voilà quelle est la traduction latine qu'on appelle ordinairement la Vulgate.

Le Concile de Trente a déclaré cette traducton authentique, sans néanmoins la déclarer infaillible; mais (*b*) l'Inquisition l'a soutenue de toute la force de ses argumens (*c*), et les théologiens, de tout le poids de leur intolérance et de leur partialité (*).

Je n'entrerai point dans le détail ennuyeux des controverses sans nombre que la version des hellénistes et celle de S[t] Jérôme ont fait naître dans des temps plus modernes. Je passerai sous silence les tra-

(*a*) Rich. Simon: *Ibid.* L. II. ch. 12.

(*b*) *Hist. crit.* L. II. ch. 12.

(*c*) Palavic. *Hist.* L. VI. ch. 17. Mariana: *pro Edit. vulg.* c. 1.

(*) Le cardinal Ximenès ayant fait imprimer, en 1515, une polyglotte composée de l'hébreu, du grec et du latin, plaça la Vulgate entre le texte hébraïque et la version des Septante; comparant cette bible ainsi rangée sur trois colonnes, à Jésus-Christ entre les deux larrons: le texte hébreu, selon son sentiment, représentait le mauvais larron, la version hellénistique le bon larron, et la traduction latine Jésus-Christ! L'Editeur de la Polyglotte de Paris déclare dans sa préface que la Vulgate doit être regardée comme la source originelle où toutes les autres versions et le texte même doivent se rapporter. Quand on a de telles idées on offre peu d'accès à la vérité.

ductions qui ont été faites dans toutes les langues de l'Europe, soit avant, soit depuis la réformation de Luther, parce qu'elles ne sont toutes également que des copies plus ou moins éloignées du grec et du latin.

Que Martin Luther, qu'Augustin d'Eugubio, disent tant qu'ils voudront que les hellénistes sont des ignorans, ils ne sortent pas de leur lexique en copiant St Jérôme. Que Santès Pagnin, qu'Arias Montanus, essaient de discréditer la Vulgate; que Louis Cappelle passe trente-six ans de sa vie à en relever les erreurs; que le docteur James, que le père Henry de Bukentop, que Luc de Bruges, comptent minutieusement les fautes de cet ouvrage, portées selon les uns à deux mille, selon les autres à quatre mille; que le cardinal Cajetan, que le cardinal Bellarmin, les sentent ou les avouent; ils n'avancent pas d'un iôta l'intelligence du texte. Les déclamations de Calvin, les travaux d'Olivetan, de Corneille Bertram, d'Ostervald, et d'une infinité d'autres savans, ne produisent pas un meilleur effet. Qu'importent les pesans commentaires de Calmet, les diffuses dissertations de Hottinger? quelles clartés nouvelles voit-on naître des ouvrages de Bochard, de Huët, de Leclerc, de Lelong, de Michaëlis? l'hébreu en est-il mieux connu? Cette Langue, perdue depuis vingt-cinq siècles, cède-t-elle aux recherches du père Houbigant, à celle de l'infatigable Kennicott? A quoi sert-il que l'un ou l'autre, ou tous les deux ensemble, fouillent les bibliothèques de l'Europe, en compulsent, en compilent, en confrontent tous les vieux manuscrits? à rien du tout. Quelques lettres varient, quelques points-voyelles changent, mais la même obscurité reste sur le sens du Sépher. Dans quelque langue qu'on le tourne, c'est toujours la version des hellénistes qu'on traduit, puisque c'est elle qui sert de lexique à tous les traducteurs de l'hébreu.

Il est impossible de sortir jamais de ce cercle vicieux si l'on n'acquiert une connaissance vraie et parfaite de la Langue hébraïque. Mais comment acquérir cette connaissance? Comment? En rétablissant cette Langue perdue dans ses principes originels : en secouant le joug des hellénistes : en reconstruisant son lexique : en pénétrant dans les sanctuaires des Esséniens; en se méfiant de la doctrine extérieure des Juifs : en ouvrant enfin cette arche sainte, qui, depuis plus de trois mille ans,

fermée à tous les profanes, a porté jusqu'à nous, par un décret de la Providence divine, les trésors amassés par la sagesse des Égyptiens.

Voilà le but d'une partie de mes travaux. Marchant vers l'origine de la Parole, j'ai trouvé sur mes pas le chinois, le sanscrit, et l'hébreu. J'ai examiné leurs titres. Je les ai exposés à mes Lecteurs. Forcé de faire un choix entre ces trois idiômes primordiaux, j'ai choisi l'hébreu. J'ai dit comment composé à son origne, d'expressions intellectuelles, métaphoriques, universelles, il était insensiblement revenu à ses élémens les plus grossiers, en se restreignant à des expressions matérielles, propres et particulières. J'ai montré à quelle époque et comment il s'était entièrement perdu. J'ai suivi les révolutions du Sépher de Moyse, unique livre qui le renferme. J'ai développé l'occasion et la manière dont se firent les principales versions. J'ai réduit ces versions au nombre de quatre; savoir: les paraphrases chaldaïques ou targums, la version samaritaine, celle des hellénistes appelée la version des Septante, enfin celle de S[t] Jérôme ou la Vulgate. J'ai assez indiqué l'idée qu'on en devait prendre.

C'est maintenant à ma Grammaire à rappeler les principes oubliés de la Langue hébraïque, à les établir d'une manière solide, à les enchaîner à des résultats nécessaires : c'est à ma traduction de la Cosmogonie de Moyse, et aux notes qui l'accompagnent, à montrer la force et la concordance de ces résultats. Je vais me livrer sans crainte à ce travail difficile, aussi certain de son succès que de son utilité, si mes Lecteurs daignent m'y suivre avec l'attention et la confiance qu'il exige.

LA

LANGUE HÉBRAÏQUE

RESTITUÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE.

GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Principes Généraux.

§. I.

Véritable but de cette Grammaire.

Il y a longtemps qu'on a dit que la Grammaire était l'art d'écrire et de parler correctement une langue; mais il y a longtemps aussi qu'on aurait dû penser que cette définition, bonne pour les langues vivantes, ne valait rien appliquée aux langues mortes.

Qu'est-il besoin, en effet, de savoir parler et même écrire, si c'est composer que l'on entend par écrire, le samscrit, le zend, l'hébreu, et les autres langues de cette nature? ne sent-on pas qu'il ne s'agit point de donner à des pensées modernes une envelope qui n'a pas été faite pour elles; mais, au contraire, de découvrir, sous une envelope inusitée, les pensées antiques dignes de renaître sous des formes plus modernes? Les pensées sont de tous les temps, de tous les lieux, de tous les hommes. Il n'en est pas ainsi des langues qui les expriment. Ces langues sont appropriées aux mœurs, aux lois, aux lumières, aux périodes des âges; elles se modifient à mesure qu'elles avancent dans les siècles; elles suivent le cours de la civilisation des peuples. Quand l'une d'elles a cessé d'être parlée, on doit se borner à l'entendre dans les écrits qui lui survivent. Continuer à la parler ou même à l'écrire, lorsque son génie est éteint, c'est vouloir ressusciter un cadavre; c'est

avec des manières françaises, s'affubler de la toge romaine, ou paraître dans les rues de Paris avec la robe d'un ancien Druïde.

Il faut que je l'avoue ingénuement, malgré quelques préjugés scholastiques, froissés dans mon aveu; je ne saurais approuver ces compositions pénibles, soit en prose, soit en vers, où de modernes Européens se mettent l'esprit à la torture, pour revêtir de formes disparues depuis longtemps, des pensées anglaises, allemandes ou françaises. Je ne doute point que cette pente qu'on a donnée partout à l'instruction publique, n'ait singulièrement nui à l'avancement des études, et qu'à force de vouloir contraindre les idées modernes à se plier aux formes antiques, on ne se soit opposé à ce que les idées antiques pussent passer dans les formes modernes. Si Hésiode, Homère, ne sont pas parfaitement entendus; si Platon lui-même offre des obscurités, à quoi cela a-t-il tenu? à rien autre chose, sinon qu'au lieu de chercher à entendre leur langue, on a follement tenté de la parler ou de l'écrire.

La Grammaire des langues anciennes n'est donc pas l'art de les parler ni même de les écrire, puisque le son en est éteint et que les signes ont perdu leurs relations avec les idées; mais la Grammaire de ces langues est l'art de les entendre, de pénétrer dans le génie qui a présidé à leur formation, de remonter à leur source, et à l'aide des idées qu'elles conservent et des lumières qu'elles procurent, d'enrichir les idiômes modernes et d'éclairer leur marche.

Ainsi donc, en me proposant de donner une Grammaire hébraïque, mon but n'est pas assurément d'apprendre à personne à parler ni à écrire cette langue : c'est un soin ridicule qu'il faut laisser aux rabbins des synagogues. Ces rabbins, à force de sécher, à force de se tourmenter sur la valeur des accens et des points-voyelles, ont pu continuer à psalmodier quelques sons barbares; ils ont bien pu composer même quelques livres indigestes, aussi hétérogènes pour le fond que pour la forme : le fruit de tant de peines a été d'ignorer tout-à-fait la signification du seul livre qui leur soit resté, et de se mettre de plus

en plus dans l'impossibilité de défendre leur Législateur, l'un des plus grands hommes que la Terre ait produits, des attaques redoublées que n'ont cessé de diriger contre lui, ceux qui ne le connaissaient qu'au travers des nuages épais dont l'avaient enveloppé ses traducteurs (*). Car, comme je l'ai assez donné à entendre, le livre de Moyse n'a jamais été exactement traduit. Les versions les plus anciennes que nous possédions du Sépher, telles que celles des Samaritains, les Targums chaldaïques, la Version grecque des Septante, la Vulgate latine, n'en rendent que les formes les plus extérieures et les plus grossières, sans atteindre à l'esprit qui les anime dans l'original. Je les comparerai volontiers à ces travestissemens dont on usait dans les mystères antiques, (*a*) ou bien à ces figures symboliques dont on sait que les initiés faisaient usage. C'étaient de petites figures de satyres et de silènes, qu'on rapportait d'Eleusis. A les voir par dehors, il n'y avait rien de plus ridicule et de plus grotesque, tandis qu'en les ouvrant, à l'aide d'un ressort secret, on y trouvait réunies toutes les divinités de l'Olympe. Platon parle de cette agréable allégorie dans son dialogue du Banquet, et l'applique à Socrate, par la bouche d'Alcibiade.

C'est pour n'avoir vu que ces formes extérieures et matérielles du Sépher, et pour n'avoir pas su faire usage du secret, qui pouvait mettre à découvert ses formes spirituelles et divines, que les Saducéens tombèrent dans le matérialisme, et nièrent l'immortalité de l'ame. (*b*) On sait assez combien Moyse a été calomnié par les philosophes modernes pour le même sujet. (*c*) Freret n'a pas manqué de citer tous ceux qui, comme lui, l'avaient rangé parmi les matérialistes.

Quand je viens de dire, que les rabbins des synagogues se sont mis hors d'état de défendre leur législateur, je n'ai entendu parler que de ceux qui, s'en tenant aux pratiques minutieuses de la *massore*, n'ont

(*) Les plus fameux hérésiarques, Valentin, Marcion, Manès, rejetaient avec mépris les écrits de Moyse, qu'ils croyaient émanés d'un mauvais Principe.

(*a*) Apul. l. XI.

(*b*) Joseph. *Antiq.* l. XIII. 9.

(*c*) Freret : *des Apol. de la Rel. chrét.* ch. 11.

jamais pénétré dans le secret du sanctuaire. Il en est sans doute plusieurs à qui le génie de la langue hébraïque n'est point étranger. Mais un devoir sacré leur impose un silence inviolable. (*a*) Ils ont, comme on sait, la version des hellénistes en abomination. Ils lui attribuent tous les maux qu'ils ont soufferts. Épouvantés de l'usage que les chrétiens en firent contr'eux dans les premiers siècles de l'Église, leurs chefs défendirent d'écrire à l'avenir le Sépher en d'autres caractères qu'en caractères hébraïques, et vouèrent à l'exécration celui d'entr'eux, qui pourrait en trahir les mystères, et enseigner aux chrétiens les principes de leur langue. On doit donc se défier de leur doctrine extérieure. Ceux des rabbins, qui sont initiés se taisent, comme le dit expressément Moyse, fils de Maimon, appelé Maimonides : (*b*) ceux qui ne le sont pas, ont aussi peu de vraies connaissances sur l'hébreu, que les chrétiens les moins instruits. Ils flottent dans la même incertitude sur le sens des mots; et cette incertitude est telle, qu'ils ignorent jusqu'au nom d'une partie des animaux dont il leur est défendu ou commandé de manger par la Loi. (*c*) Richard Simon, qui me fournit cette remarque, ne peut se lasser de répéter combien la langue hébraïque est obscure : (*d*) il cite St-Jérôme et Luther, qui se sont accordés à dire, que les mots de cette langue sont tellement équivoques, qu'il est souvent impossible d'en déterminer le sens. (*e*) Origène, selon lui, était persuadé de cette vérité; Calvin l'a sentie; le cardinal Cajetan s'en était convaincu lui-même. (*f*) Enfin, il n'y a pas jusqu'au Père Morin, qui prend occasion de cette obscurité, pour regarder les auteurs de la Version des Septante comme autant de prophètes; (*g*) car, dit-il, Dieu n'avait pas d'autres moyens de fixer la signification des mots hébreux.

Cette raison du Père Morin, assez loin d'être péremptoire, n'a pas

(*a*) Richard Simon : *Hist. crit.* l. I. ch. 17.
(*b*) *Mor. Nevoc.* P. II. ch. 29.
(*c*) Bochard : *de Sacr. animal.*
(*d*) *Ibid.* l. III, ch. 2.
(*e*) Hieron, *Apolog. adv. Ruff.* l. I, Luther, *Comment. Genes.*
(*f*) Cajetan, *Comment. in Psalm.*
(*g*) *Exercit. Bibl.* l. I, ex. VI, ch. 2.

empêché les vrais savans, et Richard Simon, en particulier, de desirer que la langue hébraïque, perdue depuis si long-temps, fût enfin rétablie. (a) Il ne s'est point dissimulé les difficultés immenses qu'offrait une telle entreprise. Il a bien vu qu'il faudrait pour cela, avoir étudié cette langue d'une autre manière qu'on ne l'étudie ordinairement, et, loin de se servir des grammaires et des dictionnaires en usage, les regarder, au contraire, comme l'obstacle le plus dangereux; car, dit-il, ces grammaires et ces dictionnaires ne valent rien. Tous ceux qui ont eu occasion d'appliquer leurs regles, et de fair usage de leurs interprétations, en ont senti l'insuffisance. (b) Forster, qui avait vu le mal, avait en vain cherché les moyens d'y rémédier. Il manquait de force pour cela : et le temps, et les hommes, et ses propres préjugés lui étaient trop opposés. (*)

J'ai assez dit dans ma Dissertation quels avaient été l'occasion et le but de mes études. Lorsque je conçus le dessein qui m'occupe, je ne connaissais ni Richard Simon, ni Forster, ni aucun des savans qui, s'étant accordés à regarder la langue hébraïque comme perdue, ont tenté des efforts, ou fait des vœux pour son rétablissement : mais la vérité est une. C'est elle qui m'a engagé dans une carrière difficile; c'est elle qui m'y soutiendra. Je vais poursuivre ma marche.

§. II.

Étymologie et définition.

Le mot de grammaire nous est venu des Grecs par les Latins; mais son origine remonte plus haut. Sa véritable étymologie se trouve dans la racine גר, כר, קר (*Grë, Crë, Krë,*), qui dans l'hébreu, l'arabe ou le chaldaïque, présente toujours l'idée de gravure, de caractère, ou

(a) *Hist. crit.* l. III, ch. 2.

(b) *Hist. crit.* l. III, ch. 2.

(*) Les Rabbins eux-mêmes n'ont pas été plus heureux, comme on peut le voir dans la grammaire d'Abraham de Balmes et dans plusieurs autres ouvrages.

d'écriture; et qui, devenant un verbe, a servi à exprimer selon la circonstance, l'action de graver, de caractériser, d'écrire, de crier, de lire, déclamer, etc. Le mot grec γραμματική signifie proprement la science des caractères, c'est-à-dire des signes caractéristiques, au moyen desquels l'homme exprime sa pensée.

Comme l'a très-bien vu Court-de-Gebelin, celui de tous les Archéologues qui a pénétré le plus avant dans le génie des langues, il existe deux sortes de grammaires : l'une universelle, l'autre particulière. La Grammaire universelle fait connaître l'esprit de l'Homme en général; les grammaires particulières développent l'esprit individuel d'un peuple, indiquent l'état de sa civilisation, de ses connaissances et de ses préjugés. La première est fondée sur la Nature, elle repose sur les bases de l'universalité des choses; les autres se modifient suivant l'opinion, les lieux et les âges. Toutes les grammaires particulières ont un fond commun par lequel elles se ressemblent, et qui constitue la Grammaire universelle dont elles sont émanées : (a) car, dit cet écrivain laborieux, ces grammaires particulières, après avoir reçu la vie de la Grammaire universelle réagissent à leur tour sur leur mère, à laquelle elles donnent des forces nouvelles pour pousser des rejetons de plus en plus robustes et fructueux.

Je ne rapporte ici l'opinion de cet homme, dont on ne saurait contester les connaissances grammaticales, que pour faire entendre que voulant initier mes lecteurs dans le génie intime de la langue hébraïque, j'ai besoin de donner à cette langue sa grammaire propre; c'est-à-dire sa grammaire idiomatique et primitive, qui tenant à la Grammaire universelle par les points les plus radicaux et les plus voisins de sa base, s'éloignera cependant beaucoup des grammaires particulières, sur lesquelles on l'a moulée jusqu'ici.

Cette Grammaire ne ressemblera point à celle des Grecs ni des Latins, parce que ce n'est ni l'idiôme de Platon, ni celui de Tite-Live que je

(a) *Mond. prim. Gramm. univ.* l. I, ch 13, 14 et 15.

veux enseigner, mais celui de Moyse. Si j'ai moi-même été forcé d'étudier l'hébreu sur une autre grammaire que la sienne, je chercherai à l'oublier, bien persuadé que c'est principalement à la manie de tout plier aux formes latines, qu'on a dû une partie des erreurs où l'on est tombé à son égard, et surtout celle qui, d'une langue simple et facile, a fait une espèce de fantôme scholastique dont la difficulté est passée en proverbe.

Car, je dois le dire avec sincérité, l'hébreu n'est point tel qu'on se le figure ordinairement. Il faut d'abord se dépouiller du préjugé ridicule qu'on s'est formé sur lui, et se bien persuader que, les premières difficultés des caractères étant vaincues, il ne peut résister six mois à une application un peu soutenue.

J'ai assez parlé des avantages de cette étude pour me dispenser de m'appesantir encore sur cet objet. Je répéterai seulement que, sans la connaissance de cette langue typique, on ignorera toujours une des parties fondamentales de la Grammaire universelle, et qu'on ne pourra marcher avec certitude dans le champ si utile et si vaste de l'étymologie.

Comme mon intention est ainsi de m'éloigner beaucoup de la méthode des hébraïsans, j'éviterai d'entrer dans le détail de leurs ouvrages. Ils sont d'ailleurs assez connus. Je me bornerai à indiquer ici sommairement ceux des rabbins dont les idées offrent quelque analogie avec les miennes.

La Langue hébraïque s'étant absolument perdue durant la captivité de Babylone, tout système grammatical se perdit avec elle. A partir de cette époque, on ne trouve plus rien qui puisse faire inférer que les Juifs possédassent une grammaire. Il est certain, du moins, que le dialecte informe qui avait cours à Jérusalem, au temps de Jésus-Christ, et qu'on trouve employé dans le Thalmud de cette ville, marche plutôt comme un jargon barbare, que comme un idiôme soumis à des regles fixes. Si quelque chose me porte à croire, qu'avant la captivité, et lorsque l'hébreu était encore la langue vulgaire, cette langue,

toute dégénéré qu'elle était, conservait une sorte de système grammatical, c'est qu'on trouve une grande différence entre la manière d'écrire de certains écrivains. Jérémie, par exemple, qui était un homme du peuple, écrit évidemment sans aucune connaissance de sa langue, ne s'inquiétant ni des genres, ni des nombres, ni des temps verbaux; tandis qu'Isaïe, au contraire, dont l'instruction était plus soignée, observe rigoureusement ces nuances, et se pique d'écrire avec autant d'élégance que de pureté.

Mais enfin, comme je viens de le dire, tout système grammatical se perdit avec la Langue hébraïque. Les plus doctes hébraïsans s'accordent à dire que, bien que du temps des premiers interprètes hellénistes il y eût un certain usage d'expliquer l'hébreu, il n'y avait pourtant point de grammaire réduite en art.

Les Juifs dispersés, persécutés, depuis la ruine de Jérusalem, croupirent long-temps dans l'ignorance. L'école de Tibériade, où S[t]-Jérome alla puiser ses lumières, ne possédait aucun principe de grammaire. C'est au mouvement imprimé par les Arabes que les Juifs durent leurs premiers essais en ce genre. L'Europe était alors plongée dans les ténèbres. L'Arabie, placée entre l'Asie et l'Afrique, ranimait pour un moment leur antique splendeur.

Les rabbins sont tous de ce sentiment. Ils avouent que ceux de leur nation ne commencèrent à s'occuper de grammaire qu'à l'imitation des Arabes. Les premiers livres qu'ils écrivirent sur cette science, furent en arabe. Après Saadias-Gaon, qui paraît en avoir jeté les bases, le plus ancien est Juda-Hiug. L'opinion de celui-ci est remarquable (*a*). Il parle d'abord dans son ouvrage des lettres qui sont cachées, et de celles qui sont ajoutées. Le plus grand secret de la Langue hébraïque, consiste, selon lui, à savoir distinguer ces sortes de lettres, et à marquer précisément celles qui sont du corps des mots, et celles qui n'en sont point. Il assure que le secret de ces lettres est connu

(*a*) Richard Simon, *Hist. crit.* liv. I, ch. 31.

de peu de personnes, et il reprend en cela l'ignorance des rabbins de son temps, qui, faute de cette connaissance, ne pouvaient réduire les mots à leurs véritables racines, pour en découvrir le sens.

L'opinion de Juda-Hiug est confirmée par celle de Jona, l'un des bons grammairiens qu'aient eus les Juifs. Celui-ci avoue, dès le début de son livre, que la Langue hébraïque a été perdue, et qu'on l'a rétablie, comme on a pu, au moyen des idiômes voisins. Il blâme vivement les rabbins de mettre au nombre des radicales plusieurs lettres qui ne sont qu'accessoires. Il s'appesantit beaucoup sur la valeur intrinsèque de chaque caractère, rapporte avec soin leurs diverses propriétés, et montre leurs différentes relations à l'égard du verbe.

Les ouvrages de Juda-Hiug, ni ceux de Jona, n'ont point été imprimés, quoiqu'ils aient été traduits de l'arabe en hébreu rabbinique. Le savant Pockoke, qui a lu les livres de Jona en arabe, les cite avec éloge, sous le nom d'Ebn-Jannehiûs. Aben-Esra a suivi la méthode indiquée par ces deux anciens grammairiens dans ses deux livres intitulés *Tzahouth* et *Moznaïm*. David Kimhi s'en est écarté davantage. Les Chrétiens hébraïsans ont suivi plus volontiers Kimhi qu'Aben-Esra, tant à cause de la netteté de son style, que de sa méthode, qui est plus facile. Mais en cela ils ont commis une faute qu'ils ont aggravée encore en adoptant, sans assez les examiner, presque toutes les opinions d'Elias Lévite, écrivain ambitieux et systématique, regardé comme un transfuge et un apostat par tous ceux de sa nation.

Je me dispense de citer les autres grammairiens juifs (*). Je ne

(*) Quoique Maimonide ne soit point, à proprement parler, un grammairien, sa manière de voir coïncide trop bien avec mes principes, pour la passer entièrement sous silence. Ce judicieux écrivain enseigne que, comme la plupart des mots offrent, en hébreu, un sens générique, universel et presque toujours incertain, il est nécessaire de connaître la sphère d'activité qu'ils embrassent dans leurs diverses acceptions; afin d'appliquer celle qui convient le mieux à la matière dont il est traité. Après avoir fait remarquer qu'il existe, dans cet idiôme antique, très-peu de mots pour une série infinie de choses, il recommande d'en faire une longue étude, et d'avoir toujours l'attention fixée sur le sujet particulier auquel le

suis même entré dans quelques détails à l'égard de Juda-Hiug, Jona et Aben-Esra, que parce que j'ai de fortes raisons de penser, ainsi qu'on le verra par les développemens de cet ouvrage, qu'ils ont pénétré jusqu'à un certain point dans le secret du sanctuaire essénien, soit par la force seule de leur génie, soit par l'effet de quelque communication orale.

§. III.

Division de la Grammaire : Parties du Discours.

J'ai prévenu que j'allais rétablir la Langue hébraïque dans sa grammaire propre. Je réclame un peu d'attention : d'abord parce que le sujet est neuf; que je vais être obligé de présenter quelques idées peu familières, et que, d'un autre côté, il serait possible que le temps me manquât quelquefois pour les développer avec l'étendue nécessaire.

Les grammairiens modernes ont beaucoup varié sur le nombre de ce qu'ils appellent les parties du discours. Or, ils entendent par les parties du discours, les matériaux classifiés du langage : car, si l'idée est une, disent-ils, l'expression est divisible; et de cette divisibilité, naissent nécessairement des modifications diverses dans les signes, et des mots de plusieurs espèces.

Ces modifications diverses et ces mots de plusieurs espèces ont, comme je viens de le dire, exercé la sagacité des grammairiens. Platon et ses disciples n'en voulaient reconnaître que de deux sortes, le nom et le verbe (*a*); négligeant en cela l'opinion plus ancienne, qui, suivant le témoignage de Denys d'Halycarnasse et de Quintilien, en admettait trois, le nom, le verbe et la conjonction (*b*). Aristote, plus

mot est spécialement appliqué. Il ne se lasse point de recommander, ainsi qu'on peut le voir au chap. V de son livre, de méditer long-temps avant de restreindre le sens d'un mot, et surtout de se défaire de tout préjugé, si l'on ne veut point tomber dans l'erreur.

(*a*) Plat. *in Sophist.* Prisc. l. II. Apollon. *Syn.* l. I, ch. 3.

(*b*) Denys Halyc. *de Struct. orat.* §. 2. Quint. *Inst.* l. I, ch. 4.

encore pour s'éloigner de la doctrine de Platon que pour se rapprocher de celle des anciens, en comptait quatre : le nom, le verbe, l'article et la conjonction *(a)*. Les Stoïciens en admirent cinq, en distinguant le nom, en propre et appellatif *(b)*. Bientôt les grammairiens Grecs et après eux les Latins, séparèrent le pronom du nom, l'adverbe du verbe, la préposition de la conjonction, l'interjection de l'article. Parmi les modernes, les uns ont voulu distinguer l'adjectif du nom ; les autres ont voulu les confondre ; ceux-ci ont réuni l'article avec l'adjectif, et ceux-là le pronom avec le nom. Presque tous ont apporté dans leur travail l'esprit de système ou les préjugés de leur école. Court-de-Gebelin *(c)*, qui aurait dû préférer la simplicité de Platon à la profusion des grammatistes latins, a eu la faiblesse de suivre ces derniers et de renchérir encore sur eux, en comptant dix parties du discours, et donnant le participe pour une des principales.

Pour moi, sans m'embarrasser de ces vaines disputes, je ne reconnaîtrai dans la Langue hébraïque, que trois parties du discours produites par une quatrième qu'elles produisent à leur tour. Ces trois parties sont le Nom, le Verbe, et la Relation : שם *shem*, פעל *phahal*, et מלה, *millah*. La quatrième est le Signe, אות *aôth*. (*)

(*a*) Arist. *Poet.* ch. 20.

(*b*) Diog. Laert. l. VIII, §. 57.

(*c*) *Gramm. univ.* l. II, ch. 2, 3 et 4.

(*) Un grammairien anglais, nommé Harris, meilleur rhéteur que dialectitien habile, a cru se rapprocher peut-être de Platon et d'Aristote, en ne reconnaissant d'abord que deux choses dans la nature, la *substance et l'attribut*, et en divisant les mots en *principaux* et *accessoires*. Selon lui, on doit regarder comme des mots principaux, le *substantif* et l'*attributif*, autrement le nom et le verbe, et comme des mots accessoires le *définitif* et le *connectif* ; c'est-à-dire l'article et la conjonction. Ainsi cet écrivain, digne écolier de Locke, mais fort éloigné d'être un disciple de Platon, ne regarde le verbe que comme un attribut du nom. « *Penser*, dit-il, est un attribut de l'homme ; *être blanc*, un attribut du » cygne ; *voler*, un attribut de l'aigle, etc. » (*Hermès*, l. I, ch. 3.) Il est difficile, en faisant de pareilles grammaires, d'aller loin dans la connaissances de la Parole. Nier l'existence absolue du verbe, ou en faire un attribut de la substance, c'est être très-loin de Platon, qui y renferme l'essence même du langage ; mais très-près de Cabanis, qui fait de l'ame une faculté du corps.

Avant d'examiner ces trois parties du discours, dont la dénomination est à peu près connue, voyons quelle est la quatrième dont je fais mention pour la première fois.

J'entends par *Signe*, tout moyen extérieur dont l'homme se sert pour manifester ses idées. Les élémens du Signe, sont : la voix, le geste et les caractères tracés : ses matériaux, le son, le mouvement et la lumière. La Grammaire universelle doit surtout s'en occuper et connaître ses élémens : elle doit, suivant Court-de-Gebelin, distinguer les sons de la voix, régler les gestes, et présider à l'invention des caractères (*a*). Plus une grammaire particulière touche de près à la Grammaire universelle, et plus elle a besoin de s'occuper du Signe. C'est pourquoi nous y ferons une très-grande attention dans celle-ci, sous le rapport de l'un de ses élémens, les caractères tracés; car, pour ce qui est des deux autres, la voix et le geste, ils sont disparus depuis trop long-temps, et les vestiges qu'ils ont laissés sont trop vagues pour que la grammaire hébraïque, telle que je la conçois, doive s'y arrêter.

Remarquons bien ceci. Tout signe produit au dehors est un nom; car autrement il ne serait rien. C'est donc le nom qui est la base du langage; c'est donc lui, le nom, qui fournit la substance du verbe, celle de la relation, et même celle du signe qui l'a produit. Le nom est tout pour l'homme extérieur, tout ce qu'il peut connaître au moyen de ses sens. Le verbe n'est conçu que par l'esprit, et la relation n'est qu'une abstraction de la pensée.

Il n'existe qu'un seul Verbe, absolu, indépendant, créateur, inconcevable pour l'homme même qu'il pénètre et dont il se laisse sentir : c'est le verbe *être-étant*, exprimé en hébreu par le signe intellectuel וֹ, *ô*, placé entre une double racine de vie הוה, *hôèh*.

C'est ce verbe unique, universel, qui, pénétrant la foule innombrable des noms qui peuvent recevoir leur existence du signe, en forme des

(*a*) *Gramm. univ.* l. I, ch. 8 et 9.

verbes particuliers. Il est l'âme universelle. Les verbes particuliers ne sont que des noms animés.

Les relations sont abstraites des signes, des noms ou des verbes, par la pensée, et penchent vers le signe comme vers leur origine commune.

Nous examinerons en particulier chacune de ces quatre parties du discours dans l'ordre suivant : le *Signe*, la *Relation*, le *Nom* et le *Verbe*, sur lesquelles je n'ai encore donné que des notions générales. Voici, pour terminer ce chapitre, l'alphabet hébreu, qu'il est indispensable de connaître avant d'aller plus avant. J'aurai soin de l'accompagner d'un autre alphabet comparatif des caractères samaritains, syriaques, arabes et grecs; afin de faciliter la lecture des mots de ces langues, que je serai forcé de rapporter, en assez grand nombre, dans mon vocabulaire radical et dans mes notes sur la Cosmogonie de Moyse.

Il faut observer, à l'égard de l'Alphabet comparatif, qu'il suit l'ordre des caractères hébraïques. Cet ordre est le même pour le samaritain et le syriaque ; mais comme les Arabes et les Grecs ont beaucoup interverti cet ordre, j'ai été forcé de changer quelque chose à l'arrangement idiômatique de leurs caractères pour les mettre en relation avec ceux des Hébreux. Lorsque j'ai rencontré dans ces deux dernières Langues des caractères qui n'ont point d'analogues dans ceux des trois premières, j'ai pris le parti de les placer immédiatement après ceux avec lesquels ils offrent le plus de rapports.

ALPHABET HÉBRAÏQUE.

א	A, â.	comme voyelle-mère c'est *â* : comme consonne c'est la plus douce des aspirations.
ב	B, b, bh.	le *b* français.
ג	G, g, gh.	le *g* français devant a, o, u.
ד	D d, dh.	le *d* français.
ה	H hè, h.	comme voyelle-mère c'est *è* : comme consonne, c'est une aspiration simple : *h*.
ו וו	O o; W, ou U, u, y.	comme voyelle-mère c'est *o*, *u*, *ou* : comme consonne c'est *v*, *w* ou *f*.
ז	Z z.	le *z* français.
ח	Ḣ hê, ḣ, ch.	comme voyelle-mère c'est *ḣê* : comme consonne, c'est une aspiration pectorale : *ḣ*, ou *ch*.
ט	T t.	le *t* français.
י	I î, J j.	comme voyelle-mère c'est *î* ou *aï* : comme consonne c'est une aspiration chuintante : j.
כ ך	Ċ ċ, ċh.	le *ċh* des Allemands, l'iota des Espagnols, le χ de Grecs.
ל	L l.	de même que les analogues français.
מ ם	M m.	
נ ן	N n.	
ס	S s.	
ע	Ḣ, ḣo, gḣ, gḣo.	comme voyelle-mère c'est le ع des Arabes, *ḣo* : comme consonne c'est une aspiration gutturale et nasale *gḣ*, le غ des Arabes.
פ	PH, ph.	le φ des Grecs.
צ ץ	TZ, tz.	de même qu'en français.
ק	K, k, qu.	
ר	R, r.	
ש	SH, sh.	le *ch* français ou le *sh* anglais.
ת	TH, th.	le *th* des Anglais ou le θ des Grecs.

ALPHABETH COMPARATIF.

Hébreu.	Samaritain.	Syriaque.	Arabe.	Grec.	Français.
ℵ א aleph.	ࠀ	ܐ	ا ا	Α α	A a.
ב beth.	ࠁ	ܒ	ببب	Β β ϐ	B b.
ג ghimel.	ࠂ	ܓ	ججج	Γ γ Γ	G g gh.
ד daleth.	ࠃ	ܕ	د د	Δ δ	D d.
			ذ ذ		DZ dz, d *faible.*
			ض ض		DH dh, d *fort.*
ה ה hè.	ࠄ	ܗ	ه ه	Ε ε	E, Hè.
ו ו ו wao.	ࠅ	ܘ	و	Ο ο, Ω ω, Υ υ	O o, OU ou, U u.
ז zaïn.	ࠆ	ܙ	ز	Ζ ζ	Z z.
ח heth.	ࠇ	ܚ	ححح	Η η	Ḣ hé.
			خخخ	Χ χ	CH ch.
ט teth.	ࠈ	ܛ	تتت	Τ τ Ƭ	T t.
			ط		TH th, t *fort.*
י ïod.	ࠉ	ܝ	ييي	Ι ι	I i.
ך כ caph.	ࠊ	ܟ	ققق		KH kh.
ל lamed.	ࠋ	ܠ	للل	Λ λ	L l.
ם מ mëm.	ࠌ	ܡ	ممم	Μ μ	M. m.
ן נ noun.	ࠍ	ܢ	ننن	Ν ν	N n.
ס samech.	ࠎ	ܣ	سس	Σ ς σ ς	S s.
			صص		SS ss, s *fort.*
ע haïn.	ࠏ	ܥ	ععع	ΟΥ ȣ	H ho, wh.
			غغغ		GH gh
ף פ phè.	ࠐ	ܦ	فف	Φ φ	PH ph, F f.
				Π π ϖ	P p.
				Ψ ψ	PS ps.
ץ צ tzad.	ࠑ	ܨ	ظ		TZ tz.
ק coph.	ࠒ	ܩ	كك	Κ κ	C c, K k, Q q.
ר resch.	ࠓ	ܪ	ر	Ρ ρ ϱ	R r.
ש shin.	ࠔ	ܫ	ششش		SH sh.
ת ת thâo.	ࠕ	ܬ	ثثث	Θ θ ϑ	TH th.

CHAPITRE II.

Des Signes considérés comme caractères.

§. I.

Alphabet hébraïque : ses voyelles : son origine.

Avant d'examiner quelle peut être la signification des caractères que nous venons de tracer, il convient de voir quelle est leur valeur relative.

La première division qui s'établit entr'eux, est celle qui les distingue en voyelles et en consonnes. J'aurais beaucoup à faire si je voulais rapporter en détail tout ce qui a été dit pour et contre l'existence des voyelles hébraïques. Ces questions insipides auraient été dès long-temps résolues, si ceux qui se plaisaient à les élever avaient pris la peine d'examiner sérieusement l'objet de leur dispute. Mais c'était la chose à laquelle ils pensaient le moins. Les uns n'avaient qu'une érudition scholastique qui ne sortait pas du matériel des langues : les autres, qui auraient pu appeler la critique et la philosophie à leurs secours, ignoraient souvent jusqu'à la forme des caractères orientaux.

Je le demande de bonne foi, comment l'Alphabet des Hébreux eût-il manqué des caractères propres à désigner des voyelles, puisqu'on sait que les Égyptiens, qui furent leurs maîtres dans toutes les sciences, possédaient ces caractères, et s'en servaient, suivant le rapport de Démétrius de Phalère, à noter leur musique et à la solfier; puisqu'on sait, par le récit d'Horus-Apollon, que ces caractères étaient au nombre de sept; (a) puisqu'on sait que les Phéniciens, si voisins des Hé-

(a) *Hyeroglyph.* liv. II. 29.

breux, employaient ces caractères vocaux à désigner les sept planètes. (a) Voilà ce que témoigne positivement Porphyre dans son Commentaire sur le grammairien Denys de Thrace; (b) et ce que confirme sans réplique l'inscription trouvée à Milet, et sur laquelle nous possédons une dissertation savante de Barthelemy. (c) Cette inscription renferme des invocations adressées aux sept Esprits planétaires. Chaque Esprit y est désigné par un nom composé des sept voyelles, et commençant par la voyelle spécialement consacrée à la planète qu'il gouverne.

N'hésitons donc plus à dire que l'Alphabet hébreu a des caractères dont la destination primitive fut de distinguer les voyelles : ces caractères y sont au nombre de sept.

א : voyelle douce, représentée par *â*.
ה : voyelle plus forte, représentée par *è, h*.
ח : voyelle très-forte, pectorale, représentée par *é, ħ, ch*.
ו : voyelle obscure, renfermée, représentée par *ou, u, y*.
ו : voyelle brillante, représentée par *ô*.
י : voyelle durable, représentée par *î*.
ע : voyelle gutturale et profonde, représentée par *ho, who*.

Outre ces caractères vocaux, il faut savoir encore que l'Alphabet hébreu admet une voyelle que j'appellerai consonnante, ou vague, parce qu'elle est inhérente à la consonne, marche avec elle, n'en est point distinguée, et y attache un son toujours sous-entendu. Ce son est indifféremment *ä, ë* ou *ö;* car il ne faut pas croire que le son vocal qui accompagne les consonnes ait été aussi fixe dans les anciennes langues de l'Orient, qu'il l'est devenu dans les langues modernes de l'Europe. Cela n'était point ainsi. Le mot מלך, qui signifie *un Roi*, se prononçait indifféremment *mälëch, mëlëch, mölöch,* et même *milich;* d'un son de

(a) Cedren, pag. 169.

(b) *Mém. de Gotting.* T. I. p. 251. *sur l'ouvrage de Démétrius de Phal.* Περὶ Ἑρμηνείας.

(c) *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettr.* T. XLI. p. 514.

voix éteint. Cette indifférence dans le son vocal n'eût point existé si on eût inséré une voyelle écrite entre les consonnes qui le composent; alors le son serait devenu fixe et éclatant, mais souvent aussi le sens eût changé. Ainsi, par exemple, le mot מלך recevant la voyelle mère א, comme dans מלאך, ne signifie plus simplement *un Roi*, mais une émanation divine, éternelle, *un Eôn, un ange*.

L'orsqu'on a dit que les mots hébreux étaient écrits sans voyelles, on ne s'est point entendu; et Boulanger, qui a fait cette faute dans son article encyclopédique, me prouve par cela seul qu'il ignorait la langue sur laquelle il écrivait.

Tous les mots hébreux ont des voyelles exprimées ou sous-entendues; c'est-à-dire des voyelles mères, ou des voyelles consonnantes. Dans l'origine de cette langue, ou plutôt dans l'origine de la langue égyptienne dont elle dérive, les sages qui pensèrent à créer l'alphabet dont elle a hérité, attachèrent un son vocal à chaque consonne, son presque toujours éteint, sans aspiration, et passant de l'ä à l'ö, ou de l'ä à l'ë, sans le moindre inconvénient; ils réservèrent les caractères écrits pour exprimer les sons plus fixes, aspirés ou éclatants. Cet alphabet littéral, dont l'antiquité est inconnue, n'est point sans doute passé jusqu'à nous quant à ses caractères matériels; mais il y est passé quant à son esprit, dans les diverses imitations que nous en ont transmises les Samaritains, les Chaldéens, les Syriens, et même les Arabes.

L'Alphabet hébraïque est celui des Chaldéens. Les caractères en sont remarquables par leur forme élégante et leur netteté. Le samaritain, beaucoup plus diffus, beaucoup moins facile à écrire, est visiblement antérieur, et appartient à un peuple plus grossier. Les savans qui ont douté de l'antériorité du caractère samaritain ne l'avaient pas examiné avec assez d'attention. Ils ont craint d'ailleurs, si une fois ils accordaient l'ancienneté du caractère, qu'on ne les forçât à accorder l'ancienneté du texte; mais c'est une crainte frivole. Le texte samaritain, quoique son alphabet soit antérieur à l'alphabet chaldaïque, n'est cependant qu'une simple copie du Sépher de Moyse, que la politique

des rois d'Assyrie fit passer à Samarie, ainsi que je l'ai dit dans ma Dissertation; si cette copie diffère, c'est que le prêtre qui en fut chargé, comme on le lit au Livre des Rois, *(a)* ou se conforma aux idées des Samaritains, dont il voulait entretenir le schisme, ou consulta des manuscrits peu fidèles. Il serait sans doute ridicule de dire avec Leclerc *(b)* que ce prêtre fut l'auteur du Sépher tout entier; mais il n'y a point d'absurdité à penser qu'il fut l'auteur des principales variantes qui s'y rencontrent; car l'intérêt de la cour d'Assyrie qui l'envoyait, était qu'il éloignât autant que possible les Samaritains des Juifs, et qu'il alimentât leur animosité mutuelle par toutes sortes de moyens.

Il est donc absolument impossible de nier l'origine chaldéenne des caractères dont l'Alphabet hébraïque se compose aujourd'hui. Il suffit du nom même de cet Alphabet pour le démontrer. Ce nom, ainsi écrit, כתיבה אשורית, (*c̀hathibah ashourith*) signifie écriture assyrienne: épithète connue de tous les rabbins, et à laquelle, suivant le génie de la Langue hébraïque, rien n'empêche d'ajouter le signe formatif et local מ, pour obtenir כתיבה מאשורית, (*c̀hathibah mashourith*) écriture à l'assyrienne. Voilà la dénomination toute simple de cet alphabet; dénomination dans laquelle, par un abus de mots fort singulier, ce meme Elias Lévite, dont j'ai déjà eu occasion de parler, voulut absolument voir les massorethes de Tibériade; confondant ainsi, sans aucune critique, l'ancienne *mashore,* avec la *massore* moderne, et l'origine des points-voyelles, avec les règles infiniment plus nouvelles, que l'on suit dans les synagogues, relativement à leur emploi. (*)

(a) *Rois,* Liv. II, ch. 27.

(b) Leclerc: *Sentimens de quelq. théol. de Hollande*, L. VI.

(*) Personne n'ignore les fameuses disputes qui se sont élevées entre les savans des siècles derniers, touchant l'origine des points-voyelles. Ces points avaient toujours passé pour être contemporains des caractères hébraïques, et appartenir aux mêmes inventeurs; lorsque tout à coup, vers le milieu du XVI[e] siècle, Elias Lévite attaqua leur antiquité et en attribua l'invention aux rabbins de l'école de Tibériade, qui florissaient vers le V[e] siècle de notre ère. La synagogue entière se souleva contre lui, et le regarda comme un blasphémateur. Son système serait resté enseveli dans

§. II.

Origine des Points-voyelles.

Ainsi donc, l'Alphabet hébraïque, quelle que fût, du reste, la forme de ses caractères, à l'époque très-reculée où Moyse écrivit son ouvrage,

l'obscurité, si Louis Capelle, pasteur de l'église protestante à Saumur, après avoir passé trente-six ans de sa vie, à noter les variantes du texte hébraïque, désespéré de ne pouvoir l'entendre, ne se fût rabattu sur ces mêmes points qui lui avaient causé tant d'ennui, et n'eût pris à cœur l'opinion d'Elias Lévite; n'étant pas plus en état que lui de distinguer leur origine du mauvais usage qu'on pouvait en avoir fait.

Il n'y avait pas moyen que Buxtorff, qui venait de faire une grammaire, pût endurer une pareille incartade, et consentît à recommencer son travail. Il entra en lice et contre Elias Lévite, et contre Capelle, et parlant toujours sans s'entendre, commença une guerre dans laquelle tous les Hébraïsans ont pris parti depuis deux siècles, sans jamais se demander, dans leurs disputes pour ou contre les points, quel était le véritable point de la question.

Or, ce véritable point, le voici. Elias Lévite n'entendait pas l'hébreu, ou, s'il l'entendait, il était bien aise de profiter d'un mot équivoque de cette langue, pour allumer une guerre qui le fit remarquer.

Le mot אשורי (*dshouri*) signifie en hébreu comme en chaldaïque, *assyrien*, ce qui appartient à l'Assyrie, sa racine שר, ou שור, indique tout ce qui tend à dominer, à s'élever; tout ce qui émane d'un principe originel de force, de grandeur, d'éclat. L'Alphabet dont Esdras se servit pour transcrire le Sépher, s'appelait כחיבה אשורית, *écriture assyrienne*, ou, dans un sens figuré, écriture souveraine, primordiale, originelle. L'addition du signe מ, se rapportant à la forme verbale intensitive, ne fait que donner plus de force à l'expression. כחיבה מאשורית signifie alors *écriture à l'assyrienne*, ou bien écriture émanée du principe souverain, éclatant, etc. Voilà l'origine de la première *mashore*. Voilà les vrais mashorethes auxquels on doit rapporter et les caractères hébraïques et les points-voyelles qui les accompagnent.

Mais le mot אסור *dssour*, signifie tout ce qui est *lié, obligé, soumis à des règles*. מסורת indique *un collége, une convention*, une chose qui reçoit ou qui donne de certaines lois dans certaines circonstances. Voilà l'origine de la seconde *mashore*. Celle-ci n'invente pas les points-voyelles; mais elle fixe la manière de les employer; elle traite de tout ce qui tient aux règles à suivre tant pour l'orthographe que pour la lecture du Sépher. Ces

avait sept voyelles écrites : א, ה, ח, ו, ו, י, ע; plus, une voyelle vague attachée à chaque consonne, que j'ai appelée, à cause de cela, voyelle consonnante. Mais par une série d'événemens, qui tient à des principes trop éloignés de mon sujet, pour être exposée ici, le son des voyelles écrites s'altéra, se matérialisa, se durcit pour ainsi dire, et changea de telle sorte que les caractères qui les exprimaient se confondirent avec les autres consonnes. Les voyelles א, ה et ח, n'offrirent plus qu'une aspiration plus ou moins forte, dénuée de tout son vocal, ו et ו devinrent les consonnes V et W; י se prononça *ji*, et ע prit un accent rauque et nasal qu'aucun de nos caractères français ne peut exprimer. (*)

Si, comme le disaient tres-bien les Anciens, les voyelles sont l'ame, et les consonnes le corps des mots, *(a)* l'écriture hébraïque, et en général, toutes celles qui tenaient à la même souche primitive, devinrent par cette lente révolution une espèce de corps, sinon mort, du moins en léthargie, où ne résidait plus qu'un esprit vague, fugitif, et ne jetant que des lueurs incertaines. A cette époque le sens des mots tendait à se matérialiser comme le son des voyelles, et peu de lecteurs étaient capables de le saisir. De nouvelles idées en changeaient l'acception, comme de nouvelles habitudes en avaient changé la forme.

Cependant quelques sages, et parmi les Assyriens ce furent les Chaldéens, caste lettrée et savante qu'on a mal à propos confondue avec le corps de la nation; (**) quelques sages chaldéens, dis-je, s'aper-

massorethes entrent, comme je l'ai dit, dans les détails les plus minutieux, s'occupent de la division des chapitres, et du nombre de versets, de mots et de lettres qui les composent. Ils savent, par exemple, que dans le premier livre du Sépher, appelé *Berœshith*, les *Parshioth*, ou grandes sections sont au nombre de 12; celles qu'on nomme *Sedarim*, ou ordres, au nombre de 43; qu'il y a en tout 1534 versets, 20,713 mots, 78,100 lettres; enfin que le milieu de ce livre est au chapitre 27, ℣ 40, au centre de ces paroles :

ועל-חרב תחיהו: « Et de ta propre extermination, tu vivras ».

(*) Je le rends par gh̃, ou wh̃.

(a) Priscian. L. I.

(**) Les Chaldéens n'étaient point un corps de nation, comme on l'a cru ridiculement; mais un corps de savans dans une nation. Leurs principales académies étaient à Baby-

çurent du changement successif qui s'opérait dans leur langue ; et craignant avec juste raison, que, malgré la tradition orale qu'ils tâchaient de se transmettre des uns aux autres, le sens des anciens livres ne finît par se perdre entièrement, ils cherchèrent un moyen de fixer la valeur des caractères vocaux, et surtout de donner à la voyelle consonnante sous-entendue, un son déterminé, qui ne laissât plus le mot flotter au hasard entre plusieurs significations.

Car il était arrivé qu'en même temps que les voyelles mères, c'est-à-dire celles qui étaient désignées par des caractères écrits, s'étaient rendues consonnantes, les consonnes s'étaient pour ainsi dire vocalisées par le moyen de la voyelle vague qui leur était jointe. Le grand nombre d'idées qui s'étaient successivement attachées à la même racine, y avait amené un concours de voyelles qu'il n'était plus possible de confondre, comme auparavant, dans le langage parlé ; et comme le langage écrit n'offrait aucun secours à cet égard, les livres devenaient de jour en jour plus difficiles à entendre.

Je prie le Lecteur peu familiarisé avec les langues de l'Orient, de me permettre un exemple tiré du français. Supposons que nous ayons dans cette langue, comme cela est très-certain, une racine composée des deux consonnes BL, à laquelle nous attachions toute idée de rondeur. Si nous concevons peu d'objets sous cette forme, nous dirons indifféremment, *bal*, *bel*, *bil*, *bol*, *bul*, *boul*; mais à mesure que nous distinguerons les individus de l'espèce en général, nous saurons qu'une *bale*, n'est ni une *bille*, ni une *boule*; nous n'aurons garde de confondre

one, à Borsippe, à Sippara, à Orchoë, etc. La Chaldée n'était pas proprement le nom d'un pays, mais une épithète donnée à la contrée où florissaient les Chaldéens. Ces sages étaient divisés en quatre classes, sous la direction d'un chef suprême. Ils portaient en général le nom de כשדאין. *Chashddin* ou de כלדאין, *Chaldain*, suivant les différens dialectes. L'un et l'autre de ces noms signifient également, *les vieillards*, *les éminens*, *ceux qui connaissent la nature des choses*. Ils sont formés de l'article assimilatif כ, et des mots שדי ou חלד, qui se rapportent à l'excellence, à l'éminence, au temps infini, à la nature éternelle.

le *bol* d'un apothicaire avec le *bôl* où l'on sert les liqueurs, ni le *bill* du parlement d'Angleterre avec une *bulle* du pape ; enfin nous mettrons une grande différence entre cette dernière *bulle*, une *bulle* de savon et une *balle* de marchandises, etc. etc.

Or, voici le moyen que les Chaldéens imaginèrent pour obvier à la confusion toujours croissante qui naissait de la déviation des voyelles-mères, et de la fixation des voyelles vagues. Ils inventèrent un certain nombre de petits accens, appelés aujourd'hui points-voyelles, au moyen desquels ils purent donner aux caractères de l'Alphabet, sous lesquels ils les plaçaient, le son que ces caractères avaient dans le langage parlé. Cette invention tout-à-fait ingénieuse, eut le double avantage de conserver l'écriture des livres anciens, sans opérer aucun changement dans l'arrangement des caractères littéraux et de permettre d'en noter la prononciation telle que l'usage l'avait introduite.

Voici la forme, la valeur et le nom de ces points que j'ai placés sous la consonne ב, seulement pour servir d'exemple, car ces points peuvent être placés sous tous les caractères littéraux, tant consonnes que voyelles.

VOYELLES LONGUES.		VOYELLES BRÈVES.	
בָ	bâ : *kâmetz.*	בַ	ba : *patach.*
בֵ	bê : *tzêrè.*	בֶ	be : *segol.*
בִ	bî : *chîrek.*	בֻ	bu : *kibbutz.*
בֹ	bô : *cholem.*	בֳ	bo : *kametz-chatoph.*

Le point nommé *sheva*, figuré par deux points placés perpendiculairement sous un caractère, de cette manière בְ, signifie que le caractère sous lequel il est placé, manque de voyelle, si c'est une consonne, ou reste muette si c'est une voyelle.

La consonne ש porte toujours un point, soit à la droite de l'écrivain, שׁ, pour exprimer qu'elle a un son chuintant comme en anglais

Sh; soit à sa gauche שׂ, pour signifier qu'elle ne fait que s'aspirer comme en français. Cette différence est très-peu importante; mais il est essentiel de remarquer que ce point remplace sur le caractère ש, le point voyelle appelé *cholem*, c'est-à-dire *ô*. Ce son vocal précède la consonne ש, lorsque la consonne antérieure manque de voyelle, comme dans משׁה *moshè;* il la suit, lorsque cette même consonne ש est initiale, comme dans שׁנה *shonè.*

Outre ces points, dont la destination fut de fixer le son des voyelles vagues, et de déterminer le son vocal qui restait inhérent ou qui s'attachait aux voyelles-mères, soit qu'elles fussent demeurées dans leur nature, ou qu'elles en fussent sorties pour devenir consonnes, les Chaldéens inventèrent encore une espèce de point intérieur, destiné à donner plus de force aux consonnes ou aux voyelles-mères, dans le corps desquelles il était inscrit. Ce point s'appelle *daghesh*, lorsqu'il est appliqué aux consonnes, et *mappik*, quand il est appliqué aux voyelles.

Le point intérieur *daghesh* s'inscrit dans toutes les consonnes, excepté ר. Il est doux dans les six suivantes, תּ, פּ, כּ, דּ, גּ, בּ, lorsqu'elles sont initiales ou précédées du point muet appelé *sheva;* il est fort dans toutes les autres, et même dans celles dont il s'agit, quand elles sont précédées d'une voyelle quelconque : son effet est de doubler leur valeur. Quelques grammairiens hébreux prétendent que ce point inscrit dans le corps de la consonne פּ, prononcé ordinairement *ph*, lui donne la force du P simple; mais cela leur est vivement contesté par d'autres qui assurent que les Hébreux, de même que les Arabes, n'ont jamais connu l'articulation de notre P. On sent bien que mon but n'étant nullement d'apprendre à prononcer l'hébreu, je me garderai bien d'entrer dans ces disputes.

Il n'importe pas, en effet, de savoir, pour entendre le seul livre hébraïque qui nous reste, qu'elle était l'articulation attachée à tel ou tel caractère par les orateurs de Jérusalem; mais bien qu'elle était le sens que donnaient à ces caractères Moyse et les écrivains antiques qui l'ont imité.

Revenons au point *mappik.* Ce point intérieur s'applique aux trois voyelles, הּ, וּ, יּ, et leur donne une valeur nouvelle. La voyelle הּ se distingue du mot, et prend un sens emphatique ou relatif; la voyelle וּ cesse d'être consonne et devient la voyelle primitive *ou;* et si le point est transporté au-dessus d'elle וֹ, elle prend le son plus élevé et plus brillant de l'ô ou de l'û. La voyelle יּ se distingue du mot ainsi que la voyelle הּ, prend un son emphatique, ou devient éclatante de muette qu'elle aurait été.

Au reste les diphthongues sont assez rares en hébreu. Cependant selon la prononciation chaldaïque, lorsque les voyelles-mères ו ou י sont précédées d'un point-voyelle quelconque, ou réunies ensemble, elles forment de véritables diphthongues, comme dans les mots suivans : עָשָׂו *heshaou*, שָׁלֵו *shaleou*, פָּנַי *phanaî*, גוֹי *gôî*, גָלוּי *galouî*, etc.

La lecture du texte hébraïque, que je donne plus loin en original, et sa confrontation assidue avec la transcription que j'en ai faite, en caractères modernes, instruira plus les personnes qui voudront se familiariser avec les caractères hébreux que tout ce que je pourrais leur dire actuellement; et surtout leur procurera moins d'ennui.

§. III.

Effet des points-voyelles. Texte Samaritain.

Tel fut le moyen inventé par les Chaldéens pour noter la prononciation des mots, sans en altérer les caractères. Il est impossible, faute de monumens, de fixer aujourd'hui, même par approximation, l'époque de cette invention; mais on peut davantage, et sans s'écarter de la vérité, fixer celle où elle fut adoptée par les Hébreux. Tout porte à croire que ce peuple, ayant eu occasion, pendant sa longue captivité à Babylône, de connaître les caractères assyriens, avec la ponctuation chaldaïque, trouva dans son sein des hommes assez éclairés pour apprécier l'avantage de l'un et de l'autre, et pour sacrifier l'orgueil et

le préjugé national qui pouvaient les tenir attachés à leurs anciens caractères.

L'honneur principal en est dû à Esdras, homme d'un grand génie et d'une constance peu commune. Ce fut lui qui, peu après le retour des Juifs à Jérusalem, revit le Livre sacré de sa Nation, répara le désordre que de nombreuses révolutions et de grandes calamités y avaient apporté, et le transcrivit tout entier en caractères assyriens. Il est inutile de répéter ici quels furent les motifs et l'occasion des additions qu'il jugea convenable d'y faire. J'en ai assez parlé dans ma Dissertation introductive. S'il commit quelque faute dans le cours d'un travail aussi considérable, le mal qui en résulta fut léger; tandis que le bien dont il devint la source fut immense.

Car si nous possédons l'ouvrage même de Moyse dans son intégrité, c'est aux soins d'Esdras, à sa politique hardie que nous le devons. Les prêtres samaritains qui restèrent opiniâtrement attachés à l'ancien caractère, finirent par dénaturer le texte original, et voici comment.

A mesure qu'ils ne prononcèrent plus les mots de la même manière, ils crurent indifférent d'en changer l'orthographe; et comme ils étaient dépourvus de moyens pour déterminer le son des voyelles vagues qui s'étaient fixées, ils insérèrent des voyelles-mères là où il n'y en avait pas. (*) Ces voyelles dont la dégénération, était rapide, devinrent des

(*) Il suffit de jeter les yeux sur le texte samaritain, pour voir qu'il abonde en voyelles-mères, ajoutées. Le père Morin et Richard Simon ont fait cette remarque avant moi; mais ils n'ont senti, ni l'un ni l'autre, comment ce texte pouvait perdre par là de son anthenticité. Au contraire : le père Morin prétendait tirer de cette abondance de voyelles-mères, une preuve de l'antériorité du texte samaritain. Il ignorait que la plupart des voyelles-mères qui manquent dans les mots hébraïques, y manquent à dessein, et que ce défaut ajoute souvent un sens hiéroglyphique au sens oratoire, selon l'usage des Égyptiens. Je sais bien, et j'aurai souvent à le dire; que, surtout dans les verbes, les copistes antérieurs à Esdras, et peut-être Esdras lui-même, ont négligé les voyelles-mères, sans autres raisons que celles de suivre une prononciation vicieuse, ou de servir leur paresse; mais c'était un inconvénient inévitable. Les massorethes de Tibériade peuvent aussi

consonnes ; ces consonnes se chargèrent de nouvelles voyelles vagues qui changèrent le sens des mots, en leur ôtant d'ailleurs ce qu'ils avaient d'hiéroglyphique ; enfin la confusion devint telle, qu'ils se virent forcés, pour entendre leur Livre, d'avoir recours à une traduction en langage du moment. Alors tout fut perdu pour eux : car les traducteurs, quelque scrupule qu'ils apportassent dans leur ouvrage, ne purent traduire que ce qu'ils entendaient, et comme ils l'entendaient.

Qu'arrivait-il cependant aux rabbins de la synagogue juive? Grace à la flexibilité de la ponctuation chaldaïque, ils pouvaient suivre les vicissitudes de la prononciation sans rien changer au fond, au nombre, ni à l'arrangement des caractères. Tandis que la plupart, cédant à la pente de leurs idées grossières, perdaient, comme les Samaritains, le véritable sens du texte sacré, ce texte restait tout entier enveloppé dans ses caractères dont une tradition orale conservait l'intelligence. Cette tradition appelée Kabbale, était surtout le partage des Esséniens, qui la communiquaient secrètement aux initiés, en négligeant les points, ou en les supprimant tout-à-fait.

Voilà quel a été le sort du Sepher de Moyse. Ce livre précieux, de plus en plus défiguré d'âge en âge, d'abord par la dégénération de la langue, ensuite par sa perte totale, livré à la négligence des ministres des autels, à l'ignorance du peuple, aux écarts inévitables de la ponctuation chaldaïque, s'est conservé à la faveur des caractères, qui, comme autant d'hiéroglyphes, en ont porté le sens à la postérité. Tout ce que la synagogue a compté d'hommes éclairés, tout ce que l'Église chrétienne elle-même a possédé de véritables savans, les sages de tous les siècles ont senti cette vérité.

Laissons donc aux Grammatistes hébraïsans le soin minutieux et ridi-

avoir suivi de mauvaises règles, en fixant définitivement le nombre de ces voyelles. On doit, dans ce cas, les suppléer en lisant, et c'est en cela que consiste la science. Je donnerai, en traitant des diverses formes verbales, tous les moyens qui dépendent de moi, pour qu'on puisse y parvenir facilement.

cule, d'apprendre longuement et tédieusement les règles tout-à-fait arbitraires que suivent les points-voyelles dans leurs mutations. Recevons-les, ces points, dans la langue hébraïque, comme nous recevons les voyelles qui entrent dans la composition des mots des autres langues, sans nous embarrasser d'où elles viennent ou comment elles se posent. Ne cherchons point, ainsi que je l'ai déjà dit, à parler l'hébreu, mais à l'entendre. Que tel ou tel mot se prononce de telle ou telle façon dans les synagogues, que nous importe? l'essentiel est de savoir ce qu'il signifie. Laissons aussi les notes musicales que les rabbins appèlent des accens, et sans nous inquiéter sur quels tons on psalmodiait à Jérusalem les premiers chapitres du Sepher, examinons quel était le sens profond que Moyse y avait attaché. Et pour cela, cherchons à pénétrer dans le génie intime de l'idiôme égyptien qu'il a employé sous ses deux rapports, littéral et hiéroglyphique. Nous y parviendrons facilement par l'exploration des racines, en petit nombre, qui servent de base à cet idiôme, et par la connaissance des caractères en plus petit nombre encore, qui en sont comme les élémens.

Car, que l'on ne s'y trompe pas, dans les langues même les plus riches, les racines sont en petit nombre. La Langue chinoise, une des plus variées de l'univers, qui compte jusqu'à quatre-vingt-quatre mille caractères, n'a guères que deux cents ou deux cent-trente racines, qui produisent tout au plus douze ou treize cens mots simples, par les variations de l'accent.

CHAPITRE III.

Des caractères considérés comme Signes.

§. I.

Les caractères tracés, un des élémens du langage : Principe hiéroglyphique de leur forme primitive.

Nous venons d'examiner la forme et la valeur alphabétique des caractères hébreux ; arrêtons-nous maintenant sur le sens qu'ils renferment. Ceci est une matière assez neuve, et qui, je pense, n'a point été approfondie avec l'attention qu'elle eût méritée.

Selon Court-de-Gebelin, l'origine de la parole est divine. Un Dieu seul put donner à l'homme les organes qui lui étaient nécessaires pour parler ; il put seul lui inspirer le desir de mettre en œuvre ses organes ; il put seul établir entre la parole et cette multitude merveilleuse d'objets qu'elle devait peindre, ce rapport admirable qui anime le discours, qui le rend intelligible à tous, qui en fait une peinture d'une énergie et d'une vérité à laquelle on ne peut se méprendre. « Comment, « s'écrie cet estimable écrivain, » comment a-t-on pu méconnaître ici le doigt » du Tout-Puissant ? comment a-t-on pu se persuader que les paroles » n'avaient aucune énergie par elles-mêmes ? qu'elles n'avaient aucune » valeur qui ne fût de convention, et qui pût être toujours différente ? » que le nom de l'agneau pouvait être celui du loup, et le nom du vice » celui de la vertu ? que l'homme fût muet et réduit à de simples » cris pendant une longue suite de siècles ? que ce ne fût qu'après une » multitude d'essais infructueux et pénibles qu'il pût balbutier quelques

» mots, et plus longtemps apres qu'il apperçût que ces mots pouvaient
» se lier entr'eux, former des phrases, composer des discours, de-
» venir la source de l'éloquence et de la poésie, par l'invention de
« tout ce qui constitue l'ordonnance admirable des tableaux de la
« parole. » *(a)*

Il faut, en effet, être possédé de l'esprit de système, pour admettre de pareilles idées ; et surtout, croupir dans une singulière ignorance des premiers élémens du langage, pour prétendre avec Hobbes, car c'est d'après lui que tous nos modernes savans l'ont prétendu, qu'il n'y a rien qui ne soit arbitraire dans l'institution de la parole : paradoxe bien étrange assurément, et bien digne, au reste, de celui qui partant de ce principe absurde que les noms donnés aux choses font tout, enseignait qu'on ne doit point conclure d'après l'expérience qu'une chose doit être appelée juste ou injuste, vraie ou fausse, ni généraliser aucune proposition, à moins que ce ne soit d'après le souvenir de l'usage des noms que les hommes ont arbitrairement imposés : *(b)* assurant que la vérité et la fausseté n'existent, comme il a soin de le répéter ailleurs, que dans l'application des termes. *(c)*

Encore si Hobbes, ou ceux qui l'ont suivi, ayant profondément creusé dans les élémens de la parole, en avaient démontré le néant ou l'absolue indifférence, par une analyse raisonnée des Langues, ou même simplement par l'analyse de la langue qu'ils parlaient ; mais ces hommes, compilateurs de quelques mots latins, se croyaient assez savans pour que la seule énonciation de leur paradoxe, en fut la démonstration. Ils ne soupçonnaient pas qu'on put élever ses pensées grammaticales au-dessus d'un supin ou d'un gérondif.

Que l'on me pardonne cette diggression, qui tout éloignée qu'elle parait de la Grammaire hébraïque, va pourtant nous y ramener ; car c'est dans cette Grammaire que nous trouverons la preuve consolante,

(a) *Monde primit. Orig. du lang.* p. 66. (b) Hobb : *de la nat. hum.* ch. 4. §. 10.
(c) *Ibid* : ch. 5. §. 10. *Leviath.* ch. 4.

émise plus haut par Gebelin, et la réponse aux paradoxes destructeurs de Hobbes et de tous ses acolytes. C'est même un des motifs qui m'engagent à publier cette Grammaire, et qui, se liant à celui de donner à ma traduction de la Cosmogonie de Moyse une base inébranlable, m'entraîne dans une carrière à laquelle je ne m'étais pas d'abord destiné.

Oui: si je ne suis point trompé par la faiblesse de mon talent, je ferai voir que les mots qui composent les langues, en général, et ceux de la Langue hébraïque, en particulier, loin d'être jetés au hasard, et formés par l'explosion d'un caprice arbitraire, comme on l'a prétendu, sont, au contraire, produits par une raison profonde; je prouverai qu'il n'en est pas un seul qu'on ne puisse, au moyen d'une analyse grammaticale bien faite, ramener à des élémens fixes, d'une nature immuable pour le fond, quoique variable à l'infini pour les formes.

Ces élémens, tels que nous pouvons les examiner ici, constituent cette partie du discours à laquelle j'ai donné le nom de *Signe*. Ils comprennent, comme je l'ai dit, la voix, le geste, et les caractères tracés. C'est aux caractères tracés que nous allons nous attacher; puisque la voix est éteinte, et le geste disparu. Ils nous fourniront seuls un sujet assez vaste de réflexions.

Selon le judicieux écrivain que j'ai déjà cité, leur figure n'est point arbitraire. Court-de-Gébelin prouve, par des exemples nombreux, que les premiers inventeurs de l'Alphabet littéral, source unique de tous les alphabets littéraux actuellement en usage sur la Terre, et dont les caractères n'étaient d'abord qu'au nombre de seize, puisèrent dans la nature même la forme de ces caracteres, relativement au sens qu'ils voulaient y attacher. Voici ses idées sur cet objet; auxquelles je n'apporte que des changemens légers et quelques développemens nécessités par l'étendue de l'Alphabet hébraïque, et le rapprochement que je suis obligé de faire de plusieurs lettres analogues, afin d'en réduire le nombre aux seize caractères primordiaux, pour les rapporter à leur principe hyéroglyphique.

א A. L'homme lui-même comme unité collective, principe, maître et dominateur de la terre.

ב פ B. P. PH. La bouche de l'homme, comme organe de la parole ; son intérieur, son habitation, tout objet central.

ג כ G. C. ĊH. La gorge : la main de l'homme à demi fermée et dans l'action de prendre : tout canal, toute enceinte, tout objet creux.

ד ת D. DH. TH. Le sein : tout objet abondant, nourricier : toute division, toute réciprocité.

ה H. EH. AH. L'haleine : tout ce qui anime : l'air, la vie, l'être.

ו Ô. U. L'œil : tout ce qui se rapporte à la lumière, à l'éclat, à la limpidité, à l'eau.

ע ו ו OU. W. VĦ. L'oreille : tout ce qui se rapporte au son, au bruit, au vent : le vide, le néant.

ז ס ש Z. S. SH. Un bâton, une flèche, un arc ; les armes, les instrumens de l'homme : tout objet allant à un but.

ח Ḣ. HÈ. CĦ. Un champ, image de l'existence naturelle : tout ce qui exige un travail, une peine, un effort : tout ce qui excite la chaleur.

ט צ T. TZ. Une toiture : un lieu de sûreté, de refuge : un asile ; un terme, un but : une fin.

י I. Le doigt de l'homme, sa main étendue : tout ce qui indique la puissance ordonnatrice et qui sert à la manifester.

ל L. Le bras : toute chose qui s'étend, s'élève, se déploie.

מ M. La compagne de l'homme, la femme : tout ce qui est fécond et formateur.

נ N. La production de la femme : un fils : un fruit quelconque : tout être produit.

ק Q. K. Une arme tranchante : tout ce qui sert l'homme, le défend, fait effort pour lui.

ר R. La tête de l'homme : tout ce qui possède en soi un mouvement propre et déterminant.

Maintenant il faut observer que ces caractères ne reçurent ces figures symboliques de la part de leurs premiers inventeurs, que parce qu'ils en renfermaient déjà l'idée; et qu'en passant à l'état de signes, ils ne firent que présenter abstractivement à la pensée les facultés de ces mêmes objets : mais, comme je l'ai annoncé, ils ne purent remplir les fonctions de *signes* qu'après avoir été de véritables *noms* : car tout *signe* manifesté au dehors est d'abord un *nom*.

§. II.

Origine des Signes et leur développement : ceux de la Langue hébraïque.

Essayons de découvrir comment le *signe*, se manifestant au dehors, produisit un *nom;* et comment le *nom*, caractérisé par un type figuré, produisit un *signe*. Prenons pour exemple le signe מ, M, qui, s'énonçant au moyen de ses élémens primordiaux, le son et les organes de la voix, devient la syllabe ăM ou Mă, et s'applique à celle des facultés de la femme qui la distingue éminemment, c'est-à-dire à celle de Mère. Si quelque esprit attaqué de scepticisme me demande pourquoi je renferme l'idée de Mère dans cette syllabe ăM ou Mă, et comment je puis être sûr qu'elle s'y applique effectivement, je lui répondrai que la seule preuve que j'aie à lui donner, dans la sphère matérielle où il s'enveloppe, c'est que, dans toutes les langues du Monde, depuis celle des Chinois jusqu'à celle des Caraïbes, la syllabe ăM ou Mă s'attache à l'idée de Mère, ăB, Bă ou ăP, Pă, à celle de père. S'il doute de mon assertion, qu'il prouve qu'elle est fausse ; s'il n'en doute point, qu'il me dise comment il peut se faire que tant de peuples divers, jetés à des distances si grandes, inconnus les uns aux autres, se sont accordés dans la signification de cette syllabe, si cette syllabe n'est point l'expression innée du signe de la maternité.

Mais elle l'est : c'est une vérité grammaticale que tous les sophismes de Hobbes et de ses disciples ne sauraient ébranler.

5.

Appuyons-nous sur ce point fondamental, et poursuivons. Quelles sont les idées relatives ou abstractives qui s'attachent à, ou qui découlent de l'idée primordiale représentée par la syllabe äM ou Mä? n'est-ce point l'idée de la fécondité, de la multiplicité, de l'abondance? N'est-ce point l'idée de la fécondation, de la multiplication, de la formation? Ne voit-on pas naître de cette source, toute idée d'action excitée et passive, de mouvement extérieur, de force plastique, de lieu propre, de foyer, de moyen, etc. etc.?

Il est inutile de poursuivre cette exploration : quel est le lecteur, arrivé jusqu'à ce point de ma Grammaire, qui ne puisse aller aussi loin et plus loin que moi? Eh bien, cette foule d'idées, toutes renfermées dans l'idée primordiale de Mère, ou s'attache au signe figuré, au caractère typique qui la représente, ou elle en découle et le suit.

Chaque *signe* part des mêmes principes et acquiert le même développement. La parole est comme un arbre robuste, qui, s'élançant d'un tronc unique, commence par des embranchemens rares; mais qui bientôt s'étend, se déploie, se divise en une infinité de rameaux dont les rejetons entrelacés finissent par se mêler et se confondre.

Et que ce nombre immense d'idées, découlant d'un si petit nombre de *signes*, n'étonne point. C'est au moyen de huit clefs appelées *Koua*, que la Langue chinoise, d'abord réduite à deux cent quarante caractères primordiaux, s'est élevée jusqu'à quatre-vingt, et même quatre-vingt-quatre mille caractères dérivés, ainsi que je l'ai déjà dit.

Or, plus une langue est neuve et voisine de la nature, et plus le *signe* y conserve de force. Cette force s'éteint insensiblement à mesure que les langues dérivées se forment, se fondent les unes dans les autres, s'identifient, et s'enrichissent mutuellement d'une foule de mots, qui, appartenant à plusieurs peuplades d'abord isolées, ensuite réunies, perdent leur synonymie, et finissent par se colorer de toutes les nuances de l'imagination, en se prêtant à toutes les délicatesses du sentiment et de l'expression. La force du *signe* est la pierre de touche

grammaticale, au moyen de laquelle on peut juger, sans erreur, de l'antiquité d'une langue quelconque.

Dans nos langues modernes, par exemple, le *signe*, pressé, fondu dans le *signe*, souvent brisé, souvent égaré, toujours revêtu du ciment idiomatique et de la rouille des âges, est très-difficile à reconnaître; il ne cède qu'à une analyse opiniâtre. Ce n'est point ainsi en hébreu. Cette langue, comme un rejeton vigoureux, sorti du tronc desséché de la langue primitive, en a conservé, en petit, toutes les formes et toute l'action. Les *signes* y sont presque tous évidens, et plusieurs même s'emploient isolés; mais alors je leur donnerai le nom de *relations :* car je n'entends par *signe* que le caractère constitutif d'une racine, ou le caractère qui, placé au commencement ou à la fin d'un mot, en modifie l'expression sans en conserver aucune par lui-même.

Je passe, après toutes ces explications, à l'indication des *signes* hébraïques, c'est-à-dire, à un nouveau développement des caractères littéraux de la Langue hébraïque, considérés sous le rapport des idées primitives qu'ils expriment, et par lesquelles ils sont constitués *signes* représentatifs de ces mêmes idées.

א A. Ce premier caractère de l'alphabet, dans presque tous les idiômes connus, est le signe de la puissance et de la stabilité. Les idées qu'il exprime sont celles de l'unité et du principe qui la détermine.

ב B. P. Signe paternel et viril : image de l'action intérieure et active.

ג G. Ce caractère, qui offre l'image d'un canal, est le signe organique, celui de l'enveloppement matériel, et de toutes les idées dérivant des organes corporels ou de leur action.

ד D. Signe de la nature divisible et divisée : il exprime toute idée découlant de l'abondance née de la division.

ה H Hë. La vie, et toute idée abstraite de l'être.

ו OU. W. Ce caractère offre l'image du mystère le plus profond

et le plus inconcevable, l'image du nœud qui réunit, ou du point qui sépare le néant et l'être. C'est le signe convertible universel, le signe qui fait passer d'une nature à l'autre ; communiquant, d'un côté, avec le signe de la lumière et du sens spirituel ו, qui n'est que lui-même plus élevé, et se liant, de l'autre côté, dans sa dégénérescence, avec le signe des ténèbres et du sens matériel ע, qui n'est encore que lui-même plus abaissé.

ז Z. C. S. Signe démonstratif : image abstraite du lien qui unit les choses : symbole de la réfraction lumineuse.

ח Ĥ. HÊ. CH. Ce caractère intermédiaire entre ה et כ, qui désignent, l'un la vie, l'existence absolue, et l'autre la vie relative, l'existence assimilée, est le signe de l'existence élémentaire : il offre l'image d'une sorte d'équilibre, et s'attache aux idées d'effort, de travail, et d'action normale et législative.

ט T. Signe de la résistance et de la protection. Ce caractère sert de lien entre ד et ת, qui sont l'un et l'autre beaucoup plus expressifs que lui.

י I. Image de la manifestation potentielle : signe de la durée spirituelle, de l'éternité des temps, et de toutes les idées qui s'y rapportent : caractère remarquable dans sa nature vocale ; mais qui perd toutes ses facultés en passant à l'état de consonne, où il ne peint plus qu'une durée matérielle, une sorte de lien comme ז, ou de mouvement comme ש.

כ C. ĊH. Signe assimilatif. C'est une vie réfléchie et passagère, une sorte de moule qui reçoit et rend toutes les formes. Il dérive du caractère ח, qui découle lui-même du signe de la vie absolue ה. Ainsi, tenant, d'un côté, à la vie élémentaire, il joint à la signification du caractère ח, celle du signe organique ג, dont il n'est, au reste, qu'une espèce de renforcement.

ל L. Signe du mouvement expansif : il s'applique à toutes les idées d'extension, d'élévation, d'occupation, de possession. Comme

signe final, il est l'image de la puissance qui dérive de l'élévation.

מ M. Signe maternel et femelle : signe local et plastique : image de l'action extérieure et passive. Ce caractère, employé à la fin des mots, devient le signe collectif ם. En cet état, il dévelope l'être dans l'espace indéfini, ou bien il comprend sous un même rapport tous les êtres d'une nature identique.

נ N. Image de l'être produit ou réfléchi : signe de l'existence individuelle et corporelle. Comme caractère final, il est le signe augmentatif ן, et donne au mot qui le reçoit, toute l'extension individuelle dont la chose exprimée est susceptible.

ס S. X. Image de toute circonscription : signe du mouvement circulaire, en ce qui a rapport à sa limite circonférencielle. C'est le lien ז renforcé et replié sur lui-même.

ע H. WH. Signe du sens matériel. C'est le signe ו considéré dans ses relations purement physiques. Lorsque le son vocal ע dégénère à son tour en consonne, il devient le signe de tout ce qui est courbe, faux, pervers et mauvais.

פ PH. F. Signe de la parole et de tout ce qui y a rapport. Ce caractère sert de lien entre les caractères ב et ו, B et V, lorsque ce dernier est passé à l'état de consonne ; il participe à toutes leurs significations, en y ajoutant son expression propre, qui est l'emphase.

צ TZ. Signe final et terminatif, se rapportant à toutes les idées de scission, de terme, de solution, de but. Placé au commencement des mots, il indique le mouvement qui porte vers le terme dont il est le signe : placé à la fin, il marque le terme même où il a tendu ; alors il reçoit cette forme ץ. Il dérive du caractère ס et du caractère ז, et il marque également la scission de l'un et de l'autre.

ק Q. K. Signe éminemment compressif, astringent et tranchant : image de la forme agglomérante ou réprimante. C'est le carac-

tère כ entièrement matérialisé et s'appliquant aux objets purement physiques. Car voici la progression des signes : ה, la vie universelle ; ח, l'existence élémentaire, l'effort de la nature ; כ, la vie assimilée tenant aux formes naturelles ; ק, l'existence matérielle donnant le moyen des formes.

ר R. Signe de tout mouvement propre, bon ou mauvais : signe originel et fréquentatif : image du renouvellement des choses quant à leur mouvement.

ש SH. Signe de la durée relative et du mouvement qui s'y rapporte. Ce caractère dérive du son vocal י, passé à l'état de consonne ; et il joint à son expression originelle les significations respectives des caractères ז et ס.

ת TH. Signe de la réciprocité : image de tout ce qui est mutuel et réciproque. Signe des signes. Joignant à l'abondance du caractère ר, à la force de résistance et de protection du caractère ט, l'idée de perfection dont il est lui-même le symbole.

Vingt-deux signes : telles sont les bases simples sur lesquelles repose la Langue hébraïque, sur lesquelles s'élèvent les langues primitives ou dérivées qui s'attachent à la même origine. De la connaissance parfaite de ces bases dépend la connaissance de leur génie : leur possession livre une clef à laquelle aucune de leurs racines ne saurait résister.

§. III.

Emploi des Signes : exemple tiré du Français.

J'aurais pu m'étendre beaucoup plus sur la signification de chacun de ces caractères considérés comme *Signes*, surtout si j'avais ajouté aux idées générales qu'ils expriment, quelques-unes des idées particulières, relatives ou abstractives, qui s'y attachent nécessairement ; mais j'en dis assez pour un lecteur attentif qui voudra se livrer à ce travail. Il trouvera d'ailleurs dans la suite de cet ouvrage un nombre assez

considérable d'exemples et de développemens, pour assurer sa marche, et lever tous les doutes qu'il aurait pu concevoir.

Comme je n'ai pas encore parlé du *Nom*, partie fondamentale du discours, et que ceux de mes lecteurs qui n'ont de la Langue hébraïque que la connaissance que je leur en donne, me comprendraient difficilement, si je procédais brusquement à la composition ou à la décomposition des mots hébraïques, par le moyen du Signe, je remettrai plus loin à démontrer la forme et l'utilité de ce travail. Seulement pour ne point laisser ce chapitre imparfait, et pour satisfaire, autant qu'il est en moi, la curiosité, sans trop fatiguer l'attention, j'exercerai la puissance du Signe sur un mot français pris au hasard, d'une acception commune et visiblement composé.

Soit le mot, *emplacement*. (*) Il ne faut qu'une connaissance très-superficielle de l'étymologie pour voir que le mot simple est ici, *place*. La première opération que nous ayons à faire sur lui, c'est de le rapporter à la langue d'où il dérive directement; nous obtiendrons par ce moyen une étymologie du premier degré, qui redressera les changemens qui pourraient s'être opérés dans les caractères qui le composent. Ici, soit que nous allions à la Langue latine, soit que nous allions à la Langue tudesque, nous trouverons dans l'une *platea*, et dans l'autre *platz*. Nous nous arrêterons là, sans chercher l'étymologie du second degré, qui consisterait à interroger le celte primitif, origine commune du latin et du tudesque; parce que les deux mots que nous avons obtenus nous suffisent en s'éclairant l'un par l'autre.

Il est évident que la racine constitutive du mot français, *place*, est ăT ou ăTZ. Or, le Signe nous indique dans *ăt*, une idée de résistance ou

(*) Au moment même où j'écrivais ceci, j'étais au bureau des Opérations militaires du Ministère de la guerre, où je travaillais alors. Précisément comme je cherchais le mot français annoncé par le paragraphe précédent, le chef de la division m'interrompit, pour me donner à faire un travail relatif à un *emplacement* de troupes. Mon travail administratif terminé, je repris mon travail grammatical, en retenant le mot même qui venait de m'occuper.

de protection, et dans *ätz*, une idée de terme, de borne, de fin. C'est donc une chose résistante et bornée, ou une chose protectrice et finale. Mais quel est le signe qui gouverne cette racine et qui en fait un nom, en procédant de droite à gauche suivant la manière orientale? c'est le signe L, celui de toute extension, de toute possession. *Lät* est donc une chose étendue comme *late*, ou étendue et possédée comme *latitude*. Cela est irrécusable.

Ensuite quel est le second signe qui imprime un sens nouveau à ces mots? C'est le signe P, celui de l'action active et centrale; caractère intérieur et déterminant par excellence; qui, du mot *lät*, chose étendue, fait une chose d'une étendue fixe et déterminée: un *plat*, ou une *place*, en changeant le *t* en *c*, comme l'étymologie du premier degré nous a prouvé la réalité de ce changement.

Maintenant que nous connaissons bien, dans le mot *em-place-ment*, le mot simple *place*, duquel il est un composé, cherchons les élémens de sa composition. Examinons d'abord la terminaison *ment*, sorte de relation adverbiale, qui, ajoutée à un nom, précise, en français, une action sous entendue. L'étymologie du premier degré nous donne *mens*, en latin, et *mind* en tudesque. Ces deux mots s'expliquant mutuellement nous dispensent encore de recourir au second degré de l'étymologie. Soit que nous prenions *mens* ou *mind*, il nous restera à explorer la racine *ëN*, ou *ïN*, après avoir laissé tomber le caractère initial M et le final S ou D, que nous relèverons plus loin. La racine *ën*, exprimant quelque chose dans la langue même des Latins, c'est à elle que nous devons nous arrêter.

Ici nous voyons le signe de la vie absolue E et celui de l'existence réfléchie ou produite N, unis ensemble pour désigner tout être particulier. C'est précisément ce que signifie en latin la racine EN, *voici, voilà;* c'est-à-dire, voyez; examinez sur ce point cette existence individuelle. C'est la traduction exacte de l'hébreu הן, *hèn!* Si vous ajoutez à cette racine le signe lumineux, comme dans le grec ἐὼν, (*Eôn*) vous aurez l'être individuel le plus voisin de l'être absolu; si, au contraire,

vous en ôtez le signe de la vie, pour y substituer celui de la durée comme dans le latin *in*, vous aurez l'être le plus restreint, le plus centralisé, le plus intérieur.

Mais terminons la racine EN, par le signe circonscriptif et circonférenciel S, nous obtiendrons *ens*, l'esprit corporel, l'intelligence propre de l'homme. Faisons ensuite régir ce mot par le signe extérieur et plastique M, nous aurons le mot *mens*, l'intelligence se manifestant à l'exterieur et produisant. Voilà l'origine de la terminaison cherchée : elle exprime la forme extérieure d'après laquelle se modifie toute action.

Quant à la syllabe initiale *em*, qui se trouve en tête du mot *em-placement*, elle représente la racine EN, et n'a reçu le caractère M, qu'à cause de la consonne P, qui ne souffre jamais N, au-devant d'elle ; et cela, comme si l'être généré ne pouvait jamais se présenter avant l'être générateur. Cette syllabe découle donc de la même source ; et, soit qu'on la dérive des mots latins correspondans *en* ou *in*, elle caractérise toujours l'existence restreinte dans un point déterminé, ou intérieur.

D'après ces données, si j'avais à expliquer le mot français *em-placement*, je dirais qu'il signifie le mode propre d'après lequel une étendue fixe et déterminée, comme *place*, est conçue, ou se présente au dehors.

Au reste, cet emploi du Signe que je viens d'exercer sur un mot de la langue française, est beaucoup plus facile et beaucoup plus sûr en hébreu, qui, possédant en soi presque tous ses élémens constitutifs, n'oblige que très-rarement l'étymologiste à sortir de son lexique ; au lieu qu'on ne peut opérer en français, sans être forcé de recourir au moins au latin et au tudesque, dont il dérive, et sans faire de fréquentes incursions dans le celte, sa souche primitive, et dans le grec et le phénicien, dont elle a reçu, en différens temps, un grand nombre d'expressions.

CHAPITRE IV.

Du Signe produisant la Racine.

§. I.

Digression sur le Principe et les Élémens constitutif du Signe.

J'ai tâché de montrer dans le chapitre précédent l'origine du Signe et sa puissance : arrêtons-nous encore un moment sur cet objet important ; et, dût-on m'accuser de manquer de méthode, ne craignons pas de revenir sur nos pas, pour mieux assurer notre marche.

J'ai désigné, comme élémens de la Parole, la voix, le geste, et les caractères tracés ; comme moyens, le son, le mouvement et la lumière : mais ces élémens et ces moyens existeraient vainement, s'il n'existait pas en même temps une puissance créatrice, indépendante d'eux, qui se trouvât intéressée à s'en emparer, et capable de les mettre en œuvre. Cette puissance, c'est la Volonté. Je m'abstiens de nommer son principe ; car, outre qu'il serait difficilement conçu, ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Mais l'existence de la Volonté ne saurait être niée, même par le sceptique le plus déterminé ; puisqu'il ne pourrait la révoquer en doute sans le vouloir, et par conséquent, sans la reconnaître.

Or, la voix articulée, et le geste affirmatif ou négatif, ne sont, et ne peuvent être, que l'expression de la Volonté. C'est elle, c'est la Volonté, qui, s'emparant du son et du mouvement, les force à devenir ses interprètes, et à réfléchir au dehors, ses affections intérieures.

Cependant, si la Volonté est une, toutes ses affections quoique di-

verses, doivent être identiques; c'est-à-dire, être respectivement les mêmes, pour tous les individus qui les éprouvent. Ainsi, un homme voulant, et affirmant sa volonté par le geste, ou par l'inflexion vocale, n'éprouve pas une autre affection que tout homme qui veut et affirme la même chose. Le geste et le son de voix qui accompagnent l'affirmation, ne sont point ceux destinés à peindre la négation; et il n'est pas un seul homme sur la terre, auquel on ne puisse faire entendre par le geste, ou par l'inflexion de la voix, qu'on l'aime, ou qu'on le hait; qu'on veut, ou qu'on ne veut pas une chose qu'il présente. Il ne saurait là y avoir de convention. C'est une puissance identique, qui se manifeste spontanément, et qui, rayonnant d'un foyer volitif, va se réfléchir sur l'autre.

Je voudrais qu'il fût aussi facile de démontrer que c'est également sans convention, et par la seule force de la Volonté, que le geste ou l'inflexion vocale, affectés à l'affirmation ou à la négation, se transforment en des mots divers; et comment il arrive, par exemple, que les mots כה *oui* et לא *non*, ayant le même sens, et entraînant la même inflexion et le même geste, n'ont pourtant pas le même son; mais si cela était aussi facile, comment l'origine de la Parole serait-elle restée jusqu'à présent inconnue? Comment tant de savans, armés tour-à-tour de la synthèse, et de l'analyse, n'auraient-ils pas résolu une question aussi importante pour l'homme? Il n'y a rien de conventionnel dans la Parole, j'espère le faire sentir à ceux de mes lecteurs qui voudront me suivre avec attention; mais je ne promets pas de leur prouver une vérité de cette nature à la manière des géomètres; sa possession est d'une trop haute importance pour qu'on doive la renfermer dans une équation algébrique.

Revenons. Le son et le mouvement, mis à la disposition de la Volonté, sont modifiés par elle; c'est-à-dire qu'à la faveur de certains organes appropriés à cet effet, le son est articulé et changé en voix; le mouvement est déterminé et changé en geste. Mais la voix et le geste n'ont qu'une durée instantanée, fugitive. S'il importe à la

volonté de l'homme de faire que le souvenir des affections qu'elle manifeste au dehors, survive aux affections elles-mêmes, et cela lui importe presque toujours ; alors, ne trouvant aucune ressource pour fixer ni peindre le son, elle s'empare du mouvement, et à l'aide de la main, son organe le plus expressif trouve, à force d'efforts, le secret de dessiner sur l'écorce des arbres, ou de graver sur la pierre, le geste qu'elle a d'abord déterminé. Voilà l'origine des caractères tracés, qui, comme image du geste, et symbole de l'inflexion vocale, deviennent l'un des élémens les plus féconds du langage, étendent rapidement son empire, et présentent à l'homme un moyen inépuisable de combinaison. Il n'y a rien de conventionnel dans leur principe ; car *non* est toujours *non*, et *oui* toujours *oui:* un homme est un homme. Mais, comme leur forme dépend beaucoup du dessinateur, qui éprouve le premier la volonté de peindre ses affections, il peut s'y glisser assez d'arbitraire, et elle peut varier assez pour qu'il soit besoin d'une convention pour assurer leur authenticité et autoriser leur usage. Aussi n'est-ce jamais qu'au sein d'une peuplade avancée dans la civilisation, et soumise aux lois d'un gouvernement régulier, qu'on rencontre l'usage d'une écriture quelconque. On peut être sûr que là où sont les caractères tracés, là sont aussi les formes civiles. Tous les hommes parlent et se communiquent leurs idées, tels sauvages qu'ils puissent être, pourvu qu'ils soient des hommes ; mais tous n'écrivent pas, parce qu'il n'est nullement besoin de convention pour l'établissement d'un langage, tandis qu'il en est toujours besoin pour celui d'une écriture.

Cependant, quoique les caractères tracés supposent une convention, ainsi que je viens de le dire, il ne faut point oublier qu'ils sont le symbole de deux choses qui n'en supposent pas, l'inflexion vocale et le geste. Celles-ci naissent de l'explosion spontanée de la Volonté. Les autres sont le fruit de la réflexion. Dans les Langues semblables à l'hébreu, où l'inflexion vocale et le geste ont disparu depuis longtemps, on doit s'attacher aux caractères comme au seul élément qui reste du langage, et les considérer comme le langage lui-même tout

entier, en faisant abstraction de la convention par laquelle ils ont été établis. C'est ce que j'ai fait en les constituant signes représentatifs des idées fondamentales de la Langue hébraïque. Je suivrai la même méthode, en montrant successivement comment cette petite quantité de signes a suffi à la formation des Racines de cette langue, et à la composition de tous les mots qui en sont dérivés. Examinons d'abord ce que j'entends par une Racine.

§ II.

Formation de la Racine et de la Relation.

Une Racine est, et ne peut jamais être que monosyllabique : elle résulte de la réunion de deux signes au moins, et de trois au plus. Je dis de deux signes au moins, car un seul signe ne saurait constituer une Racine, parce que l'idée fondamentale qu'il renferme, n'étant pour ainsi dire qu'en germe, attend pour se développer, l'influence d'un autre signe. Ce n'est pas que le signe, avant d'être constitué tel, n'ait représenté un nom, mais ce nom s'est effacé, comme je l'ai dit, pour constituer le signe. Lorsque le signe se présente seul dans le discours, il devient en hébreu, ce que j'appèle un article; c'est-à-dire une sorte de relation dont l'expression entièrement abstraite, détermine les rapports divers des noms et des verbes entr'eux.

La Racine ne peut pas être composée de plus de trois signes, sans être bissyllabique, et sans cesser, par conséquent, d'être au nombre des mots primitifs. Tout mot composé de plus d'une syllabe est nécessairement un dérivé. Car, ou deux racines y sont réunies ou contractées; ou bien un ou plusieurs signes ont été joints au mot radical pour le modifier.

Quoique la Racine étymologique puisse fort bien être employée comme Nom, Verbe ou Relation, elle n'est cependant rien de tout cela tant qu'on la considère comme Racine; attendu qu'elle n'offre, sous ce rapport, aucune idée déterminée d'objet, d'action, ni d'abs-

traction. Un Nom désigne évidemment un objet particulier de quelque nature qu'il soit, un Verbe exprime une action quelconque, une Relation détermine un rapport : la Racine présente toujours un sens universel comme Nom, absolu comme Verbe, indéterminé comme Relation. Ainsi la Racine אי, formée des signes de la puissance et de la manifestation, désigne en général, le centre vers lequel tend la volonté, le lieu où elle se fixe, la sphère d'activité dans laquelle elle agit. Employée comme Nom, c'est un desir, un objet desiré; un lieu distinct, séparé d'un autre lieu; une île, une contrée, une région, un foyer, un gouvernement : comme Verbe, c'est l'action de desirer une chose vivement, de tendre vers un lieu, de s'y complaire : comme Relation, c'est le rapport abstrait du lieu où l'on est, de l'objet où l'on tend, de la sphère où l'on agit.

Ainsi, la Racine או qui réunit au signe de la puissance le signe convertible universel, image du nœud mystérieux qui porte le néant à l'être, offre encore un sens plus vague que la Racine אי, dont je viens de parler, et qui semble en être une modification. Ce n'est point encore un desir, même en général ; c'est, pour ainsi dire, le germe d'un desir, une appétance vague, sans objet, sans but; une inquiétude desireuse, un sens obtus. Employée comme Nom, elle désigne l'incertitude de la volonté; si l'on en fait un Verbe, c'est l'action indéterminée de vouloir; si l'on s'en sert comme Relation, c'est l'expression abstraite du rapport que l'incertitude ou l'indétermination de la volonté, établit entre l'un ou l'autre objet qui peut la fixer. Cette Racine, considérée à bon droit comme primitive, produit un grand nombre de racines dérivées en s'amalgamant avec d'autres racines primitives, ou bien en recevant par adjonction des signes qui la modifient. On trouve, par exemple, les suivantes qui sont dignes d'une grande attention

אוב Tout desir agissant à l'intérieur et fructifiant. C'est, comme Nom, la matrice de l'univers, le vaisseau d'Isis, l'œuf orphique, le monde, l'esprit pythonique ; etc.

אוד Tout desir agissant à l'extérieur et se propageant. C'est, comme

Nom, ce qui lie la cause à l'effet, la causalité; une émanation quelconque; c'est, comme Verbe, l'action d'émaner, de passer de la cause à l'effet: comme Relation, c'est le rapport abstrait d'après lequel on conçoit qu'une chose existe, ou a lieu *à cause* d'une autre.

אול Tout desir expansif, s'élançant dans l'espace. C'est, comme Nom, un intervalle de temps, ou de lieu; une durée, une distance: c'est comme Verbe, l'action de s'étendre, de remplir, d'envahir l'espace ou la durée; celle d'atteindre ou de durer: c'est, comme Relation, le rapport abstrait exprimé par *peut-être!*

און Tout desir s'épandant dans l'infini, se perdant dans le vague, s'évanouissant: c'est, comme Nom, tout et rien, suivant la manière dont on envisage l'infini.

אוף Tout desir en subjuguant un autre et l'entraînant dans son tourbillon: c'est, comme Nom, la force sympathique, la passion; une cause finale: c'est, comme Verbe, l'action d'entraîner dans sa volonté, d'envelopper dans son tourbillon: comme Relation, c'est le rapport abstrait exprimé par *et même, aussi.*

אוץ Tout desir allant à un but. C'est, comme Nom, la limite même du desir, la fin où il tend; c'est, comme Verbe, l'action de pousser, de hâter, de presser vers le but désiré: c'est, comme Relation, le rapport abstrait exprimé par *chez.*

אור Tout desir livré à sa propre impulsion. C'est, comme Nom, l'ardeur, le feu, la passion: c'est, comme Verbe, tout ce qui embrase, brûle, excite, tant au propre qu'au figuré.

אות Tout desir sympatisant, s'accordant avec un autre. C'est, comme Nom, un symbole, un caractère, un objet quelconque: c'est, comme Verbe, l'action de sympathiser, de s'accorder, de convenir, d'être en rapport, en harmonie; c'est comme Relation, le rapport abstrait exprimé par *ensemble.*

Je n'étendrai pas davantage les exemples sur cet objet, puisque mon dessein est de donner, à la suite de cette Grammaire, une série de toutes les Racines hébraïques. C'est là que j'invite le lecteur à en étudier

la forme. J'aurai soin de distinguer les Racines primitives des Racines composées, intensitives ou onomatopées. Celles de la dernière espèce sont assez rares en hébreu. On les trouve en bien plus grand nombre dans l'arabe, où mille circonstances locales les ont fait naître. Ce concours de sons imitatifs, très-favorables à la poésie et à tous les arts d'imitation, aurait nui considérablement au développement des idées universelles, vers lesquelles les Égyptiens dirigeaient leurs efforts les plus grands.

Au reste, on se tromperait beaucoup si l'on imaginait que l'exploration des Racines offre, en hébreu, les mêmes difficultés que dans les idiômes modernes. Dans ces idiômes élevés, pour la plupart, sur les débris de plusieurs idiômes réunis, les Racines profondément ensevelies sous les matériaux primitifs, peuvent tromper l'œil de l'observateur; mais il n'en est pas ainsi en hébreu. Cette Langue, grâce à la forme des caractères chaldaïques, n'ayant guère varié que sa ponctuation, offre encore à un Lecteur attentif, qui veut faire abstraction des points, les termes employés par Moyse dans leur intégrité native. Si malgré les soins d'Esdras il s'est glissé quelques changemens dans les voyelles-mères, et même dans les consonnes, ces changemens sont légers et ne peuvent empêcher que la Racine, presqu'à fleur de terre, si je puis m'exprimer ainsi, ne frappe l'œil de l'Etymologiste.

Examinons maintenant ce que j'entends par les Relations.

Les Relations sont, comme je l'ai dit, extraites par la pensée des Signes, des Noms ou des Verbes. Elles expriment toujours un rapport du Signe au Nom, du Nom au Nom, ou du Nom au Verbe. De là, la division simple et naturelle, en trois espèces, que j'établis entr'elles, selon la partie du Discours avec laquelle elles conservent le plus d'analogie. J'appelle Relation désignative ou *Article*, celle qui marque le rapport du Signe au Nom : Relation nominale ou *Pronom*, celle qui indique le rapport du Nom au Nom, ou du Nom au Verbe : et enfin Relation adverbiale, ou *Adverbe*, celle qui caractérise le rapport du Verbe au Verbe, ou du Verbe au Nom. J'emploie ici ces dénomina-

tions connues d'Article, de Pronom et d'Adverbe, pour éviter les longueurs; mais sans admettre pour cela, en hébreu, les distinctions ni les définitions que les autres grammairiens ont admises dans les langues dont ils traitaient.

Les Relations, formant entr'elles comme une espèce de lien grammatical qui circule entre les parties principales du Discours, ont besoin d'être envisagées séparément, espèce à espèce, et suivant qu'elles se rapportent au Signe, au Nom ou au Verbe. Je vais donc parler de la Relation désignative ou de l'Article, puisque j'ai déjà fait connaître le Signe : mais j'attendrai, pour parler de la Relation nominale, d'avoir parlé du Nom; et, pour traiter de la Relation adverbiale, d'avoir traité du Verbe.

La Relation désignative ou l'Article, se présente sous trois rapports dans la Langue hébraïque, savoir : sous celui de Relation proprement dite, ou d'*Article*, de Relation prépositive ou de *Préposition*, et de Relation interjective, ou d'*Interjection*. L'Article diffère principalement du Signe, en ce qu'il conserve une force propre, et qu'il communique au Nom auquel il est joint, une sorte de mouvement qui ne change rien à la signification primitive de ce Nom : du reste il s'y réunit étroitement, et ne se compose que d'un seul caractère.

Je compte six Articles en hébreu, sans y comprendre la Préposition désignative את, dont je parlerai plus loin. Ils n'ont ni genre ni nombre. Voici ces Articles avec la sorte de mouvement qu'ils expriment.

ה *Article déterminatif.* Il détermine le Nom; c'est-à-dire qu'il tire l'objet qu'il désigne hors de la foule des objets semblables, et lui donne l'existence locale. Dérivé du signe ה, qui renferme l'idée de la vie universelle, il s'offre sous plusieurs acceptions comme Article. Par la première, il détermine simplement le Nom qu'il infléchit, et se rend par les Articles correspondans en français, *le, la, les; ce, cette, ces* : par la seconde il exprime une Relation de dépendance ou de division, et se traduit par *du, de la, des; de ce, de cette, de ces* : par la troisième il n'a-

joute au Nom devant lequel il est placé qu'un sens emphatique, une espèce d'accent exclamatif. Dans cette dernière acception, il se pose indifféremment au commencement ou à la fin des mots, et se lie avec la plupart des autres Articles sans nuire à leur mouvement. Je l'appèle alors *Article emphatique ;* et quand je le traduis en français, ce qui est rare faute de moyens, je le rends par *ô, oh! ah!* ou simplement par le point exclamatif!

ל *Article directif.* Il exprime entre les Noms ou entre les Actions, dont il infléchit le mouvement, une Relation directe de réunion, de possession, ou de coïncidence. Je le traduis en français par *à, au, à la, aux; de, du, de la, des ; pour, selon, vers, etc.*

מ *Article extractif* ou *partitif.* Le mouvement que cet Article exprime entre les Noms ou les Actions qu'il infléchit, est celui par lequel un Nom ou une Action sont pris pour moyen, pour instrument, qu'ils sont divisés dans leur essence, ou distraits du milieu de plusieurs autres Noms ou Actions similaires. Je le rends ordinairement en français par *de, du, de la, des ; par le, par la, par les ; avec, en, au moyen, parmi, entre,* etc.

ב *Article médiatif* ou *intégral.* Cet Article caractérise entre les Noms ou les Actions, à peu-près le même mouvement que l'Article extractif מ, mais avec plus de force, et sans aucune extraction, ni division des parties. Ses analogues en français sont : *en, dans le, en la, dans les ; chez, avec, à l'aide de, tout en, etc.*

כ *Article assimilatif.* Le mouvement qu'il exprime entre les Noms ou les Actions, est celui de la similitude, de l'analogie, et de la concomittance. Je le rends en français par : *comme; comme le, comme la, comme les ; en, tel que, de même que, d'après, suivant, selon, ainsi que, à l'instar, etc.*

ו *Article conjonctif* ou *convertible.* Cet Article en réunissant les

Noms, opère entr'eux le mouvement du vide, dont le caractère ו devient le Signe ainsi que nous l'avons vu : en faisant passer les Actions d'un temps à l'autre, il exerce sur elles la faculté convertible dont ce même caractère est l'emblème universel. On peut rendre en français son mouvement conjonctif par : *et*, *aussi*, *ainsi que*, *puis*, *ensuite*, *que*, etc. Mais son mouvement convertible n'est point exprimable dans notre langue, et je n'en connais pas où il le soit de la même manière. C'est le génie hébraïque qu'il faut interroger pour le sentir.

Les Chapitres où je traiterai du Nom et du Verbe contiendront les exemples nécessaires pour faire connaître l'emploi de ces six Articles, soit relativement au Nom, soit relativement au Verbe.

§. III.

De la Préposition et de l'Interjection.

Les Articles que nous venons d'examiner, ne restent Articles proprement dits, qu'autant qu'ils se composent d'un seul caractère littéral et qu'ils se joignent intimement au Nom, au Verbe, ou à la Relation qu'ils gouvernent; quand ils sont composés de plusieurs caractères et qu'ils agissent isolés ou simplement réunis aux mots par un tiret, je les appèle Articles prépositifs, ou *Prépositions :* ils deviennent des *Interjections* lorsque dans cet état d'isolement, ils n'offrent plus aucun rapport avec le Nom ou avec le Verbe, et n'expriment qu'un mouvement de l'âme trop vif pour être autrement caractérisé.

Les Prépositions, destinées pour servir de lien aux choses, et à peindre leur situation respective, ne conservent plus de sens, une fois séparées du Nom qu'elles infléchissent. Les Interjections, au contraire, n'ont de force qu'autant qu'elles sont indépendantes. Peu variées entr'elles par le son, elles le sont à l'infini par l'expression plus ou moins accentuée qu'elles reçoivent du sentiment qui les produit. Elles appar-

tiennent, comme l'a dit un habile homme, à tous les temps, à tous les lieux, à tous les peuples ; elles forment un langage universel (*a*)

Je vais donner ici les Prépositions et les Interjections les plus importantes à connaître, afin de fixer les idées du Lecteur sur l'emploi de ces sortes de Relations. Je commence par celles des Prépositions qui remplacent les Articles déjà cités.

הא : *Préposition déterminative :* remplace l'article ה.

אל, אלי ou על : *Préposition directive :* remplace l'article ל.

מן, מני ou ממני : *Préposition extractive :* remplace l'article מ.

בי, בדי ou במו : *Préposition médiative :* remplace l'article ב.

כי, כה ou כמו : *Préposition assimilative :* remplace l'article כ.

L'article conjonctif et convertible ו n'est pas remplaçable.

את : אות : *Préposition désignative :* n'a point d'article correspondant.

גם, גם כי :	même, aussi, ainsi que.	*Prépositions conjonctives.*
כי :	que.	
עם, עמד :	avec.	
אף :	aussi, et même.	
או :	ou, ou bien.	*Prépositions disjonctives.*
בל :	ni.	
בלי, בלתי, מבלי :	sans.	
אך :	mais, hors.	*Prépositions restrictives.*
אולם :	néanmoins.	
רק :	hormis, du moins.	
אם, יכ אם :	si, que si.	*Prépositions conditionnelles.*
אולי :	peut-être.	
יותר :	outre, de plus.	*Prépositions additives.*
מאד :	très, fort.	

(a) Court-de-Geb. : *Gramm. Univ.* p. 353.

אֵצֶל :	auprès de, chez.	*Prépositions finales.*
עַד , עֲדֵי :	à, jusque.	
בַּעַד :	pour.	*Prépositions discursives.*
כְּפִי , לְפִי :	selon.	
כִּי :	car, parceque.	
חֵלֶף :	à cause de.	
יַעַן כִּי	puisque.	
לָכֵן	ainsi donc.	
עַל־כֵּן	or ça, or donc.	
לְמַעַן	comme.	
	etc. etc.	

INTERJECTIONS.

אַח , אוֹי , אוֹיָה :	ah! haï! hélas!
הָ , הָא :	ô! oh! ciel!
הֶאָח :	ça! or ça! là! holà!
הָבָה :	ôh! alerte!
הוֹי :	hè! hem! ouais!
לוּ , אַחֲלַי :	hà! plut-à-Dieu!
	etc. etc.

Je crois parfaitement inutile d'allonger davantage cette liste, et de m'appesantir sur la signification particulière de chacune de ces relations : cependant il en est une dont je ne puis me dispenser de parler; d'abord parceque son usage est très-fréquent dans la langue de Moyse, et qu'ensuite nous la verrons figurer tout à l'heure dans l'inflexion nominale, et y joindre son mouvement à celui des articles. C'est la préposition désignative את que j'ai annoncée comme n'ayant point d'article correspondant.

Le mouvement qu'exprime cette Préposition entre les Noms qu'elle infléchit, est celui par lequel elle les met en rapport comme régissans

ou régis, comme dépendans l'un de l'autre et participant à la même action. Je la nomme *désignative*, à cause du Signe des Signes ת, dont elle dérive. Elle caractérise la sympathie, la réciprocité, quand elle est prise substantivement. Liée à un Nom par un tiret את־, elle désigne la substance propre et individuelle, l'identité, la séïté, la tuïté, si l'on me permet ce mot ; c'est-à-dire ce qui constitue le *toi*, ce qui suppose hors du *moi*, une chose qui n'est pas *moi;* enfin la présence d'une substance autre. Cette importante Préposition, dont on ne peut point espérer de rendre le sens exactement en français, indique encore la coïncidence, la spontanéïté des Actions, la liaison, l'ensemble et la dépendance des choses.

La Relation désignative que je viens de considérer sous le rapport d'Article, de Préposition et d'Interjection, se distinguera aisément de la Relation nominale dont je parlerai plus loin ; en ce que celle-ci ne sera point destinée à infléchir les Noms, ni à peindre les mouvemens confus et indéterminés de l'âme ; mais à servir de supplément aux Noms, à devenir, pour ainsi dire, leur lieutenant, et à montrer leur dépendance mutuelle. Cette même Relation ne sera point, il est vrai, aussi facile à distinguer de la Relation adverbiale ; et j'avoue que souvent on en pourra rencontrer qui seront à la fois Prépositions et Adverbes. Mais cette analogie même fournira la preuve à ce que j'ai avancé, que la Relation extraite par la pensée du Signe, du Nom et du Verbe, circule entre ces trois parties principales du Discours et s'y modifie pour leur servir de lien commun.

On peut observer en français, par exemple, que la Relation désignative tend à devenir adverbiale, et qu'elle le devient toutes les fois qu'on l'emploie d'une manière absolue avec le Verbe, ou qu'on y joint l'Article pour en faire une sorte de substantif adverbial. Ainsi on peut juger que *sur, dans, hors*, sont des Relations désignatives, ou des Prépositions quand on dit : *sur cela ; dans l'instant ; hors ce point :* mais on ne peut les méconnaître pour adverbiales quand on dit : *je suis dessus ; je suis dedans ; je suis dehors.* C'est en cet état qu'on les prend

pour les infléchir avec l'Article. *Je vois le dessus, le dedans, le dehors; je viens du dessus, du dedans, du dehors; je vais au-dessus, au dedans, au dehors;* etc. La Langue hébraïque, qui n'a point ces moyens de construction, se sert des mêmes mots עַל, בית, חוץ, pour exprimer également *sur, dessus, le dessus; dans, dedans, le dedans; hors, dehors, le dehors.* C'est à quoi on doit faire beaucoup d'attention en traduisant Moyse.

Quant aux points-voyelles qui accompagnent les diverses Relations dont je viens de parler, elles varient de telle sorte, que ce serait perdre en vain un temps précieux de s'y arrêter; d'autant plus que ces variations ne changent rien au sens, dont je m'inquiète seul, et n'altèrent que la prononciation, dont je ne m'inquiète pas.

Je suis toujours surpris, en lisant la plupart des Grammaires qu'on a faites sur la Langue hebraïque, de voir avec quel scrupule, avec quel soin tédieux, on y traite d'un misérable *Kametz*, ou d'un *Kametz-chatoph* plus misérable encore; tandis qu'on daigne s'arrêter à peine sur le sens des mots les plus importans. On trouve cent pages barbouillées des noms baroques de *tzèrè*, de *ségol*, de *patach*, de *cholem*, et pas une où l'on parle du Signe, pas une où il soit seulement question de cette base à la fois si simple et si féconde, et du langage hébraïque, et de tous les langages du monde.

CHAPITRE V.

Du Nom.

§ I.

Le Nom considéré sous sept rapports.

Le Nom, je le répète, est la base du Discours; car, quoiqu'il soit le produit du Signe, le Signe sans lui n'aurait aucun sens; et, si le Signe n'avait aucun sens, il n'existerait ni relations ni verbes.

Nous considérerons les Noms de la Langue hébraïque sous sept rapports, savoir : sous les six premiers, d'Etymologie, de Qualité, de Genre, de Nombre, de Mouvement, de Construction ; et enfin, sous le septième rapport de Signification, qui les comprend tous.

De l'Etymologie.

Les grammairiens hébraïsans, éblouis par l'éclat du Verbe et par le grand usage des facultatifs verbaux, ont dépouillé le Nom de son rang étymologique pour le donner au Verbe, faisant dériver du Verbe non-seulement les substantifs équilittéraux, c'est-à-dire composés du même nombre de caractères, mais encore ceux qui en offrent moins : assurant, par exemple, que גַל *un tas,* se forme de גָלַל *il entassa;* que אָב *père,* dérive de אָבָה *il voulut;* que אֵשׁ *le feu,* trouve son origine dans אָשַׁשׁ, *il fut ferme et robuste,* etc.

Je n'ai pas besoin de dire dans combien d'erreurs cette fausse marche doit les engager, et à quelle énorme distance ils se trouvent portés du véritable but étymologique. Aussi les lexiques de ces hébraïsans, tous bâtis d'après cette méthode, ne sont que des indigestes vocabulaires, où les mots les plus simples, jetés plus ou moins loin de leur racine, suivant que le verbe le commande, ne s'offrent presque jamais ni à

leur vraie place, ni dans le véritable jour qui en faciliterait la compréhension.

J'ai assez parlé du Signe et de sa valeur, de la Racine et de sa formation ; je vais donner quelques règles simples pour conduire à la connaissance étymologique du Nom.

Souvent un *Nom*, proprement dit, n'est dans la langue des Hébreux, que sa racine employée dans un sens plus restreint : comme quand, réunissant l'idée de la paternité et de la maternité sur un seul objet, on prononce אב *un père*, ou אם *une mère*. C'est alors un mouvement de la pensée sur elle-même, qui d'une chose qu'elle avait conçue en général, fait une chose déterminée dont elle qualifie un objet en particulier. Ce mouvement est très-commun dans l'idiôme de Moyse, et il mérite d'autant plus d'attention, que c'est pour ne l'avoir pas observé que la plupart des traducteurs se sont trompés dans le sens des mots, et qu'ils ont ridiculement particularisé ce qui était universel. Comme, par exemple, quand ils ont vu *du bois*, ou *un arbre*, dans une substance végétative, une végétation en général, עץ : ou bien *un jardin*, dans ce qui représentait une enceinte, une circonscription, une sphère, גן : ou bien, *du sang*, dans l'idée universelle d'une assimilation de parties homogènes דם : etc.

Lorsqu'un Nom est composé de trois consonnes ou davantage, et qu'il est de plus d'une syllabe, quelle que soit d'ailleurs sa composition, il est évidemment dérivé. C'est dans l'exploration de sa racine que brille l'art de l'étymologiste. Ici, on doit s'abstenir de tout travail, si l'on n'a pas présent à la mémoire et la valeur de chaque signe et la place qu'il affectionne, soit au commencement, soit à la fin des mots, et les diverses modifications qu'il y apporte : car, pour bien connaître la racine, il faut savoir en faire la distinction du signe ou de l'article par lesquels elle est modifiée. Si l'on veut se rendre fort dans une science qui ouvre la porte des plus hautes conceptions, il faut prendre garde de s'y livrer trop tôt, et avant de s'être muni des facultés et des moyens nécessaires ; autrement chaque pas serait une chute d'autant plus grave,

que rien n'en donnerait la mesure. Si la longue habitude que j'ai acquise des Langues en général, et de la Langue hébraïque en particulier, peut donner quelque confiance dans la faiblesse de mon talent à cet égard, j'engage le Lecteur curieux d'un art trop peu cultivé, de méditer avec soin et la série des Racines hébraïques que je lui donne à la suite de cette Grammaire, et les notes nombreuses qui accompagnent ma traduction de la Cosmogonie de Moyse.

L'ouvrage de Court-de-Gébelin est un vaste magasin de mots, qu'on doit posséder sans en être l'esclave. Cet homme laborieux avait plutôt l'esprit que le génie étymologique : il fouillait bien ; il classait bien les matériaux; mais il construisait mal. Son mérite est d'avoir pressenti la Langue primitive ; son défaut, d'avoir cru la présenter à ses Lecteurs dans mille fragmens épars. Le génie consistera à rassembler ces fragmens pour en former un tout. J'offre dans cette Grammaire un instrument pour arriver à ce but. C'est LA LANGUE HÉBRAÏQUE DÉRIVÉE TOUTE ENTIÈRE DU SIGNE.

Au reste, voici les principes généraux que l'on peut retirer de l'ouvrage de Gebelin, relativement à la science étymologique. J'y ajoute quelques développemens que l'expérience m'a suggérés dans l'exercice de cette science.

Les Langues particulières ne sont que des dialectes d'une Langue universelle, fondée sur la nature, et dont une étincelle de la Parole divine anime les élémens. On peut appeler cette Langue, que jamais nul peuple n'a possédé en entier, *la Langue primitive.*

Cette Langue, dont toutes les autres sortent comme d'un tronc unique, n'est composée que de racines monosyllabiques, s'attachant toutes à un petit nombre de signes.

A mesure que les langues particulières se fondent les unes dans les autres, et s'éloignent de leur souche primitive, les mots s'y altèrent de plus en plus : il est donc essentiel de comparer beaucoup de langues entr'elles, pour obtenir l'intelligence d'une seule.

Il faut savoir que toutes les voyelles tendent à devenir consonnes,

et toutes les consonnes à devenir voyelles ; considérer ce mouvement ; le suivre dans ses modifications ; distinguer soigneusement la voyelle-mère de la voyelle vague, et quand on s'est assuré que le son vocal qui entre dans la composition d'un mot, descend d'une voyelle vague, n'y faire aucune attention. On parviendra à cette dernière connaissance par l'étude de la Langue hébraïque, où la différence qui existe entre ces deux sortes de voyelles, est tranchante.

Il faut considérer encore, que, dans la génération des langues, les consonnes se substituent les unes aux autres, surtout celles d'une même touche organique. Ainsi donc il est bon de les classer par touches, et de les connaître sous ce nouveau rapport.

Touche labiale : ב, פ, ו : B, P, PH, F, V. Cette touche, comme la plus aisée à mettre en jeu, est la première dont les enfans fassent usage : elle est généralement celle de la douceur et de l'aménité, considérée comme moyen onomatopée.

Touche dentale : ד, ט : D, T. Elle peint, au contraire, tout ce qui touche, tonne, retentit, résiste, protège.

Touche linguale : ל, ר : L, LL, LH, R, RH. Elle peint un mouvement rapide, soit rectiligne, soit circulaire, en quelque sens qu'on l'imagine, toujours considérée comme moyen onomatopée.

Touche nasale : מ, נ : M, N, GN. Elle peint tout ce qui passe du dehors au dedans, ou qui sort du dedans au dehors.

Touche gutturale : ג, כ, ע, ק : GH, ĊH, WH̆, K, Q. Elle peint les objets creux et profonds, renfermés les uns dans les autres, ou bien s'y modelant par assimilation.

Touche sifflante : ז, ס, צ : Z, S, X, TZ, DZ, PS. Elle s'applique à tous les objets sifflans, à tous ceux qui ont rapport avec l'air, ou qui le fendent dans leur cours.

Touche chuintante : י, ש, ח, J, G, CH, SH, TH. Elle peint les mouvemens légers, les sons durables et doux ; tous les objets agréables.

Les Consonnes, ainsi distinguées par touches, deviennent les signes

généraux desquels se forment les racines onomatopées dont j'ai parlé, et se mettent très-facilement à la place les unes des autres. Dans les langues dérivées, elles se prêtent même des secours mutuels, en passant d'une touche à l'autre ; et c'est alors qu'elles rendent l'étymologie des mots de plus en plus incertaine. On ne peut vaincre, dans les idiômes modernes, les obstacles multipliés que présente la substitution des consonnes, qu'en possédant un grand nombre de langues, dont les mots radicaux, présens à la mémoire, donnent la facilité à l'étymologiste de remonter, au moyen des degrés étymologiques, jusqu'à la racine idiômatique ou primitive du mot qu'il analyse. Jamais on ne peut espérer, à l'aide d'une seule langue, de former une bonne étymologie. Delà, le grand nombre de chutes dans cette carrière, et le discrédit de la science. Mais ce n'est point la science qu'il fallait accuser ; c'était la témérité des savans, qui, sans être munis des instrumens nécessaires, se hasardaient dans des routes inconnues, bordées de précipices et hérissées de rochers.

Quant aux voyelles-mères, א, ה, ח, ו, וֹ, י, ע ; A, E, Ê, OU, Ô, I, ĦO ; elles se subtituent successivement les unes aux autres, depuis א jusqu'à ע ; elles penchent toutes à devenir consonnes et à s'éteindre dans le son profond et guttural כ, qu'on peut se représenter par le χ des Grecs ou le *ch* allemand. Je marque toujours ce *ch* d'un accent grave pour le distinguer du *ch* français, qui est un son chuintant comme le ש des hébreux ou le *sh* des Anglais.

Après avoir posé ces principes étymologiques, je passe aux règles suivantes, relatives à leur emploi ; telles à peu près que les donne Court-de-Gébelin.

Il faut : ne supposer aucune altération dans un mot, qu'on ne puisse justifier par l'usage ou par l'analogie :

Ne point confondre les caractères radicaux d'un mot avec les caractères accessoires, qui ne sont que des signes ou des articles ajoutés :

Classer les mots par familles, et n'y donner entrée à aucun sans lui avoir fait subir une analyse grammaticale :

Distinguer les primitifs des composés :

Éviter avec le plus grand soin toute étymologie forcée :

Enfin, se mettre toujours dans le cas, soit pour soi-même, soit pour les autres, d'appuyer l'étymologie d'une preuve historique ou morale ; car les sciences ne marchent d'un pas certain qu'autant qu'elles s'éclairent l'une l'autre.

§. II.

De la Qualité.

J'appelle Qualité, dans les Noms hébraïques, la distinction que j'établis entr'eux, et au moyen de laquelle je les divise en quatre classes, savoir : les Substantifs, les Qualificatifs, les Modificatifs et les Facultatifs.

Les *Substantifs* s'appliquent à tout ce qui est substance physique ou morale, dont la pensée de l'homme admet l'existence, soit par le témoignage de ses sens, soit par celui de ses facultés intellectuelles. Les substantifs sont propres ou communs : *propres* quand ils s'appliquent à un seul être ou à une seule chose en particulier, comme מֹשֶׁה, *Moshè* (Moyse), נֹחַ *Nôah* (Noé), מִצְרַיִם *Mitzraïm* (l'Égypte); etc. *Communs*, quand ils s'appliquent à tous les êtres ou à toutes les choses d'une même espèce, comme אִישׁ l'*homme* (l'être intelligent); רֹאשׁ *la tête* (ce qui domine ou jouit d'un mouvement propre); מֶלֶךְ *un Roi* (un délégué temporel et local); etc. etc.

Les *Qualificatifs* expriment les qualités des substantifs, et les offrent à l'imagination sous la forme qui les caractérise. Les grammairiens, en les nommant *adjectifs*, leur ont donné une dénomination trop vague, pour être conservée dans une grammaire de la nature de celle-ci. Cette classe de noms exprime plus qu'une simple adjonction ; elle exprime la qualité même ou la forme de la substance, comme dans טוֹב *bon*, גָּדוֹל *grand*, צַדִּיק *juste*, עִבְרִי *hébreu* ; etc.

La langue de Moyse n'est point riche en qualificatifs, mais elle obvie

à cette disette par l'énergie de ses articles, par celle de ses facultatifs verbaux, par les extensions diverses qu'elle donne à ses substantifs, en leur adjoignant certains caractères initiaux ou terminatifs. Elle a, par exemple, dans l'article emphatique ה, un moyen d'intensité, dont elle fait un grand usage, soit en le plaçant au commencement ou à la fin des mots. Ainsi, de נחל *un torrent*, elle fait נַחְלָה *un torrent très-rapide;* de קֶפֶר *disparition, absence*, elle fait קְפָדָה *une absence éternelle, une disparition totale;* de מוֹת *mort*, elle fait הַמּוֹתָה *une mort violente, cruelle, subite;* etc. Quelquefois elle ajoute à cet article le signe de la réciprocité ת, pour augmenter sa force. Alors on trouve pour עֵזֶר *un appui, un aide*, עֶזְרָתָה *un appui inébranlable, un aide accompli;* pour אֵימָה *terreur*, אֵימָתָה *terreur extrême, épouvante affreuse;* pour יְשׁוּעָה *salut, réfuge*, יְשׁוּעָתָה *un salut assuré, un réfuge inaccessible;* etc. etc.

L'article assimilatif כ forme une sorte de qualificatif du nom qu'il gouverne. C'est ainsi qu'on doit entendre כאלהים *semblable aux Dieux*, ou *divin;* כַּכֹּהֵן *semblable au prêtre*, ou *sacerdotal;* כָּעָם *semblable au peuple*, ou *vulgaire;* כְּהַיּוֹם *tel qu'aujourd'hui*, ou *moderne;* etc.

D'une autre part, le signe ת, placé au commencement d'un mot, peint la réciprocité. אֲנִיָּה signifie *douleur*, et תַּאֲנִיָּה *douleur mutuelle.*

Le signe מ, lorsqu'il est initial se rapporte à l'action extérieure; lorsqu'il est final, au contraire, il devient expansif et collectif. אול signifie *une force quelconque*, מאול *une force circonscrite et locale;* אולם *une force extérieure, envahissante.*

Le signe נ est celui de l'action passive quand il est à la tête des mots; mais il constitue à la fin une syllabe augmentative qui en étend la signification. אפרה signifie *un voile*, et אַפֶּרֶן *un voile immense, le ceintre d'une tente;* גוא caractérise *une extension*, et גאון *une extension illimitée, désordonnée;* הם exprime *un bruit*, et הָמוֹן *un bruit affreux, un tumulte épouvantable, une révolte;* etc. etc.

Je glisse sur ces détails dont mes notes sur la Cosmogonie de Moyse

offriront assez d'exemples. Il me suffit d'indiquer ici les formes grammaticales.

Les rabbins, en écrivant l'hébreu moderne, forment les qualificatifs par l'addition du caractère י, au masculin, et de la syllabe ית, au féminin. Ils disent, par exemple, אלהי et אלהית *divin* et *divine.* נפשי et נפשית *spirituel* et *spirituelle.* Ensuite ils tirent de ces qualificatifs, une foule de noms substantifs, tels que אלהות *la divinité;* אילות *la fortitude;* נפשות *la spiritualité;* ידידות *la tendresse;* etc. Ces formes n'appartiennent pas à l'hébreu primitif.

La comparaison entre les qualificatifs n'est point exactement caractérisée dans la Langue hébraïque. Lorsqu'elle s'établit, ce qui est assez rare, c'est au moyen de l'article extractif מ, ou de la préposition מן, qui y correspond.

Le superlatif s'exprime de beaucoup de manières. Tantôt on trouve ou le substantif ou le qualificatif doublé, pour rendre l'idée qu'on a de leur force ou de leur étendue; tantôt ils sont suivis d'un relatif absolu pour désigner que rien ne leur est comparable. D'autres fois la relation adverbiale בְּמְאֹד *très, fort, autant que possible,* indique qu'on les conçoit comme ayant atteint leur mesure en bien ou en mal, selon leur nature, bonne ou mauvaise. Enfin on rencontre diverses périphrases et diverses formules, dont je vais offrir quelques exemples.

נֹחַ אִישׁ צַדִּיק תָּמִים.....	Noë, l'être intelligent, (l'homme) juste des intégrités. (Aussi juste qu'intègre).
טוֹב שֵׁם מִשֶּׁמֶן טוֹב:	Un bon nom, de l'essence bonne. (Un nom bien famé est la meilleure essence).
טוֹבִים הַשְּׁנַיִם מִן־הָאֶחָד:	Bons les deux d'un seul. (Deux sont meilleurs qu'un).
רַע רַע: מַטָּה מָטָּה:	Mal, mal (pis, pire). Bas, bas (plus bas.)
מִן־הָאָדוֹם הָאָדֹם:	Parmi le rouge, rouge. (Bien plus rouge.)
קָטֹן בַּגּוֹיִם:	Petit entre les gens. (Très-petit.)
הָהָר הַטּוֹב הַזֶּה:	Un mont, le bon, celui-là! (Le meilleur de tous.)

טוֹב מאד :	Bon selon sa mesure. (Autant que possible.)
הַשָּׁמַיִם וּשְׁמֵי הַשָּׁמַיִם :	Les cieux et les cieux des cieux.
אֱלֹהֵי אֱלֹהִים וַאֲדֹנֵי הָאֲדֹנִים :	Dieux des Dieux et Seigneurs des Seigneurs.
עֶבֶד עֲבָדִים :	Serviteur des serviteurs.
חֹשֶׁךְ־אֲפֵלָה :	L'obscurité des ténèbres.
שַׁלְהֶבֶתְיָה : מַאְפֵּלְיָה :	La flamme-Dieu ! les ténèbres-Dieu ! (Extrêmes.)
אַרְזֵי־אֵל :	Les cèdres de Dieu ! (Admirables, très-beaux.)
עִיר גְדוֹלָה לֵאלֹהִים :	Une ville grande ! selon LUI-les-Dieux !
אַמִּיץ לַאדֹנָי :	Robuste selon les Seigneurs. (Très-robuste).
בֹּעֵרָה : בִּמְאֹד מְאֹד :	Très-ardent, extrêmement; outre mesure.

Les *Modificatifs* sont des Substantifs ou des Qualificatifs modifiés de manière, soit par une simple abstraction de la pensée, soit par l'addition d'une relation adverbiale, à devenir l'expression d'une action sous-entendue. Il n'est pas rare de trouver en hébreu des Noms qui puissent être pris à la fois comme substantifs, qualificatifs ou modificatif; le tout par un mouvement d'abstraction, d'autant plus ordinaire et facile que l'idiôme est neuf et voisin de sa source. Ainsi, par exemple, טוֹב *bien*, signifie également *le bien*, et la manière dont une chose est faite *bien* : רַע *le mal*, signifie également ce qui est *mal*, et la manière dont une chose est faite *mal*. On sent assez que les mots français *bien* et *mal*, ont exactement la même signification que les mots hébraïques טוֹב et רַע, comme substantifs, et qu'ils renferment les mêmes facultés qualificatives et modificatives. Je les ai choisis exprès, afin de faire sentir, autant qu'il est en moi, comment se fait cette abstraction de la pensée dont j'ai parlé.

Les Noms modificatifs qui se forment par l'addition d'une relation désignative ou adverbiale, comme en français *à-la-mode*, *à-outrance*, *forte-ment*, *douce-ment*, sont très-rares en hébreu. On en trouve pour-

tant quelques-uns, tels que בּ־רֵאשׁ־ית, *primitivement, en-principe;* יְהוּד־ית, *à-la-Judaïque;* מְ־שׁוּר־ית, *à l'Assyrienne;* etc. Les noms de nombre tiennent à la fois aux substantifs, aux qualificatifs et aux modificatifs. אֶחָד, *un*, peut signifier également, *unité, unique* et *uniquement.*

Les Noms *facultatifs* sont des substantifs, pour ainsi dire, *verbalisés,* et dans lesquels le verbe absolu הוֹה, *être-étant,* commence à faire sentir son influence. Les grammairiens les ont appelés jusque ici *Participes,* mais j'agis à l'égard de cette faible dénomination, comme j'en ai agi à l'égard de celle qu'ils avaient donnée aux qualificatifs. Je la remplace par une autre que je crois plus juste.

Les *Facultatifs* méritent une attention particulière dans toutes les langues, mais surtout dans celle de Moyse, où ils présentent plus à découvert que dans une autre, le nœud qui réunit le substantif au verbe, et qui par une puissance inexplicable, d'une substance inerte et sans action, fait une substance animée, se portant tout-à-coup vers un but déterminé. C'est au moyen du signe de la lumière et du sens intellectuel וֹ, que s'opère cette métamorphose. Ceci est remarquable. Que je prenne, par exemple, le substantif רגז, qui exprime tout mouvement physique, toute affection morale ; si j'introduis entre le premier et le second caractère qui le composent, le signe verbal וֹ, j'obtiens sur-le-champ le facultatif *continu* רוֹגז *être-mouvant, affectant, agitant.* Si j'éteins ce signe, c'est-à-dire si je le rends à sa nature convertible וּ, et que je le pose entre le second et le troisième caractère du substantif dont il s'agit, j'obtiens alors le facultatif *fini* רגוּז *être mû, affecté, agité.* Il en est de même de מֶלֶךְ *un roi,* dont les facultatifs continu et fini, sont מוֹלֵךְ, *être-régissant, gouvernant;* מָלוּךְ *être-régi, gouverné;* et d'une foule d'autres.

On peut s'apercevoir que je nomme Facultatif continu, celui que les grammairiens appellent *Participe présent;* et fini, celui qu'ils appellent *passé;* parce qu'en effet, l'action exprimée par ces facultatifs

n'est point, à proprement parler, présente ou passée, mais continue ou finie, dans un temps quelconque. On dit fort bien en français, *il était brûlant, il est brûlant, il sera brûlant ; il était brûlé, il est brûlé, il sera brûlé.* Or, qui ne voit que les facultatifs *brûlant* et *brûlé*, sont alternativement et également au passé, au présent et au futur ? Ils participent l'un et l'autre à ces trois temps, avec la différence que le premier s'y montre toujours continu, et l'autre toujours fini.

Mais revenons. C'est du facultatif fini que sort le Verbe, comme je le montrerai plus loin. Ce facultatif, au moyen duquel la Parole reçoit la vie verbale, se forme de la racine primitive par l'introduction du signe ו entre les deux caractères dont elle se compose. Ainsi, par exemple :

La racine שם	renferme toute idée d'élévation, d'érection, ou de monument élevé pour servir de désignation de lieu ou de chose :
de là : שָׁם ou שום	être érigeant, posant, statuant, désignant :
שום	être érigé, posé, etc., d'où le verbe שום *ériger.*
La racine כל	renferme toute idée de consommation, de totalisation, d'agglomération, d'englobement :
de là : כָל ou כול	être consommant, totalisant, agglomérant :
כול	être consommé, aggloméré : d'où le verbe כול *consommer.*
La racine גל	exprime toute idée d'entassement, d'exhaussement, de mouvement qui porte de bas en haut :
de là : גָל ou גול	être entassant, exhaussant, poussant, sautant.
גול	être entassé, exhaussé ; d'où le verbe גול *entasser.*

Comme je serai forcé de revenir sur cette formation des Facultatifs dans le chapitre où je traiterai des verbes, il est inutile que je m'y appesantisse davantage maintenant. Je ne puis néanmoins m'empêcher de faire observer que depuis l'institution de la ponctuation chaldaïque, les points *kametz, cholem* et même *tzêrè*, ont souvent remplacé le signe

verbal ו dans le facultatif continu, soit d'origine composée ou radicale, et qu'on trouve assez communément רגז *être émouvant;* מלך *être régissant;* קם *être subsistant;* מת *être mourant;* etc. Mais deux choses prouvent que c'est ici un abus de la ponctuation. La première, c'est que lorsque le facultatif continu s'offre d'une manière absolue et que rien n'en détermine le sens, alors le signe y reparait irrésistiblement; comme dans les exemples ci-dessus, קום *l'action de subsister,* ou d'*être subsistant;* מות *l'action de mourir,* ou d'*être mourant.* La seconde chose qui prouve l'abus dont je parle, c'est que les rabbins, qui conservent jusque à un certain point la tradition orale, ne négligent jamais de faire paraître la voyelle-mère ו dans ces mêmes facultatifs, à moins qu'ils ne jugent plus convenable de la suppléer par ses analogues י ou אי, écrivant קום, קים ou קאים, *être subsistant, subsister, l'action de subsister.*

Je terminerai ce paragraphe en disant que les Facultatifs, tant continus que finis, sont soumis aux mêmes inflexions que les Noms substantifs et qualificatifs, sous les rapports qui vont suivre du genre, du nombre, du mouvement et de la construction. Le Nom modificatif seul y est étranger, comme renfermant une action sous-entendue qui ne peut être développée que par le verbe, lequel ne saurait y participer de la même manière, ayant, comme je le démontrerai, la partie de lui-même qui émane du verbe *être,* tout-à-fait immuable, et par conséquent inflexible.

§. III.

Du Genre.

Le Genre s'est d'abord distingué par le sexe, mâle ou femelle, ou par une sorte d'analogie, de similitude, qui paraît exister entre les choses et le sexe qu'on leur assigne par la parole. La Langue hébraïque n'a que deux Genres, le masculin et le féminin; malgré les efforts que les Grammairiens ont faits pour lui en trouver un troisième et même

un quatrième, qu'ils ont appelé commun ou épicène. Ces prétendus Genres ne sont autre chose que la liberté laissée à l'orateur de donner à tel ou tel substantif le Genre masculin ou féminin ; indifféremment et suivant la circonstance : si ces Genres méritent quelqu'attention c'est qu'en passant dans les langues dérivées, et en y prenant une forme particulière, ils ont constitué le Genre neutre, que l'on rencontre dans plusieurs.

Le Genre féminin dérive du masculin, et se forme en ajoutant au Nom substantif, qualificatif, ou facultatif, le signe ה, qui est celui de la vie. Les Noms modificatifs n'ont point de Genre, attendu qu'ils modifient les actions et non les choses, comme font les autres espèces de mots.

Je prie le Lecteur qui me suit avec quelque intérêt, de remarquer la force et la constance avec lesquelles se démontre partout la puissance que j'ai attribuée au Signe, puissance sur laquelle je fonde le génie tout entier de la Langue de Moyse.

J'ai dit que le Genre féminin se forme du masculin par l'addition du signe de la vie ה : était-il possible d'imaginer un signe d'une expression plus heureuse pour indiquer le sexe dont tous les êtres paraissent tenir la vie, ce bienfait de la divinité?

Ainsi מֶלֶךְ *un roi*, produit מַלְכָּה *une reine* : חָכָם *un homme savant*, חֲכָמָה *une femme savante* : דָג *un poisson mâle*, דָּגָה *un poisson femelle*.

Ainsi טוֹב *bon*, fait טוֹבָה *bonne* : גָדוֹל *grand*, גְדוֹלָה *grande*.

Ainsi מוֹלֵךְ *être-régnant*, devient מוֹלְכָה *être-régnante* : שׂוֹם ou שָׂם *être-érigeant*, *désignant*, שׂוֹמָה *être-érigeante*, *désignante*; etc.

Il faut observer, à l'égard de cette formation, que lorsque le qualificatif masculin se termine par le caractère ה, qui n'est alors que le signe emphatique, ou par le caractère י, signe de la manifestation, ces deux caractères restent tout simplement, ou bien se modifient par le signe de la réciprocité ת, de la manière suivante : יָפֶה *beau*, יָפָה ou יְפַת *belle*; שֵׁנִי *second*, שֵׁנִיָה ou שֵׁנִית *seconde*.

Au reste, ce signe ת, image de tout ce qui est mutuel, remplace, dans presque tous les cas, le caractère ה, lorsqu'il s'agit de la terminaison féminine des Noms qualificatifs ou facultatifs; il semble même que le génie de la Langue hébraïque l'affectionne particulièrement dans ces derniers. On trouve plutôt נוֹפֶלֶת que נוֹפְלָה *être tombante;* בּוֹרַחַת que בּוֹרְחָה *être-fuyante;* etc.

Il est inutile dans une Grammaire qui traite principalement du génie d'une Langue, de s'étendre beaucoup sur l'application des Genres ; c'est un soin qui regarde le dictionnaire. Qu'il suffise de savoir, qu'en général les Noms propres d'hommes, d'emploi, de dignités, de peuples, de fleuves, de montagnes, de mois, sont masculins ; tandis que les Noms de femmes, de contrées, de villes, les membres du corps, et tous les substantifs terminés par le signe ה, sont féminins.

Quand au genre commun, c'est-à-dire celui des noms substantifs qui prennent également le masculin et le féminin, il est impossible d'y appliquer aucune règle même approximative; c'est à l'usage seul à le faire connaître. Voici ceux des substantifs du Genre commun que la mémoire me fournit en ce moment : גַּן *enceinte, sphère organique;* שֶׁמֶשׁ *soleil;* אֶרֶץ *terre;* אוֹת *signe;* עֵת *temps;* רוּחַ *esprit, souffle expansif;* נֶפֶשׁ *âme;* אָרוֹן *chaîne de montagnes;* חֲזִיר *porc;* אֲרִי *lion;* etc.

§. IV.

Du Nombre.

Il n'existe en hébreu que deux Nombres caractéristiques, qui sont *le Singulier* et *le Pluriel;* le troisième Nombre, appelé *Duel,* n'est qu'une simple restriction de la pensée, une modification du pluriel, que la tradition seule a pu conserver à l'aide de la ponctuation chaldaïque. Ce Nombre restreint, en passant dans quelques langues dérivées, a bien pu y constituer un Nombre caractéristique, au moyen des formes qu'il y a revêtues; mais il est visible que la Langue hébraïque, ou l'eut d'abord

seul, ou ne le distingua du pluriel que par une simple inflexion de voix, trop peu sensible pour que le signe l'exprimât ; car il faut soigneusement remarquer que ce n'est jamais le signe qui l'exprime, mais la ponctuation, du moins dans les Noms masculins : quant aux Noms féminins, qui, dans le Nombre *Duel*, se couvrent des mêmes caractères qui indiquent le pluriel masculin, on pourrait, à la rigueur, les considérer comme appartenant au genre commun.

Les Noms masculins, soit substantifs, qualificatifs ou facultatifs, forment leur pluriel par l'addition de la syllabe ים, qui, réunissant les signes de la manifestation et de la génération extérieure, exprime la succession infinie, l'immensité des choses.

Les Noms féminins des mêmes classes forment leur pluriel par l'addition de la syllabe וֹת. qui, réunissant les signes de la lumière et de la réciprocité, exprime tout ce qui est mutuel et semblable, et développe l'idée de l'identité des choses.

Pour ce qui est du Nombre duel, il se forme, pour les deux genres, par l'addition de la même syllabe ים, désignant le pluriel masculin, à laquelle on ajoute, selon la ponctuation chaldaïque, la voyelle vague nommée *kametz* ou *patach*, de cette manière : ָים ou ַים. On doit bien sentir, d'après cela, que ce Nombre n'est point réellement caractéristique, comme je l'ai énoncé ; puisque, si l'on fait abstraction de la ponctuation chaldaïque, et qu'on lise la Langue de Moyse sans points, ce qu'on doit toujours faire si l'on veut remonter à sa source hiéroglyphique, ce Nombre disparaît entièrement ; le duel masculin se confondant avec le pluriel du même genre, et le féminin n'étant qu'une extension du Nombre commun. Les rabbins modernes, qui ont fort bien vu cette difficulté, considérant d'une part l'inconvénient de la ponctuation chaldaïque, et de l'autre, ne voulant point perdre ce troisième Nombre, qui présente des beautés et que d'ailleurs la tradition orale leur transmet, ont pris le parti d'exprimer l'inflexion de voix qui le constituait dans l'origine en doublant le signe de la manifestation יי, de cette manière : רגליים *les deux pieds*, ידיים *les deux*

mains. Ce Nombre, au reste, ne s'applique guère qu'aux choses que la nature a fait doubles, ou que l'intelligence conçoit d'une double nature, comme les exemples suivans le démontreront.

EXEMPLES DU PLURIEL MASCULIN.

מֶלֶךְ *le roi,* מְלָכִים *les rois :* סֵפֶר *le livre,* סְפָרִים *les livres :* צַדִּיק *juste.* צַדִּיקִים *justes :* נָקִי *innocent,* נְקִיִּים *innocens :* פוֹקֵד *être visitant, soignant,* פוֹקְדִים *être visitans, soignans :* פָּקוּד *être visité, soigné,* פְּקוּדִים *être visités, soignés :* etc.

EXEMPLES DU PLURIEL FÉMININ.

מַלְכָּה *la reine,* מְלָכוֹת *les reines :* אֵם *la mère,* אִמּוֹת *les mères :* צַדִּיקָה *juste,* צַדִּיקוֹת *justes :* פוֹקְדָה ou פוֹקֶדֶת *être visitante, soignante,* פוֹקְדוֹת *être visitantes, soignantes :* פְּקוּדָה *être visitée, soignée,* פְּקוּדוֹת *être visitées, soignées :* etc.

EXEMPLE DU DUEL.

שַׁד *la mamelle,* שָׁדַיִם *les deux mamelles;* יָרֵךְ *la cuisse,* יְרֵכַיִם *les deux cuisses;* שָׂפָה *la lèvre,* שְׂפָתַיִם *les deux lèvres;* מַי *l'eau,* מַיִם *les eaux;* (les doubles eaux): שָׁמֵי *le ciel* (singulier inusité), שָׁמַיִם *les cieux;* יָד *la main,* יָדַיִם *les deux mains;* etc.

On a pu remarquer dans ces exemples que le caractère final י se conserve quelquefois dans le pluriel, comme dans נָקִי *innocent,* נְקִיִּים *innocens;* ou bien dans אֲרִי *le lion,* אֲרָיִים *les lions;* mais cependant il est plus ordinaire que ce caractère final י se perde ou s'amalgame avec le pluriel comme dans יְהוּדִי *un Juif,* יְהוּדִים *les Juifs.*

On a pu remarquer aussi que les Noms féminins qui se terminent en ה au singulier, perdent ce caractère en prenant le pluriel, et que ceux qui prennent le nombre duel, changent ce même caractère en ת, comme dans שָׂפָה *une lèvre,* שְׂפָתַיִם *les deux lèvres :* חוֹמָה *une muraille,* חֹמֹתַיִם *les deux murailles.*

Quelquefois le Nombre pluriel du masculin en ים, se change en ין, à

la manière chaldaïque ; et l'on trouve assez fréquemment אַחֵר *autre*, אַחֲרִין *autres :* בֵּן *le fils*, בְּנִין *les fils*, etc.

Quelquefois aussi le pluriel féminin en וֹת, perd son caractère essentiel et ne conserve que le caractère ת ainsi précédé du point voyelle *èholem*, comme dans תּוֹלְדֹת *le symbole des générations* (l'arbre généalogique) : צְדָקֹת *les justices :* etc. Ceci est encore un abus né de la ponctuation chaldaïque, et qui sert de preuve à celui dont j'ai parlé à l'égard des facultatifs. Les rabbins sont si loin d'approuver la suppression de ce signe important ו dans le pluriel féminin, qu'ils lui adjoignent souvent le signe de la manifestation י, pour lui donner plus de force ; écrivant אוֹת *le signe*, *le symbole*, *le caractère*, et אוֹתִיּוֹת *les signes*, *les symboles*, etc.

On trouve en hébreu, comme dans les autres langues, des Noms qui ne sortent jamais du singulier, et d'autres qui s'emploient toujours au pluriel. Parmi les premiers, on remarque les Noms propres, les Noms des métaux, des liqueurs, des vertus, des vices, etc. Parmi les seconds, les Noms d'âges et d'états relativement aux hommes.

On trouve également des Noms masculins ou féminins, au singulier, qui prennent au pluriel la terminaison féminine ou masculine, contradictoirement à leur genre ; comme אָב *le père*, אָבוֹת *les pères :* עִיר *la ville*, עָרִים *les villes*, etc. On en trouve aussi du genre appelé commun ou épicène, qui prennent indifféremment le pluriel masculin ou féminin, ainsi que je l'ai déjà remarqué ; comme הֵיכָל *le palais*, הֵיכָלִים ou הֵיכָלוֹת *les palais.* Mais ce sont là de ces anomalies que la grammaire d'une langue non parlée ne doit qu'indiquer, laissant au dictionnaire le soin de les noter en détail.

§. V.

Du Mouvement.

J'appelle *Mouvement*, dans les Noms hébraïques, cette modification accidentelle que leur font éprouver les articles dont j'ai parlé dans la deuxième section du chapitre IV.

Dans les langues où ce Mouvement a lieu au moyen des terminaisons mêmes des Noms, les grammairiens en ont traité sous la dénomination de *Cas ;* dénomination tout au plus applicable à ces langues, et qu'on ne peut avoir transportée dans les langues riches en articles comme l'hébreu, que par un abus de termes, et par suite d'une routine scholastique tout-à-fait ridicule.

Je dis que la dénomination de *Cas* était tout au plus applicable à ces langues dont les Noms éprouvent des changemens de terminaison pour exprimer leurs modifications respectives ; car, comme l'a déjà remarqué Court-de-Gébelin, ces cas ne sont que des articles ajoutés aux Noms et qui ont fini par s'y amalgamer. (*a*) Mais les grammairiens des siècles passés, toujours renfermés dans les formes latines ou grecques, ne voyaient jamais que le matériel de ces langues, et ne soupçonnaient même pas qu'il pût y avoir quelque chose au-delà. Le temps est venu de chercher dans la Parole un autre principe, et d'en examiner avec soin l'influence.

Comme je me suis assez étendu sur la signification de chaque article en particulier, ainsi que sur celles des prépositions correspondantes, je passe sans autre préambule à l'espèce de modification qu'ils apportent dans les Noms, et que j'appelle *Mouvement.*

Or, le Mouvement s'infléchit dans les Noms hébraïques suivant le nombre des articles. Nous pouvons donc admettre sept sortes de Mouvemens dans la Langue de Moyse, en y comprenant le Mouvement

(a) *Gramm. univers.* p. 379.

désignatif qui se forme au moyen de la préposition désignative אֵת, et sans y comprendre l'énonciatif, qui s'exprime sans article.

J'appellerai cette série de Mouvemens *Inflexion ;* et je remplace par ce terme celui de déclinaison qui ne saurait être employé ici.

EXEMPLE DE L'INFLEXION NOMINALE.

MOUVEMENT	*énonciatif*	דָבָר	La parole, une parole.
	déterminatif	הַדָּבָר	La parolo, de la parole, ô parole!
	directif	לְדָבָר	A la parole ; de, pour ou selon la parole.
	extractif	מִדָּבָר	De la parole ; par ou avec la parole.
	médiatif	בְּדָבָר	En la parole; au moyen de la parole.
	assimilatif	כְּדָבָר	Comme la parolo ; en parole ; d'après la parole.
	conjonctif	וְדָבָר	Et la parole.
	désignatif	אֶת-דָבָר	L'ipseïté de la parole, la parole même ; ce qui concerne la parole.

La première remarque à faire à l'égard de cette inflexion nominale, c'est que les articles qui la constituent, étant de tout genre et de tout nombre, s'emploient au masculin comme au féminin, au singulier comme au pluriel ou au duel.

La seconde, c'est qu'ils se suppléent souvent par les prépositions correspondantes dont j'ai parlé, et qu'alors le Mouvement en acquiert plus de force ; car, s'il est question du Mouvement directif par exemple, les prépositions אֶל־, אֱלֵי, עַל־, qui répondent à l'article לְ, ont une énergie de plus en plus prochaine et imminente : il en est de même des prépositions מִן, מִנִּי, מִמֶּנִּי, qui correspondent à l'article extractif מ : des prépositions בִּי, בְּדֵי, בְּמוֹ, analogues à l'article médiatif ב : des prépositions כִּי, כֹּה, כְּמוֹ, qui répondent à l'article assimilatif כ : toutes augmentent de la même manière la force du Mouvement auquel elles appartiennent.

La troisième remarque à faire ; c'est que la voyelle vague que j'ai indiquée par la ponctuation chaldaïque, au-dessous de chaque article,

est bien celle qui se trouve employée le plus ordinairement, mais non pas celle qui se rencontre toujours. Il faut bien se souvenir que, comme cette ponctuation n'est en tout qu'une sorte de note vocale appliquée à la prononciation vulgaire, rien n'est plus arbitraire que sa marche. Tous ceux des hébraïsans qui se sont voués à l'ennui d'en déterminer les variations par des règles fixes, se sont perdus dans un labyrinthe inextricable. Je prie un peu le Lecteur qui connaît combien le français ou l'anglais s'écartent du langage écrit par la prononciation, de songer quel épouvantable travail ce serait, s'il fallait avec de petits accens noter le son de chaque mot, souvent si opposé à l'orthographe.

Il est sans doute des occupations plus utiles, surtout pour des langues éteintes.

La voyelle vague, je ne puis me lasser de le répéter, n'importe en aucune façon au sens des mots de la Langue hébraïque, lorsqu'on ne veut point parler cette Langue. C'est au signe qu'il faut s'attacher : c'est sa signification qu'il faut avoir présente. Considéré ici comme article, il est invariable : c'est toujours ה, ל, מ, ב, כ, ou ו, qui frappent les yeux. Qu'importe si, pour l'oreille, ces caractères sont suivis ou non d'un *kametz*, d'un *patach*, ou d'un *tzérè*; c'est-à-dire des voyelles sourdes ä, ö, ë? ce n'est ni le *tzérè*, ni le *patach*, ni le *kametz* qui les rendent ce qu'ils sont, mais leur nature d'article. La voyelle vague n'est là que pour servir de port de voix. On doit la prononcer en la voyant écrite, comme on la prononce dans les langues modernes sans y faire la moindre attention ; et si l'on veut absolument écrire l'hébreu de mémoire, ce qui est pourtant fort inutile, on doit apprendre à la poser comme on apprend l'orthographe souvent très-arbitraire du français ou de l'anglais, à force de copier les mots de la manière qu'ils sont écrits.

Le sens de l'article en lui-même est déjà assez difficile, sans aller se tourmenter encore pour savoir comment on posera un pied de mouche.

Les idiômes asiatiques en général, et l'hébreu en particulier, sont loin d'affecter la roideur de nos idiômes européens. Plus un mot est

voisin de sa racine, plus il est riche en sève, pour ainsi dire, et plus il peut, sans cesser d'être lui-même, développer des significations diverses. Plus il s'en éloigne, moins il devient propre à fournir de nouvelles ramifications. Aussi, on doit bien se garder de croire qu'un mot hébraïque, quel qu'il soit, puisse être exactement saisi et rendu dans toutes ses acceptions par un mot français. Cela est impossible. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'interpréter l'acception qu'il présente au moment où il est employé. Voyez, par exemple, le mot דָּבָר, que j'ai placé dans l'exemple de l'inflexion nominale; je l'ai rendu par le mot français *parole;* mais, dans cette circonstance où rien ne m'enchaînait pour le sens, j'aurais aussi bien pu le traduire par *discours, précepte, commandement, ordre, sermon, oraison;* ou bien par *chose, objet, pensée, méditation;* ou bien par *mot, terme, élocution, expression;* ou bien par le mot consacré *verbe*, en grec λογος. Toutes ces significations, et beaucoup d'autres que je pourrais ajouter, se sentent dans la racine דב, qui, formée des signes de l'abondance naturelle, et du principe actif, développe l'idée générale d'*effusion*, de *cours* donné à une chose quelconque. Cette racine étant réunie par contraction à la racine בר toute *création* de l'être, offre dans le composé דָּבָר tout moyen de donner cours à ses idées, de les produire, de les distinguer, de les créer au dehors, pour en informer les autres.

Cette diversité d'acceptions que l'on doit observer dans les mots de la Langue mosaïque, on doit l'observer aussi dans les différens Mouvemens de l'inflexion nominale. Ces Mouvemens ne sont point, en hébreu, circonscrits dans les bornes que j'ai été forcé de leur donner. Il aurait fallu, pour en faire sentir l'étendue, me jeter dans des détails fastidieux. Je vais rapporter quelques exemples.

Remarquons d'abord que l'article ה se pose, non-seulement à la tête des mots comme déterminatif, à la fin comme emphatique, mais qu'il devient encore redondant en restant à l'une ou à l'autre place, tandis que les autres articles agissent. Ainsi, on trouve הַשָּׁמַיִם *les cieux,*

שָׁמַיְמָה *cieux!* הַשָּׁמַיְמָה *ô cieux!* לְהַשָּׁמַיִם *aux cieux, vers les cieux,* אֶת־הַשָּׁמַיְמָה *les cieux eux-mêmes, ce qui constitue les cieux*, etc.

Telles sont les acceptions les plus ordinaires de cet article ; mais le génie hébraïque, par l'extension qu'il leur donne, trouve moyen d'y ajouter encore une force locale, intensitive, générative, vocative, interrogative et même relative. En voici des exemples.

FORCE LOCALE.

הָעִיר : הַפְּלִשְׁתִּים :	En ville ; du côté de la Palestine.
הָ אֹהֱלָה שָׂרָה אִמּוֹ :	Dans la tente de Shara sa mère.
אַרְצָה : שָׁמַיְמָה :	A terre : au ciel.
צָפֹנָה וָנֶגְבָּה וָקֵדְמָה וָיָמָּה :	Vers le nord, et vers le midi, et l'orient, et l'occident.

FORCE INTENSITIVE.

נַחְלָה : עֵפָתָה :	Un torrent rapide : une obscurité profonde.
אֵימָתָה : הַמָּוְתָה :	Une terreur extrême : une mort violente.

FORCE GÉNÉRATIVE.

אֶת־הָאָרֶץ :	L'ipseïté de la terre ; ce qui la constitue.
הַמִּזְבַּח הַנְּחֹשֶׁת :	L'autel d'airain.
הַמַּמְלְכוֹת הָאָרֶץ :	Les royaumes de la terre.
הַמִּסְגְּרוֹת הַגּוֹיִם :	L'abomination des peuples.

FORCE VOCATIVE.

הַיָּם : הֶהָרִים :	O mers ! ô montagnes !
הַבַּת יְרוּשָׁלִַם	O filles de Jérusalem !
בֹּאִי הָרוּחַ : הַיֹּשְׁבִי :	Viens, ô esprit, ô toi qui habites !

FORCE INTERROGATIVE.

הַכְּתֹנֶת בִּנְךָ הִוא :	Est-ce la tunique de ton fils, celle-là?
הַיִּיטַב : הַרְאִיתֶם :	Fut-il bon? vîtes-vous?
הָאֱמֶת : הָעֵת : הֶאָנֹכִי :	Est-ce la vérité? est-ce le temps? est-ce moi?

FORCE RELATIVE.

בֶּן־הַגֵּבֶר הַנִּלְוָה :	Le fils de l'inconnu qui était arrivé.
הַנּוֹלַד־לוֹ :	Qui était né à lui.
הָרֹפֵא : הַגּוֹאֵל :	Qui est guérissant : qui est rachetant.

Les autres Articles sans être d'un usage aussi étendu, ont cependant leurs acceptions diverses. Je vais placer ici quelques exemples sur chacun des mouvemens qu'ils expriment.

MOUVEMENT DIRECTIF.

מִזְמוֹר לְדָוִד :	Cantique de David.
לְמֶלֶךְ : לְהָעָם : לְהַמִּזְבֵּחַ :	Au roi : au peuple : à l'autel.
לְנֶצַח : לָעַד : לְשֹׂבַע :	A perpétuité : pour l'éternité : à satiété.
אֶל־הַשָּׁמַיִם : עַל־הָאָרֶץ :	Vers les cieux : sur la terre.
לְמִינֵהוּ :	Selon l'espèce à lui.

MOUVEMENT EXTRACTIF.

מֵרֹב : מִכֹּהֵן :	Parmi la multitude : parmi le sacerdoce.
מֵיְהוָה : מִלְאֹם :	Par Jhôah : par la nation.
מִגְּבוּרָתָם : מִלִּבּוֹ :	Au moyen de leur puissance : du fond de son cœur.
מֵעָצְבְּךָ וּמֵרָגְזְךָ :	Avec ta douleur et ton émotion.
לְמִבָּרִאשׁוֹנָה :	Ainsi depuis le commencement.
מִן־הָאָרֶץ :	Hors de la terre.
מִימֵי רָע : מִקְצֵה הָאָרֶץ :	Dès les jours du mal : du bout de la terre.

MOUVEMENT MÉDIATIF.

בְּשֵׁבֶט בַּרְזֶל :	Au moyen d'une verge de fer.
בִּנְעָרֵינוּ וּבִזְקֵנֵנוּ :	Avec nos jeunes gens et avec nos vieillards.
בֶּחֳדָשִׁים :	Dans les néomenies.
בְּהַשָּׁמַיִם : בְּהַדֶּרֶךְ :	Aux cieux : en route.

MOUVEMENT ASSIMILATIF.

כָּעָם : כַּכֹּהֵן : כָּעֶבֶד :	Tel le peuple : tel le prêtre : tel le serviteur.
כְּהֶחָכָם : כְּהַיּוֹם :	Semblable au savant : de même qu'aujourd'hui.
כְּהַחַלֹּנוֹת : כַּאֲלָפַיִם	Comme les fenêtres : environ deux mille.
כַּגֵּר כָּאֶזְרָח :	Tant l'étranger que l'indigène.

MOUVEMENT CONJONCTIF.

הַחָכְמָה וְדַעַת :	La sapience et la science physique.
וְרֶכֶב וסוּס :	Le chariot et le cheval.
עַם גָּדוֹל וְרַב וָרָם :	La nation grande et nombreuse et puissante.

MOUVEMENT DÉSIGNATIF.

אֵת־הַשָּׁמַיִם וְאֵת־הָאָרֶץ :	La seïté des cieux et la seïté de la terre.
אֵת־הַדָּבָר הַזֶּה :	L'essence de cette chose même.
אֶת־נֹחַ :	Avec Noë.
אֶת־שֵׁם וְאֶת־חָם וְאֶת־יָפֶת :	Shem lui-même, et Čham lui-même, et Japhet lui-même.

Ces exemples, en petit nombre, suffisent pour éveiller l'attention ; mais l'intelligence ne peut être donnée que par l'étude.

§. VI.

De la Construction.

Les Noms hébraïques, en se classant dans la phrase oratoire suivant le rang qu'ils doivent y occuper pour y développer dans son ensemble le tableau de la pensée, éprouvent assez ordinairement une légère altération dans le caractère final; or, voila ce que je qualifie du nom de *Construction.*

Dans plusieurs Langues dérivées, telles que le grec et le latin, cette altération accidentelle se fait sentir dans la terminaison du Nom régi; c'est tout le contraire en hébreu. Le Nom régi reste presque toujours dans son intégrité, tandis que le Nom régissant éprouve assez volontiers l'altération terminative dont il s'agit. J'appelle *Constructif* le Nom ainsi modifié, parce qu'il détermine la Construction.

Voici en peu de mots les élémens de cette modification.

Les Noms masculins ou féminins au singulier, terminés par un autre caractère que ה, n'éprouvent aucune altération en devenant Constructifs; quand le génie hébraïque veut néanmoins y faire sentir la Construction, il les réunit au Nom suivant, par un tiret.

פֶּתַח־הָאֹהֶל : La porte de la tente.
תָּם־לְבָבִי : L'intégrité de mon cœur.

Ce tiret, employé très-fréquemment, supplée la Construction lors même qu'elle pourrait avoir lieu;

סְאָה־סֹלֶת : Une mesure de farine.
עֲלֵה־זַיִת Un rameau d'olivier.

On connaît néanmoins trois substantifs masculins qui forment leur constructif singulier par l'addition du caractère י : ce sont אָב *le père,* אָח *le frère*, et חָם *le beau-père;* on trouve :

אֲבִי כְנַעַן : Le père de Chanahan.
אֲחִי יֶפֶת : חָמִיהָ : Le frère de Japheth; le beau-père à elle.

Mais ces trois substantifs ne se construisent guère de cette manière qu'avec les Noms propres, ou avec les relations nominales appelées *Affixes*, dont je parlerai au chapitre suivant.

Les Noms féminins terminés en ה, et les masculins qui ont reçu ce caractère final, comme article emphatique, le changent généralement en ת.

יְפַת מַרְאֶה :	Belle de figure.
עֲשֶׂרֶת הַדְּבָרִים :	Les dix commandemens.
עֲצַת גּוֹיִם :	Le conseil des peuples.

Les Noms masculins au pluriel perdent le caractère final ם, en devenant constructifs : les Noms féminins ajoutent à leur pluriel le caractère י, et perdent au duel le caractère ם, ainsi que les masculins. Mais les constructifs féminins au pluriel ne sont guère en usage qu'avec les *Affixes*. Les constructifs masculins au pluriel et au duel, ainsi que les constructifs féminins au duel, sont au contraire constamment employés dans la phrase oratoire ; comme on peut en juger par les exemples suivans.

תּוֹרֵי זָהָב :	Les ornemens d'or.
מֵי הַמַּבּוּל : דְּגֵי הַיָּם :	Les eaux du déluge ; les poissons des mers.
כְּלֵי בֵית־יְהוָֹה :	Les vases de la maison de Ihôah.
יְמֵי שְׁנֵי־חַיֵּי אַבְרָהָם :	Les jours (ou les périodes lumineuses) des années (ou des mutations temporelles) des vies d'Abraham.

Il est facile de voir, dans ces exemples, que tous les pluriels terminés en ים, comme חַיִּים, שָׁנִים, יָמִים, כֵּלִים, דָּגִים, מַיִם, תּוֹרִים, ont perdu leur caractère final dans la Construction dont ils ont été l'objet.

Je m'abstiens de grossir ma Grammaire à cet égard. D'ailleurs j'aurai encore occasion de revenir sur l'emploi de la Construction en parlant des affixes, qui ne se lient jamais qu'avec les constructifs tant nominaux que verbaux. Je me hâte de terminer ce chapitre.

§. VII.

De la Signification.

La Signification des Noms résulte toute entière des principes que j'ai posés. Si ces principes ont été développés avec assez de clarté et de simplicité, pour qu'un Lecteur attentif en ait pu saisir l'ensemble, la Signification des Noms ne doit plus être pour lui un mystère inexplicable dont il ne puisse, comme Hobbes ou ses adhérens, rapporter l'origine qu'au hasard. Il doit avoir senti que cette *Signification*, ainsi appelée des *signes* primordiaux où elle réside en germe, commence à paroître sous une forme vague, et se développe sous des idées générales, dans les racines composées de ces signes; qu'elle se restreint ou se fixe à l'aide des signes secondaires et successifs qui s'adaptent à ces racines; et qu'enfin elle acquiert toute sa force par la transformation de ces mêmes racines en Noms, et par l'espèce de mouvement que leur impriment encore les signes paraissant pour la troisième fois sous la dénomination d'Articles.

CHAPITRE VI.

Des Relations Nominales.

§. I.

Pronoms absolus.

J'AI désigné les Relations nominales sous le nom de *Pronoms*, afin de ne point créer de termes nouveaux sans nécessité.

Je divise les Pronoms dans la Langue hébraïque en deux classes, sous-divisées chacune en deux espèces. La première classe est celle des *Pronoms absolus*, ou Pronoms proprement dits; la seconde est celle des *Affixes*, qui en dérivent, et dont j'expliquerai plus loin l'emploi.

Les Pronoms proprement dits, sont relatifs aux personnes ou aux choses; ceux relatifs aux personnes, sont appelés *personnels;* ceux relatifs aux choses, sont nommés simplement *relatifs.*

Les Affixes indiquent l'action des personnes ou des choses mêmes sur les choses, et alors je les nomme *Affixes nominaux;* ou bien, ils expriment l'action du verbe sur les personnes ou sur les choses, et alors je leur donne le nom d'*Affixes verbaux.* Voici la liste des Pronoms tant personnels que relatifs.

Personnels.

SINGULIER.				PLURIEL.			
1	*masculin.* / *féminin.*	אֲנִי ou אָנֹכִי	: je, moi.	1	*masculin.* / *féminin.*	נַחְנוּ ou אֲנַחְנוּ	nous.
2	*masculin.*	אַתָּה	tu, toi-homme.	2	*masculin.*	אַתֶּם	vous-hommes.
	féminin.	אַתְּ	tu, toi-femme.		*féminin.*	אַתֵּן	vous-femmes.
3	*masculin.*	הוּא	il, lui	3	*masculin.*	הֵם	ils.
	féminin.	הִיא ou הִוא	: elle.		*féminin.*	הֵן	elles.

Relatifs.

De tout Genre et de tout Nombre.

אֵל : *ou* אֵלֶּה : ce, cette, ces; celui, celle, ceux.

אֲשֶׁר : lequel, laquelle, lesquels; qui, que; ce qui, ce que; quoi.

דָא, דִי, *ou* דֵן : ce, cette, ces; ceci, cela. (*Chaldaïque.*)

זֶה, זוֹ, *ou* זֹאת : ce, cette, ces; ceci, cela.

הֵא : ce, cette, ces; celui, celle, ceux. Voici, voilà.

הֵן, הִנֵּה : voici, voilà; est-ce-que?

הֲל : est-ce-que? que si le, que si la, que si les.

מִי : qui, lequel, laquelle, lesquels?

מֵה : quoi? qu'est-ce? que?

פֵּה : cette chose là, ce lieu là; là. (*Égyptien*).

J'ai quelques remarques à faire sur cette classe de Pronoms. La première, c'est que j'en présente le tableau en suivant l'usage moderne, qui donne le premier rang au Pronom *Je* ou *moi;* et que je m'éloigne en cela des idées des rabbins, qui, d'après une fausse étymologie donnée au verbe, avaient jugé que le rang appartenait au Pronom *Il* ou *lui.* Ce n'est pas que j'ignore les raisons mystiques d'après lesquelles quelques-uns d'entr'eux pensent que la pré-éminence appartient au Pronom de la troisième personne הוא, *Il* ou *lui*, comme formant la base du nom sacré donné à la divinité. Ce que j'ai dit dans mes notes en expliquant les noms hébraïques אֱלֹהִים et יְהוָֹה, le prouve assez ; mais ces raisons, toutes fortes qu'elles peuvent leur paraître, ne m'ont point déterminé à ravir au Pronom personnel אֲנִי ou אָנֹכִי, *Je* ou *moi*, un rang qu'il tient de sa nature. Il suffit pour sentir ce rang de le mettre dans la bouche de la Divinité même, comme Moyse a fait souvent : אָנֹכִי יְהוָֹה אֱלֹהֶיךָ : *Je suis* Jhôah (*l'Être-Éternel*), Ælohim (*Lui-les-Dieux*) *à toi.* Il suffit aussi de se rappeler qu'on trouve אֶהְוֶֹה Æhôah, écrit à la premiere personne ; et qu'alors ce nom a plus de force que יְהוָֹה Jhôah même.

La seconde remarque que j'ai à faire, c'est que tous ces Pronoms tant personnels que relatifs, quand ils sont employés d'une manière absolue, entraînent toujours avec eux l'idée du verbe *être*, sous le rapport de ses trois temps, suivant le sens de la phrase, et sans qu'il soit besoin de l'exprimer, comme dans la plupart des idiômes modernes. Ainsi אֲנִי, אַתָּה, הוּא, etc., signifient à la lettre : *moi-étant*, ou *Je suis*, *Je fus*, *Je serai : toi-étant*, ou *tu es*, *tu fus*, *tu seras : lui-étant*, ou *Il est*, *il fut*, *il sera :* etc. Il en est de même de tous les autres indistinctement.

La troisième remarque enfin, consiste dans l'étymologie de ces Pronoms ; étymologie digne d'une grande attention, en ce qu'elle découle de mes principes et les confirme.

Contentons-nous d'examiner les trois premiers personnels אֲנִי, אַתָּה, et הוּא, afin de ne pas trop multiplier les exemples, et de laisser, d'ailleurs, quelque chose à faire au Lecteur curieux de s'instruire.

Or, quelle est la racine du premier de ces Pronoms? c'est אן, où les signes réunis de la puissance et de l'être produit indiquent assez une sphère d'activité, une existence individuelle agissant du centre à la circonférence. Cette racine, modifiée par le signe de la manifestation potentielle י, que nous verrons tout à l'heure devenir l'affixe de la possession, désigne le *moi*, actif, manifesté et possédé.

La racine du second Pronom אַתָּה, n'est pas moins expressive. On y voit, comme dans le premier, le signe de la puissance א, mais qui, réuni maintenant à celui de la réciprocité des choses ת, caractérise une puissance mutuelle, un être co-existant. On allie à cette idée, celle de la vénération, en joignant à la racine את l'article emphatique et déterminatif ה.

Mais ni le Pronom de la première personne, ni celui de la seconde n'égalent en énergie celui de la troisième הוּא, surtout quand il est employé d'une manière absolue : je dois en convenir, malgré ce que je viens de dire touchant le rang grammatical que j'ai cru devoir accorder

au Pronom אני. Cette énergie est telle que, proféré dans un sens universel, il est devenu dans tout l'Orient l'un des noms sacrés de la Divinité. Les Arabes et tous les peuples qui professent l'Islamisme, ne le prononcent encore aujourd'hui qu'avec le plus grand respect. On doit se souvenir encore de l'horrible scandale que causa à l'ambassadeur turc, ce nom sacré profané sur notre théâtre dans la farce du *Bourgeois-Gentilhomme*, et travesti en la syllabe ridicule *hou! hou!*

Voici sa composition. Le signe de la puissance א, qui, comme nous l'avons vu, figure dans les deux premiers Pronoms אני et אתה, forme encore la base de celui-ci. Tant que ce signe n'est régi que par l'article déterminatif ה, il se borne à présenter l'idée d'un être déterminé, comme le prouve le relatif הא; lors même que le signe convertible ו, y ajoute une action verbale, ce n'est encore que le pronom de la troisième personne; personne considérée comme agissant hors de nous sans réciprocité, et que nous désignons, en français, par une racine qui peint l'éclat et l'élévation *Il* ou *lui;* mais quand le caractère ה, au lieu d'être pris comme un simple article, est envisagé dans son état de signe de la vie universelle, alors ce même Pronom הוא, sortant de sa détermination, devient l'image de la toute-puissance: ce qui ne peut être attribué qu'à Dieu seul.

§. II.

Affixes.

Ceux des Affixes que j'ai appelés *Nominaux*, se joignent sans intermédiaire au nom constructif pour en exprimer la dépendance et la possession à l'égard des trois personnes pronominales; car la Langue hébraïque ne connaît pas l'usage des Pronoms que nos grammairiens appellent *possessifs*.

Les Affixes verbaux sont ceux qui se joignent, sans intermédiaires,

aux verbes, qu'elles que soient leurs modifications, et en expriment l'action actuelle ou sur les personnes ou sur les choses : car les Hébreux ne connaissent pas non plus les Pronoms que nos grammairiens appellent *Conjonctifs.*

Je vais, sans tarder davantage, donner la liste des Affixes, tant nominaux que verbaux.

Nominaux.

		Singulier.			Pluriel.	
1	m. f.	ִי *ou* נִי	à moi, mien, mienne, miens.	m. f.	נוּ	à nous, notre, nos.
2	m.	ךָ *ou* כָה	à toi-homme, tien, tienne, tiens.	m.	כֶם	à vous-hommes, votre, vos.
2	f.	ךְ *ou* כִי	à toi-femme, tien, tienne, tiens.	f.	כֶן	à vous-femmes, votre, vos.
3	m.	ו, וֹ, הוּ	à lui, sien, sienne, siens.	m.	ם, הֶם *ou* מוֹ	à eux; leur, leurs.
3	f.	הָ *ou* נָה	à elle, sien, sienne, siens.	f.	ן, הֶן	à elles; leur, leurs.

Verbaux.

		Singulier.			Pluriel.	
1	m. f.	נִי *ou* ִי	me, moi, de moi.	m. f.	נוּ	nous; de nous.
2	m.	כָה *ou* ךָ	te, toi-homme, de toi.	m.	כֶם	vous-hommes; de vous.
2	f.	כִי *ou* ךְ	te, toi-femme, de toi.	f.	כֶן	vous-femmes; de vous.
3	m.	הוּ, ו, וֹ	le, lui; de lui; se, soi.	m.	כֶה, ם, מוֹ	les, eux; d'eux
3	f.	נָה הָ	la, elle; d'elle; se, soi.	f.	הֶן *ou* ן	les, elles; d'elles.

On peut voir, en comparant ces deux listes, que les Affixes nominaux et verbaux ne diffèrent point entr'eux dans la Langue hébraïque, par la forme, mais seulement par le sens. Cependant je dois observer que l'on trouve assez généralement employés comme Affixes nominaux les plus simples de ces pronoms, tels que ִי, ךָ, וֹ, etc; et comme Affixes verbaux les plus composés, tels que נִי, כָה, הוּ; mais il s'en faut bien que ce soit une règle invariable.

Lorsque les Pronoms personnels אֲנִי, *je*, אַתָּה, *tu*, הוּא, *il*, etc. sont soumis à l'inflexion des articles, ce sont les Affixes nominaux qui

servent à en déterminer les divers mouvemens comme cela paraît dans l'exemple suivant :

Exemple de l'Inflexion pronominale.

		Singulier.		Pluriel.	
MOUVEMENT	*énonciatif*	אֲנִי	je, ou moi.	נַחְנוּ	nous.
	déterminatif	הָאָנֹכִי	moi! c'est moi.	הָאֲנַחְנוּ	nous! c'est nous.
	directif	לִי	à moi, vers moi.	לָנוּ	à nous, vers nous.
	extractif	מִנִּי : מִמֶּנִּי	de moi, par moi.	מִנּוּ : מִמֶּנּוּ	de nous, par nous.
	médiatif	בִּי : בְּדִי	en moi, avec moi.	בָּנוּ	en nous, avec nous.
	assimilatif	כִּי : כָּמוֹנִי	tel que moi.	כָּנוּ : כָּמוֹנוּ	tel que nous.
	conjonctif	וַאֲנִי	et moi.	וַנַחְנוּ	et nous.
	désignatif	אוֹתִי : אוֹתֵנִי	moi-même, le moi.	אוֹתָנוּ	nous-mêmes.

J'ai choisi, pour élever cet exemple, le Pronom de la première personne ; il suffira pour donner une idée de tous les autres. On observera que j'ai ajouté à la préposition את du mouvement désignatif le signe וֹ, parce que le génie hébraïque l'affectionne en ce cas, et dans quelques autres, pour donner plus d'importance à ce mouvement.

Les relations désignatives que j'ai fait connaître sous le nom de prépositions, se lient aux Affixes nominaux de la même manière que les articles. Voici quelques exemples de cette liaison.

אֵלַי : אֵלֶיךָ : אֲלֵיהֶם :	Envers moi, envers toi, envers eux.
אֶצְלוֹ : אִתּוֹ :	Chez lui ; ensemble lui.
בַּעֲדוֹ : בַּעֲדֵיהֶם	Pour lui ; pour eux.
עָלַי : תַּחְתַּי : עָדַי :	Sur moi ; sous moi ; jusqu'à moi.
עִמִּי : עִמְּךָ : עִמּוֹ :	Avec moi, avec toi, avec lui.

Les pronoms relatifs s'infléchissent par les articles et par les prépositions de la même manière que les noms. Je ne m'arrête point à donner des exemples particuliers de cette inflexion, qui n'a rien de

remarquable. J'aime mieux rapporter quelques phrases qui en fassent sentir l'emploi.

אֵלֶּה תּוֹלְדוֹת :	Ceux-ci sont les symboles des générations.
אֲשֶׁר עָשָׂה :	Qu'il avait fait.
אָנֹכִי יְהוָֹה אֱלֹהֶיךָ אֲשֶׁר.....	Je suis Jhôah, LUI-les Dieux à toi, qui.....
וְכֹל אֲשֶׁר :	Et tout ce qui... et tout ce que...
מַה־זֹּאת עָשִׂית :	Pourquoi as-tu fait cela?
מִי־אַתְּ : מִי־אֵלֶּה :	Qui es-tu? qui sont ceux-là?
מִי שְׁמֶךָ : מֶה קּוֹל :	Quel est ton nom? quelle est cette voix?
מֶה מִשְׁפַּט הָאִישׁ :	Quelle est la raison de cet homme?
מַה־טּוֹב וּמַה־נָּעִים :	Qu'il est bon! combien il est agréable!
מֶה־הָיָה לּוֹ :	Que lui est-il arrivé?
בַּת־מִי אַתְּ :	La fille de qui es-tu?
לְמִי הַנַּעֲרָה הַזֹּאת :	A qui est la jeune fille que voilà?
לָמָּה לִּי : עַל־מֶה :	Pourquoi à moi? sur quoi?
עַל־מַה שָּׁוְא :	Sur quelle futilité.
הִנְנִי : הִנֵּנוּ : כֻּלָּנוּ : כֻּלְּכֶם :	Me voici : nous voici : nous tous : eux tous.
כָּזֶה : כָּהֵנָּה :	Comme celui-ci ; comme celle-là.
כָּזֶה וְכָזֶה :	Comme ceci et comme cela.
בָּזֶה : בָּאֵלֶּה :	Dans celui-ci : dans ceux-là.

Le relatif אֲשֶׁר de l'emploi duquel je viens de rapporter quelques exemples a cela de particulier qu'il fournit une sorte d'article pronominal dont l'usage est assez commun.

Cet article, le seul de son espèce, se réduit au caractère ש, et renferme en cet état toutes les propriétés du signe qu'il représente. Placé à la tête des noms ou des verbes, il y porte toute la force du mouvement relatif. Quelquefois en se réunissant à l'article directif ל, il forme la proposition pronominale של, qui participe alors aux idées de relation et de direction renfermées dans les deux signes qui la composent.

Il est bien important, en étudiant l'hébreu, d'avoir présens à la

mémoire les articles dont j'ai parlé plus haut, et celui dont j'entretiens en ce moment le Lecteur; car les hébraïsans, en les confondant sans cesse avec les noms qu'ils infléchissent, ont singulièrement corrompu le sens de plusieurs passages. Voici quelques exemples qui pourront faciliter l'intelligence de l'article pronominal dont il sagit ici.

עַד שֶׁקַּמְתִּי :	Jusqu'à tant que je fusse opposé, constitué en force.
שֶׁהָיָה לָנוּ : שֶׁלִּי :	Qui fut pour nous? qui, pour moi?
שֶׁאַתָּה : שֶׁהוּא : שֶׁיְּהוָה :	A qui tu : à qui lui : à qui Jhôah....
שֶׁכָּכָה : בְּשַׁגַּם :	A qui semblable? dans quoi aussi?
שַׁלָּמָה :	Quoi donc? quel est le pourquoi (la cause).
שֶׁאָהֲבָה..... שֶׁיָּרַד....	Ce qu'elle aima.... ce qu'il descendit....
שֶׁעָבַרְתִּי....	Ce que je parcourus.....
כְּנַף־הַמְּעִיל־שֶׁל־שָׁאוּל :	L'aile de la tunique qui était à Saül.
מִשׁ לָנוּ :	De ce qui est à nous.
בְּשֶׁלְּמִי הָרָעָה :	Dans ce qui est le pourquoi (la cause) du mal.

§. III.

Emploi des Affixes.

Examinons maintenant l'emploi des Affixes nominaux avec les Noms : nous examinerons plus loin celui des Affixes verbaux avec les Verbes. Ces Affixes se placent ainsi que je l'ai dit, sans intermédiaire, à la suite des Noms, pour en exprimer la dépendance ou la possession à l'égard d'une des trois personnes pronominales. Il est essentiel de se rappeler ici ce que j'ai enseigné en parlant de la construction ; car tout Nom qui peut devenir constructif, le devient en se joignant à l'Affixe.

Ainsi, parmi les Noms masculins qui ne se terminent point par ה, trois seulement prennent le caractère י, au constructif singulier, savoir: אבי, *le père*, אחי, *le frère*, et חמי, *le beau-père*, les autres restent inflexibles :

Ainsi, parmi les masculins et les féminins, tous ceux qui se terminent par ה, ou qui ont reçu ce caractère comme article emphatique, changent au singulier ce caractère en ת.

Ainsi, tous les masculins terminés au pluriel en ים, perdent le caractère ם en devenant constructifs : il en est de même au duel pour les deux genres.

Ainsi, généralement, mais d'une manière moins irrésistible, les féminins dont le pluriel se forme en ות, ajoutent י à cette syllabe finale, en prenant l'Affixe nominal.

Ceci entendu, je pase aux exemples.

Masculin singulier { *énonciatif* / *constructif* } דָבָר le discours.

Personnes du singulier.	1	*mas.* / *fém.*	דְבָרִי	le discours à moi, mon discours.
	2	*mas.*	דְבָרְךָ	le discours à toi-homme, le discours tien, ton discours.
		fém.	דְבָרֵךְ	le discours à toi-femme, le discours tien, tou discours.
	3	*mas.*	דְבָרוֹ	le discours à lui, le discours sien, sou discours.
		fém.	דְבָרָהּ	le discours à elle, le discours sien, son discours.
Personnes du pluriel.	1	*mas.* / *fém.*	דְבָרֵנוּ	le discours à nous, notre discours.
	2	*mas.*	דְבַרְכֶם	le discours à vous-hommes, votre discours.
		fém.	דְבַרְכֶן	le discours à vous-femmes, votre discours.
	3	*mas.*	דְבָרָם	le discours à eux, leur discours.
		fém.	דְבָרָן	le discours à elles, leur discours.

Masculin pluriel { *énonciatif* דְבָרִים / *constructif* דִבְרֵי } les discours.

Personnes du singulier.	1	*mas.* / *fém.*	דְבָרַי	mes discours (*a*).
	2	*mas.*	דְבָרֶיךָ	tes discours.
		fém.	דְבָרַיִךְ	
	3	*mas.*	דְבָרָיו	ses discours.
		fém.	דְבָרֶיהָ	
Personnes du pluriel.	1	*mas.* / *fém.*	דְבָרֵינוּ	nos discours.
	2	*mas.*	דִבְרֵיכֶם	vos discours.
		fém.	דִבְרֵיכֶן	
	3	*mas.*	דִבְרֵיהֶם	leurs discours.
		fém.	דִבְרֵיהֶן	

(*a*) Il m'a paru inutile de répéter, comme au singulier, *le discours*, *à moi*, *à toi*, *à lui*, *à elle*, etc.

Féminin singulier { *énonciatif* צָרָה / *constructif* צָרַת } la détresse.

Personnes du singulier.	1	*mas.* / *fém.*	צָרָתִי	la détresse à moi, ma détresse.
	2	*mas.*	צָרָתְךָ	la détresse à toi-homme, la détresse tienne, ta détresse.
		fém.	צָרָתֵךְ	la détresse à toi-femme, la détresse tienne, ta détresse.
	3	*mas.*	צָרָתוֹ	la détresse à lui, la détresse sienne, sa détresse.
		fém.	צָרָתָהּ	la détresse à elle, la détresse sienne, sa détresse.
Personnes du pluriel.	1	*mas.* / *fém.*	צָרָתֵנוּ	la détresse à nous, notre détresse.
	2	*mas.*	צָרַתְכֶם	la détresse à vous-hommes, votre détresse.
		fém.	צָרַתְכֶן	la détresse à vous-femmes, votre détresse.
	3	*mas.*	צָרָתָם	la détresse à eux, leur détresse.
		fém.	צָרָתָן	la détresse à elles, leur détresse.

Féminin pluriel { *énonciatif* צָרוֹת / *constructif* צָרוֹתֵי } les détresses.

Personnes du singulier.	1	*mas.* / *fém.*	צָרוֹתַי	mes détresses.	Personnes du pluriel.	1	*mas.* / *fém.*	צָרוֹתֵינוּ	nos détresses.
	2	*mas.*	צָרוֹתֶיךָ	tes détresses.		2	*mas.*	צָרוֹתֵיכֶם	vos détresses.
		fém.	צָרוֹתַיִךְ				*fém.*	צָרוֹתֵיכֶן	
	3	*mas.*	צָרוֹתָיו	ses détresses.		3	*mas.*	צָרוֹתֵיהֶם	leurs détresses.
		fém.	צָרוֹתֶיהָ				*fém.*	צָרוֹתֵיהֶן	

Masculin ou féminin, duel { *énonciatif* עֵינַיִם / *constructif* עֵינֵי } les yeux.

Personnes du singulier.	1	*mas.* / *fém.*	עֵינַי	mes yeux.	Personnes du pluriel.	1	*mas.* / *fém.*	עֵינֵינוּ	nos yeux.
	2	*mas.*	עֵינֶיךָ	tes yeux.		2	*mas.*	עֵינֵיכֶם	vos yeux.
		fém.	עֵינַיִךְ				*fém.*	עֵינֵיכֶן	
	3	*mas.*	עֵינָיו	ses yeux.		3	*mas.*	עֵינֵיהֶם	leurs yeux.
		fém.	עֵינֶיהָ				*fém.*	עֵינֵיהֶן	

Les noms, soit masculins soit féminins, qui prennent le nombre

commun ou duel, suivent au singulier l'un des exemples précédens selon leur genre.

Les anomalies relatives à la voyelle vague marquée par la ponctuation chaldaïque sont encore considérables ; mais elles sont de nul effet, et ne doivent pas arrêter un moment. La seule remarque un peu importante à faire, c'est que souvent l'Affixe de la troisième personne du masculin se trouve être pour le singulier הוּ ou מוֹ en place de וֹ et au pluriel encore מוֹ en place de ם, ou de הֶם : en sorte qu'on pourrait trouver דְּבָרֵהוּ ou דְּבָרָמוֹ *son discours*, et דְּבָרֵימוֹ *ses discours* ou *leurs discours ;* ou bien צָרָתֵהוּ ou צָרָתָמוֹ, *sa détresse*, et צָרוֹתֵימוֹ *ses détresses* ou *leurs détresses*. Au reste il semble que l'Affixe הוּ soit affecté au genre emphatique et l'Affixe מוֹ, à la poésie.

CHAPITRE VII.

Du Verbe.

§. I.

Du Verbe absolu, et des Verbes particuliers.

Si dans le cours de cette Grammaire, j'ai été forcé pour me faire entendre de parler souvent des verbes au pluriel, il ne faut point croire pour cela que j'aie oublié mon principe fondamental, qu'il n'existe qu'un seul Verbe : principe que je crois inébranlable. Les verbes dont j'ai parlé au pluriel n'ont jamais dû s'entendre que des noms pénétrés, et pour ainsi dire *verbalisés* par le Verbe unique הוה, *être-étant*, dans lesquels il développe son influence avec plus ou moins de force et d'intensité. Oublions donc les fausses idées que nous aurions pu garder par habitude, d'une foule de verbes existans par eux-mêmes, et revenons à notre principe.

Il n'y a qu'un Verbe.

Les mots auxquels on donne ordinairement le nom de Verbes, ne sont que des substantifs animés par ce seul Verbe, et déterminés vers le but qui leur est propre : car c'est ici le cas d'observer que le Verbe, en communiquant aux noms la vie verbale qu'il possède, ne change point leur nature interne, mais qu'il ne fait que les rendre vivans de la vie dont ils recélaient en eux-mêmes les principes. Ainsi la flamme communiquée à toute substance combustible ne brûle pas seulement comme flamme, mais comme substance enflammée, bonne ou mauvaise, selon sa qualité intrinsèque.

Le Verbe unique dont je parle est formé en hébreu de manière à mériter l'attention du Lecteur. Son principe est la lumière représentée par le signe intellectuel ו; sa substance est la vie universelle et absolue représentée par la racine הה. Cette racine, comme je crois l'avoir déjà remarqué, ne sert jamais de nom ; car lorsqu'il s'agit de désigner la vie propre, ou pour mieux dire *l'existence*, que les hommes ne devraient jamais confondre avec *la vie*, la Langue hébraïque emploie la racine חי, où le caractère ח, apporte l'idée d'un effort quelconque, faisant équilibre entre deux puissances opposées. C'est au moyen de la lumière intellectuelle, caractérisée par le signe ו, que ce Verbe unique dispense sa force verbale aux noms, et les transforme en verbes particuliers.

Le Verbe en lui-même est immuable. Il ne connaît ni nombre ni genre ; il ne souffre aucune espèce d'inflexion. Il est même étranger aux formes, au mouvement et au temps, tant qu'il ne sort point de son essence absolue et que la pensée le conçoit indépendant de toute substance. הוה, *Être-étant*, appartient aussi bien au masculin qu'au féminin, au singulier qu'au pluriel, au mouvement actif qu'au mouvement passif ; il exerce la même influence sur le passé comme sur le futur ; il remplit le présent ; il est l'image d'une durée sans origine et sans terme : הוה *Être-étant*, remplit tout, comprend tout, anime tout.

Mais dans cet état d'immutabilité absolue, et d'universalité, il est incompréhensible pour l'homme. Tant qu'il agit indépendant de la substance, l'homme ne le saisit point. Ce n'est qu'à la faveur de la substance dont il se revêt qu'il se rend sensible. Dans ce nouvel état il perd son immutabilité. La substance dont il s'est revêtu lui transmet presque toutes ses formes ; mais ces formes mêmes, qu'il influence, acquièrent des modifications particulières, au travers desquelles un œil exercé distingue encore son inflexible unité.

Ces détails pourront paraître extraordinaires aux grammairiens peu accoutumés à voir ces sortes de spéculations trouver place dans leurs ouvrages ; mais je crois les avoir prévenus que c'était sur la Grammaire

Hébraïque que j'écrivais et non sur aucun autre de leur domaine. S'ils jugent que ma méthode leur soit applicable, comme je le pense peut-être, ils pourront l'adopter; s'ils ne le jugent pas, rien ne les empêche de suivre leur routine.

Poursuivons toujours. Comme le Verbe הוה, n'a pu lui-même se manifester qu'à la faveur de la substance qu'il a revêtue, il a participé à ses formes. Ainsi donc toutes les fois qu'il paraît dans le discours, c'est avec les attributions d'un verbe particulier et soumis aux mêmes modifications. Or, les modifications qu'éprouvent les verbes particuliers, ou plutôt les noms facultatifs élevés à la vie verbale, sont au nombre de quatre principales, résultant, en hébreu, de la Forme, du Mouvement, du Temps, et de la Personne.

J'exposerai plus loin quelles sont ces quatre modifications et de quelle manière elles agissent sur les verbes; il est essentiel d'examiner avant tout comment ces verbes sortent des racines primitives, ou des noms dérivés, à la faveur du Verbe unique qui les anime.

Si nous considérons le Verbe unique הוה, *Être-étant*, comme un verbe particulier, nous verrons clairement que ce qui le constitue tel est le signe intellectuel ו dans lequel l'esprit verbal paraît résider tout entier. La racine הה, abandonnée à elle-même, n'offre plus qu'une exclamation vague, une sorte d'expiration, qui lorsqu'elle signifie quelque chose, comme dans la langue chinoise, par exemple, se borne à peindre l'haleine, son exhalaison, sa chaleur, et quelquefois la vie que cette chaleur suppose; mais alors le son vocal *ô* ne tarde pas à s'y manifester, ainsi qu'on peut le voir dans *hô*, *houô*, *hôé*, racines chinoises qui expriment toutes les idées de chaleur, de feu, de vie, d'action et d'être.

Cela bien senti, et le signe ו étant constitué, selon le génie de la Langue hébraïque, symbole du Verbe universel, il est évident qu'en le transportant dans une racine ou dans un composé quelconque de cette Langue, cette racine ou ce composé participeront à l'instant à la nature verbale : or c'est ce qui arrive sans la moindre exception.

Je réclame un peu d'attention. Nous avons vu en traitant particulièrement du signe, que celui dont je parle, se présentait sous deux nuances distinctes, premièrement comme signe convertible universel ו, et secondement comme signe lumineux וֹ : ces deux nuances sont également employées dans la formation des Verbes. Je me souviens d'en avoir déjà dit un mot en traitant des facultatifs, dans la seconde section du chapitre V. J'y renvoie pour tout ce qui regarde cette espèce de noms. Il ne s'agit ici que des Verbes.

Celui des facultatifs dont le génie hébraïque fait découler l'action verbale, est le facultatif fini. Voici de quelle manière.

On sait que ce facultatif se forme des racines par l'insertion du signe וּ, entre les deux caractères qui la composent, comme שום *être-posé* גול *être-exhaussé;* et des noms composés, par l'insertion de ce même signe entre les deux derniers caractères de ces noms, comme רָגוּז *être-mu*, מָלוּךְ *être-régi.*

Maintenant si nous prenons le facultatif fini sortant de la racine, il nous suffira d'une simple abstraction de la pensée pour en faire un Verbe dans cette espèce d'état originel que les grammairiens appellent *Infinitif*, je ne sais trop pourquoi; et que j'appelle, moi, *nominal*, parce qu'il se laisse encore gouverner par les articles, et se plie à tous les mouvemens de l'inflexion nominale. Et quant au facultatif fini sortant des composés, nous en ferons un Verbe nominal, en éclairant le signe וּ, c'est-à-dire en le remplaçant par le signe וֹ, comme l'exemple suivant va le rendre sensible.

Racine	קם	: toute idée de substance, et de consolidation matérielle.
Facultatif fini	קוּם	: être consolidé.
Verbe nominal	קוֹם	: l'action de consolider.
Composé	רֶגֶז	: mouvement physique ou moral; une émotion.
Facultatif fini	רָגוּז	: être mu, ou ému.
Verbe nominal	רְגוֹז	: l'action de mouvoir, ou d'émouvoir.

Il est bon d'observer que le signe ו s'éclaire quelquefois pour former le Verbe sortant de la racine, comme dans מוט *remuer*, et dans quelques autres. Quant aux Verbes nominaux sortant des composés, la règle est sans exceptions à cet égard. Si la ponctuation chaldaïque remplace ce signe par les points *cholem* ou *kametz*, ces points ont alors la même valeur, et cela suffit. Cet abus qui favorisait la paresse des copistes était inévitable.

§. II.

Trois espèces de Verbes particuliers.

Je n'ai pas besoin, je pense, de faire remarquer l'effet du signe convertible, qui s'insinuant au sein des racines primitives, les fait passer de l'état de nom à celui de Verbe ; et qui s'éclairant ou s'éteignant tour-à-tour, et variant de place dans les substantifs composés, y porte le sentiment d'une action continue ou finie, et pour ainsi dire y fixe la vie verbale, par la formation successive des deux facultatifs et du Verbe nominal. Je dois croire qu'il n'est pas un seul de mes Lecteurs, parvenu à ce point de ma Grammaire, qui ne soit frappé de ce développement admirable, et qui ne rejette avec dédain tout système tendant à faire de la parole un art mèchanique, une institution arbitraire.

Ah! si la parole était un art mèchanique, une institution arbitraire, comme l'ont avancé Hobbes, et avant lui Gorgias et les sophistes de son école, aurait-elle, je le demande, ces racines profondes, qui sortant d'une petite quantité de signes et se confondant d'un côté avec les élémens mêmes de la nature, jettent de l'autre ces immenses ramifications qui, colorées de tous les feux du génie, envahissent le domaine de la pensée, et semblent atteindre jusqu'aux limites de l'infini? Voit-on rien de semblable dans les jeux de hasard? Les institutions humaines, si parfaites qu'elles soient, ont-elles jamais cette marche progressive d'agrandissement et de force? Quel est l'ouvrage mèchanique qui, sorti de la main des hommes, puisse se comparer à cet orme altier dont le

tronc, surchargé maintenant de rameaux, dormait naguère enseveli dans un germe imperceptible? Ne sent-on point que cet arbre puissant, qui d'abord faible brin d'herbe, perçait à peine le sol qui en récelait les principes, ne peut, en aucune manière, être considéré comme la production d'une force aveugle et capricieuse; mais, au contraire, comme celle d'une sagesse éclairée et constante en ses desseins. Or la parole est cet arbre majestueux. Ainsi que lui, elle a son germe; ainsi que lui, elle jette ses racines, en petit nombre, dans une nature féconde dont les élémens sont inconnus; ainsi que lui, elle rompt ses liens, elle s'élève; elle échappe aux ténèbres terrestres; elle s'élance dans des régions nouvelles, où, comme lui, aspirant un élément plus pur, abreuvée d'une lumière divine, elle étend ses rameaux et les couvre de fleurs et de fruits.

Mais, peut-être, on m'objectera que ce rapprochement qui ne saurait m'être contesté pour l'hébreu, dont je démontre irrésistiblement les développemens successifs, se borne à cette Langue, et que ce serait en vain que je tenterais le même travail pour un autre. Je réponds à cela que cette objection, pour avoir quelque force, devrait être affirmative, comme ma preuve l'est, au lieu d'être négative; c'est-à-dire qu'au lieu de me dire que je ne ferais pas, il faudrait faire; il faudrait me démontrer, par exemple, que le français, le latin ou le grec, sont constitués de manière à ne pouvoir pas être ramenés à leurs principes, ou ce qui est la même chose, aux signes primordiaux sur lesquels repose la masse de mots qui les composent; chose que je nie absolument. L'analyse de ces idiomes, je le sais bien, est d'autant plus difficile qu'ils sont plus composés et plus éloignés de leur origine; mais pour être difficile, cette analyse n'est point impossible. Celle de l'hébreu, qui paraît aisée maintenant, grâce à la méthode que j'ai suivie, n'en était pas moins, avant cet esssai, l'écueil de tous les étymologistes. Cette Langue est très-simple, je l'avoue: elle offre de beaux résultats, je l'avoue encore; mais que serait-ce, si les raisons qui m'ont conduit à la choisir, m'avaient aussi bien poussé

vers le chinois ! quelle mine à exploiter ! et quel aliment pour la pensée !

Je reviens à la formation des Verbes hébraïques. J'ai démontré dans la précédente section que c'était par l'intermédiaire des facultatifs que le signe convertible ו, élevait le nom à la dignité du Verbe. Il est essentiel que nous examinions maintenant ce que le génie idiomatique ajoute à cette création.

Ce génie affectionne surtout les mots composés de trois caractères consonnans ; c'est-à-dire les mots qui s'élèvent sur une racine primitive gouvernée par un signe, ou sur deux racines contractées et formant deux syllabes. C'est même ce qui a fait croire long-temps aux étymologistes superficiels, et à ceux qui reçoivent les choses sans examen, que la langue des Hébreux était essentiellement bissyllabique, et que ses racines ne pouvaient être que de trois caractères. Erreur ridicule, qui en voilant l'origine des mots, en faisant confondre le signe auxiliaire et même l'article avec la racine même, a fini par corrompre le sens primitif, et par faire naître au milieu de l'hébreu, une sorte de jargon, tout différent de l'hébreu même.

Les racines primitives sont, dans toutes les langues possibles, d'une seule syllabe. Je ne saurais trop répéter cette vérité. Le génie idiomatique peut bien, comme dans l'hébreu, ajouter à cette syllabe, soit pour en modifier le sens, soit pour en renforcer l'expression ; mais il ne peut jamais la dénaturer. Lorsqu'à l'aide du signe convertible ו, le Verbe nominal se forme, ainsi que je l'ai dit, il se forme ou de la racine, comme on le voit dans שום, *ériger, poser, statuer ;* ou du substantif composé, ainsi que je l'ai dit de מלוך *régir :* mais on sent toujours, même dans le nominal מלוך la racine primitive, quand on est organisé pour la sentir, ou que des préjugés grammaticaux n'opposent pas un obstacle invincible à ce sentiment. Si le Lecteur curieux me demande ici quelle est cette racine, je lui dirai que c'est אך, que le signe expansif ל gouverne, conjointement avec celui de l'action extérieure et locale מ. Or לאך développe toute idée de légation, de fonction à laquelle

on se trouve lié, de vicariat, de mission, etc., ainsi le mot מלך *un Roi*, dont l'origine est étyopienne, signifie proprement un délégué, un envoyé absolu; un ministre chargé de représenter la divinité sur la terre. Ce mot a eu dans son origine le même sens que מלאך dont nous avons adopté la traduction greeque Ἄγγελος, *un Ange*.

Et que le Lecteur curieux de ces sortes de recherches remarque encore ceci, je le prie. La racine primitive AΓ, qui forme la base du mot grec Ἄγγελος, est exactement la même que la racine hébraïque אך, et développe comme elle les idées d'attachement et de légation. Cette racine appartient aussi bien à la langue des Celtes qu'à celle des Éthiopiens ou des Hébreux. Elle est devenue, en se nasalant, notre racine idiomatique ANG, dont les Latins, et généralement tous les peuples modernes, ont reçu les dérivés.

Mais pour reprendre le fil de mes idées, que cette digression étymologique vient de suspendre un moment, je répéterai que le génie hébraïque, qui affectionne singulièrement les mots de deux syllabes, laisse peu souvent le Verbe se former de la racine, sans y ajouter un caractère qui en modifie le sens, ou en renforce l'expression. Or, voici de quelle manière se fait cette adjonction, et quels sont les caractères spécialement consacrés à cet usage.

Cette adjonction est initiale ou terminative; c'est-à-dire que le caractère ajouté se place au commencement ou à la fin du mot. Lorsque l'adjonction est initiale, le caractère ajouté en tête de la racine est י ou נ; lorsqu'elle est terminative, c'est tout simplement le caractère final qui se double.

Prenons pour exemple le Verbe שום, que j'ai déjà cité. Ce Verbe deviendra, par le moyen de l'adjonction initiale ישום, ou נשום, et par le moyen de l'adjonction terminative שומם: mais alors non seulement le sens variera considérablement, et pourra recevoir des acceptions très-éloignées du sens primitif; mais la marche même de la conjugaison paraîtra irrégulière, à cause que les caractères ajoutés, l'ayant été après la formation du Verbe, ne tiendront pas d'assez près

à la racine, pour y rester inviolablement attachés durant tout le cours de la conjugaison : en sorte qu'on verra les hébraïsans, dépourvus de toute science étymologique, les prendre tantôt pour des Verbes radicaux, relativement au sens nouveau qu'ils offriront, et tantôt pour des Verbes irréguliers, relativement aux anomalies qu'ils éprouveront dans leurs modifications.

Mais la vérité est que ces Verbes ne sont ni des Verbes radicaux ni des Verbes irréguliers : ce sont des Verbes d'une espèce distincte et propre à la Langue hébraïque, des Verbes dont il faut connaître l'origine et la marche, afin de les distinguer dans le discours, et de leur assigner un rang dans la Grammaire. Je les nommerai Verbes *radicaux-composés*, comme gardant un milieu entre ceux qui sortent directement de la racine, et ceux qui se forment des substantifs dérivés.

Ainsi je reconnaîtrai trois espèces de Verbes sous le rapport de la conjugaison, savoir : les Verbes radicaux, les Verbes dérivés, et les Verbes radicaux-composés. Par les premiers, j'entendrai ceux qui se tirent de la racine et qui restent monosyllabiques, tels que שׂוּם, בּוּל, גּוּל etc. Par les seconds j'entendrai ceux qui dérivent d'un substantif déjà composé, et qui sont toujours bisyllabiques, tels que פְּקוֹד, רְגוֹז, מְלוֹךְ etc. Par les troisièmes enfin, j'entendrai ceux qui se forment par l'adjonction à la racine d'un caractère initial ou terminatif, et qui se présentent dans le cours de la conjugaison tantôt monosyllabiques et tantôt bisyllabiques, tels que יְשׂוֹם, נְשׂוֹם, שׂוֹמֵם etc.

§. III.

Analyse des Verbes nominaux : Inflexion verbale.

La signification des Verbes radicaux dépend toujours de l'idée attachée à la racine sur laquelle ils s'élèvent. Quand l'étymologiste a cette racine bien présente à la mémoire, il n'est guère possible qu'il puisse errer dans le sens du Verbe qui s'y développe. S'il sait bien, par exemple,

que la racine שם renferme l'idée générale d'une chose élevée, droite, remarquable, d'un monument, d'un nom, d'un signe, d'un lieu, d'un temps fixe et déterminé, il saura bien que le Verbe שום, qui s'en forme, doit exprimer l'action d'ériger, statuer, noter, nommer, désigner, placer, poser, etc.; suivant les circonstances où il se trouvera employé, soit au propre, soit au figuré.

Les Verbes radicaux-composés offrent, il est vrai, quelques difficultés de plus; car il faut joindre à la connaissance étymologique de la racine celle de l'adjonction initiale ou terminative; mais cela n'est point impossible. Le premier moyen d'y parvenir, après l'exploration de la racine, c'est de bien concevoir la sorte d'influence que cette même racine et le caractère qui lui est adjoint exercent mutuellement l'un sur l'autre; car leur action à cet égard est réciproque: c'est là la seule difficulté. La signification des caractères adjoints n'est nullement embarrassante. On doit savoir que les caractères י et נ expriment, en leurs qualités de signes, le premier une manifestation potentielle, une durée intellectuelle; et le second, une existence produite, dépendante et passive. En sorte qu'on peut admettre comme donnée générale, que l'adjonction י donnera à l'action verbale une force extérieure plus énergique et plus durable, un mouvement plus apparent et plus déterminé; tandis que l'adjonction נ, au contraire, rendra cette même action plus intérieure et plus enveloppée en la ramenant sur elle-même.

Quant à l'adjonction terminative, comme elle dépend de la duplication du signe final, elle tire aussi toute son expression de ce même signe, dont elle double l'activité. Je ne puis en parler sans connaître le signe qui sera doublé.

Mais prenons pour exemple de ces trois modifications la racine שׂם, que nous connaissons déjà dans son état de Verbe radical, et considérons-la comme Verbe radical-composé. En prenant ce Verbe שׂוּם, dans le sens de *poser*, qui est son acception la plus simple, nous trouverons que l'adjonction initiale, manifestant son action, lui donne dans יְשׂוּם, le sens d'*exposer*, de *poser en vue*, de *mettre en lieu éminent:* mais si ce

Verbe se présente dans un sens plus figuré, comme celui d'*élever,* nous verrons que l'adjonction initiale נ, ramenant son action en soi, lui fait signifier, *s'élever l'ame*, *s'inspirer*, *s'animer*, *se composer*, pour ainsi dire, l'*esprit des parties les plus élevées et les plus brillantes de la spiritualité universelle.*

Voilà pour les deux adjonctions initiales. Voici pour l'adjonction terminative ; cette adjonction se formant par la duplication du caractère final, il convient d'examiner ce caractère dans la racine שׁם. Or, ce caractère, considéré comme le signe de l'action extérieure, est employé ici en sa qualité de signe collectif. Mais ce signe qui tend déjà vivement à l'extension, et qui développe l'être dans l'espace infini, autant que sa nature le permet, ne peut être doublé sans arriver à ce terme où les extrêmes se touchent. Alors l'extension dont il est l'image se change en une dislocation, une sorte d'anéantissement de l'être, causé par l'excès même de son action expansive. Aussi le Verbe radical שׁוּם, qui se borne à signifier l'occupation d'une place distinguée, éminente, ne présente dans le radical composé שׁמֵם, que l'action de s'*étendre* dans le vide, de s'*égarer* dans l'espace, de *priver de consistance*, de *rendre désert*, de *délirer*, etc.

Ainsi doivent s'analyser les Verbes radicaux et radicaux-composés. Quant aux Verbes dérivés, leur analyse n'est pas plus difficile ; car, comme ils naissent pour l'ordinaire d'un substantif trilittéral, ils en reçoivent l'expression verbale. J'aurai un assez grand nombre d'occasions d'examiner ces sortes de Verbes dans le cours de mes notes sur la *Cosmogonie de Moyse*, pour pouvoir me dispenser de m'étendre ici d'avantage : cependant, pour ne laisser rien à désirer à cet égard au Lecteur qui me lit avec attention, je vais rapporter deux exemples.

Prenons deux Verbes d'une haute importance. בְּרוֹא *créer* et אֱמוֹר *parler*, *dire*, *déclarer*. La première chose que j'ai à faire, c'est de les rapporter l'un et l'autre aux substantifs dont ils dérivent ; ce qui est aisé en ôtant le signe וֹ, qui les verbalise. Le premier me présente dans ברא l'idée d'une production émanée, puisque בר signifie *un fils*, *un*

fruit extérieur; le second m'annonce dans אמר, *une déclaration, une chose mise en lumière*, puisque מאר signifie *un foyer lumineux, un flambeau.* Dans le premier, le caractère א est un signe de stabilité; dans le second, il n'est une transposition du milieu du mot au commencement pour lui donner plus d'énergie. Attachons-nous au premier.

Le mot בר, considéré comme racine primitive, ne signifie pas seulement *un fils*, mais développe l'idée générale de toute production émanée d'un être générateur. Les élémens en sont dignes de la plus haute attention. C'est d'une part le signe du mouvement propre ר réuni à celui de l'action intérieure ב. Le premier de ces signes, quand il est simplement vocalisé par la voyelle-mère א, comme dans אר, s'applique à l'élément principe, quel qu'il soit, et sous quelque forme qu'il puisse être conçu : principe éthéré, igné, aërien, aqueux ou terrestre. Le second de ces signes est le symbole paternel par excellence. Ainsi donc, l'élément principe, quel qu'il soit, mu par une force intérieure, générante, constitue la racine באר, d'où se forme le substantif composé בְרָא; et le Verbe que j'analyse ברוֹא : c'est-à-dire, *tirer d'un élément inconnu; faire passer du principe à l'essence; rendre même ce qui était autre; porter du centre à la circonférence; créer*, enfin.

Maintenant voyons le mot מאר. Ce mot s'appuie également sur la racine élémentaire אר; mais cette racine s'étant éclairée par le signe intellectuel ו est devenue אוֹר *la lumière*. Dans cet état, elle se revêt, non du signe paternel ב, comme dans le mot ברא, que je viens d'examiner, mais du signe maternel מ, image de l'action extérieure, afin de constituer le substantif מאר ou מאוֹר : aussi ce n'est plus une action intérieure et créatrice, mais une action extérieure et propageante, une *réflexion*; c'est-à-dire un foyer lumineux, un flambeau dispensant la lumière dont il a reçu le principe.

Telle est l'image de la parole. Telle est du moins l'étymologie du verbe hébraïque אֱמוֹר, qui veut dire *répandre au dehors ses lumières; déclarer sa pensée, sa volonté; parler*, etc.

Je viens d'enseigner comment se forment et s'analysent les Verbes;

voyons comment ils s'infléchissent à l'aide des relations désignatives que j'ai appelées articles. Cette inflexion donnera la preuve que ces verbes sont réellement nominaux, participant d'une part au nom dont ils dérivent par leur substance, et de l'autre au verbe absolu dont ils reçoivent la vie verbale.

MOUVEMENT	*énonciatif*	מְלוֹךְ	l'action de régner.
	déterminatif	הַמְּלוֹךְ	l'action même de régner, de l'action de régner.
	directif	לִמְלוֹךְ	selon l'action de régner; à régner, pour régner.
	extractif	מִמְּלוֹךְ	par l'action de régner; en régnant.
	médiatif	בִּמְלוֹךְ	en l'action de régner; en régnant.
	assimilatif	כִּמְלוֹךְ	conforme à l'action de régner, tout en régnant.
	conjonctif	וּמְלוֹךְ	et l'action de régner.
	désignatif	אֶת-מְלוֹךְ	l'action telle de régner; ce qui constitue l'action de régner.

J'ai une observation très-importante à faire sur cette inflexion verbale. Elle regarde l'article conjonctif ו. Cet article, qui, placé au-devant du Verbe nominal, n'exprime que le mouvement conjonctif, comme dans l'exemple ci-dessus, prend toute la force du signe convertible devant le temps futur ou passé de ce même Verbe, et change leur modification temporelle de telle sorte, que le temps futur devient passé, et que le temps passé prend tout le caractère du futur. Ainsi, par exemple, le futur יִהְיֶה *il sera*, change brusquement de signification en recevant l'article conjonctif ו, et devient le passé וַיִּהְיֶה *et il fut*: ainsi le passé הָיָה *il était*, perd également son sens originel en prenant le même article ו, et devient le futur וְהָיָה *et il sera*.

Il est impossible d'expliquer d'une manière satisfaisante cet idiomatisme hébraïque sans admettre la force intrinsèque du signe convertible universel ו, et sans en avouer l'influence dans ce cas.

Au reste, nous avons en français une relation adverbiale qui exerce une action à peu près semblable sur un temps passé qu'elle rend futur. Je ne me rappelle pas d'avoir vu cet idiomatisme singulier relevé par aucun grammairien. C'est la relation adverbiale *Si*. Je donne cet exemple au Lecteur, pour lui faire sentir de quelle manière un passé peut de-

venir futur sans que l'esprit soit choqué de la hardiesse de l'ellipse, et sans même qu'il y fasse attention. *J'étais* est assurément au passé; voyez-le devenir futur dans cette phrase : si *j'étais* dans dix ans au bout de mes travaux, que *je serais* heureux!

Le Verbe nominal participant, comme je viens de le dire, à deux natures, adopte également les affixes nominaux et verbaux. On trouve מְלוֹכִי et מַלְכֵנִי *l'action de régner à moi* (mon règne), ou *l'action de régir moi* (de me régir) : מְלוֹכוֹ et מַלְכֵהוּ *l'action de régner à lui* (son règne); ou *l'action de régir lui* (de le régir) : *etc.*

On sent bien qu'il n'y a que le sens de la phrase qui puisse indiquer si l'affixe ajouté est ici nominal ou verbal. C'est une amphibologie que les écrivains hébreux auraient pu facilement éviter en distinguant les affixes nominaux des verbaux. Mais il semble que, puisqu'ils ne l'ont pas fait, pouvant le faire, le défaut qui résultait de ce mélange était peu sensible, et n'entraînait que de légers inconvéniens.

Voici un exemple des affixes verbaux et nominaux réunis au Verbe nominal. J'ai suivi la ponctuation chaldaïque, qui toujours esclave de la prononciation vulgaire, affecte dans cette occasion de remplacer le signe verbal ְ, par le point-voyelle incertain, nommé *sheva.*

Personnes du singulier.			L'action de		la visitation
	1	*masculin* / *féminin*	me visiter,	פְּקְדִי *ou* פְּקְדֵנִי	à moi.
	2	*masculin*	te visiter...	פְּקְדְךָ.........	à toi-homme.
		féminin		פְּקְדֵךְ.........	à toi-femme.
	3	*masculin*	le visiter,	פְּקְדוֹ *ou* פְּקְדֵהוּ	à lui.
		féminin.	la visiter.	פְּקְדָה *ou* פְּקְדֵנָּה	à elle.

Personnes du pluriel.			L'action de		la visitation
	1	*masculin* / *féminin*	nous visiter,	פְּקְדֵנוּ	à nous.
	2	*masculin*	vous visiter	פְּקְדְכֶם.......	à vous-hommes.
		féminin		פְּקְדְכֶן........	à vous-femmes.
	3	*masculin*	les visiter..	פְּקְדָם.........	à eux.
		féminin.		פְּקְדָן.........	à elles.

CHAPITRE VIII.

Des modifications du Verbe.

§. I.

La Forme et le Mouvement.

J'ai parlé dans le chapitre précédent du Verbe absolu, des verbes particuliers qui en émanent, et des diverses espèces de ces verbes. J'ai annoncé que ces verbes étaient soumis à quatre modifications : la Forme, le Mouvement, le Temps et la Personne. Je vais faire connaître la nature de ces modifications; ensuite je donnerai des modèles des conjugaisons pour toutes les espèces de verbes de la Langue hébraïque : car je conçois autant de différentes conjugaisons que j'ai conçu d'espèces de verbes, savoir : la Conjugaison radicale, la Conjugaison dérivée, et la Conjugaison radicale-composée. Je ne sais pas pourquoi les hébraïsans ont traité d'irrégulières, la première et la troisième de ces conjugaisons; tandis qu'il est évident que l'une d'elles, la radicale, est le type de toutes les autres, et particulièrement de la dérivée qu'ils ont choisie pour leur modèle, par une suite de l'erreur ridicule qui plaçait le verbe trilittéral au premier rang étymologique.

Je commence par exposer ce qu'on doit entendre par la forme du Verbe, et par le mouvement qui en est inséparable.

J'appelle forme verbale cette sorte de modification au moyen de laquelle les verbes hébraïques déploient une expression plus ou moins forte, plus ou moins directe, plus ou moins simple ou composée. Je compte quatre formes verbales : la Positive, l'Intensitive, l'Excitative et la Forme réfléchie ou réciproque.

Le Mouvement est actif ou passif. Il est inhérent à la forme ; car sous quelque modification que le Verbe paraisse, il est indispensable qu'il présente une action active ou passive ; c'est-à-dire une action qui s'exerce du dedans au dehors, par un agent sur un objet, ou qui soit exercée du dehors au dedans par un objet sur un agent. *On aime*, ou l'*on est aimé; on voit*, ou l'*on est vu*, etc.

Les Verbes auxquels les grammairiens modernes ont donné le nom assez vague de *verbes neutres*, et qui paraissent, en effet, n'être ni actifs ni passifs, tels que *dormir, marcher, tomber*, etc. sont des Verbes, non qui réunissent les deux Mouvemens, comme le croyait Harris (*a*), parce que cette définition ne convient qu'à la forme réfléchie ; mais des Verbes où l'action verbale elle-même se saisit de l'agent, et le suspend entre les deux Mouvemens, le rendant objet sans lui rien ôter de sa faculté d'agent. Ainsi, quand on dit : *je dors, je marche, je tombe* ; c'est comme si l'on disait : *je me suis livré à l'action de dormir, de marcher, de tomber, qui s'exerce maintenant elle-même sur moi.* Loin d'avoir appelé ces Verbes *neutres*, c'est-à-dire étrangers au Mouvement actif et passif, les grammairiens auraient dû les nommer *superactifs;* car ils dominent sur le Mouvement actif, ainsi qu'on peut en avoir la preuve, en examinant qu'il n'est pas un seul Verbe actif qui, par une abstraction de la pensée, étant pris dans un sens général, indépendant de tout objet, ne puisse prendre le caractère des Verbes dont il s'agit. Quand on dit, par exemple, l'*homme aime, hait, veut, pense*, etc.: les Verbes *aimer, haïr, vouloir, penser*, sont réellement *superactifs ;* c'est-à-dire que l'action verbale qu'ils expriment domine l'agent, et suspend en lui le Mouvement actif, sans le rendre passif en aucune manière.

Mais sortons de la Grammaire française qui n'est point de mon domaine, et rentrons dans celle des Hébreux, où j'ai assez dit que je voulais me renfermer. Il est inutile d'y p[illegible]ouvement superactif,

(*a*) *Hermès*, L. I. C. 9.

que tous les Verbes y peuvent prendre, que tous y peuvent quitter, et qui d'ailleurs ne diffère en rien du Mouvement actif pour la marche caractéristique. Bornons-nous aux deux Mouvemens dont j'ai parlé d'abord, et voyons comment ils se caractérisent selon la forme à laquelle ils sont inhérens.

J'appelle *positive* la première des quatre Formes des Verbes hébraïques C'est celle où l'action verbale, active ou passive, s'énonce simplement et selon sa nature originelle. Le Mouvement passif s'y distingue de l'actif, au moyen des deux caractères נ et ה; le premier, qui est le signe de l'être produit, gouverne le facultatif continu; le second, qui est celui de la vie, gouverne le Verbe nominal. Ainsi on trouve, pour le Mouvement actif קום ou קם *être consolidant*, קום *l'action de consolider;* et pour le Mouvement passif נקום *étant consolidé*, הקום *l'action d'être consolidé.*

La seconde forme est celle que je nomme *intensitive*, à cause de l'intensité qu'elle ajoute à l'action verbale. Nos Langues modernes, qui en sont privées, y suppléent par le concours des modificatifs. Cette Forme qui devait avoir une grande force dans la bouche de l'orateur, lorsque l'accent de la voix en pouvait rendre l'expression avec énergie, est très-difficile à distinguer aujourd'hui dans l'écriture, surtout depuis que la ponctuation chaldaïque a substitué à la voyelle-mère י, placée après le premier caractère du Verbe, le point imperceptible appelé *ĉhirek.* Le seul moyen qui reste pour connaître cette Forme, est le redoublement du second caractère verbal, lequel se notant malheureusement encore par l'insertion du point intérieur, ne frappe guère davantage que le point *ĉhirek.* Les rabbins, ayant reconnu cet inconvénient, ont pris le parti très sage de rendre à la voyelle-mère י la place qui lui a été ravie par ce dernier point. Il serait peut-être prudent de les imiter. Car cette Forme, qui est de la dernière importance dans les livres de Moyse, n'a presque jamais été sentie par ses traducteurs. Le facultatif actif et passif y est gouverné par le caractère מ, signe de l'action extérieure, et le deuxième caractère y est également doublé

dans l'un et l'autre Mouvement ; mais dans le Mouvement actif, le Verbe nominal adopte la voyelle-mère י, ou le point *chirek*, après le premier caractère ; et dans le Mouvement passif, il prend en place la voyelle-mère וּ, ou le point *kibbutz*. On trouve pour le Mouvement actif מְפַקֵּד *être-visitant, inspectant avec assiduité* : פִּיקֵּד ou פַּקֵּד *l'action de visiter*, etc. ; et pour le Mouvement passif מְפֻקָּד *étant visité, inspecté avec assiduité, avec soin* : פּוּקַּד ou פֻּקּוֹד *l'action d'être visité*, etc.

Je qualifie la troisième forme du nom d'*Excitative*, afin de faire entendre autant que je le puis, par un seul mot, l'espèce d'excitation qu'elle opère dans l'action verbale, en transportant cette action hors du sujet qui agit sur un autre qu'il est question de faire agir. Cette Forme est d'un grand effet dans la Langue de Moyse. Elle a heureusement un caractère que le point chaldaïque n'a jamais pu suppléer, et qui la fait aisément reconnaître : c'est le signe de la vie ה, qui gouverne le Verbe nominal dans les deux Mouvemens. On trouve pour le Mouvement actif מֵקִים *faisant être consolidant* ; הָקֵם ou הָקִים *l'action de faire consolider* : et pour le Mouvement passif מוּקָם *faisant être consolidé* ; הוּקַם *l'action d'être fait consolider*.

La quatrième Forme, enfin, est celle que je nomme *réciproque* ou *réfléchie*, à cause qu'elle rend l'action verbale réciproque, ou qu'elle la réfléchit sur le sujet même qui agit. On la reconnaît facilement au moyen de la syllabe caractéristique הִת composée de signes réunis de la vie et de la réciprocité. Le second caractère du Verbe se double dans cette Forme comme dans l'intensitive, dont elle conserve ainsi toute l'énergie. Les deux Mouvemens s'y réunissent aussi en un seul, pour indiquer que l'agent qui fait l'action devient l'objet de son action même. On trouve pour le facultatif continu מִתְפַּקֵּד *se visitant, s'entre-visitant, se faisant visiter* ; הִתְפַּקֵּד l'action de *se visiter* ou de *s'exciter soi-même à visiter*.

J'entrerai dans quelques nouveaux détails à l'égard de ces quatre Formes, en donnant les modèles des conjugaisons.

§. II.

Le Temps.

Ainsi se modifient les verbes hébraïques sous le rapport de la forme et du mouvement. J'espère qu'un Lecteur attentif n'aura pas manqué de remarquer avec quelle constante fécondité se développent les principes que j'ai annoncés être ceux de la langue de Moyse en particulier, et ceux de toutes les langues, en général; j'espère qu'il n'aura pas vu sans quelque intérêt le signe, après avoir fourni la matière du nom, devenir la substance même du Verbe, et présider à ses modifications. Car, qu'il examine avec soin ce qui vient d'être exposé, deux mouvemens se réunissent à quatre formes. Un de ces mouvemens est passif, et dès son origine, il se distingue principalement de l'actif par le signe de l'être produit. La forme est-elle intensitive, c'est le signe de la durée et de la manifestation qui la constitue: est-elle excitative, c'est le même signe réuni à celui de la vie: est-elle réfléchie, c'est le signe de ce qui est réciproque et mutuel qui se présente. Tout cela s'enchaîne avec une régularité que je crois difficile d'attribuer au hasard.

Passons maintenant aux modifications diverses que les verbes hébraïques éprouvent sous le rapport du Temps. Si je voulais, avant de voir quelles sont ces modifications, examiner, comme Harris et quelques autres grammairiens (*a*), la nature de cet être incompréhensible qui les cause, le Temps, quelle peine n'éprouverais-je pas pour développer des idées inconnues, que je ne pourrais appuyer sur rien de sensible! car comment le Temps pourrait-il affecter nos organes matériels, puisque *passé*, il n'est plus; que *futur*, il n'est pas; que *présent*, il est renfermé dans un instant indivisible? Le Temps est une énigme indéchiffrable pour quiconque se renferme dans le cercle des sensations; et cependant les sensations seules lui donnent une existence relative. Si elles n'existaient pas, que serait-il?

(a) *Hermès*, L. I, Ch. 7.

Ce qu'il est une mesure de la vie. Changez la vie, et vous changerez le Temps. Donnez un autre mouvement à la matière, et vous aurez un autre espace. L'espace et le Temps sont des choses analogues. Là, c'est la matière qui se meut; ici, c'est la vie. L'homme, être intelligent et sensible, connaît la matière par ses organes corporels, mais non pas par ceux de son intelligence; il a le sentiment intellectuel de la vie, mais il ne la saisit pas. C'est pourquoi l'espace et le Temps, dont il paraît si voisin, lui restent inconnus. Pour les connaître, il faudrait éveiller chez lui une troisième faculté qui, s'appuyant à la fois et sur les sensations et sur le sentiment, et s'éclairant à la fois des lumières physiques et mentales, en réunît en elles les facultés séparées. Alors un nouvel univers se dévoilerait à ses yeux; alors il sonderait les profondeurs de l'espace, il saisirait l'essence fugitive du Temps; il se connaîtrait dans sa double nature.

Que si l'on venait à me demander si cette troisième faculté existe, si même elle peut exister, je dirais que c'est elle que Socrate appelait *la Science*, et à laquelle il attribuait la puissance de la vertu.

Mais, quelque soit enfin le Temps, je ne me suis arrêté un moment sur sa nature, et je n'en ai fait sentir la profonde obscurité, que pour donner à entendre que tous les peuples, ne l'ayant point envisagé de la même manière, ne pouvaient pas en avoir éprouvé les mêmes effets. Aussi il s'en faut bien que, dans tous les idiômes, les verbes se soient pliés au même nombre de *Temps*, et surtout que le génie idiomatique leur ait assigné les mêmes limites.

Les Langues modernes de l'Europe sont fort riches à cet égard, mais elles doivent cette richesse, d'abord au grand nombre d'idiômes dont elles ont recueilli les débris, et dont elles se sont insensiblement composées; ensuite à la marche de l'esprit de l'homme, dont les idées, s'accumulant avec les siècles, s'épurent de plus en plus par le frottement, et se développent en perfectibilité. C'est une chose digne de remarque, et qui tient de très près à l'histoire du genre humain, que les langues du Nord de l'Europe, celles d'où dérivent ces idiômes aujourd'hui

si riches en modifications temporelles, n'avaient à leur origine que deux Temps simples, le *présent* et le *passé* : elles manquaient de futur; tandis que les langues de l'Asie occidentale, qui paraissent originaires de l'Afrique, manquaient de présent, n'ayant également que deux Temps simples, le *passé* et le *futur*.

Les grammairiens modernes qui ont abordé la question délicate du nombre des Temps que possède la Langue française, l'une des plus variées de l'Europe et du monde, à cet égard, ont été fort loin d'être d'accord. Les uns n'en ont voulu reconnaître que cinq, ne comptant au nombre des Temps vrais, que les Temps les plus simples, comme *j'aime, j'aimai, j'aimais, j'aimerai, j'aimerais;* et ne considérant les autres que comme des nuances temporelles. L'abbé Girard a poussé le nombre des Temps jusqu'à huit; Harris, jusqu'à douze; et Beauzée, jusqu'à vingt. Ces écrivains, au lieu d'éclaircir cette matière, l'ont embrouillée de plus en plus. Ils ont fait comme ces peintres qui, ayant devant eux une palette chargée de couleurs, au lieu de s'instruire eux-mêmes ou d'instruire les autres, de leur usage et de la meilleure manière de les mélanger, s'amuseraient à disputer sur leur nombre et leur rang.

Il y a trois couleurs principales dans la lumière, comme trois Temps principaux dans le Verbe. L'art du peintre consiste à savoir distinguer ces couleurs principales, *bleu, rouge* et *jaune*, des couleurs médianes, *violet, aurore* et *vert;* et ces couleurs médianes des couleurs composées et des nuances infinies qui peuvent naître de leurs mélanges. La parole est un moyen de peindre la pensée. Les Temps du Verbe sont les lumières colorées du tableau. Plus la palette verbale est riche en nuances, et plus un peuple donne l'essor à son imagination. Chaque écrivain fait de cette palette un usage conforme à son génie. C'est dans la manière délicate de composer les nuances, et de les mélanger, que les peintres et les écrivains se distinguent également.

On sait bien que les peintres antiques ignoraient l'art des nuances et des demi-teintes. Ils employaient les couleurs primitives sans les mélanger. Un tableau composé de quatre couleurs passait pour un

miracle de l'art. Les couleurs de la parole n'étaient pas plus variées. Ces nuances de la lumière verbale, que nous appelons Temps composés, étaient inconnues. Les Hébreux n'étaient pas à cet égard plus pauvres que les Éthiopiens et les Égyptiens renommés par leur sagesse; les Assyriens, fameux par leur puissance; les Phéniciens, connus par leurs vastes découvertes et leurs colonies; les Arabes enfin, dont on ne peut contester la haute antiquité: les uns et les autres n'avaient, à proprement parler, que deux Temps verbaux: le *futur* et le *passé*.

Mais il faut bien se garder de croire que dans ces langues antiques, et dans l'hébreu surtout, ces deux Temps fussent aussi déterminés, aussi tranchans qu'ils le sont devenus depuis dans nos idiômes modernes, ni qu'ils signifiassent précisément ce qui fut ou ce qui doit être, comme nous l'entendons par, *Il a été*, *Il sera;* les modifications temporelles הָיָה et יִהְיֶה, expriment en hébreu, non une rupture, une solution de continuité temporelle, mais une durée continue, réunissant, sans la moindre interruption, le point le plus extrême du passé à l'instant indivisible du présent; et cet instant indivisible au point le plus extrême du futur. En sorte qu'il suffisait d'une seule restriction de la pensée, d'une simple inflexion de la voix, pour fixer sur cette ligne temporelle, un point quelconque du passé au présent, ou du présent au futur, et pour obtenir ainsi à l'aide des deux mots הָיָה et יִהְיֶה les mêmes nuances que la Langue française acquiert à peine, à la faveur de toutes les combinaisons suivantes: *Je fus*, *J'avais été*, *J'ai été*, *J'étais*, *Je venais d'être*, *Je viens d'être*, *Je vais être*, *Je dois être*, *Je devrais être*, *Je serais*, *Je serai*, *J'aurais été*, *J'aurai été*.

C'est à dessein que, sur ce rayon temporel, composé de treize nuances, j'ai omis l'instant indivisible *Je suis*, qui fait la quatorzième, parce que cet instant n'est jamais exprimé en hébreu que par le pronom seul, ou par le facultatif continu, comme dans אָנֹכִי יְהוָֹה *Je suis Ihôah;* הִנְנִי מֵבִיא *me voici conduisant;* etc.

C'est à cause de cela, qu'on doit faire attention, dans une traduction correcte, de ne point rendre toujours le passé ou le futur hébraïques,

qui sont des Temps vagues, par des Temps définis. Il faut, avant tout, examiner l'intention de l'écrivain et la situation respective des choses. Ainsi, pour donner un exemple, quoique j'aie d'abord, pour me conformer à l'usage, rendu dans le mot à mot français, le Verbe בָּרָא du premier verset de la Cosmogonie de Moyse, par *il créa,* j'ai bien senti que ce verbe signifiait là, *il avait créé;* comme je l'ai exprimé dans la traduction correcte; car il est déterminé irrésistiblement à cette nuance antécédente par le Verbe הָיְתָה, *elle existait,* en parlant de la Terre, objet évident d'une création antérieure.

Outre les deux Temps dont je viens de parler, il existe encore en hébreu un troisième Temps, que j'appelle *transitif,* parce qu'il sert à transporter l'action du passé au futur, et qu'il participe ainsi à l'un et à l'autre Temps en leur servant de lien commun. Les grammairiens modernes l'ont improprement nommé *impératif.* Ce nom ne lui conviendrait qu'autant qu'on s'en servirait toujours pour commander; mais comme on l'emploie aussi souvent pour examiner, désirer, demander, et même pour supplier, je ne vois pas pourquoi on lui refuserait un nom qui conviendrait également à toutes ces affections et qui peindrait son action transitive.

§. III.

Formation des Temps verbaux, à l'aide des Personnes pronominales:

Après avoir ainsi fait connaître quelles sont les modifications des verbes hébraïques, relatives au Temps, il ne me reste qu'à dire comment elles se forment. Mais il est essentiel, avant tout, de rappeler ce qu'on doit entendre par les trois Personnes pronominales.

Lorsque j'ai traité des Relations nominales, connues sous la dénomination de pronoms personnels et relatifs, je ne me suis point arrêté à expliquer ce qu'on devait entendre par les trois Personnes pronominales, jugeant que c'était en parlant du Verbe, que ces détails seraient

plus convenablement placés, d'autant plus que mon dessein était de considérer *la Personne,* comme une des quatre modifications des verbes.

La Personne et le Temps sont aussi inséparables que la forme et le mouvement : jamais l'une ne paraît sans l'autre ; car il n'est pas plus possible de concevoir une Personne hors du Temps qu'une forme verbale étrangère au mouvement soit actif, soit passif.

Au moment où je conçus le dessein hardi de ramener la Langue hébraïque à ses principes constitutifs, en la faisant dériver tout entière du signe, je vis que le signe avait trois éléments naturels : la Voix, le Geste, et les Caractères tracés. Je me souviens de l'avoir dit, et je crois avoir assez fait entendre, en m'attachant aux caractères tracés, pour développer la puissance du signe, que je les considérais, non comme des figures quelconques, dénuées de vie et purement matérielles, mais comme les images symboliques et vivantes des idées génératrices du langage, exprimées d'abord par les inflexions diverses que la voix reçoit des organes de l'homme. Ainsi ces caractères m'ont toujours représenté la voix, au moyen des inflexions vocales dont ils sont les symboles; ils m'ont aussi représenté le geste, dont chaque inflexion est nécessairement accompagnée ; et lorsque le signe a développé les trois parties du discours, le Nom, la Relation, et le Verbe, j'ai pu, quoiqu'il n'y ait pas une seule de ces parties où les trois élémens de la parole n'agissent ensemble, distinguer cependant celle où chacun d'eux agit plus particulièrement. La voix, par exemple, m'a paru dominer essentiellement dans le Verbe ; l'accent vocal, ou le caractère, dans le Nom, et le geste enfin dans la Relation. En sorte que si l'homme, faisant usage de la parole, suit le sentiment de la nature, il doit élever la voix dans le Verbe, accentuer davantage le Nom, et poser le geste sur la Relation. Il semble même que l'expérience confirme cette remarque grammaticale, surtout pour ce qui regarde le geste. Les articles et les prépositions qui sont des Relations désignatives, les pronoms de toute espèce qui sont des relations nominales, les adverbes qui sont des relations adverbiales, entraînent toujours

avec eux un geste exprimé ou sous-entendu. Harris avait déja observé cette coïncidence du geste, et il n'avait pas hésité d'y placer la source de tous les pronoms, suivant en cela la doctrine des anciens, rapportée par Apollonius et Priscien *(a)*.

Harris a eu raison en cela. C'est le geste qui, accompagnant toujours les relations nominales, a donné naissance à la distinction des trois personnes, en se montrant tour à tour identique, mutuel, autre ou relatif. Le geste identique produit la première personne *Je*, ou *Moi*, אני: c'est un être qui se manifeste ; le geste mutuel produit la seconde personne, *Tu* ou *Toi*, אתה : c'est un être mutuel ; le geste autre ou relatif, produit la troisième personne, *Il* ou *Lui*, הוא : c'est un être autre, quelquefois relatif comme dans le pronom français, quelquefois absolu comme dans le pronom hébraïque.

Ces pronoms personnels, dont j'explique ici l'origine, sont comme les noms substantifs qu'ils remplacent dans le discours, soumis au genre, au nombre et à l'inflexion des articles. Je les ai fait connaître sous ces divers rapports. C'est ici le lieu de dire de quelle manière ils servent en hébreu à déterminer le Temps des verbes. C'est une chose digne d'attention, et qui n'a pas échappé à la sagacité de Court-de-Gebelin *(b)*. Après s'être contractés de manière à ne pouvoir point être confondus avec les affixes verbaux, ils se placent au devant du verbe nominal, quand il est question de former le futur : désignant ainsi la Personne avant l'action qui doit avoir lieu. Pour former le passé, au contraire, ils se placent après le Verbe, afin d'exprimer par là que l'action qu'ils désignent avant la Personne, est déjà faite.

A ce moyen aussi simple qu'énergique de peindre les Temps verbaux, le génie hébraïque en ajoute un autre qui ne l'est pas moins, et qui découle de la puissance du signe. C'est de laisser subsister dans le futur

(a) *Hermès*, Liv. I, chap. 5. Appoll. *de Synt.*, Liv. II, chap. 5. Prisc. Liv. XII.

(b) *Grammaire Univ.* pag. 245. Court-de-Gébelin a mis quelque obscurité dans son explication ; mais, quoiqu'il se soit trompé sous le rapport des Temps, on voit bien que ce qu'il veut dire est exactement ce que je dis.

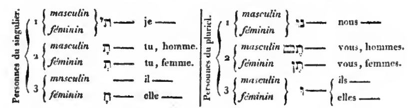
le signe lumineux ו, qui constitue le verbe nominal ; et non content de l'éteindre comme dans le facultatif fini, de le faire disparaître tout-à-fait dans le passé ; en sorte que la troisième personne de ce Temps qui se trouve sans pronom au masculin, ne diffère en rien de la racine ou du composé d'où dérive le Verbe. Cette simplicité apparente est cause que les hébraïsans ont pris généralement la troisième personne du passé pour la racine du verbe hébraïque, et qu'ils lui ont fait donner ce rang dans tous les dictionnaires. Leur erreur est d'avoir confondu le moment où il finit avec celui où il commence, et de n'avoir pas eu assez de critique pour voir que si le verbe nominal ne réclamait pas la priorité, sur tous les Temps, cette priorité appartiendrait au transitif, comme le plus simple de tous.

Voici quel nouveau caractère prennent les pronoms personnels, pour former les Temps verbaux.

Les Affixes du Futur placés avant le Verbe, avec les désinences qu'ils suivent.

Personnes du singulier.				Personnes du pluriel.			
1	*masculin* / *féminin*	—א	je —	1	*masculin* / *féminin*	—נ	nous —
2	*masculin*	—ת	tu, homme.	2	*masculin*	ו—ת	vous, hommes.
	féminin	י—ת	tu, femme.		*féminin*	נה—ת	vous, femmes.
3	*masculin*	—י	il —	3	*masculin*	ו—י	ils —
	féminin	—ת	elle —		*féminin*	נה—ת	elles —

Les Affixes du Passé placés après le Verbe.



Personnes du singulier.				Personnes du pluriel.			
1	*masculin* / *féminin*	תי—	je —	1	*masculin* / *féminin*	נוּ—	nous —
2	*masculin*	תָ—	tu, homme.	2	*masculin*	תֶם—	vous, hommes.
	féminin	תְ—	tu, femme.		*féminin*	תֶן—	vous, femmes.
3	*masculin*	—	il —	3	*masculin* / *féminin*	וּ—	ils — / elles —
	féminin	הָ—	elle —				

Je ne parle point des affixes du transitif, parce que ce Temps, qui tient une sorte de milieu entre le futur et le passé, n'a point d'affixes

à proprement parler, mais des désinences qu'il emprunte de l'un et de l'autre Temps.

Les verbes hébraïques ne connaissent point, au surplus, ce que nous appelons les modes verbaux, au moyen desquels nous peignons dans nos idiômes modernes l'état de la volonté relativement à l'action verbale, soit lorsque cette volonté est influente ou résolue; comme dans *Je fais, J'ai fait, Je ferai;* soit lorsqu'elle est dubitative, et irrésolue ; comme dans *J'eusse fait, J'aurais fait, Je ferais;* soit lorsqu'elle est influencée ou contrainte ; comme dans *Il faut que je fasse, que j'aie fait; Il fallait que je fisse, que j'eusse fait; Il faudra que j'aie fait; Il faudrait que j'eusse à faire*, etc. ; la Langue française est à cet égard d'une richesse inépuisable. Elle colore des nuances les plus délicates toutes les modifications volitives et temporelles des verbes. Il n'est pas jusqu'au verbe nominal, où elle n'ait apporté les couleurs du Temps; il n'est pas jusqu'au Temps transitif qu'elle n'ait trouvé le moyen de nuancer. *Faire*, par exemple, est un nominal indéfini, mais *Je viens de faire, Je viens à faire, Je viens pour faire.* Voilà bien ce même nominal teint des couleurs du passé, du présent et du futur. Le transitif *fais,* transporte visiblement l'action de l'un à l'autre Temps; mais si je dis *aies fait, aies à faire*, ce transport marque d'abord un passé dans un futur, et ensuite un futur dans un futur même. Veut-on les trois Temps bien caractérisés dans le transitif, on n'a qu'à dire: *fais-toi voir, sois vu, sois à voir.* Il est impossible de ne pas les reconnaître. Mais j'oublie que je n'écris point sur la Langue française. L'hébreu, comme je l'ai dit, ne connaît pas ces délicatesses. Tout ce que son génie idiomatique peut faire, c'est d'opposer ses deux Temps vagues l'un à l'autre, pour peindre le mode volitif, résolu ou irrésolu, influant ou influencé ; enfin pour exprimer ce que nos grammairiens ont nommé le *Subjonctif.* Après toutes ces données je passe aux modèles des trois conjugaisons verbales, selon leurs formes et leurs mouvemens, en les appuyant de quelques remarques sur les anomalies les plus frappantes qui peuvent s'y rencontrer.

CHAPITRE IX.

Des Conjugaisons.

§. I.

Conjugaison radicale.

FORME POSITIVE.

MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	קָם ou קוֹם	être consolidant.	*masc.*	נָקוֹם	devenant consolidé.
fém.	קוֹמָה	être consolidante.	*fém.*	נְקוֹמָה	devenant consolidée.

FINI.

masc.	קוּם	être consolidé.
fém.	קוּמָה	être consolidée.

VERBE NOMINAL.

absol.	קוּם	consolider : l'action de	*absol.* }	הִקּוֹם	l'action d'être consolidé.
constr.	קוֹם	consolider.	*constr.* }		

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.				Personnes du singulier.		
1 *m.*	אָקוּם	je consoliderai.		1 *m.*	אִקּוֹם	je serai consolidé.
1 *f.*				1 *f.*		je serai consolidée.
2 *m.*	תָּקוּם	tu consolideras.		2 *m.*	תִּקּוֹם	tu seras consolidé.
2 *f.*	תָּקוּמִי			2 *f.*	תִּקּוֹמִי	tu seras consolidée.
3 *m.*	יָקוּם	il consolidera.		3 *m.*	יִקּוֹם	il sera consolidé.
3 *f.*	תָּקוּם	elle consolidera.		3 *f.*	תִּקּוֹם	elle sera consolidée.

Personnes du pluriel	1	m.	נקום	nous consoliderons.	Personnes du pluriel	1 m.	נקום	nous serons consolidés.
		f.				1 f.		nous serons consolidées.
	2	m.	תקימו	vous consoliderez.		2 m.	תקומו	vous serez consolidés.
		f.	תקימנה			2 f.	תקומנה	vous serez consolidées.
	3	m.	יקימו	ils consolideront.		3 m.	יקומו	ils seront consolidés.
		f.	תקימנה	elles consolideront.		3 f.	תקומנה	elles seront consolidées.

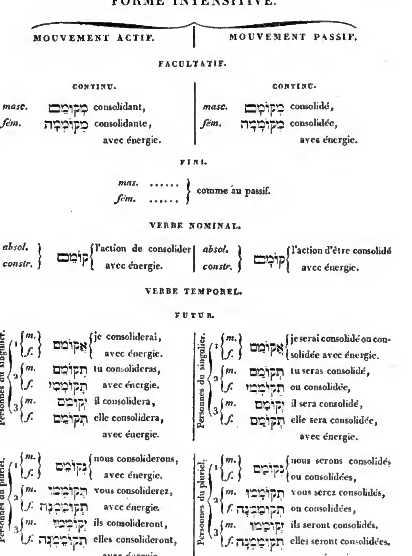
TRANSITIF.

Singul.	2	m.	קום	consolide.	Singul.	2 m.	הקום	sois consolidé.
		f.	קומי			2 f.	הקומי	sois consolidée.
Pluriel.	2	m.	קומו	consolidez.	Pluriel.	2 m.	הקומו	soyez consolidés.
		f.	קומנה			2 f.	הקומנה	soyez consolidées.

PASSÉ.

Personnes du singulier.	1	m.	קמתי	je consolidais.	Personnes du singulier.	1 m.	נקומותי	j'étais consolidé.
		f.				1 f.		j'étais consolidée.
	2	m.	קמת	tu consolidais.		2 m.	נקומות	tu étais consolidé.
		f.	קמת			2 f.	נקומות	tu étais consolidée.
	3	m.	קם	il consolidait.		3 m.	נקום	il était consolidé.
		f.	קמה	elle consolidait.		3 f.	נקומה	elle était consolidée.
Personnes du pluriel.	1	m.	קמנו	nous consolidions.	Personnes du pluriel.	1 m.	נקומונו	nous étions consolidés.
		f.				1 f.		nous étions consolidées.
	2	m.	קמתם	vous consolidiez.		2 m.	נקומותם	vous étiez consolidés.
		f.	קמתן			2 f.	נקומותן	vous étiez consolidées.
	3	m.	קמו	ils consolidaient.		3 m.	נקומו	ils étaient consolidés.
		f.		elles consolidaient.		3 f.		elles étaient consolidées.

FORME INTENSIVE.



MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.

masc.	מְקוֹמֵם	consolidant,	*masc.*	מְקוֹמָם	consolidé,
fém.	מְקוֹמֵמָה	consolidante, avec énergie.	*fém.*	מְקוֹמָמָה	consolidée, avec énergie.

FINI.

mas. ...... }
fém. ...... } comme au passif.

VERBE NOMINAL.

absol. } *constr.* }	קוֹמֵם	l'action de consolider avec énergie.	*absol.* } *constr.* }	קוֹמַם	l'action d'être consolidé avec énergie.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.

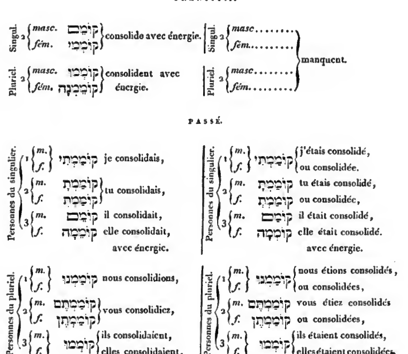
1	*m.* *f.*	אֲקוֹמֵם	je consoliderai, avec énergie.	1	*m.* *f.*	אֲקוֹמַם	je serai consolidé ou consolidée avec énergie.
2	*m.*	תְּקוֹמֵם	tu consolideras,	2	*m.*	תְּקוֹמַם	tu seras consolidé,
	f.	תְּקוֹמְמִי	avec énergie.		*f.*	תְּקוֹמְמִי	ou consolidée,
3	*m.*	יְקוֹמֵם	il consolidera,	3	*m.*	יְקוֹמַם	il sera consolidé,
	f.	תְּקוֹמֵם	elle consolidera, avec énergie.		*f.*	תְּקוֹמַם	elle sera consolidée, avec énergie.

Personnes du pluriel.

1	*m.* *f.*	נְקוֹמֵם	nous consoliderons, avec énergie.	1	*m.* *f.*	נְקוֹמַם	nous serons consolidés ou consolidées,
2	*m.*	תְּקוֹמְמוּ	vous consoliderez,	2	*m.*	תְּקוֹמְמוּ	vous serez consolidés,
	f.	תְּקוֹמֵמְנָה	avec énergie.		*f.*	תְּקוֹמַמְנָה	ou consolidées,
3	*m.*	יְקוֹמְמוּ	ils consolideront,	3	*m.*	יְקוֹמְמוּ	ils seront consolidés,
	f.	תְּקוֹמֵמְנָה	elles consolideront, avec énergie.		*f.*	תְּקוֹמַמְנָה	elles seront consolidées, avec énergie.



TRANSITIF.



Singul. 2	*masc.*	קוֹמֵם	consolide avec énergie.	Singul. 2	*masc*........	manquent.
	fém.	קוֹמְמִי			*fém*.........	
Pluriel. 2	*masc.*	קוֹמְמוּ	consolident avec énergie.	Pluriel. 2	*masc*........	
	fém.	קוֹמֵמְנָה			*fém*.........	

PASSÉ.

Personnes du singulier. 1	*m.* *f.*	קוֹמַמְתִּי	je consolidais,	קוֹמַמְתִּי	j'étais consolidé, ou consolidée.
2	*m.*	קוֹמַמְתָּ	tu consolidais,	קוֹמַמְתָּ	tu étais consolidé,
	f.	קוֹמַמְתְּ		קוֹמַמְתְּ	ou consolidée,
3	*m.*	קוֹמֵם	il consolidait,	קוֹמַם	il était consolidé,
	f.	קוֹמְמָה	elle consolidait, avec énergie.	קוֹמְמָה	elle était consolidé. avec énergie.
Personnes du pluriel. 1	*m.* *f.*	קוֹמַמְנוּ	nous consolidions,	קוֹמַמְנוּ	nous étions consolidés, ou consolidées,
2	*m.*	קוֹמַמְתֶּם	vous consolidiez,	קוֹמַמְתֶּם	vous étiez consolidés
	f.	קוֹמַמְתֶּן		קוֹמַמְתֶּן	ou consolidées,
3	*m.* *f.*	קוֹמְמוּ	ils consolidaient, elles consolidaient, avec énergie.	קוֹמְמוּ	ils étaient consolidés, elles étaient consolidées. avec énergie.

FORME EXCITATIVE



MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	מְקִים	excitant à consolider,	*masc.*	מוּקָם	excité à consolider,
fém.	מְקִימָה	excitante à consolider :	*fém.*	מוּקָמָה	excitée à consolider :
		faisant consolider,			fait consolider.

FINI.

mas. ....
fém. .... } comme au passif.

VERBE NOMINAL.

absol.	הָקֵם	faire consolider,	*absol.*	הוּקַם	l'action d'être excité,
constr.	הָקִים	l'action d'exciter à	*constr.*		à consolider.
		consolider.			

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.							
1	*m.* *f.*	אָקִים	je ferai consolider,	1	*m.* *f.*	אוּקַם	je serai excité, ou excitée à consolider,
2	*m.*	תָּקִים	tu feras,	2	*m.*	תּוּקַם	tu seras excité,
	f.	תָּקִימִי			*f.*	תּוּקְמִי	ou excitée,
3	*m.*	יָקִים	il fera,	3	*m.*	יוּקַם	il sera excité,
	f.	תָּקִים	elle fera,		*f.*	תּוּקַם	elle sera excitée,
			consolider.				à consolider.

Personnes du pluriel.							
1	*m.* *f.*	נָקִים	nous ferons consolider,	1	*m.* *f.*	נוּקַם	nous serons excités, ou excitées à consolider,
2	*m.*	תָּקִימוּ	vous ferez,	2	*m.*	תּוּקְמוּ	vous serez excités,
	f.	תָּקִימֶינָה			*f.*	תּוּקַמְנָה	ou excitées,
3	*m.*	יָקִימוּ	ils feront,	3	*m.*	יוּקְמוּ	ils seront excités,
	f.	תָּקִימֶינָה	elles feront,		*f.*	תּוּקַמְנָה	elles seront excitées,
			consolider.				à consoldier.

TRANSITIF.

Singul. 2	masc.	הָקֵם	fais consolider.	Singul. 2 masc.	manque.
	fém.	הָקִימִי		fém.	
Pluriel. 2	mas.	הָקִימוּ	faites consolider.	Pluriel. 2 mas.	
	fém.	הָקֵמְנָה		fém.	

PASSÉ.

Personnes du singulier.				
1	m. f.	הֲקִימוֹתִי	je faisais consolider,
2	m.	הֲקִימוֹתָ	tu faisais,
	f.	הֲקִימוֹת	
3	m.	הֵקִים	il faisait,
	f.	הֵקִימָה	elle faisait,
			consolider.

Personnes du singulier.			
1	m. f.	הוּקַמְתִּי	j'étais ex cité, ou excitée,
2	m.	הוּקַמְתָּ	tu étais excité,
	f.	הוּקַמְתְּ	ou excitée,
3	m.	הוּקַם	il était excité,
	f.	הוּקְמָה	ou excitée,
			à consolider.

Personnes du pluriel.			
1	m. f.	הֲקִימוֹנוּ	nous faisions,
2	m.	הֲקִימוֹתֶם	vous faisiez,
	f.	הֲקִימוֹתֶן	
3	m. f.	הֵקִימוּ	ils faisaient, elles faisaient,
			consolider.

Personnes du pluriel.			
1	m. f.	הוּקַמְנוּ	nous étions excités, ou excitées,
2	m.	הוּקַמְתֶּם	vous étiez excités,
	f.	הוּקַמְתֶּן	ou excitées,
3	m. f.	הוּקְמוּ	ils étaient excités, on excitées,
			à consolider.

FORME RÉFLÉCHIE.

MOUVEMENS ACTIF ET PASSIF RÉUNIS.

FACULTATIF.

CONTINU.	*mas.*	מִתְקוֹמֵם	se consolidant,
	fém.	מִתְקוֹמֶמָה	ou se faisant consolider.
FINI.	*mas.*	....	manque.
	fém.	....	

VERBE NOMINAL.

absol. / *constr.*	הִתְקוֹמֵם	se consolider, ou se faire consolider. L'action de se consolider.

VERBE TEMPOREL

FUTUR.

Personnes du singulier.	1	*mas.* / *fém.*	אֶתְקוֹמֵם	je me consoliderai,
	2	*mas.*	תִתְקוֹמֵם	tu te consolideras
		fém.	תִתְקוֹמְמִי	
	3	*mas.*	יִתְקוֹמֵם	il se consolidera,
		fém.	תִתְקוֹמֵם	elle se consolidera.
Personnes du pluriel.	1	*mas.* / *fém.*	נִתְקוֹמֵם	nous nous consoliderons,
	2	*mas.*	תִתְקוֹמְמוּ	vous vous consoliderez,
		fém.	תִתְקוֹמֵמְנָה	
	3	*mas.*	יִתְקוֹמְמוּ	ils se consolideront,
		fém.	תִתְקוֹמֵמְנָה	elles se consolideront.

TRANSITIF.

Singul.	2	*mas.*	הִתְקוֹמֵם	consolide-toi.
		fém.	הִתְקוֹמְמִי	
Pluriel.	2	*mas.*	הִתְקוֹמְמוּ	consolidez-vous.
		fém.	תִּתְקוֹמֵמְנָה	

PASSÉ.

Personnes du singulier.	1	*mas.* / *fém.*	הִתְקוֹמַמְתִּי	je me consolidais,
	2	*mas.*	הִתְקוֹמַמְתָּ	tu te consolidais,
		fém.	הִתְקוֹמַמְתְּ	
	3	*mas.*	הִתְקוֹמֵם	il se consolidait,
		fém.	הִתְקוֹמְמָה	elle se consolidait.
Personnes du pluriel.	1	*mas.* / *fém.*	הִתְקוֹמַמְנוּ	nous nous consolidions,
	2	*mas.*	הִתְקוֹמַמְתֶּם	vous vous consolidiez,
		fém.	הִתְקוֹמַמְתֶּן	
	3	*mas.* / *fém.*	הִתְקוֹמְמוּ	ils se consolidaient, / elles se consolidaient.

Remarques sur la Conjugaison Radicale.

J'ai assez dit pourquoi cette Conjugaison, que les hébraïsans traitent d'irrégulière, doit être considérée comme la première de toutes. Les verbes qui en dépendent sont ceux qui se forment directement de la racine. Celui que j'ai choisi pour me servir de type est le même que choisissent ordinairement les hébraïsans. C'est pour le sens un des plus difficiles de toute la Langue hébraïque. Le latin *surgere* n'exprime que la moindre de ses acceptions. Comme j'aurai souvent occasion d'en parler dans mes notes, je vais me borner à une simple analyse.

Le signe ק est, comme nous le savons, celui de la force agglomérante, ou réprimante, l'image de l'existence matérielle, le moyen des Formes. Or, ce signe offre une expression différente, suivant qu'il commence la racine ou qu'il la termine. S'il la termine, comme dans חק, par exemple, il caractérise tout ce qui est fini, défini, lié, arrêté, coupé, taillé sur un modèle, dessiné: s'il le commence, comme dans קה, קו ou קי, il désigne tout ce qui est indéfini, vague, indéterminé, informe. Dans le premier cas, c'est la matière mise en œuvre; dans le second, c'est la matière propre à être mise en œuvre. Cette dernière racine, revêtue dans le mot קם ou קים du signe collectif, représente la *substance*, en général; employée comme verbe, elle exprime toutes les idées qui découlent de la substance et de ses modifications; telles que *substantialiser, étendre, élever dans l'espace; exister en substance, subsister, consister, résister; revêtir de forme et de substance, consolider, constituer; renforcer, raffermir*, etc. On doit sentir, d'après cet exemple, combien il est difficile et dangereux de restreindre les verbes hébraïques à une expression fixe et déterminée; car cette expression résulte toujours du sens de la phrase et de l'intention de l'écrivain.

Quant aux quatre formes auxquelles je plie ici le verbe קם, il faut que je prévienne, tant pour cette Conjugaison que pour celles qui vont suivre, que tous les verbes ne les reçoivent pas indifféremment; que

17.

les uns affectionnent plus une Forme que l'autre, et qu'enfin il y en a même qu'on ne rencontre jamais sous la Forme positive. Mais encore une fois, qu'importent ces variations? il n'est pas question d'écrire l'hébreu, mais de le comprendre.

Forme positive.

Mouvement actif. Quoique les modernes hébraïsans, par une bizarrerie sans exemple, aient pris la troisième personne du passé pour thême de tous les verbes, ils sont forcés de convenir que, dans cette conjugaison, cette troisième personne n'est nullement thématique : aussi trouve-t-on dans les dictionnaires le nominal קוּם présenté comme thême : ce qui devrait être, non seulement pour tous les verbes, radicaux, tels que celui-ci, mais pour tous les autres verbes, de quelque espèce qu'ils fussent

Le facultatif continu est souvent marqué du signe lumineux וֹ, ainsi qu'on le voit dans אוֹר *être brillant.* La ponctuation chaldaïque n'est point constante dans la manière de remplacer ce signe. Au lieu du point *kametz* qui se trouve ici dans קָם, on rencontre le *tzêrè*, dans עֵר *être surveillant, vigilant*, et dans quelques autres. J'avertis ici, une fois pour toutes, que le facultatif féminin, tant continu actif et passif, que fini pour les deux mouvemens, change le caractère הָ en ת ; et qu'on trouve également קוּמָה ou קוּמֶת ; נְקוּמָה ou נְקִימֶת ; קוֹמָה ou קוֹמֶת. J'ai déjà prévenu de cette variation, au chapitre V, §. 3, en traitant du genre. Je m'abstiens aussi de rapporter le pluriel des facultatifs, puisque sa formation n'offre aucune difficulté.

Le futur se couvre quelquefois de l'article emphatique ה, ainsi que le transitif. On trouve אָקִימָה *Je consoliderai, je résisterai!* שׁוּבָה *Reviens! Ressuscite! retourne à ton premier état,* etc.

Le passé qui, par sa nature, doit perdre le signe lumineux, le conserve pourtant dans quelques verbes, où il est identique ; tels que אוֹר, *il brilla ;* בּוֹשׁ *il rougit ;* etc. On y trouve aussi le *tzêrè* substitué au *kametz*

dans מֵת *il mourut.* Je remarque à cette occasion qu'en général tous les verbes qui se terminent par ת ne doublent pas ce caractère à la premîère ni à la seconde personne du passé, mais reçoivent seulement le point intérieur pour servir d'accent duplicatif. On trouve donc מַתִּי *Je mourais*, מַתָּ *tu mourais*, מַתֶּם *vous mouriez*, etc.

Mouvement passif. La mauvaise dénomination que les hébraïsans avaient donnée aux facultatifs, en les considérant comme des participes *présens* ou *passés*, les avait toujours empêchés de distinguer le facultatif continu du mouvement passif, du facultatif fini appartenant aux deux mouvemens. Il était impossible, en effet, de sentir, d'après leurs explications, la différence délicate qui existe en hébreu, entre נָקוֹם, *ce qui devenait*, *devient* ou *deviendra constitué*; et קוּם, *ce qui était*, *est* ou *sera constitué.* Lorsqu'il était question, par exemple, d'expliquer comment le Verbe הָוֹה ou הֱיוֹת *l'action d'être*, *de vivre*, pouvait avoir un facultatif passif, ils se perdaient dans des interprétations ridicules. Ils ne sentaient pas que la différence de ces trois facultatifs נִהְיָה, הוֹיֶה, et הָוּה, était dans le mouvement continu ou fini : comme nous dirions en français, *un être étant, vivant; une chose s'effectuant; un être effectué, une chose effectuée.*

Il est facile de voir, au surplus, à la seule inspection du mouvement passif que la ponctuation chaldaïque l'a beaucoup moins altéré que l'autre. On y trouve presque partout le signe verbal dans sa puissance originelle.

Forme intensitive.

Cette Forme a lieu dans le verbe radical, par le redoublement du caractère final; en sorte que sa signification dépend toujours, ainsi que je l'ai exposé, de la signification de ce caractère, comme signe. Dans le cas dont il s'agit, le caractère final étant considéré comme signe collectif, son redoublement exprime un envahissement subit et général. Ainsi le verbe קוֹמֵם, peut être traduit selon la circonstance, par l'action

d'étendre indéfiniment, d'exister en substance d'une manière universelle ; de consolider, de constituer fortement, avec énergie ; de résister, de s'opposer vigoureusement, etc.

Ce verbe, en cet état, se confondrait facilement avec un verbe dérivé, si le signe verbal, au lieu d'être placé après le premier caractère comme il l'est, l'était après le second, ainsi qu'on le voit dans פָּקוּד *visiter* : malgré cette différence, les rabbins, ne trouvant pas cette forme assez caractérisée, lui en ont substitué une tirée du chaldaïque, dont on trouve d'ailleurs quelques exemples dans le Sépher des hébreux. Cette Forme consiste à substituer le signe de la manifestation et de la durée à celui de la lumière ; et à dire, sans doubler le caractère final, קִים au lieu de קוֹמֵם ; חִיב au lieu de חוֹבֵב ; etc.

Quelquefois aussi, non content de doubler le dernier caractère de la racine, comme dans קוֹמֵם, on double la racine tout entière, comme dans כִּלְכֵּל *achever, consommer entièrement* ; mais ces sortes de verbes appartiennent alors à la seconde conjugaison, et suivent la Forme intensitive des verbes dérivés.

Le mouvement passif n'a rien de remarquable en soi que la très grande difficulté de le distinguer du mouvement actif ; ce qui fait qu'il est peu employé.

Forme excitative.

Cette Forme parfaitement caractérisée, tant au mouvement passif qu'au mouvement actif, est d'une grande utilité dans la langue de Moyse. J'ai déjà parlé de ses effets et de sa construction. On peut remarquer, dans cet exemple, que le signe convertible ו, qui constitue le verbe radical קוּם, se change en י, dans le mouvement actif, et se transpose dans le mouvement passif, avant le caractère initial.

La seule observation que jaie à faire, c'est que la ponctuation chaldaïque substitue quelquefois le point *tzêre* à la voyelle-mère י, du mouvement actif, et le point *kibbutz* au signe ו du mouvement passif.

En sorte qu'on trouve le facultatif continu מֵפֵר *faisant irriter;* le futur תָּשֵׁב *tu feras revenir;* et même le passé הֻקַּם *il fut excité à se consolider*, etc.

Forme réfléchie.

Cette Forme ne diffère de l'intensitive, sous le rapport de la construction, que par l'addition de la syllabe caractéristique הת; comme on peut le voir dans le nominal הִתְקוֹמֵם. Du reste les deux mouvemens y sont réunis en un seul.

Tout ce qu'il est essentiel d'observer est relatif à cette syllabe הִת.

Or elle éprouve ce que les hébraïsans appellent la *syncope* et la *métathèse.*

La syncope a lieu lorsque l'un des deux caractères s'efface, comme dans le facultatif מִתְקוֹמֵם, et dans le futur אֶתְקוֹמֵם, où le caractère ה se trouve remplacé par מ ou א: ou bien lorsque pour éviter une mauvaise consonnance, on suprime le caractère ת, devant un verbe commençant par ט, qui le supplée par le point intérieur; comme dans הִטַּהֵר *se purifier.*

La métathèse a lieu quand le premier caractère d'un verbe est l'un des quatre suivans; ז, ס, צ, ש. Alors le ת de la syllabe caractéristique הת, se transpose à la suite de ce caractère initial, en se changeant en ד après ז, et en ט après צ; ainsi qu'on peut le voir dans les verbes dérivés cités en exemples.

שְׁבוֹח	louer, exalter.	הִשְׁתַּבֵּיח	se louer.
צְדוֹק	être juste.	הִצְטַדִּיק	se justifier.
סְגוֹר	fermer.	הִסְתַּגִּיר	se fermer.
זְמוֹן	apprêter.	הִזְדַּמִּין	s'apprêter.

TRANSITIF.

Singul. 2	masc.	פְּקוֹד	visite,	Singul. 2	masc.	הִפָּקֵד	sois visité,
	fém.	פִּקְדִי			fém.	הִפָּקְדִי	ou visitée.
Pluriel. 2	m.	פִּקְדוּ	visitez,	Pluriel. 2	m.	הִפָּקְדוּ	soyez visités,
	f.	פְּקוֹדְנָה			f.	הִפָּקַדְנָה	ou visitées.

PASSÉ.

Personnes du singulier.	1	m. f.	פָּקַדְתִּי	je visitais,	1	m. f.	נִפְקַדְתִּי	j'étais visité, ou visitée,
	2	m.	פָּקַדְתָּ	tu visitais,	2	m.	נִפְקַדְתָּ	tu étais visité,
		f.	פָּקַדְתְּ			f.	נִפְקַדְתְּ	ou visitée,
	3	m.	פָּקַד	il visitait,	3	m.	נִפְקַד	il était visité,
		f.	פָּקְדַת	elle visitait.		f.	נִפְקְדָה	elle était visitée.

Personnes du pluriel.	1	m. f.	פָּקַדְנוּ	nous visitions,	1	m. f.	נִפְקַדְנוּ	nous étions visités, ou visitées,
	2	m.	פְּקַדְתֶּם	vous visitiez,	2	m.	נִפְקַדְתֶּם	vous étiez visités,
		f.	פְּקַדְתֶּן			f.	נִפְקַדְתֶּן	ou visitées,
	3	m. f.	פָּקְדוּ	ils visitaient, elles visitaient.	3	m. f.	נִפְקְדוּ	ils étaient visités, elles étaient visitées.

FORME INTENSIVE.

MOUVEMENT ACTIF.	MOUVEMENT PASSIF.

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
mas.	מְפַקֵּד	visitant, inspectant,	*masc.*	מְפֻקָּד	visité, inspecté,
fém.	מְפַקְּדָה	visitante, *etc.*	*fém.*	מְפֻקָּדָה	visitée, *etc.*
		avec assiduité.			avec assiduité.

FINI.

mas.	פֻּקַּד	visité, inspecté,
fém.	פֻּקְּדָה	visitée avec assiduité.

VERBE NOMINAL.

absol. / *constr.*	פַּקֵּד	l'action de visiter avrc assiduité.	*absol.* / *constr.*	פֻּקּוֹד	l'action d'être visité avec assiduité.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.							
1	*m.* / *f.*	אֲפַקֵּד	je visiterai.	1	*m.* / *f.*	אֲפֻקַּד	je serai visité, ou visitée,
2	*m.*	תְּפַקֵּד	tu visiteras.	2	*m.*	תְּפֻקַּד	tu seras visité,
	f.	תְּפַקְּדִי			*f.*	תְּפֻקְּדִי	ou visitée,
3	*m.*	יְפַקֵּד	il visitera,	3	*m.*	יְפֻקַּד	il sera visité,
	f.	תְּפַקֵּד	elle visitera,		*f.*	תְּפֻקַּד	elle sera visitée,
			avec assiduité.				avec assiduité.

Personnes du pluriel.							
1	*m* / *f.*	נְפַקֵּד	nous visiterons,	1	*m.* / *f.*	נְפֻקַּד	nous serons visités, ou visitées,
2	*m.*	תְּפַקְּדוּ	vous visiterez,	2	*m.*	תְּפֻקְּדוּ	vous serez visités,
	f.	תְּפַקֵּדְנָה			*f.*	תְּפֻקַּדְנָה	ou visitées,
3	*m.*	יְפַקְּדוּ	ils visiteront,	3	*m.*	יְפֻקְּדוּ	ils seront visités.
	f.	תְּפַקֵּדְנָה	elles visiteront,		*f.*	תְּפֻקַּדְנָה	elles seront visitées,
			avec assiduité.				avec assiduité.

TRANSITIF.

Singul.	2	masc.	פַּקֵּד	visite, inspecte, avec assiduité.
		fém.	פַּקְּדִי	
Pluriel.	2	mas.	פַּקְּדוּ	visitez, inspectez, avec assiduité.
		fém.	פַּקֵּדְנָה	

Singul.	2	masc.	manquent.
		fém.	
Pluriel.	2	mas.	
		fém.	

PASSÉ.

Personnes du singulier.	1	m. f.	פִּקַּדְתִּי	je visitais,
	2	m.	פִּקַּדְתָּ	tu visitais,
		f.	פִּקַּדְתְּ	
	3	m.	פִּקֵּד	il visitait,
		f.	פִּקְּדָה	elle visitait, avec assiduité.

Personnes du singulier.	1	m. f.	פֻּקַּדְתִּ	j'étais visité, ou visitée,
	2	m.	פֻּקַּדְתָּ	tu étais visité,
		f.	פֻּקַּדְתְּ	ou visitée,
	3	m.	פֻּקַּד	il était visité,
		f.	פֻּקְּדָה	elle était visitée, avec assiduité.

Personnes du pluriel.	1	m. f.	פִּקַּדְנוּ	nous visitions,
	2	m.	פִּקַּדְתֶּם	vous visitiez,
		f.	פִּקַּדְתֶּן	
	3	m. f.	פִּקְּדוּ	ils visitaient, elles visitaient, avec assiduité.

Personnes du pluriel.	1	m. f.	פֻּקַּדְנוּ	nous étions visités, ou visitées,
	2	m.	פֻּקַּדְתֶּם	vous étiez visités,
		f.	פֻּקַּדְתֶּן	ou visitées,
	3	m. f.	פֻּקְּדוּ	ils étaient visités, elles étaieut visitées, avec assiduité.

FORME EXCITATIVE.



MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	מַפְקִיד	excitant à visiter,	*masc.*	מֻפְקָד	excité à visiter,
fém.	מַפְקִידָה	excitante à visiter, faisant visiter.	*fém.*	מֻפְקָדָה	excitée à visiter, fait visiter.

FINI.

mas.	......	comme au passif.
fém.	......	

VERBE NOMINAL.

absol.	הַפְקֵד	faire visiter, l'action	*absol.*	הָפְקֵד	l'action d'être excité à visiter.
constr.	הַפְקִיד	d'exciter à visiter.	*constr.*		

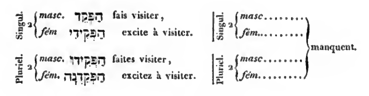
VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.					Personnes du singulier.			
1	*m.* *f.*	אַפְקִיד	je ferai visiter,		1	*m.* *f.*	אָפְקַד	je serai excité, ou excitée à visiter,
2	*m.*	תַּפְקִיד	tu feras,		2	*m.*	תָּפְקַד	tu seras excité,
	f.	תַּפְקִידִי				*f.*	תָּפְקְדִי	ou excitée,
3	*m.*	יַפְקִיד	il fera,		3	*m.*	יָפְקַד	il sera excité,
	f.	תַּפְקִיד	elle fera visiter.			*f.*	תָּפְקַד	elle sera excitée, à visiter.

Personnes du pluriel.					Personnes du pluriel.			
1	*m.* *f.*	נַפְקִיד	nous ferons visiter,		1	*m.* *f.*	נָפְקַד	nous serons excités, ou excitées à visiter,
2	*m.*	תַּפְקִידוּ	vous ferez,		2	*m.*	תָּפְקְדוּ	vous serez excités,
	f.	תַּפְקֵדְנָה				*f.*	תָּפְקַדְנָה	ou excitées,
3	*m.*	יַפְקִידוּ	ils feront,		3	*m.*	יָפְקְדוּ	ils seront excités,
	f.	תַּפְקֵדְנָה	elles feront visiter.			*f.*	תָּפְקַדְנָה	elles seront excitées, à visiter.

TRANSITIF.



Singul. 2	*masc.*	הַפְקֵד	fais visiter,	*masc*.........	manquent.
	fém	הַפְקִידִי	excite à visiter.	*fém*.........	
Pluriel. 2	*masc.*	הַפְקִידוּ	faites visiter,	*masc*.........	
	fém.	הַפְקֵדְנָה	excitez à visiter.	*fém*.........	

PASSÉ.



Personnes du singulier. 1	*m.* *f.*	הִפְקַדְתִּי	je faisais visiter,	הָפְקַדְתִּי	j'étais excité, ou excitée à visiter,
2	*m.*	הִפְקַדְתָּ	tu faisais,	הָפְקַדְתָּ	tu étais excité,
	f.	הִפְקַדְתְּ		הָפְקַדְתְּ	ou excitée,
3	*m.*	הִפְקִיד	il faisait,	הָפְקַד	il était excité,
	f.	הִפְקִידָה	elle faisait, visiter.	הָפְקְדָה	elle était excitée, à visiter.
Personnes du pluriel. 1	*m.* *f.*	הִפְקַדְנוּ	nous faisions visiter,	הָפְקַדְנוּ	nous étions excités, ou excitées à visiter,
2	*m.*	הִפְקַדְתֶּם	vous faisiez,	הָפְקַדְתֶּם	vous étiez excités,
	f.	הִפְקַדְתֶּן		הָפְקַדְתֶּן	ou excitées,
3	*m.* *f.*	הִפְקִידוּ	ils faisaient, elles faisaient visiter.	הָפְקְדוּ	ils étaient excités, elles étaient excitées, à visiter.

FORME RÉFLÉCHIE.

MOUVEMENT ACTIF ET PASSIF RÉUNIS

FACULTATIF.

CONTINU.	*mas.*	מִתְפַּקֵּד	se visitant, s'inspectant,
	fém.	מִתְפַּקְּדָה	ou se faisant inspecter.
FINI.	*mas.*	....	manque.
	fém.	....	

VERBE NOMINAL.

absol.	הִתְפַּקֵּד	se visiter,
constr.		ou se faire visiter :
		l'action de s'inspecter.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.	1	*mas.* *fém.*	אֶתְפַּקֵּד	je me visiterai,
	2	*mas.*	תִּתְפַּקֵּד	tu te visiteras,
		fém.	תִּתְפַּקְּדִי	
	3	*mas.*	יִתְפַּקֵּד	il se visitera,
		fém.	תִּתְפַּקֵּד	elle se visitera.
Personnes du pluriel.	1	*mas.* *fém.*	נִתְפַּקֵּד	nous nous visiterons,
	2	*mas.*	תִּתְפַּקְּדוּ	vous vous visiterez,
		fém.	תִּתְפַּקֵּדְנָה	
	3	*mas.*	יִתְפַּקְּדוּ	ils se visiteront,
		fém.	תִּתְפַּקֵּדְנָה	elles se visiteront.

TRANSITIF.

Singul. 2	*mas.*	הִתְפַּקֵּד	visite-toi.
	fém.	הִתְפַּקְּדִי	
Pluriel. 2	*mas.*	הִתְפַּקְּדוּ	visitez-vous.
	fém.	הִתְפַּקֵּדְנָה	

PASSÉ.

Personnes du singulier.	1	*mas.* *fém.*	הִתְפַּקַּדְתִּי	je me visitais,
	2	*mas.*	הִתְפַּקַּדְתָּ	tu te visitais,
		fém.	הִתְפַּקַּדְתְּ	
	3	*mas.*	הִתְפַּקֵּד	il se visitait,
		fém.	הִתְפַּקְּדָה	elle se visitait.
Personnes du pluriel.	1	*mas.* *fém.*	הִתְפַּקַּדְנוּ	nous nous visitions,
	2	*mas.*	הִתְפַּקַּדְתֶּם	vous vous visitiez,
		fém.	הִתְפַּקַּדְתֶּן	
	3	*mas.* *fém.*	הִתְפַּקְּדוּ	ils se visitaient, elles se visitaient.

Remarques sur la Conjugaison dérivée.

Je n'ai point jugé nécessaire de changer le verbe typique que les hébraïsans donnent pour servir de thême à cette Conjugaison ; parce que ce verbe se plie facilement aux quatre formes. Je vais seulement en présenter le sens étymologique.

La racine primitive פוק sur laquelle il s'élève, renferme l'idée générale d'un mouvement alternatif d'un lieu à un autre, tel qu'on le remarquerait, par exemple, dans le pendule. Cette idée, en se précisant davantage dans la racine verbalisée, signifie *passer d'un endroit à l'autre, se porter çà et là, aller et venir.* On y remarque clairement l'action opposée des deux signes פ et ק, dont l'un ouvre le centre et l'autre tranche et dessine la circonférence. Cette racine est jointe, pour composer le mot dont il s'agit ici, à la racine non moins expressive אד ou יד, qui, se rapportant proprement au doigt indicateur de la main, signifie au figuré tout objet distinct, seul, extrait de l'abondance née de la division : car cette abondance est exprimée, en hébreu, par la même racine envisagée sous le rapport contraire די.

Ainsi ces deux racines contractées dans le composé פָּקַד, y développent l'idée d'un mouvement qui se porte alternativement d'un objet à un autre : c'est un *examen*, une *exploration*, une *inspection*, une *visite*, un *recensement*, etc.; delà le facultatif, פֹּקֵד *être inspectant*, *examinant*, *visitant;* et le verbe nominal פָּקוֹד, *visiter*, *examiner*, *inspecter*, etc.

Forme positive.

Mouvement actif. Il faut se souvenir que la ponctuation chaldaïque, suivant toutes les inflexions de la ponctuation vulgaire, corrompt très-souvent l'étymologie. Ainsi elle supprime le signe verbal ו du facultatif continu, et y substitue ou le *cholem*, ou le *kametz*, comme dans כִּפֵּר *appaisant*, *expiant ;* אָבֵל *attristant*, *remplissant de deuil*, *troublant.*

Quelquefois on trouve ce même facultatif terminé par le caractère י,

pour former une espèce de qualificatif, comme dans אסרי, *liant, enchaînant, subjugnant.*

Je ne parle plus du féminin changeant le caractère final ה en ת, parce que c'est une règle générale.

Le nominal se couvre assez volontiers de l'article emphatique ה, surtout lorsqu'il devient constructif; alors la ponctuation chaldaïque supprime encore le signe verbal ו, comme dans לְמִשְׁחָה, *pour oindre; selon l'action d'oindre, d'enduire, d'huiler, de peindre*, etc. Je dois prévenir ici, sans qu'il me soit besoin de le répéter, que cet article emphatique, peut s'ajouter à presque toutes les modifications verbales; mais surtout à l'un et l'autre facultatif, au nominal et au transitif. On le rencontre jusque dans le futur et le passé, ainsi qu'on le voit dans אֶשְׁמְרָה, *je garderai!* בָּגְדָתָה, *il mentit!*

Lorsque le verbe nominal commence par la voyelle-mère א, cette voyelle se fond avec l'affixe de la première personne du futur, disparaît quelquefois à la seconde, et se charge à la troisième du point *ĉholem;* ainsi אסוף, *rassembler*, fait אֹסֵף, *je rassemblerai;* תֹּסֵף ou תֶּאֱסֹף *tu rassembleras;* יֹאסֵף, *il rassemblera :* ainsi אכול *se nourrir*, fait אֹכַל *je me nourrirai;* ainsi אמור, *dire*, fait אֹמַר *je dirai;* תֹּאמַר *tu diras;* יֹאמַר *il dira;* etc. Quelques hébraïsans ont voulu faire de cette anomalie légère, une conjugaison irrégulière, qu'ils appellent *Quiescentia Pe aleph.*

Ces mêmes hébraïsans, prompts à multiplier les difficultés, ont voulu faire aussi une conjugaison irrégulière des verbes dont le caractère final se trouvant être נ ou ת, ne se double point en recevant la désinence du futur נָה, ou les affixes du passé תִּי, תָ, ת, נוּ, תֶם, תֶן; mais se fond avec la désinence ou l'affixe, en se suppléant par le point intérieur: comme on le remarque dans כְּרוֹת *supprimer*, qui fait כָּרַתִּי *je supprimais;* כָּרַתָּ *tu supprimais*: etc., ou dans שְׁכוֹן *habiter*, qui fait תִּשְׁכֹּנָּה, *vous habiterez, femmes; elles habiteront;* שְׁכֹנָּה *habitez, vous-femmes;* שְׁכַנּוּ *nous habiterons;* etc. Rien ne peut embarrasser là dedans. La seule difficulté réelle résulte du changement qui a lieu du caractère נ en ת,

dans le verbe נָתוֹן *donner*, qui fait נָתַתִּי *je donnais*, נָתַתָּ *tu donnais*; etc., j'ai déjà remarqué cette anomalie en traitant de la conjugaison radicale.

Il existe une irrégularité plus considérable : c'est celle qui arrive lorsque le verbe se termine par א ou ה, et dont il est essentiel de parler plus amplement. Mais comme cette anomalie se fait sentir dans les trois conjugaisons, j'attendrai la fin de ce chapitre pour m'y arrêter.

Mouvement passif. La ponctuation chaldaïque substitue quelquefois le *tzéré* au *chireh*, dans le nominal passif, ainsi qu'on l'observe dans הֵאָסֵף *l'action d'être rassemblé*; ou dans הֵאָכֹל *l'action d'être consommé.* On voit dans ce dernier exemple paraître même le point *cholem.* Il est inutile, comme je l'ai dit cent fois, de s'arrêter sur une chose qui suit pas à pas la prononciation vulgaire, et qui se plie à tous ses caprices. Le signe caractéristique et la voyelle-mère, voilà ce qu'il faut examiner avec soin. On ne doit s'inquiéter du point que lorsqu'il n'y a pas d'autres moyens pour découvrir le sens d'un mot.

Il faut remarquer, au surplus, que le mouvement passif peut devenir réciproque et même superactif, lorsque le verbe n'est pas usité dans le mouvement actif. Ainsi, on trouve נִשְׁמַר *il prit garde à lui, il se garda*; נִשְׁבַּע *il jura; il se donna en témoignage* : etc.

Forme intensitive.

Depuis que la ponctuation chaldaïque a, comme je l'ai dit, supprimé les voyelles-mères י et ו, qui se plaçaient après le premier caractère verbal, l'une dans le mouvement actif, et l'autre dans le mouvement passif, il ne reste plus pour reconnaître cette forme intéressante, dont la force supplée la relation adverbiale, très-rare en hébreu, que le point intérieur du second caractère. On doit donc y faire la plus grande attention.

Tous les verbes dérivés de deux racines non contractées comme כלכל *achever entièrement*; כרכר *s'élever rapidement en l'air*; etc. Enfin tous les verbes que les hébraïsans nomment quadrilittéraux, parce qu'ils sont

en effet composés de quatre lettres au nominal, sans y comprendre le signe verbal ו, appartiennent à cette forme, et la suivent dans ses modifications.

Quelquefois le point *chirek*, qui accompagne le premier caractère du verbe au passé intensitif, est remplacé par le *tzérè* comme dans בֵּרֵךְ *il bénit avec une vive intention.*

La forme intensitive a lieu dans le mouvement actif, tant avec régime que sans régime; quelquefois elle donne un sens contraire au verbe positif: ainsi שְׁבוֹר *l'action d'avoir froid*, fait שְׁבַרְתִּי *j'avais froid*, et שִׁבַּרְתִּי *je me refroidis*: ainsi חֲטוֹא *l'action de pécher*, fait חָטָא *il pécha*; et חִטֵּא *il se purgea du péché*: ainsi שְׁרוֹשׁ *l'action de s'enraciner*, fait שָׁרַשׁ *il prit racine*, et שֵׁרֵשׁ *il déracina*; etc. Le mouvement passif suit à peu près les mêmes modifications.

Forme excitative.

J'ai assez parlé de l'utilité et de l'usage de cette forme. Elle est assez bien caractérisée pour être facilement reconnue. On sait que son principal effet est de transporter l'action verbale dans un autre sujet qu'il est question de faire agir : cependant il faut observer que lorsque la forme positive n'existe pas, ce qui arrive quelquefois, alors elle devient simplement déclarative, selon le mouvement actif ou passif, avec ou sans régime. C'est ainsi qu'on trouve הִצְדִּיק *il déclara juste, il justifia;* הִרְשִׁיעַ *il déclara impie;* הֶאְדִּים *il rougit fortement, il se fit être rouge;* הֵקִיץ *il éveilla, il excita, il fit cesser le repos;* הִשְׁלִיךְ *il projeta;* הָשְׁלַךְ *il fut projeté*; etc.

Forme réfléchie.

Outre que cette forme peut être réciproque en même temps que réfléchie, c'est-à-dire que le nominal הִתְפַּקֵּד peut signifier également, *se visiter soi-même, se visiter les uns les autres*, ou *s'exciter à visiter*; elle peut encore, suivant les circonstances, devenir simulative, fréquen-

19.

tative, et même intensitive, en retournant ainsi à sa propre source; car j'ai dit que cette forme n'était autre que l'intensitive, à laquelle on ajoutait la syllabe caractéristique הת. On trouve sous ces diverses acceptions : הִתְהַלֵּךְ *il se mouvait en tout sens, il se promenait, il marchait sans s'arrêter;* הִתְחַלָּה *il faisait le malade, il se feignait malade;* הִתְפַּלֵּל *il se proposait pour administrer la justice, pour être magistrat;* etc.

J'ai parlé de la syncope et de la métathèse que souffre la syllabe הת, à l'article de la conjugaison radicale. Il est inutile de me répéter. Il est inutile aussi que je rappelle que l'article emphatique ה se place indifféremment à toutes les modifications verbales, et que la ponctuation chaldaïque varie : je l'ai assez dit.

---

§. III.

Conjugaison Radicale-Composée, avec l'adjonction initiale י.

FORME POSITIVE.

MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	יוֹשֵׁב	être occupant,	*masc.*	נוֹשָׁב	devenant occupé,
fém.	יוֹשְׁבָה	ou occupante.	*fém.*	נוֹשָׁבָה	ou occupée.

FINI.

mas.....	יָשׁוּב	être occupé,
fém.....	יְשׁוּבָה	ou occupée.

VERBE NOMINAL.

absol.	יָשׁוֹב	occuper, habiter,	*absol.*	הִוָּשֵׁב	l'action d'être habité,
constr.	שֶׁבֶת	l'action d'occuper.	*constr.*		d'être occupé.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.	1 *m. f.*	אֵשֵׁב	j'occuperai,	Personnes du singulier.	1 *m. f.*	אִוָּשֵׁב	je serai occupé, ou occupée,
	2 *m.*	תֵּשֵׁב	tu occuperas,		2 *m.*	תִּוָּשֵׁב	tu seras occupé,
	f.	תֵּשְׁבִי			*f.*	תִּוָּשְׁבִי	ou occupée,
	3 *m.*	יֵשֵׁב	il occupera,		3 *m.*	יִוָּשֵׁב	il sera occupé,
	f.	תֵּשֵׁב	elle occupera,		*f.*	תִּוָּשֵׁב	elle sera occupée.
Personnes du pluriel.	1 *m. f.*	נֵשֵׁב	nous occuperons,	Personnes du pluriel.	1 *m. f.*	נִוָּשֵׁב	nous serons occupés, ou occupées,
	2 *m.*	תֵּשְׁבוּ	vous occuperez,		2 *m.*	תִּוָּשְׁבוּ	vous serez occupés,
	f.	תֵּשַׁבְנָה			*f.*	תִּוָּשַׁבְנָה	ou occupées,
	3 *m.*	יֵשְׁבוּ	ils occuperont,		3 *m.*	יִוָּשְׁבוּ	ils seront occupés,
	f.	תֵּשַׁבְנָה	elles occuperont,		*f.*	תִּוָּשַׁבְנָה	elles seront occupées.

TRANSITIF.

Singul.	2	masc.	שֵׁב	occupe, habite,
		fém.	שְׁבִי	
Pluriel.	2	m.	שְׁבוּ	occupez, habitez.
		f.	שֵׁבְנָה	

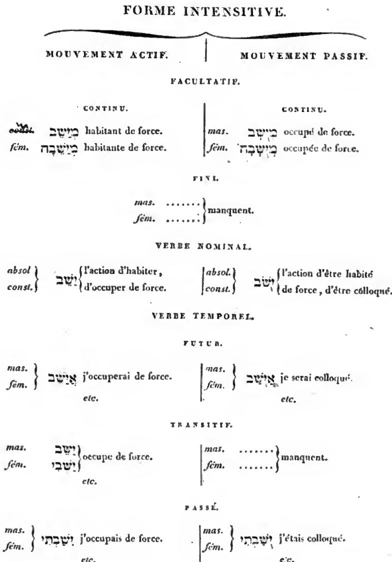
Singul.	2	masc.	הִוָּשֵׁב	sois occupé,
		fém.	הִוָּשְׁבִי	ou occupée.
Pluriel.	2	m.	הִוָּשְׁבוּ	soyez occupés,
		f.	הִוָּשֵׁבְנָה	ou occupées.

PASSÉ.

Personnes du singulier.	1	m. f.	יָשַׁבְתִּי	j'occupais,
	2	m.	יָשַׁבְתָּ	tu occupais,
		f.	יָשַׁבְתְּ	
	3	m.	יָשַׁב	il occupait,
		f.	יָשְׁבָה	elle occupait.
Personnes du pluriel.	1	m. f.	יָשַׁבְנוּ	nous occupions,
	2	m.	יְשַׁבְתֶּם	vous occupiez,
		f.	יְשַׁבְתֶּן	
	3	m. f.	יָשְׁבוּ	ils occupaient, elles occupaient.

Personnes du singulier.	1	m. f.	נוֹשַׁבְתּ	j'étais occupé, ou occupée,
	2	m.	נוֹשַׁבְתָּ	tu étais occupé,
		f.	נוֹשַׁבְתְּ	ou occupée,
	3	m.	נוֹשַׁב	il était occupé,
		f.	נוֹשְׁבָה	elle était occupée.
Personnes du pluriel.	1	m. f.	נוֹשַׁבְנוּ	nous étions occupés, ou occupées,
	2	m.	נוֹשַׁבְתֶּם	vous étiez occupés,
		f.	נוֹשַׁבְתֶּן	ou occupées,
	3	m. f.	נוֹשְׁבוּ	ils étaient occupés, elles étaient occupées.

FORME INTENSITIVE.



MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
mas.	מְיַשֵּׁב	habitant de force.	*mas.*	מְיֻשָּׁב	occupé de force.
fém.	מְיַשְּׁבָה	habitante de force.	*fém.*	מְיֻשָּׁבָה	occupée de force.

FINI.

mas.	....	manquent.
fém.	....	

VERBE NOMINAL.

absol / *const.*	יַשֵּׁב	l'action d'habiter, d'occuper de force.	*absol.* / *const.*	יֻשַּׁב	l'action d'être habité de force, d'être colloqué.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. / *fém.*	אֲיַשֵּׁב	j'occuperai de force.	*mas.* / *fém.*	אֲיֻשַּׁב	je serai colloqué.
		etc.			*etc.*

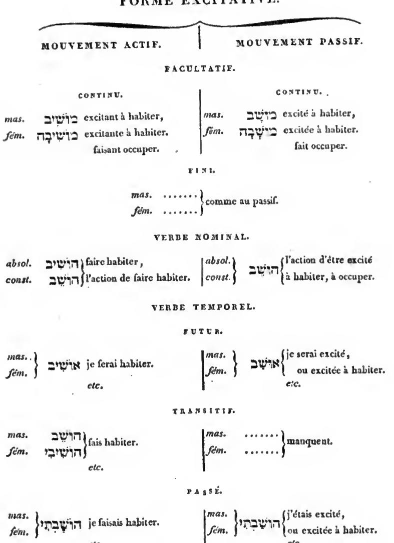
TRANSITIF.

mas.	יַשֵּׁב	occupe de force.	*mas.*	....	manquent.
fém.	יַשְּׁבִי		*fém.*	....	
		etc.			

PASSÉ.

mas. / *fém.*	יִשַּׁבְתִּי	j'occupais de force.	*mas.* / *fém.*	יֻשַּׁבְתִּי	j'étais colloqué.
		etc.			*etc.*

FORME EXCITATIVE.



MOUVEMENT ACTIF.	MOUVEMENT PASSIF.

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
mas.	מוֹשִׁיב	excitant à habiter,	*mas.*	מוּשָׁב	excité à habiter,
fém.	מוֹשִׁיבָה	excitante à habiter.	*fém.*	מוּשָׁבָה	excitée à habiter.
		faisant occuper.			fait occuper.

FINI.

mas. .... } comme au passif.
fém. .... }

VERBE NOMINAL.

absol.	הוֹשִׁיב	faire habiter,	*absol.*	הוּשַׁב	l'action d'être excité
const.	הוֹשֵׁב	l'action de faire habiter.	*const.*		à habiter, à occuper.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. *fém.*	אוֹשִׁיב	je ferai habiter.	*mas.* *fém.*	אוּשַׁב	je serai excité, ou excitée à habiter.
		etc.			*etc.*

TRANSITIF.

mas.	הוֹשֵׁב	fais habiter.	*mas.*	....	manquent.
fém.	הוֹשִׁיבִי		*fém.*	....	
		etc.			

PASSÉ.

mas. *fém.*	הוֹשַׁבְתִּי	je faisais habiter.	*mas.* *fém.*	הוּשַׁבְתִּי	j'étais excité, ou excitée à habiter.
		etc.			*etc.*

FORME RÉFLÉCHIE.

MOUVEMENS ACTIF ET PASSIF RÉUNIS

FACULTATIF.

CONTINU.	*masc.*	מִתְיַשֵּׁב	s'occupant,
	fém.	מִתְיַשְּׁבָה	ou se faisant occuper.
FINI.	*mas.*	....	manquent.
	fém.	....	

VERBE NOMINAL.

absol. / *constr.*	הִתְיַשֵּׁב	s'occuper, ou se faire occuper.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. / *fém.*	אֶתְיַשֵּׁב	je m'occuperai.
		etc.

TRANSITIF.

mas.	הִתְיַשֵּׁב	occupe-toi.
fém.	הִתְיַשְּׁבִי	
		etc.

PASSÉ.

mas. / *fém.*	הִתְיַשַּׁבְתִּי	je m'occupais.
		etc.

REMARQUES SUR LA CONJUGAISON RADICALE-COMPOSÉE.

Adjonction initiale י.

Le verbe présenté ici pour modèle est יָשׁוֹב. Je vais procéder à son analyse. La racine שׁוֹב renferme en soi l'idée d'un retour à un lieu, à un temps, à un état, à une action, d'où l'on était sorti. C'est le signe du mouvement relatif שׁ, qui se réunit à celui de l'action intérieure, centrale et générative ב. Ce retour, étant précisé et manifesté par l'adjonction initiale י, devient un vrai séjour, une prise de possession, une occupation, une habitation. Ainsi le verbe radical-composé יָשׁוֹב peut signifier, suivant la circonstance, l'action d'*occuper, d'habiter, de séjourner, de prendre possession*; etc.

Forme positive.

Mouvement actif. L'adjonction initiale י demeure constante dans les deux facultatifs, au nominal absolu, ainsi qu'au temps passé; mais elle disparait au nominal constructif, au transitif et au futur. Il semble bien que dans ce cas la voyelle-mère י aurait dû se placer entre le premier et le second caractère de la racine verbale, et qu'on aurait dû dire שִׁיבַת, *l'action d'occuper;* אשִׁיב, *j'occuperai;* שִׁיב, *occupe;* etc. Mais la ponctuation chaldaïque, ayant prévalu, l'a suppléée par le *ségol* ou le *tsérè*.

La simplicité du temps transitif dans cette conjugaison, avait fait penser à plusieurs savans, et notamment à Court-de-Gébelin, qu'on devait le regarder comme le premier des temps verbaux Déjà Leibnitz, qui sentait vivement le besoin des recherches étymologiques, avait vu qu'en effet le transitif est, dans les idiômes tudesques, le plus simple des temps. Le président Desbrosses s'était prononcé hautement pour cette opinion, et l'abbé Bergier y avait borné toute l'étendue des verbes hébraïques. Cette opinion, qui n'est nullement méprisable,

trouve un appui dans ce que dit le père Du Halde touchant la langue des Tâtares Mantcheoux, dont les verbes paraissent tirer leur origine du transitif. Mais il est évident par l'examen de la conjugaison radicale, que le nominal du verbe, et le transitif sont au fond la même chose en hébreu; et que ce dernier ne diffère du premier, que par une modification purement mentale, Les Hébreux disaient קוּם *l'action de constituer*, et קוֹם *constitue*. L'intention de l'orateur, l'accent qui l'accompagnait, pouvaient seuls en faire la différence, Le nominal יְשׁוֹב ne diffère ici du transitif שֵׁב que parceque l'adjonction initiale י ne peut point résister à la vivacité de la modification. Dans les verbes où cette voyelle-mère n'est point une simple adjonction, mais un signe, le transitif ne diffère point du nominal. On trouve, par exemple, יְרַשׁ *possède*, et יְרוֹשׁ *l'action de posséder*.

Les verbes semblables à celui que je viens de citer, où le signe י n'est pas une adjonction, appartiennent à la conjugaison dérivée. C'est l'affaire d'un bon dictionnaire de les distinguer avec soin. Il suffit que la Grammaire annonce leur existence.

Mouvement passif. L'adjonction initiale י, étant remplacée dans ce mouvement par la voyelle-mère ו, ne varie plus, et donne à cette conjugaison toute la fermeté de la conjugaison dérivée.

Forme intensitive.

Cette forme est peu usitée dans cette conjugaison, et cela par la raison que la forme positive elle-même, n'est qu'une sorte d'intensité donnée au verbe radical, par le moyen de l'adjonction initiale י. Lorsqu'on la trouve employée, par hasard, on voit que cette adjonction a pris toute la force d'un signe, et qu'elle n'abandonne plus le verbe auquel elle est unie.

Forme excitative.

L'adjonction initiale י se remplace au mouvement actif par le signe intellectuel ו, et au mouvement passif, par le signe convertible וּ. Ce

changement fait, le verbe radical composé ne varie plus, et suit la marche des verbes dérivés, comme il l'a suivie dans la forme précédente. S'il arrive quelquefois que ce changement ne s'effectue pas, comme dans הֵיטִיב *faire le bien*, le verbe n'en reste pas moins indivisible. Cette différence ne change rien à sa conjugaison.

Forme réfléchie.

Le verbe radical composé, continue sous cette nouvelle forme à montrer toute la fermeté d'un verbe dérivé. La seule remarque un peu importante que j'ai à faire, est relative aux trois verbes suivans, qui remplacent leur adjonction initiale י par le signe convertible ו devenu consonne.

יָדוֹעַ	connaître.	הִתְוַדַּע	se connaître.
יָכוֹחַ	argumenter, démontrer.	הִתְוַכַּח	s'argumenter.
יָסוֹר	corriger, instruire.	הִתְוַסֵּר	se corriger.

---

§. IV.

Conjugaison Radicale-Composée avec l'adjonction initiale נ

FORME POSITIVE.

MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		
FACULTATIF.					
CONTINU.			**CONTINU.**		
masc.	נוגש	être approchant,	*masc.*	נגש	devenant approché,
fém.	נוגשה	être approchante.	*fém.*	נגשה	devenant approchée.

FINI.

mas.	נגוש	être approché,
fém.	נגושה	être approchée.

VERBE NOMINAL.

absol.	נגוש	approcher, l'action d'ap-	*absol.*	הנגש	l'action d'être approché.
constr.	גשת	procher.	*constr.*		

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes					Personnes				
du singulier.	1	*m.* *f.*	אגש	j'approcherai,	du singulier.	1	*m.* *f.*	אנגש	je serai approché, ou approchée,
	2	*m.*	תגש	tu approcheras,		2	*m.*	תנגש	tu seras approché,
		f.	תגשי				*f.*	תנגשי	ou approchée,
	3	*m.*	יגש	il approchera,		3	*m.*	ינגש	il sera approché,
		f.	תגש	elle approchera.			*f.*	תנגש	elle sera approchée.
du pluriel.	1	*m.* *f.*	נגש	nous approcherons,	du pluriel.	1	*m.* *f.*	ננגש	nous serons approchés, ou approchées,
	2	*m.*	תגשו	vous approcherez,		2	*m.*	תנגשו	vous serez approchés,
		f.	תגשנה				*f.*	תנגשנה	ou approchées,
	3	*m.*	יגשו	ils approcheront,		3	*m.*	ינגשו	ils seront approchés,
		f.	תגשנה	elles approcheront.			*f.*	תנגשנה	elles seront approchées.

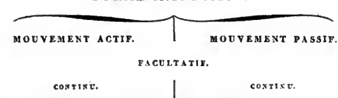
TRANSITIF.

Singul. 2	masc.	גַּשׁ	approche,	masc.	הִנָּגֵשׁ	sois approché,
	fém.	גְּשִׁי		fém.	הִנָּגְשִׁי	sois approchée.
Pluriel. 2	mas.	גְּשׁוּ	approchez.	mas.	הִנָּגְשׁוּ	soyez approchés,
	fém.	גַּשְׁנָה		fém.	הִנָּגַשְׁנָה	soyez approchées.

PASSÉ.

Personnes du singulier. 1	m. f.	נָגַשְׁתִּי	j'approchais,	m. f.	נִגַּשְׁתִּי	j'étais approché, ou approchée,
2	m.	נָגַשְׁתָּ	tu approchais,	m.	נִגַּשְׁתָּ	tu étais approché,
	f.	נָגַשְׁתְּ		f.	נִגַּשְׁתְּ	ou approchée,
3	m.	נָגַשׁ	il approchait,	m.	נִגַּשׁ	il était approché,
	f.	נָגְשָׁה	elle approchait.	f.	נִגְּשָׁה	elle était approchée.
Personnes du pluriel. 1	m. f.	נָגַשְׁנוּ	nous approchions,	m. f.	נִגַּשְׁנוּ	nous étions approchés, ou approchées,
2	m.	נְגַשְׁתֶּם	vous approchiez,	m.	נִגַּשְׁתֶּם	vous étiez approchés,
	f.	נְגַשְׁתֶּן		f.	נִגַּשְׁתֶּן	ou approchées,
3	m. f.	נָגְשׁוּ	ils approchaient, elles approchaient.	m. f.	נִגְּשׁוּ	ils étaient approchés, elles étaient approchées.

FORME INTENSITIVE.



MOUVEMENT ACTIF.	MOUVEMENT PASSIF.

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	מְנַגֵּשׁ	approchant tout-à-fait.	*masc.*	מְנֻגָּשׁ	approché tout-à-fait.
fém.	מְנַגְּשָׁה	approchante tout-à-fait. être adhérent.	*fém.*	מְנֻגָּשָׁה	approchée tout-à-fait. contigu.

FINI.

mas. .... } comme au passif.
fém. ....

VERBE NOMINAL.

const. *absol.*	נַגֵּשׁ	approcher tout-à-fait, l'action d'adhérer.	*const.* *absol.*	נֻגַּשׁ	l'action d'être tout-à-fait approché, être contigu.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. *fém.*	אֲנַגֵּשׁ	j'adhérerai. *etc.*	*mas.* *fém.*	אֲנֻגַּשׁ	je serai contigu, ou contigue. *etc.*

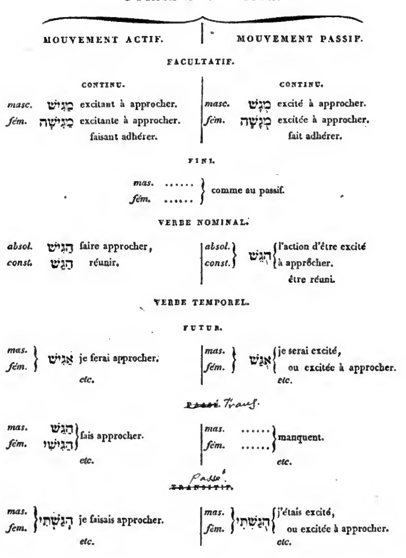
TRANSITIF.

mas.	נַגֵּשׁ	adhère.	*mas.*	......	manquent.
fém.	נַגְּשִׁי	*etc.*	*fém.*	....	*etc.*

PASSÉ.

mas. *fém.*	נִגַּשְׁתִּי	j'adhérais. *etc.*	*mas.* *fém.*	נֻגַּשְׁתִּי	j'étais contigu, ou contiguë. *etc.*

FORME EXCITATIVE.



MOUVEMENT ACTIF.	MOUVEMENT PASSIF.

FACULTATIF.

CONTINU.	CONTINU.
masc. מַגִּישׁ excitant à approcher.	*masc.* מֻגָּשׁ excité à approcher.
fém. מַגִּישָׁה excitante à approcher.	*fém.* מֻגָּשָׁה excitée à approcher.
faisant adhérer.	fait adhérer.

FINI.

mas. ...... } comme au passif.
fém. ...... }

VERBE NOMINAL.

absol. הַגִּישׁ faire approcher,	*absol.* } הֻגַּשׁ { l'action d'être excité
const. הַגֵּשׁ réunir.	*const.* } { à approcher.
	être réuni.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. } אַגִּישׁ je ferai approcher.	*mas.* } אֻגַּשׁ { je serai excité,
fém. }	*fém.* } { ou excitée à approcher.
etc.	*etc.*

~~PASSÉ~~. Trans.

mas. הַגֵּשׁ } fais approcher.	*mas.* ...... } manquent.
fém. הַגִּישִׁי }	*fém.* ...... }
etc.	*etc.*

Passé. ~~TRANSITIF.~~

mas. } הִגַּשְׁתִּי je faisais approcher.	*mas.* } הֻגַּשְׁתִּי { j'étais excité,
fem. }	*fém.* } { ou excitée à approcher.
etc.	*etc.*

FORME RÉFLÉCHIE.

MOUVEMENS ACTIF ET PASSIF RÉUNIS.

FACULTATIF.

CONTINU.	*masc.*	מִתְנַגֵּשׁ	s'approchant,
	fém.	מִתְנַגֶּשֶׁה	ou se faisant approcher.
FINI.	*mas.*	....	manquent.
	fém.	....	

VERBE NOMINAL.

absol. / *const.* — הִתְנַגֵּשׁ — s'approcher, ou se faire approcher.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. / *fém.* — אֶתְנַגֵּשׁ — je m'approcherai.

etc.

TRANSITIF.

mas. הִתְנַגֵּשׁ
fém. הִתְנַגְּשִׁי — approche-toi.

etc.

PASSÉ.

mas. / *fém.* — הִתְנַגַּשְׁתִּי — je m'approchais.

etc.

REMARQUES SUR LA CONJUGAISON RADICALE-COMPOSÉE.

Adjonction initiale נ.

Voici l'étymologie assez difficile du verbe נְגוֹשׁ, que je présente ici pour type, suivant en cela l'usage des hébraïsans dont je ne m'écarte jamais sans de fortes raisons.

La racine גו ou גוה offre l'idée générale d'un dégagement quelconque, destiné à contenir en lui-même, à servir de gaine; ou bien à conduire, à servir de canal : cette racine est celle de tout organe. Réunie au signe du mouvement relatif, elle offre dans le mot גוֹשׁ, l'idée plus restreinte d'un dégagement local, d'un laissé aller. Ce dégagement étant arrêté, et ramené sur lui-même par l'adjonction initiale נ, signifiera un rapprochement, un voisinage; et le verbe radical-composé נגוֹשׁ exprimera l'action d'avoisiner, de joindre, d'aborder, d'approcher, *etc.*

Forme positive.

Mouvement actif. L'adjonction initiale נ, disparaît au nominal constructif, au futur, au transitif, comme je l'ai déjà remarqué de l'adjonction initiale י; elle demeure de la même manière dans les deux facultatifs, dans le nominal absolu, dans le passé. Je suppose que dans la langue originelle de Moyse, et avant que la ponctuation chaldaïque eût été adoptée, c'était le signe ו qui se plaçait ici entre le premier et le second caractère de la racine verbale, et qu'on lisait גושת *l'action d'approcher,* אגוֹשׁ *j'approcherai,* גוֹשׁ *approche.* Cette voyelle-mère a été partout remplacée par le point *patach.* Une chose qui rend cette supposition très-croyable, c'est qu'on trouve encore plusieurs verbes, appartenans à cette conjugaison, qui conservent ce signe au futur, tel que יבוֹל, *il faillira*, etc.

Il faut remarquer que le verbe נְקוֹח, *prendre, tirer à soi,* dont le nominal prend quelquefois le caractère ל en place de l'adjoncion initiale נ, suit la marche de la conjugaison radicale-composée, dont je

viens de donner l'exemple; ensorte qu'on trouve très-souvent לַקֹח ou קַחַת *l'action de prendre*, אֶקַּח *je prendrai*, קַח *prends*, etc.

Mouvement passif. La ponctuation chaldaïque ayant partout supprimé la voyelle-mère qui devait caractériser ce mouvement, l'a rendu très-difficile à distinguer du mouvement actif, surtout au passé. Il n'y a que le sens de la phrase qui puisse le distinguer lorsqu'il se présente dans ce temps.

Forme intensitive.

Cette forme est peu usitée. Quand on la rencontre cependant, on doit remarquer que l'adjonction initiale נ y prend la force d'un signe, et qu'elle ne se sépare plus de son verbe. Elle agit de la même manière que l'adjonction initiale י, dont j'ai parlé en son lieu. La conjugaison radicale-composée ne diffère point alors de la conjugaison dérivée.

Forme excitative.

Cette forme est remarquable dans l'un et l'autre mouvement, en ce que le caractère adjonctif נ y disparaît tout-à-fait et n'est suppléé que par le point intérieur placé dans le premier caractère de la racine. Il est évident que dans l'origine de la Langue hébraïque, la conjugaison radicale-composée ne différait ici de la conjugaison radicale que par le point intérieur dont je viens de parler, et que la voyelle-mère י était placée entre les deux caractères radicaux dans le mouvement actif; tandis que le signe convertible ו se montrait devant le premier caractère radical dans le mouvement passif. On devait dire אַגִּישׁ, *je ferai approcher;* comme on trouve הַגִּישׁ, *faire approcher;* et אוּגַּשׁ, *je serai excité à approcher;* comme on trouve הוּגַּשׁ, *l'action d'être excité à approcher;* mais presque partout la ponctuation chaldaïque a remplacé ces voyelles-mères par le *chîrek* ou le *tzêrè*, au mouvement actif, et par le *kibbutz*, au mouvement passif.

Forme réfléchie.

L'adjonction initiale נ reparaissant dans cette forme, sans se séparer jamais de la racine, lui donne le caractère d'un verbe dérivé.

§. V.

Conjugaison Radicale-Composée avec l'adjonction terminative.

FORME POSITIVE.

MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	סוֹבֵב	être entourant,	*masc.*	נָסָב	devenant entouré,
fém.	סוֹבְבָה	être entourante.	*fém.*	נְסַבָּה	devenant entourée.

FINI.

mas.	סָבוּב	être entouré,
fém.	סְבוּבָה	être entourée.

VERBE NOMINAL.

absol.	סוֹב	entourer, l'action	*absol.*	הִסּוֹב	l'action d'être entouré.
constr.	סְבוֹב	d'entourer.	*constr.*		

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.					
1 *m.* *f.*	אָסוֹב	j'entourerai,	1 *m.* *f.*	אִסַּב	je serai entouré, ou entourée,
2 *m.*	תָּסוֹב	tu entoureras,	2 *m.*	תִּסַּב	tu seras entouré,
2 *f.*	תָּסוֹבִי		2 *f.*	תִּסַּבִּי	ou entourée,
3 *m.*	יָסוֹב	il entourera,	3 *m.*	יִסַּב	il sera entouré,
3 *f.*	תָּסוֹב	elle entourera.	3 *f.*	תִּסַּב	elle sera entourée.

Personnes du pluriel.					
1 *m.* *f.*	נָסוֹב	nous entourerons,	1 *m.* *f.*	נִסַּב	nous serons entourés, ou entourées,
2 *m.*	תָּסוֹבּוּ	vous entourerez,	2 *m.*	תִּסַּבּוּ	vous serez entourés,
2 *f.*	תְּסֻבֶּינָה		2 *f.*	תִּסַּבֶּינָה	ou entourées,
3 *m.*	יָסֹבּוּ	ils entoureront,	3 *m.*	יִסַּבּוּ	ils seront entourés,
3 *f.*	תְּסֻבֶּינָה	elles entoureront.	3 *f.*	תִּסַּבֶּינָה	elles seront entourées.

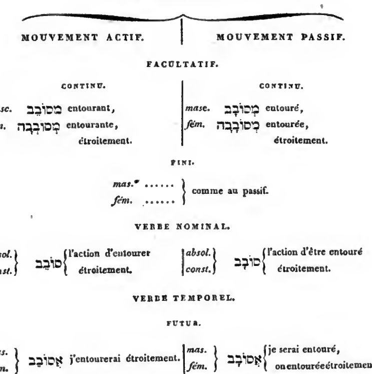
TRANSITIF.

Singul. 2	masc.	סוֹב	entoure.	חִסַּב	sois entouré,
	fém.	סוֹבִּי		הִסַּבִּי	sois entourée.
Pluriel. 2	masc.	סֹבּוּ	entourez.	הִסַּבּוּ	soyez entourés,
	fém.	סְבֶינָה		הִסַּבֶּינָה	soyez entourée.

PASSÉ.

Personnes du singulier. 1	m. f.	סַבּוֹתִי	j'entourais,	נְסַבּוֹתִי	j'étais entouré, ou entourée,
2	m.	סַבּוֹתָ	tu entourais,	נְסַבּוֹתָ	tu étais entouré,
	f.	סַבּוֹת		נְסַבּוֹת	ou entourée,
3	m.	סַב	il entourait,	נָסַב	il était entouré,
	f.	סַבָּה	elle entourait.	נָסַבָּה	elle était entourée.
Personnes du pluriel. 1	m. f.	סַבּוֹנוּ	nous entourions,	נְסַבּוֹנוּ	nous étions entourés, ou entourées,
2	m.	סַבּוֹתֶם	vous entouriez,	נְסַבּוֹתֶם	vous étiez entouré,
	f.	סַבּוֹתֶן		נְסַבּוֹתֶן	ou entourées,
3	m. f.	סַבּוּ	ils entouraient, elles entouraient.	נָסַבּוּ	ils étaient entourés, elles étaient entourées.

FORME INTENSIVE.



MOUVEMENT ACTIF.	MOUVEMENT PASSIF.

FACULTATIF.

CONTINU.	CONTINU.
masc. מְסוֹבֵב entourant,	*masc.* מְסוֹבָב entouré,
fém. מְסוֹבְבָה entourante, étroitement.	*fém.* מְסוֹבָבָה entourée, étroitement.

FINI.

*mas.** ...... } comme au passif.
fém. ......

VERBE NOMINAL.

absol. *const.* } סוֹבֵב { l'action d'entourer étroitement.	*absol.* *const.* } סוֹבָב { l'action d'être entouré étroitement.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. *fém.* } אֲסוֹבֵב j'entourerai étroitement. *etc.*	*mas.* *fém.* } אֲסוֹבַב { je serai entouré, ou entourée étroitement. *etc.*

TRANSITIF.

mas. סוֹבֵב *fém.* סוֹבְבִי } entoure étroitement. *etc.*	*mas.* .... *fém.* .... } manquent. *etc.*

PASSÉ.

mas. *fém.* } סוֹבַבְתִּי j'entourais étroitement. *etc.*	*mas.* *fém.* } סוֹבַבְתִּי { j'étais entouré, ou entourée étroitement. *etc.*

FORME EXCITATIVE.



MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	מֵסֵב	excitant à entourer.	*masc.*	מוּסָב	excité à entourer.
fém.	מְסִבָּה	excitante à entourer. faisant entourer.	*fém.*	מוּסַבָּה	excitée à entourer. fait entourer.

FINI.

mas. ...... } comme au passif.
fém. ......

VERBE NOMINAL.

absol. *const.*	הָסֵב	l'action de faire entourer.	*absol.* *const.*	הוּסַב	l'action d'être excité à entourer.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. *fém.*	אָסֵב	je ferai entourer. *etc.*	*mas.* *fém.*	אוּסַב	je serai excité, ou excitée à entourer. *etc.*

TRANSITIF.

mas.	הָסֵב	fais entourer.	*mas.*	....	manquent.
fém.	הָסֵבִּי	*etc.*	*fém.*	....	*etc.*

PASSÉ.

mas. *fém.*	הֲסִבּוֹתִי	je fesais entourer. *etc.*	*mas.* *fém.*	הוּסַבּוֹתִי	j'étais excité, ou excitée à entourer. *etc.*

FORME RÉFLÉCHIE.

MOUVEMENS ACTIF ET PASSIF RÉUNIS.

FACULTATIF.

CONTINU. { *masc.* מִסְתּוֹבֵב s'entourant,
{ *fém.* מִסְתּוֹבְבָה ou se faisant entourer.

FINI. { *mas.* .... } manquent.
{ *fém.* .... }

VERBE NOMINAL.

absol. } הִסְתּוֹבֵב { s'entourer,
const. } { ou se faire entourer.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. } אֶסְתּוֹבֵב je m'entourerai.
fém. }
etc.

TRANSITIF.

mas. הִסְתּוֹבֵב } entoure-toi.
fém. הִסְתּוֹבְבִי }
etc.

PASSÉ.

mas. } הִסְתּוֹבַבְתִּי je m'entourais.
fém. }
etc.

REMARQUES SUR LA CONJUGAISON RADICALE-COMPOSÉE.

Adjonction terminative.

Cette conjugaison n'est, en général, qu'une modification de la conjugaison radicale. Il semble même que ce soit la forme intensitive représentée par le verbe קוֹמֵם, par exemple, qu'on ait voulu poser pour forme positive, afin de donner à toutes les formes suivantes une plus grande énergie.

La racine סב, sur laquelle s'élève le verbe radical-composé סוֹבֵב, que je presente ici pour type, d'après les hébraïsans, étant formée du signe de l'action intérieure et centrale ב, et du signe du mouvement circulaire ס, exprime nécessairement toute espèce de mouvement qui s'opère autour d'un centre. La duplication du dernier caractère ב, en donnant plus de force au point central, tend à y ramener la circonférence ס, et par conséquent rend plus intense l'action de tourner, de serrer en tournant, d'envelopper, d'*entourer* enfin, exprimée par le verbe dont il s'agit.

Forme positive.

Mouvement actif. Le caractère final ב, qui, comme je viens de le dire, a été doublé pour former le verbe radical-composé סוֹבֵב, ne se trouve que dans les deux facultatifs. Il disparaît dans tout le reste de la conjugaison, laquelle n'est au fond que la conjugaison radicale, selon la forme intensitive, avec quelques légères différences apportées par la ponctuation chaldaïque. La seule marque à laquelle on la distingue, c'est le point intérieur placé dans le second caractère de la racine verbale, pour indiquer l'accent prolongé qui résultait sans doute de la double consonne.

Mouvement passif. Ce mouvement éprouve une grande variation dans le point-voyelle. Les facultatifs et les nominaux se trouvent souvent marqués du *tzêrè*, comme dans נָמֵס, *devenant dissous, tombant*

en dissolution; הֻמַּס, *être dissous, liquéfié;* הֻחַל, *être profané, divulgué;* etc. etc. Il faut, en général, se méfier toujours de la ponctuation, et s'attacher au sens.

Forme intensive.

Cette forme diffère de l'intensitive radicale seulement en ce que la ponctuation chaldaïque a remplacé presque partout le signe וֹ par le point *cholem*. Il faut avoir soin, avant de lui donner une signification, de bien examiner le caractère final qui est doublé; car c'est de lui seul que cette signification dépend.

Forme excitative.

C'est encore ici la forme excitative radicale, à la seule différence près du signe י, remplacé dans le mouvement actif par le point *tzéré*. Le mouvement passif se trouve un peu plus caractérisé par la voyelle-mère וּ, que l'on trouve ajoutée à la racine verbale dans quelques personnes du passé.

Forme réfléchie.

La syllabe caractéristique הת est simplement ajoutée à la forme intensitive, comme nous l'avons déjà remarqué à l'occasion de la conjugaison radicale; mais ici elle subit la métathèse: c'est-à-dire que, se trouvant placée devant un verbe qui commence par le caractère ס, le ת a dû se transporter à la suite de ce même caractère, de la manière qu'on le voit au nominal, où, au lieu de lire הִתְסוֹבֵב, on lit הִסְתּוֹבֵב.

§. VI.

Des irrégularités dans les trois conjugaisons.

J'ai parlé des petites anomalies qui se rencontrent dans les verbes commençant par le caractère א, ou terminés par les caractères נ ou ת. Je me dispenserai d'y revenir.

Les verbes des trois conjugaisons peuvent être terminés par les voyelles-mères א ou ה, et dans ce cas ils éprouvent quelques variations dans leur marche.

Lorsque c'est la voyelle א qui constitue le caractère final d'un verbe quelconque, comme le radical בוא, *venir;* le composé ברוא, *créer;* les radicaux composés יצוא, *paraître;* ou נשוא, *enlever:* cette voyelle devient ordinairement muette à la prononciation, et n'est point marquée du point chaldaïque. Comme cependant elle reste dans les diverses formes verbales, l'irrégularité qui résulte de son défaut de prononciation, n'est point sensible, et ne doit, en aucune façon, arrêter celui qui n'étudie l'hébreu que pour le comprendre, et le traduire. Les rabbins seuls, qui ont encore besoin de psalmodier cette langue éteinte, sont autorisés à faire une conjugaison particulière de cette irrégularité.

Il n'y a nulle difficulté pour nous à savoir que du radical בוא, *l'action de venir*, procèdent, en suivant la conjugaison radicale,

אבוא	je viendrai.	באתי	je venais.
תבוא	tu viendras.	באת	tu venais.
יבוא	il viendra.	בא	il venait.
etc.		*etc.*	

ou bien que du composé ברוא ou בראת, *l'action de créer*, procèdent également.

אברוא ou אברא	je créerai.	בראתי	je créais.
תברא	tu créeras.	בראת	tu créais.
יברא	il créera.	ברא	il créait.
etc.		*etc.*	

Mais, lorsque c'est la voyelle ה qui constitue le caractère final du verbe, alors la difficulté devient considérable, et voici pourquoi. Cette

voyelle, non seulement reste muette, mais disparaît ou se change quelquefois en une autre voyelle; ensorte qu'il serait impossible de reconnaître le verbe, si l'on n'avait pas un modèle auquel on pût le rapporter. Je vais donc présenter ici ce modèle, en prenant pour type le nominal גלוֹה ou גלוֹת, dont voici l'analyse étymologique.

Ce verbe tient à la racine גו, dont j'ai parlé à l'occasion du verbe radical-composé נגיש, et qui renferme l'idée d'un dégagement quelconque. Cette racine, réunie au signe du mouvement expansif ל, exprime dans son état de verbe, l'action de se dégager d'un lieu ou d'un voile, d'un vêtement, d'une enveloppe; l'action de se montrer à découvert, de se révéler, de se délier, de se mettre en liberté; *etc.*

On doit observer que la plupart des verbes appartenant aux trois conjugaisons régulières, peuvent encore, outre la marche qui leur est propre, recevoir les modifications de celle-ci, que j'appelle conjugaison irrégulière; suivant qu'ils sont terminés par le caractère ה, soit comme verbes radicaux, dérivés, ou radicaux-composés.

Au reste, on trouve quelques verbes terminés par ce même caractère ה, mais marqué du point intérieur, pour le distinguer, qui sont réguliers; c'est-à-dire, qui suivent la conjugaison dérivée à laquelle ils appartiennent. Ces verbes sont les quatre suivans :

גבוֹהּ L'action d'exceller, de surpasser, d'exalter.
כּמוֹהּ L'action de désirer avec langueur, de languir.
נגוֹהּ L'action d'émettre ou de réfléchir la lumière.
תמוֹהּ L'action d'étonner par son éclat, d'éblouïr.

Conjugaison Irrégulière.

FORME POSITIVE.



MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

	CONTINU.			CONTINU.	
masc.	גּוֹלֶה	être révélant,	*masc.*	נִגְלֶה	devenant révélé,
fém.	גּוֹלָה	ou révélante.	*fém.*	נִגְלָה	ou révélée.

FINI.

masc.	גָּלוּי	être révélé,
fém.	גְּלוּיָה	ou révélée.

VERBE NOMINAL.

absol.	גְּלוֹה	révéler, l'action de	*absol.*	הִגָּלוֹה	l'action d'être révélé.
constr.	גְּלוֹת	révéler.	*constr.*	הִגָּלוֹת	

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

Personnes du singulier.	1 m. f.	אֶגְלֶה	je révélerai,	אֶגָּלֶה	je serai révélé, ou révélée,
	2 m.	תִּגְלֶה	tu révéleras,	תִּגָּלֶה	tu seras révélé,
	2 f.	תִּגְלִי		תִּגָּלִי	ou révélée,
	3 m.	יִגְלֶה	il révélera,	יִגָּלֶה	il sera révélé,
	3 f.	תִּגְלֶה	elle révélera.	תִּגָּלֶה	elle sera révélée.
Personnes du pluriel.	1 m. f.	נִגְלֶה	nous révélerons,	נִגָּלֶה	nous serons révélés, ou révélées,
	2 m.	תִּגְלוּ	vous révélerez,	תִּגָּלוּ	vous serez révélés,
	2 f.	תִּגְלֶינָה		תִּגָּלֶינָה	ou révélées,
	3 m.	יִגְלוּ	ils révéleront,	יִגָּלוּ	ils seront révélés,
	3 f.	תִּגְלֶינָה	elles révéleront.	תִּגָּלֶינָה	elles seront révélées.

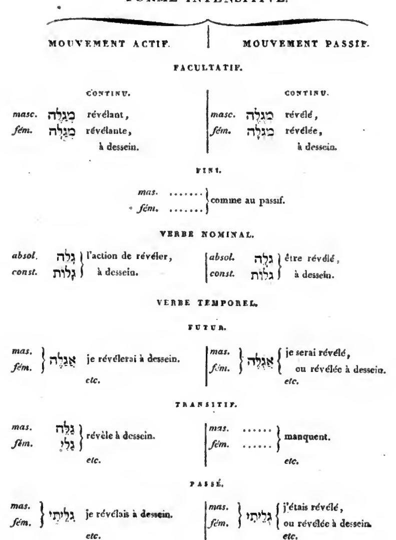
TRANSITIF.*

Singul. 2	masc.	גלה	révèle.	Singul. 2	masc.	הגלה	sois révélé,
	fém.	גלי			fém.	הגלי	ou révélée.
Pluriel. 2	m.	גלו	révélez.	Pluriel. 2	m.	הגלו	soyez révélés,
	f.	גלינה			f.	הגלינה	ou révélées.

PASSÉ.

Personnes du singulier. 1	m. f.	גליתי	je révélais,	Personnes du singulier. 1	m. f.	נגליתי	j'étais révélé, ou révélée,
2	m.	גלית	tu révélais,	2	m.	נגלית	tu étais révélé,
	f.	גלית			f.	נגלית	ou révélée,
3	m.	גלה	il révélait,	3	m.	נגלה	il était révélé,
	f.	גלתה	elle révélait.		f.	נגלתה	elle était révélée.
Personnes du pluriel. 1	m. f.	גלינו	nous révélions,	Personnes du pluriel. 1	m. f.	נגלינו	nous étions révélés, ou révélées,
2	m.	גליתם	vous révéliez,	2	m.	נגליתם	vous étiez révélés,
	f.	גליתן			f.	נגליתן	ou révélées,
3	m. f.	גלו	ils révélaient, elles révélaient.	3	m. f.	נגלו	ils étaient révélés, elles étaient révélées.

FORME INTENSIVE.



MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	מגלה	révélant,	*masc.*	מגלה	révélé,
fém.	מגלה	révélante, à dessein.	*fém.*	מגלה	révélée, à dessein.

FINI.

mas. .... }
fém. .... } comme au passif.

VERBE NOMINAL.

absol.	גלה	l'action de révéler,	*absol.*	גלה	être révélé,
const.	גלות	à dessein.	*const.*	גלות	à dessein.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. *fém.*	אגלה	je révélerai à dessein. *etc.*	*mas.* *fém.*	אגלה	je serai révélé, ou révélée à dessein. *etc.*

TRANSITIF.

mas.	גלה	révèle à dessein.	*mas.*	......	manquent.
fém.	גלי	*etc.*	*fém.*	......	*etc.*

PASSÉ.

mas. *fém.*	גליתי	je révélais à dessein. *etc.*	*mas.* *fém.*	גליתי	j'étais révélé, ou révélée à dessein. *etc.*

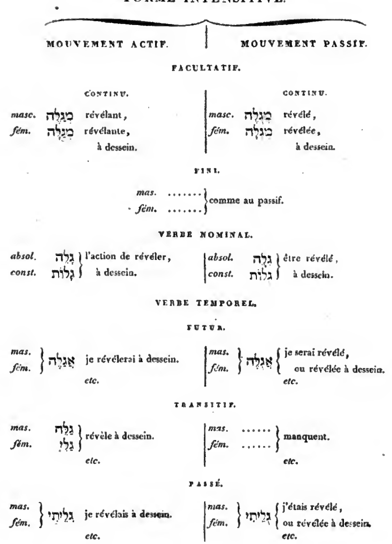
TRANSITIF.*

Singul. 2	*masc.*	גְּלֵה	révèle.	Singul. 2	*masc.*	הִגָּלֵה	sois révélé,
	fém.	גְּלִי			*fém.*	הִגָּלִי	ou révélée.
Pluriel. 2	*m.*	גְּלוּ	révélez.	Pluriel. 2	*m.*	הִגָּלוּ	soyez révélés,
	f.	גְּלֶינָה			*f.*	הִגָּלֶינָה	ou révélées.

PASSÉ.

Personnes du singulier. 1	*m.* *f.*	גָּלִיתִי	je révélais,	Personnes du singulier. 1	*m.* *f.*	נִגְלֵיתִי	j'étais révélé, ou révélée,
2	*m.*	גָּלִיתָ	tu révélais,	2	*m.*	נִגְלֵיתָ	tu étais révélé,
	f.	גָּלִית			*f.*	נִגְלֵית	ou révélée,
3	*m.*	גָּלָה	il révélait,	3	*m.*	נִגְלָה	il était révélé,
	f.	גָּלְתָה	elle révélait.		*f.*	נִגְלְתָה	elle était révélée.
Personnes du pluriel. 1	*m.* *f.*	גָּלִינוּ	nous révélions,	Personnes du pluriel. 1	*m.* *f.*	נִגְלֵינוּ	nous étions révélés, ou révélées,
2	*m.*	גְּלִיתֶם	vous révéliez,	2	*m.*	נִגְלֵיתֶם	vous étiez révélés,
	f.	גְּלִיתֶן			*f.*	נִגְלֵיתֶן	ou révélées,
3	*m.* *f.*	גָּלוּ	ils révélaient, elles révélaient.	3	*m.* *f.*	נִגְלוּ	ils étaient révélés, elles étaient révélées.

FORME INTENSIVE.



MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		
FACULTATIF.					
CONTINU.			**CONTINU.**		
masc.	מְגַלֶּה	révélant,	*masc.*	מְגֻלֶּה	révélé,
fém.	מְגַלָּה	révélante, à dessein.	*fém.*	מְגֻלָּה	révélée, à dessein.
FINI.					
mas.	....	comme au passif.			
fém.	....				
VERBE NOMINAL.					
absol.	גַּלֵּה	l'action de révéler,	*absol.*	גֻּלֵּה	être révélé,
const.	גַּלּוֹת	à dessein.	*const.*	גֻּלּוֹת	à dessein.
VERBE TEMPOREL.					
FUTUR.					
mas. / *fém.*	אֲגַלֶּה	je révélerai à dessein. *etc.*	*mas.* / *fém.*	אֲגֻלֶּה	je serai révélé, ou révélée à dessein. *etc.*
TRANSITIF.					
mas.	גַּלֵּה	révèle à dessein.	*mas.*	......	manquent.
fém.	גַּלִּי	*etc.*	*fém.*	......	*etc.*
PASSÉ.					
mas. / *fém.*	גִּלִּיתִי	je révélais à dessein. *etc.*	*mas.* / *fém.*	גֻּלֵּיתִי	j'étais révélé, ou révélée à dessein. *etc.*

FORME EXCITATIVE.

MOUVEMENT ACTIF.			MOUVEMENT PASSIF.		

FACULTATIF.

CONTINU.			CONTINU.		
masc.	מַגְלֶה	excitant à révéler,	*masc.*	מָגְלֶה	excité à révéler,
fém.	מַגְלָה	excitante à révéler, faisant révéler.	*fém.*	מָגְלָה	excitée à révéler, fait révéler.

FINI.

mas. .... } comme au passif.
fém. .... }

VERBE NOMINAL.

absol.	הַגְלֵה	l'action de faire révéler.	*absol.*	הָגְלֵה	être excité à révéler.
const.	הַגְלוֹת		*const.*	הָגְלוֹת	

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. *fém.*	אַגְלֶה	je ferai révéler. *etc.*	*mas.* *fém.*	אָגְלֶה	je serai excité, ou excitée à révéler. *etc.*

TRANSITIF.

mas.	הַגְלֵה	fais révéler.	*mas.*	....	manquent.
fém.	הַגְלִי	*etc.*	*fém.*	....	*etc.*

PASSÉ.

mas. *fém.*	הִגְלֵיתִי	je faisais révéler. *etc.*	*mas.* *fém.*	הָגְלֵיתִי	j'étais excité, ou excitée à révéler. *etc.*

FORME RÉFLÉCHIE.

MOUVEMENS ACTIF ET PASSIF RÉUNIS

FACULTATIF.

CONTINU.	*masc.*	מִתְגַּלֶּה	se révélant,
	fém.	מִתְגַּלָּה	ou se faisant révéler.
FINI.	*mas.*	....	manquent.
	fém.	....	

VERBE NOMINAL.

absol. / *const.*	הִתְגַּלּוֹת	se révéler, ou se faire révéler.

VERBE TEMPOREL.

FUTUR.

mas. / *fém.*	אֶתְגַּלֶּה	je me révélerai.

etc.

TRANSITIF.

mas.	הִתְגַּלֵּה	révèle-toi.
fém.	הִתְגַּלִּי	

etc.

PASSÉ.

mas. / *fém.*	הִתְגַּלֵּיתִי	je me révélais.

etc.

CHAPITRE X.

De la Construction des Verbes : des Relations adverbiales : des Caractères paragogiques : Conclusion.

§. I.

Réunion des Verbes aux Affixes-Verbaux.

J'APPELLE Constructions des Verbes, leur réunion aux Affixes-Verbaux. J'ai déjà montré la manière dont les Affixes-Nominaux se réunissent aux noms. Il me reste à indiquer ici les lois que suivent les Affixes-Verbaux en se réunissant aux verbes.

Ces lois, si l'on fait abstraction des petites variations des points-voyelles, peuvent se réduire à cette seule règle, savoir : que toutes les fois qu'une modification verbale quelconque, reçoit un affixe, elle la reçoit en se construisant avec lui : c'est-à-dire, que, si cette modification, quelle qu'elle soit, a un constructif, elle l'emploie dans ce cas.

Or, jetons un coup-d'œil rapide sur toutes les modifications verbales, en suivant le rang qu'elles occupent dans le tableau des conjugaisons.

Facultatifs.

Les facultatifs appartiennent aux noms dont ils forment une classe distincte. Lorsqu'ils reçoivent l'affixe-verbal, c'est en se construisant à la manière des noms.

פוֹקְדֵנִי lui me visitant.	פוֹקְדֵנוּ lui nous visitant.
פוֹקְדַי eux me visitant.	פוֹקְדֵינוּ eux nous visitant.
פוֹקַדְתִי elle me visitant.	פוֹקַדְתְנוּ elle nous visitant.
פוֹקוֹתִי elles me visitant.	פוֹקְדוֹתֵינוּ elles nous visitant.

Ceux des facultatifs de la conjugaison irrégulière qui se terminent par le caractère ה, le rejettent dans la construction.

עֲשֵׂנִי lui me faisant.	רֹדֵם lui dominant eux.
רֹאִי ou רֹאֵנִי lui me voyant.	רֹדֵן lui dominant elles.
מְלַמֶּדְךָ lui t'instruisant avec soin.	מְלַמְּדַי eux m'instruisant bien.

Verbe nominal.

J'ai déjà eu occasion de présenter le Verbe nominal réuni aux Affixes-Nominaux et Verbaux. Il est inutile de répéter ce que j'ai dit. J'ai eu soin aussi en traçant le tableau des diverses conjugaisons, d'indiquer toujours le Constructif nominal, lorsque ce Constructif s'est trouvé distingué du nominal absolu. En sorte qu'on pourra avec un peu d'attention, reconnaître facilement un verbe quelconque au nominal lorsqu'il s'offrira avec l'affixe. Voici d'ailleurs quelques exemples ponr fixer les idées à cet égard, et accoutumer aux variétés de la ponctuation.

קוּמִי ou קֻמִי	L'action de me consolider; ma consolidation.
תֻּמִּי	L'action de me perfectionner; mon perfectionement.
שׁוֹבְבֵנִי	L'action de me restituer; mon retour, ma résurrection.
פָּקְדִי	L'action de me visiter, de m'examiner; mon examen.
הִפָּקְדוֹ	L'action d'être visité lui-même par un autre; sa visite.
פַּקְּדֵנִי	L'action de me visiter, de m'inspecter avec assiduité.
הַפְקִידָהּ	L'action de la faire visiter, de l'exciter à visiter.
שִׁבְתּוֹ	L'action de l'occuper, de l'habiter, d'y demeurer.
לִדְתָּהּ	L'action de l'enfanter, elle.
גִּשְׁתְּךָ	L'action de t'approcher, toi homme; ton approche.
תִּתִּי	L'action de me donner.

L'article emphatique ה, étant ajouté à un nominal, se change en ת, suivant les règles de la Construction.

אהבתו	L'action de l'aimer, lui, vivement!
קרבתם	L'action de les serrer de près!
משחתי	L'action de me sacrer, de m'oindre de l'huile sainte!

La conjugaison irrégulière rejette quelquefois le caractère ה, mais plus souvent elle le change en ת.

VERBE TEMPOREL.

Futur.

Le signe ו qui se remarque dans la plupart des modifications verbales, du futur, se perd dans la Construction. Du reste, le caractère final ne change point dans les trois conjugaisons régulières. Je vais présenter dans son entier une des personnes du futur, réunie aux Affixes-Verbaux, en prenant mon exemple dans la conjugaison dérivée comme la plus usitée.

Affixes du singulier.			
mas. / *fém.*	יפקדני ou יפקדי	il me visitera.
mas.	יפקדך	il te visitera.
fém.	יפקדך	
mas.	יפקדנו ou יפקדו	il le visitera.
fém.	יפקדנה ou יפקדה	il la visitera.

Affixes du pluriel.		
mas. / *fém.*	יפקדנו	il nous visitera.
mas.	יפקדכם	il vous visitera.
fém.	יפקדכן	
mas.	יפקדם	il les visitera.
fém.	יפקדן	

Il faut observer que l'Affixe ו se change assez fréquemment en הו, et qu'on trouve volontiers יפקדהו au lieu de יפקדו, ou de יפקדנו.

Dans la conjugaison irrégulière, les modifications temporelles du futur, qui se terminent par le caractère ה, rejettent ce caractère en se construisant. Voici quelques exemples où j'ai rapproché à dessein ces irrégularités, et quelques autres de peu d'importance.

יסבנו	Il l'entoura.	יסבנו	Il nous fera entourer.
תסובבני	Tu m'entoureras bien.	יברכנהו	Il le bénira avec ferveur.
תקמני	Tu me consolideras.	יראנו	Il nous verra.

יִרְאֵנִי	Il me verra.	תִּרְאֵנִי	Elle me verra.
יֶאֱהָבֵנִי	Il m'aimera.	יְכֹנְנוּ	Il nous façonnera.
יַשְׂבִּיעֵנִי	Il me comblera de biens.	יוֹשִׁיבֵנִי	Il me fera habiter.
יַבְדִּילֵנִי	Il me divisera avec soin.	אֲבָרְכֵם	Je les bénirai, eux.

Transitif.

Les modifications transitives se comportent à peu près comme celles du futur : c'est-à-dire que le signe verbal י disparaît dans la construction. Le caractère final y reste muet.

פְּקְדֵנִי	Visite-moi, homme.	פִּקְדוּנוּ	Visitez-nous.
פִּקְדִינִי	Visite-moi, femme.	שְׁאָלוּנוּ	Demandez-nous.
שְׁמָעֵנִי	Écoute-moi.	תְּנֵם	Donne-leur, à eux.
שַׂמְּחֵנִי	Réjouis-moi bien.	דָּעֵן	Connais-les, elles.
חָנֵּנִי	Accorde-moi grâce:	הֲקִימֵנוּ	Fais-nous constituer.
נְחֵנִי	Conduis-moi.	קַבְּצֵנוּ	Rassemble-nous.
קָבְנוֹ	Maudis-le.	חָקְרֵם	Considère-les, eux.

Passé.

Dans les modifications temporelles du passé, la première personne du singulier et du pluriel, la seconde et la troisieme personne du masculin singulier, et la troisième personne du pluriel, ne changent que le point-voyelle, en se construisant avec les affixes : mais la seconde et la troisième personne du féminin singulier, et la seconde du masculin et du féminin pluriel, changent de caractère final; voici l'exemple :

Personnes du singulier.		absol.	constr.		avec l'affixe.	
1	mas. / fém.	פָּקַדְתִּי	פְּקַדְתִּי	je visitais,	פְּקַדְתִּיךָ	je te visitais,
2	mas.	פָּקַדְתָּ	פְּקַדְתַּ	tu visitais,	פְּקַדְתַּנִי	tu me visitais,
	fém.	פָּקַדְתְּ	פְּקַדְתִּי	tu visitais,	פְּקַדְתִּינִי	tu me visitais,
3	mas.	פָּקַד	פְּקָד	il visitait,	פְּקָדָהּ	il la visitait,
	fém.	פָּקְדָה	פְּקָדַת	elle visitait,	פְּקָדַתּוּ	elle le visitait.

Personnes du pluriel.		absol	constr.		avec l'affixe.	
1	mas. / fém.	פקדנו	פקדנו	nous visitions,	פקדנום	nous les visitions, eux.
2	mas.	פקדתם	פקדתו	vous visitiez,	פקדתונו	vous nous visitiez,
	fém.	פקדתן				
3	mas. / fém.	פקדו	פקדו	ils visitaient, / elles visitaient.	פקדון	ils les visitaient, / elles les visitaient, } elles.

Il est inutile que je m'appesantisse sur chacune de ces modifications en particulier. Je vais terminer par quelques exemples pris dans les diverses formes, et dans les différentes conjugaisons.

פקדו	Il le visita assidûment.	שמך	Il te plaça.
אררה	Il la maudit fortement.	שמתהו	Elle le plaça.
גלגלתיך	Je t'enveloppai bien.	שמוך	Ils se placèrent.
צויתיך	Je te recommandai fort.	קראו	Il l'appela.
הורדתנו	Tu nous fis descendre.	עשהו	Il le fit.
העליתנו	Tu nous fis monter.	גליתו	Tu le révélas.
הפיצך	Il se fit disperser.	יכלתיו	Je le domptai.
הודעך	Il se fit savoir.	מצאתה	Tu la trouvas.
חדמנו	Il nous fit taire.	שובבתך	Elle te pervertit.
השיבום	Ils les firent revenir.	הזיתיך	Je t'apperçus.
	etc.		*etc.*

§ II.

Des Relations adverbiales.

J'ai dit au chapitre IV de cette Grammaire, que la Relation devait être considérée sous trois rapports, selon la partie du discours avec laquelle elle conservait plus d'analogie. J'ai appelé *Relation désignative* celle qui m'a paru appartenir plus expressément au signe, et j'en ai traité sous le nom d'*Article* : j'ai nommé ensuite *Relation nominale*, celle qui m'a paru remplacer spécialement le nom, et agir en son ab-

sence, et je l'ai fait connaître sous le nom de *Pronom :* voici maintenant celle que je qualifie du nom de *Relation adverbiale*, parce qu'elle me semble former une sorte de lien entre le nom et le verbe, et sans être ni l'un ni l'autre, participer également à tous les deux. Je traiterai de cette dernière espèce de Relation sous le nom d'*Adverbe.*

Je prie mon Lecteur de se souvenir que je ne confonds pas l'adverbe avec le modificatif. Ce dernier modifie l'action verbale, et lui donne la teinte du nom dont il découle par le qualificatif : l'adverbe le dirige, et en indique l'emploi. Ainsi, *doucement*, *fortement*, *docilement*, sont des modificatifs ; ils indiquent que l'action est faite d'une manière douce, forte, docile : *dessus*, *dessous*, *avant*, *après*, sont des adverbes : ils montrent la direction de l'action relativement aux choses ou aux personnes, aux temps, aux lieux, au nombre ou à la mesure.

Lorsque les grammairiens modernes ont dit, en parlant des adverbes français, tels que ceux que je viens de citer, qu'ils étaient *indéclinables*, j'ai bien peur que, l'esprit tout préocupé de formes latines, ils ne se soient trompés en cela, comme en beaucoup d'autres choses. Je sais bien que la Relation désignative, par exemple, l'article qui sert à infléchir le nom, ne saurait être infléchi, à moins qu'il n'existât un nouvel article destiné à cet usage ; je sais bien que le modificatif ne saurait être infléchi non plus, puisqu'il porte en lui une action sous-entendue, qui ne peut être développée que par le verbe ; mais je sais bien aussi qu'une Relation adverbiale, une Relation véritable, pouvant passer au rang de nom par une simple déduction de la pensée, doit être accessible à l'inflexion. Je vais plus loin. Je dis qu'une Relation désignative, un article, s'il est rendu absolu, éprouvera une sorte d'inflexion. Considérez l'article français *la*, qui, très-inflexible sous le rapport d'article, n'en souffre pas moins l'inflexion quand il est considéré comme adverbe. On dit fort bien, c'est là, c'est de là ; c'est pour là. Voyez les adverbes *dessous*, *dessus*, *avant*, *après*, *aujourd'hui*, *demain*, etc. ; tous sont flexibles jusqu'à un certain point. Ne dit-on pas : portez cela *du dessous au dessus ;* mettez-vous *en avant ;*

ne parlez que *d'après vous*; considérez les usages *d'aujourd'hui*; pensez *à demain*, etc., etc.?

Quoi qu'il en soit de ces idées que je ne pose ici que comme points d'appui, parce que mon objet n'est pas la Langue française, je dis qu'il s'en faut de beaucoup que les Relations adverbiales de la Langue hébraïque soient inflexibles; presque toutes, au contraire, reçoivent les articles et se prêtent à leurs mouvemens. Plusieurs même ont des nombres et des genres, ainsi qu'on pourra le remarquer parmi celles que je vais citer.

Adverbes de lieu.

אִי : אַיֵּה :	Où ? où!	עַל : מַעְלָה : מִלְמַעְלָה :	Dessus, par dessus.
אֵיפֹה : אֵיפוֹא :	Où donc? où cela?	פְּנֵי : פָּנִים : לִפְנֵי :	Devant, par devant.
פֹּא : פֹּה :	Là.	מַטָּה :	En bas.
שָׁם :	En ce lieu là : y.	תַּחַת : מִתַּחַת :	Dessous, par dessous.
מִפֹּו : מִפֹּה : מִשָּׁם .	De là, par là; en.	אַחַר : אַחֲרֵי : אָחוֹר :	Après, ensuite, derrière.
חוּץ :	Dehors.	סָבִיב :	Autour, tout autour.
מִבַּיִת : בְּתוֹךְ	Dedans, en dedans.	הָלְאָה	Plus loin.
עֵבֶר : מֵעֵבֶר :	En de çà; par de là.		*etc.*
בֵּין : בֵּינַיִם : בֵּינוֹת :	Entre, au milieu.		

De temps.

מָתַי : עַד-מָה :	Quand? quand-est-ce?	טֶרֶם :	Auparavant.
עַד : עֲדֵי :	Jusque-là.	יוֹמָם :	Aujourd'hui.
אָז : אֲזַי :	Alors.	מָחָר : תְּמוֹל :	Demain, hier.
עַתָּה :	Maintenant.	מִלְּפָנִים	Autrefois, jadis.
עוֹד : עוֹדִי :	Encore.	מְהֵרָה :	De suite.
תָּמִיד :	Sans-cesse.		*etc.*

De nombre.

אַף-כִּי :	Combien?	שֵׁשׁ :	Six, en sixième.
אֶחָד :	Un, en premier.	שֶׁבַע :	Sept, en septième.

שְׁנֵי : שְׁנַיִם : Deux, en second.
שְׁלוֹשׁ : Trois, en troisième.
אַרְבַּע : Quatre, en quatrième.
חָמֵשׁ : Cinq, en cinquième.

שְׁמֹנָה : Huit, en huitième.
תֵּשַׁע : Neuf, en neuvième.
עֶשֶׂר : Dix, en dixième.
etc.

De Mesure.

איך : Comment?
כֵּן : אָכֵן : Ainsi.
רַב : Assez.
מְעַט : Peu.

מְאֹד : Beaucoup.
חִנָּם : שָׁוְא. En vain; comme rien.
בְּלִי : מִבְּלִי : Aucunement, de rien.
etc.

Adverbes affirmatifs.

אָמֵן : אָמְנָם Ainsi-soit-il; amen.
כֹּה : כֵּן : Oui; cela est ainsi.

אַךְ : Tout-à-fait; absolument.
etc.

Suspensifs et interrogatifs.

אוּלַי : Peut-être!
לָמָּה : Pourquoi?
לָכֵן : Parce que.
לְמַעַן : Afin que, à cause.

אִם : הַאִם : Est-ce que?
פֶּן : Ne! de peur que...
מַדּוּעַ : A cause que...
etc.

Négatifs.

אַל : Point, plus.
לֹא : Non, ne pas.
בַּל : בלא. Non, du tout.

אַיִן : אֵינֶנּוּ : Néant.
רֵיקָם : En vain.
etc.

Il est facile de voir en parcourant ces Relations adverbiales, que leur destination est, comme je l'ai dit, de montrer l'emploi de l'action, sa direction, sa mesure, sa présence ou son absence; et non pas de la modifier. L'action se modifie par les noms modificatifs. Dans les langues où ces noms existent en trop petite quantité, comme en

hébreu par exemple, alors la forme verbale vient au secours. Cette forme, que j'ai fait connaître sous le nom d'intensitive, se plie à l'intention de l'Écrivain, reçoit le mouvement de la phrase, et donne au verbe la couleur de la circonstance. C'est ce qu'un traducteur intelligent ne doit jamais perdre de vue dans les idiômes de l'Asie.

Le Lecteur qui suit avec quelque attention la marche de mes idées grammaticales, doit s'apercevoir qu'après avoir parcouru le cercle des développemens de la Parole sous les modifications diverses de Nom et de Verbe, nous revenons au signe dont nous sommes partis : car la relation adverbiale, dont nous nous occupons en ce moment, diffère peu de la relation désignative, et même se confond avec elle par plusieurs expressions communes. Je me rappèle avoir indiqué d'avance cette analogie, afin qu'on pût remarquer, quand il en serait temps, le point où le cercle de la Parole, rentrant sur lui-même, en réunit les élémens.

Ce point mérite d'être remarqué. Il existe, entre l'adverbe affirmatif et négatif; entre *oui* et *non*, אך et אל, ou כה et לא : la substance et le verbe : il ne saurait rien y avoir au-delà. Quiconque réfléchirait bien sur la force de ces deux expressions, verrait qu'elles renferment non-seulement l'essence de la Parole, mais celle de l'Univers ; et que ce n'est jamais que pour affimer ou nier, vouloir ou ne vouloir pas, passer du néant à l'être, ou de l'être au néant, que le signe se modifie, que la Parole naît, que l'intelligence se déploie, que la Nature, que l'Univers marche à son but éternel.

Je ne m'appesantirai pas sur de telles spéculations. Je sens que borner toute langue à deux expressions élémentaires, serait une hardiesse trop grande dans l'état où sont nos connaissances grammaticales. L'esprit accablé par une multitude de mots, concevrait difficilement une vérité de cette nature, et tenterait vainement de ramener à des élémens aussi simples une chose qui lui paraît tellement compliquée.

Mais enfin je puis bien laisser entendre pourtant que l'affirmation adverbiale existe par elle-même, d'une manière absolue, indépendante,

renfermée dans le verbe dont elle constitue l'essence : car tout verbe est affirmatif : la négation n'est que son absence ou son opposition. Voilà pourquoi, dans quelque langue que ce puisse être, énoncer un verbe, c'est affirmer : le détruire, c'est nier.

Quelquefois, sans détruire entièrement le verbe, on en suspend l'effet : alors on interroge. L'hébreu possède deux relations adverbiales pour peindre cette modification de la parole : אִ□ et הַאִ□ : qu'on pourrait rendre en français par *est-ce-que?* mais l'usage en est assez rare. L'interrogation paraît avoir eu lieu plus ordinairement dans la langue de Moyse, comme elle a encore lieu pour la plupart des peuples méridionaux ; c'est-à-dire, au moyen de l'accent de la voix. C'est le sens de la phrase qui l'indique. Quelquefois, comme je l'ai dit, l'article déterminatif ה prend une force interrogative.

La Négation s'exprime au moyen de plusieurs relations adverbiales que j'ai rapportées. Les plus usitées sont לֹא et אַיִן. La première exprime la cessation, l'opposition, la défense : la seconde, l'absence et le néant. Celle-ci mérite une attention toute particulière.

Au reste, toutes les relations adverbiales, sans exceptions, se lient aux affixes nominaux et verbaux, et souvent forment avec eux des ellipses d'une grande énergie. Je vais rapporter quelques-uns de ces hébraïsmes, en interprétant le mot-à-mot, quand il sera besoin.

אַיו : אַיָם :	Où-de-lui? où-d'eux? (où est-il? où sont-ils)?
אַחֲרֶיךָ :	Derrière-toi.
תַּחְתַּי :	Sous moi (en ma puissance).
בֵּינֵנוּ וּבֵינֶךָ : בֵּינַיִם :	Entre nous et entre toi : entre-deux.
לְפָנַי : לְפָנֶיךָ : לְפָנֵינוּ :	Devant moi, devant toi, devant nous.
בַּעֲדִי : בַּעַדְכֶם : בַּעֲדֵיהֶם :	Autour de moi, autour de vous, autour d'eux.
עוֹדֵינוּ : הַעוֹדָם :	Encore de nous (nous sommes encore), eh! encore d'eux? (sont-ils encore)?
אִישׁ־הַבֵּנַיִם :	Un homme des-entre-deux (flottant entre les partis).

24.

אֶל־בֵּינוֹת לַגַּלְגַּל׃	Vers-les-entre-deux des-entassemens-entassemens. (vers le centre des espaces éthérés, des sphères célestes, des mondes).
מִבֵּינוֹת לַכְּרֻבִים׃	De l'entre-deux des-chérubins (du milieu de ce qui représente les forces multiplicatrices).

Interrogation.

מָה הוּא־לָהּ׃	Quoi lui-à-elle? (que lui dit-il?)
מַה חַטָּאתִי׃	Quel péché-mien? (quel est mon péché).
אֶת־שׁוֹר מִי לָקַחְתִּי׃	Le bœuf-même de qui j'ai pris? (à qui est le bœuf même que j'ai pris?)
בִּשְׁאוֹל מִי יוֹדֶה־לָּךְ׃	Dans le tombeau qui fera éclater vers toi? (qui est-ce qui t'adressera ses chants?)
וּבֶן־אָדָם כִּי תִפְקְדֶנּוּ׃	Et-le-fils-d'Adam ainsi tu visiteras-lui? (Est-ce que tu le visiteras ainsi, le fils-d'Adam?)
מִי אָדוֹן לָנוּ׃	Qui est le Seigneur à nous?
אֶשָּׂא עֵינַי אֶל־הֶהָרִים׃	Eleverai-je mes yeux sur ces monts?
מֵאַיִן יָבוֹא עֶזְרִי׃	D'où viendra l'aide à moi?
אִם עֲוֹנוֹת תִּשְׁמָר־יָהּ׃	Est-ce que les iniquités tu considéras, Jah!

Négation.

אַל־תּוֹסֵף׃	Tu n'ajouteras plus.
אַל־תָּצַר׃	Tu n'agiras plus hostilement.
אַל־יֵרָא	Il ne verra plus.
צִוִּיתִיךָ לְבִלְתִּי אֲכָל׃	Je recommandai fortement à toi d'aucunement consommer (de ne consommer aucunement).
בִּבְלִי אֲשֶׁר... עַל־בְּלִי...	De rien que.... à propos de rien.
לֹא מָצָא עֹזֵר׃	Il ne rencontra point d'aide.

לֹא־יִהְיֶה לְךָ אֱלֹהִים אֲחֵרִים :	Non-pas il-sera pour-toi Dieux autres. (Il n'existera pas d'autres Dieux pour toi).
לֹא תַעֲשֶׂה לְךָ פֶסֶל :	Tu ne feras point à toi de statue.
וְלֹא־יִהְיֶה עוֹד הַמַּיִם לְמַבּוּל :	Et-il ne sera pas un encore des eaux du déluge. (Les eaux du déluge ne s'éleveront plus).
לְבִלְתִּ הַכּוֹת אֹתוֹ :	Pour nullement blesser lui. (Afin de ne le blesser nullement).
לֹא יָדַעְתִּי :	Je ne le savais pas.
וְאֵינֶנּוּ :	Et néant-de-lui. (Il n'est plus).
וְאֵינְךָ : וְאֵינֵימוֹ :	Et néant-de-toi : et néant-d'eux. (Tu n'est pas ; ils ne sont pas).
אֵין־יֶשׁ־רוּחַ בְּפִיהֶם :	Néant-d'être esprit dans la-bouche-à-eux. (Il n'y a rien de spirituel dans leur bouche).
כִּי־אֵין הַמֶּלֶךְ יוּכַל אֶתְכֶם דָּבָר :	Car néant de Roi pouvant avec vous chose. (Car il n'y a point de roi qui puisse quelque chose avec vous).
וְאֵין רֹאֶה וְאֵין יוֹדֵעַ וְאֵין מֵקִיץ :	Et néant voyant, et néant sachant, et néant surveillant (Il ne voyait, il ne savait, il ne surveillait rien).
כִּי אֵין בַּמָּוֶת זִכְרֶךָ :	Car néant dans la mort souvenir énergique de toi. (Il n'y a point dans la mort de souvenir de toi qui survive).
יְהוָה אַל־בְּאַפְּךָ תוֹכִיחֵנִי :	Jhoâh, non plus dans la colère tienne tu me châtieras! (ne me châtie plus dans ta colère).

etc, etc.

§. III.

Des Caractères paragogiques.

Au milieu des innombrables travaux que les savans des siècles derniers ont entrepris sur la langue des Hébreux, et dont plusieurs ne sont pas sans mérite, il était impossible qu'ils ne s'aperçussent pas que les caractères hébraïques avaient presque tous une valeur intrinsèque, dont ils communiquaient la force aux mots auxquels ils étaient ajoutés. Quoique la plupart de ces savans fussent bien loin de remonter jusqu'à l'origine du signe, et qu'ils jugeassent presque tous que le sens attaché à ces caractères était arbitraire, ils ne pouvaient néanmoins s'empêcher de le distinguer. Les uns, fixant plus particulièrement ceux de ces caractères qui paraissent au commencement ou à la fin des mots, pour en modifier la signification, en ont remarqué six : א, ה, י, מ, נ et ת : et prenant le son qui résulte de leur réunion, ils les ont désignés par le nom barbare d'*héémanthes*. Les autres, ne s'arrêtant qu'à ceux que le hasard paraît insérer dans certains mots, ou leur ajouter sans raison évidente, les ont nommés *paragogiques* ; c'est-à-dire *survenus*. Ces caractères, également au nombre de six, sont : א, ה, י, ו, נ et ת. On voit que la seule différence qui existe entre les *héémanthes* et les *paragogiques*, c'est, parmi ces derniers, la voyelle ו substituée à la consonne מ.

Je pourrais sans doute me dispenser de parler de ces caractères, dont j'ai assez entretenu le Lecteur, sous le rapport de signes ; mais pour ne laisser rien à desirer, je vais dire succintement ce que les hébraïsans en ont pensé.

א En considérant ce caractère comme appartenant aux *hééemanthes*, les hébraïsans ont vu qu'il exprimait la force, la stabilité, la durée de la substance, la domination. Comme *paragogique*, ils ont enseigné qu'on le trouvait sans motifs ajouté à quelques temps verbaux terminés en ו, comme dans les exemples suivans.

הָלְכוּא	Ils allèrent.	נָשְׂוּא	Ils enlevèrent.
בוּא	Ils voulurent.		*etc.*

Cette addition est une sorte de redondance imitée de l'arabe. Elle exprime la force et la durée de l'action.

ה Soit que l'on range ce caractère parmi les *héémanthes*, ou parmi les *paragogiques*, il est inutile que j'ajoute rien de plus à ce que j'en ai dit, soit comme signe, soit comme article déterminatif ou emphatique. On sait assez qu'il peut commencer ou terminer toutes les espèces de mots, tant noms que verbes ou relations.

ו Il n'est point question ici de l'étonnante propriété que possède ce caractère de changer les modifications temporelles des verbes, en portant au passé celles qui sont au futur; et au futur celles qui sont au passé. Lorsque les hébraïsans l'appèlent *paragogique*, ils le considèrent simplement comme ajouté à certains mots, sans autres raisons que de les lier ensemble.

וְחַיְתוֹ־אֶרֶץ :	L'animalité terrestre (le règne animal).
בְּנוֹ־בְעוֹר :	Le fils de Bewhôr.
לְמַעְיְנוֹ־מָיִם :	La source des eaux, *etc.*

י Les hébraïsans qui ont vu un *héémanthe* dans ce caractère, lui ont attribué les mêmes qualités qu'à la voyelle א, mais plus morales, et portant davantage à l'esprit qu'à la matière. Ceux qui l'ont traité de *paragogique*, ont dit qu'on le trouvait quelquefois inséré dans les mots, et plus souvent placé à la fin, surtout dans les féminins. Ils n'ont point dit la cause de cette insertion, ou de cette addition, qui résultent très-certainement de la faculté qu'il a, comme signe, d'exprimer la manifestation et l'imminence des actions C'est ainsi qu'on trouve.

לְדְרִיוֹשׁ :	A l'effet de s'informer, de s'instruire sans relâche.
תֵּיעָשֶׂה : מֵיאִתִּי :	Elle sera faite de suite : par moi-même, ouvertement.
רְבָּתִיעָם : הַחֵצִי :	Une foule immense de peuple : une flèche rapide.
מְקִימִי :	Lui constituant avec gloire.
אֲהֲבָתִי :	Amante avec éclat.
אֵיבָתִי :	Ennemie avec audace, *etc.*

מ Ce caractère placé parmi les *héémanthes*, par les hébraïsans, se trouve également au commencement et à la fin des mots. Lorsqu'il est au commencement, il devient, selon eux, local et instrumental ; il forme les noms d'actions, de passions, et d'objets. Lorsqu'il est à la fin, il exprime ce qui est collectif, compréhensif, générique, ou plus intense et plus assuré. Il est tout-à-fait singulier qu'avec ces données, ces savans aient pu si souvent méconnaître ce signe dont l'usage est si fréquent dans la Langue de Moyse. Ce qui a causé leur erreur, c'est la facilité qu'ils ont eue de le confondre avec l'affixe verbal ם. Je produirai dans mes notes sur la Cosmogonie de Moyse plusieurs exemples où cette confusion a causé les plus étranges contre-sens. Voici pour l'instant, quelques exemples sans commentaires.

אֻמְנָם :	Une vérité universelle ; une foi immuable.
יוֹמָם : שְׁמָם :	Tout le jour. Un nom collectif, générique, universel.
אתם :	L'ensemble ; l'ipséïté collective.
עוֹלָם :	L'universalité des temps, des espaces, des durées, des âges.
נחם :	Il cessa entièrement ; il se reposa tout-à-fait.
בְּשַׁגָּם :	Dans l'action générale de décliner, de se perdre.
מַשְׁחִיתָם :	Faisant dégrader, détruire, abîmer entièrement.
	etc.

נ Parmi *les héémanthes*, ce caractère exprime ou l'action passive, et repliée en soi, quand il paraît au commencement des mots ; ou le déploiement et l'augmentation quand il se place à la fin. Parmi les *paragogiques*, il s'ajoute sans raison, disent les hébraïsans, aux modifications verbales terminées par les voyelles ו ou י : ou bien, est inséré dans quelques mots pour en adoucir la prononciation. Il est évident que, même dans ce cas, il garde son caractère, comme on en peut juger par les exemples suivans.

יָדְעוּן :	Ils surent tout au long.
תַּעֲשִׂין :	Tu feras sans négliger.

לְתִתֵּן : Afin de donner généreusement.
יְסֹבְבֶנְהוּ : Il l'entourera bien.
יִצְּרֶנְהוּ : Il le serrera soigneusement.
יֶשְׁנוֹ : Voilà sa manière d'être (l'être à lui).
יָגוֹן : Tourment de l'âme, tristesse, désorganisation entière.
זִכָּרוֹן : Mémoire inébranlable, très-étendue.
בִּצָּרוֹן : Approvisionnement considérable.

ת Les hébraïsans, qui ont rangé ce caractère parmi les *héémanthes*, lui ont attribué la propriété qu'il a, en effet, comme signe, d'exprimer la continuité des choses, et leur réciprocité. Ceux qui en ont fait un *paragogique*, n'ont remarqué que la grande propension qu'il a, à se substituer au caractere ה; propension dont j'ai assez parlé. Voici quelques exemples relatifs à sa réciprocité comme signe:

תוּגָה : Tristesse réciproque.
תַּנוּאָה Éloignement mutuel, aversion.
תָּאַב : Il desira mutuellement et continuellement.
תְּנוּמָה : Sommeil sympathique.
תַּגְמוּל : Rétribution mutuelle, contribution.
etc.

§. IV.

Conclusion.

Voilà à peu près tout ce que les hébraïsans vulgaires ont connu des effets du signe. Ce serait encore beaucoup sans doute, s'ils avaient su en faire l'application; mais je n'en vois pas un qui y ait pensé seulement. Il est vrai que dans les entraves qu'ils s'étaient données relativement aux racines trilittérales et bissyllabiques, qu'ils assignaient avec une sorte de dévotion à la Langue hébraïque, cette application, déjà très-difficile en elle-même, devenait nulle dans ses résultats.

J'ose me flatter que le Lecteur qui m'aura suivi avec l'attention convenable, arrivé à ce point de ma Grammaire, ne verra plus dans les langues des hommes, autant d'institutions arbitraires, et dans la Parole, une production fortuite, due seulement au mécanisme des organes. Rien d'arbitraire, rien de fortuit, ne marche avec cette régularité, ne se développe avec cette constance. Il est bien vrai que sans organes l'homme ne parlerait pas; mais le principe de la Parole n'en existerait pas moins indépendant, toujours prêt à se modifier lorsque des organes se présenteraient susceptibles de cette modification. Et le principe et les organes sont également donnés. Mais l'un existe immuable, éternel, dans l'essence divine; les autres, plus ou moins parfaits selon l'état temporel de la substance dont ils sont tirés, présentent à ce principe des foyers plus ou moins homogènes, et le réfléchissent avec plus ou moins de pureté. Ainsi la lumière frappe le cristal destiné à la recevoir et s'y réfracte avec une énergie analogue au poli de sa surface. Plus le cristal est pur, plus elle s'y montre brillante. Une surface raboteuse, ou souillée, ou noircie, ne rend qu'un éclat indécis, sombre ou nul. La lumière reste immuable, quoique son éclat réfracté puisse varier à l'infini. Ainsi se comporte le principe de la Parole. Toujours le même au fond, il indique pourtant dans ses effets l'état organique de l'homme. Plus cet état acquiert de perfections, et il en acquiert sans cesse; plus la Parole trouve de facilité à déployer ses beautés.

A mesure que les siècles marchent, tout marche à son perfectionnement. Les langues éprouvent à cet égard les vicissitudes de toutes choses. Dépendantes des organes quant à la forme, elles en sont indépendantes quant au principe. Or, ce principe tend à l'unité dont il émane. La multiplicité des idiômes accuse l'imperfection des organes, puisqu'elle s'oppose à la manifestation de cette unité. Si l'homme était parfait, si ses organes avaient acquis toute la perfection dont ils sont susceptibles, une seule langue serait entendue, et parlée d'une extrémité à l'autre de la Terre.

Je sens que cette idée, toute vraie qu'elle est, paraîtra paradoxale; mais, lorsque la vérité se présente sous ma plume, je ne sais pas la repousser.

Parmi plusieurs langues simples qui se sont offertes à moi, j'ai choisi l'hébraïque, pour en suivre les développemens et les rendre sensibles. Quoique je n'aie rien négligé pour enseigner le matériel de cet idiôme antique, j'avoue néanmoins que mon but principal a été d'en faire connaître le génie, et d'engager le Lecteur à le transporter à d'autres études. Car le Signe, sur lequel j'ai élevé mon édifice grammatical, est la base unique sur laquelle reposent toutes les langues du Monde.

Le signe découle directement du principe éternel de la Parole, émané de la divinité; et s'il ne se présente pas partout sous la même forme et avec les mêmes attributs, c'est que les organes chargés de le produire au dehors, non seulement ne sont pas les mêmes chez tous les peuples, dans tous les âges, sous tous les climats; mais reçoivent encore une impulsion que l'esprit humain modifie selon son état temporel.

Le signe se borne aux inflexions simples de la voix. Il y a autant de signes que d'inflexions possibles. Ces inflexions sont en petit nombre. Les peuples qui les ont distingués de leurs combinaisons diverses, en les représentant par des caractères susceptibles de se lier entr'eux, comme on le voit dans l'alphabet littéral que nous possédons, ont hâté le perfectionnement du langage, sous le rapport des formes extérieures; ceux qui, les confondant avec ces mêmes combinaisons, leur ont appliqué une série indéfinie de caractères composés, comme on le voit chez les Chinois, ont perfectionné ses images intérieures. Les Égyptiens qui possédaient à la fois le signe littéral et la combinaison hiéroglyphique, devaient être, ainsi qu'ils l'étaient en effet, pour l'état temporel des choses, le peuple le plus éclairé du Monde.

Les diverses combinaisons des signes entr'eux constituent les racines.

Les racines sont toutes monosyllabiques. Leur nombre est borné;

car il ne peut jamais s'élever au de là des combinaisons possibles entre deux signes consonnans et un vocal au plus. Dans leur origine, elles ne présentent qu'une idée vague et générique, s'appliquant à toutes les choses d'une même forme, d'une même espèce, d'une même nature. C'est toujours par une restriction de la pensée qu'elles se particularisent. Platon, qui considérait les idées générales comme préexistantes, antérieures aux idées particulières, avait raison même relativement à la formation des mots qui les expriment. La végétation se conçoit avant le végétal, le végétal avant l'arbre, l'arbre avant le chêne, le chêne avant toutes les espèces particulières. On voit l'animalité avant l'animal, l'animal avant le quadrupède, le quadrupède avant le loup, le loup avant le renard ou le chien, et leurs races diverses.

Au moment même où le signe donne naissance à la racine, il produit aussi la relation.

Les idées particulières qui se distinguent des idées générales, s'agglomèrent autour des racines primitives, qui dès lors deviennent idiomatiques, reçoivent les modifications du signe, se combinent entr'elles, et forment cette foule de mots que les idiômes divers se partagent.

Cependant le verbe unique, jusqu'alors sous-entendu, s'approprie une forme analogue à son essence et paraît dans le discours. A cette époque, une révolution brillante a lieu dans la Parole. A peine l'esprit de l'homme l'a senti qu'il en est pénétré. La substance s'allume. La vie verbale circule. Mille noms qu elle anime deviennent des verbes particuliers.

Ainsi, la Parole est divisée en substance et en verbe. La substance se distingue par le genre et par le nombre, par la qualité et par le mouvement. Le verbe se laisse affecter par le mouvement et par la forme, par le temps et par la personne. Il se prête aux différentes affections de la volonté. Le signe, qui transmet toute sa force à la relation, lie ces deux parties du discours, les dirige dans leurs mouvemens, et les construit.

Tout dépend ensuite de l'état temporel des choses. D'abord mille

idiômes dominent sur mille points de la Terre. Tous ont leur physionomie locale. Tous ont leur génie particulier. Mais la Nature, obéissante à l'impulsion unique qu'elle reçoit de l'Être des êtres, marche à l'unité. Les peuples, poussés les uns vers les autres, comme les vagues de l'océan, se heurtent et se mêlent, et confondent leur idiôme natal. Une langue plus étendue se forme. Cette langue s'enrichit, se colore, se propage. Les sons s'adoucissent par le frottement. Les expressions sont nombreuses, élégantes, énergiques. La pensée s'y développe avec facilité. Le génie y trouve un docile instrument. Mais une, deux, trois langues rivales se sont également formées; le mouvement qui porte à l'unité continue. Seulement, au lieu de quelques faibles peuplades se heurtant, ce sont des nations entières dont les flots maintenant débordés, se répandent du nord au midi, et de l'orient à l'occident. Les langues se brisent comme les existences politiques. Leur fusion a lieu. Sur leurs débris mutuels, s'élèvent, et d'autres nations, et d'autres langues de plus en plus étendues; jusqu'à ce qu'enfin une seule Nation domine, dont la langue enrichie de toutes les découvertes des âges passés, fille et juste héritière de tous les idiômes du Monde, se propage de proche en proche et envahit la Terre.

O France! ô ma Patrie! es-tu destinée à tant de gloire? ta langue, sacrée pour tous les hommes, a-t-elle reçu du ciel assez de force pour les ramener à l'unité de la Parole? C'est le secret de la Providence.

LA

LANGUE HÉBRAÏQUE

RESTITUÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

RACINES HÉBRAÏQUES.

AVERTISSEMENT.

Après tout ce que j'ai dit dans ma Grammaire, et sur la force du signe, et sur la manière dont il donne naissance à la Racine, il me reste peu de chose à ajouter. L'argument le plus fort que je puisse employer en faveur des vérités que j'ai énoncées à ce sujet, c'est sans doute le Vocabulaire qui va suivre. J'ose me flatter qu'un Lecteur attentif et sagement impartial ne verra point, sans un étonnement mêlé de quelque plaisir, quatre à cinq cents racines primitives et toutes monosyllabiques, naître sans effort de vingt-deux signes, liés de deux en deux, selon leur nature vocale ou consonnante, développer toutes des idées universelles et fécondes, et présenter un moyen de composition aussi simple qu'inépuisable. Car, comme je l'ai déjà dit, et comme j'aurai un grand nombre d'occasions de le prouver dans mes notes, il n'existe pas un seul mot, au dessus d'une syllabe, qui ne soit un composé dérivant d'une Racine primitive, soit par l'amalgamme d'une voyelle-mère, l'adjonction d'un ou de plusieurs signes, la réunion de Racines elles-mêmes, leur fusion l'une dans l'autre, ou leur contraction.

Cette grande simplicité dans les principes, cette uniformité et cette sûreté dans la marche, cette prodigieuse fécondité dans les développemens, avaient fait penser aux anciens Sages de la Grèce, à portée de connaître et d'apprécier les restes du dialecte sacré de l'Égypte, que ce dialecte avait été l'ouvrage des prêtres mêmes qui l'avaient forgé pour leur usage particulier; ne concevant pas, d'après l'allure irrégulière qu'ils voyaient suivre à l'idiôme grec et même à l'idiôme vulgaire alors en usage dans la Basse-Égypte, qu'une langue quelconque, livrée à son propre essor, pût jamais atteindre à ce degré de perfection. Leur erreur était jusqu'à un certain point excusable. Ils ne pouvaient pas savoir, privés comme ils l'étaient de moyens de comparaison, quelle est l'énorme différence qui existe entre une langue véritablement mère et

une langue qui ne l'est pas. Le mérite des prêtres égyptiens n'était point, comme on le pensait, d'avoir inventé l'idiôme antique dont ils se servaient en guise de dialecte sacré, mais d'en avoir approfondi le génie, d'en avoir bien connu les élémens, et de s'être instruits à les employer conformément à leur nature.

Le Lecteur jugera bien en parcourant le Vocabulaire radical que je lui donne, et que j'ai restitué avec tout le soin dont j'ai été capable, à quel degré de force, de clarté, de richesse, devait atteindre la langue dont il formait la base; il sentira bien aussi de quelle utilité il peut être entre les mains d'un homme sage et laborieux, curieux de remonter à l'origine de la Parole et de sonder le mystère, jusqu'ici généralement méconnu, de la formation du langage. Mais à côté du pont que j'ai élevé sur le torrent des siècles, un abîme assez profond s'est creusé : je dois le signaler à sa prudence. Le voici.

Il n'est point pour l'homme de principe universel. Tout ce qui tombe sous ses sens, tout ce dont il peut acquérir une connaissance réelle et positive, est divers. Dieu seul en est un. Le principe qui préside à la formation de l'hébreu n'est donc pas universellement le même que celui qui préside à la formation du chinois, à celle du samscrit, ou de toute autre langue semblable. Quoique issus d'une source commune, qui est la Parole, les principes constitutifs des langues diffèrent. Parce qu'une Racine primitive, formée de tel ou tel signe, renferme telle idée générale en hébreu, il n'est pas dit pour cela qu'elle doive la renfermer en celte. Qu'on y fasse bien attention. Cette même Racine peut, au contraire, développer une idée opposée; et cela arrive presque toujours lorsque l'esprit d'un peuple se trouve en contradiction avec celui d'un autre peuple sur le sentiment qui fait naître l'idée. Si un jeune homme, échauffé par la lecture de mon Vocabulaire, voyant les développemens les plus étendus suivre les prémisses les plus simples, et découvrant, au premier coup d'œil, des rapports irrésistibles entre l'hébreu, sa propre langue, et les langues anciennes ou modernes qu'il connaît, s'avisait de croire que l'hébreu est la langue primitive dont toutes les autres descendent, il se tromperait. Il imiterait cette foule

d'érudits systématiques, qui, sans connaître le vaste plan sur lequel travaille la nature, ont toujours voulu la renfermer dans la sphère étroite de leurs connaissances. Il ne suffit pas d'avoir saisi le contour d'une seule figure pour connaître l'ordonnance d'un tableau. Il n'y a rien de si faux, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, que cette sentence passionnée dont on a voulu faire un axiôme philosophique : *ab uno disce omnes.* C'est en partant de là qu'on a bâti tant d'édifices hétérogènes sur les sciences de toutes les sortes.

Le Vocabulaire radical que je donne est celui de l'hébreu; il est donc bon premièrement pour l'hébreu; secondement pour les langues qui tiennent à la même souche, telles que l'arabe, le copte, le syriaque, etc.; mais ce n'est qu'en troisième lieu et d'une manière indirecte qu'il peut servir à fixer les étymologies du grec ou du latin, parce que ces deux langues, ayant reçu leurs premières racines de l'antique celte, n'ont avec l'hébreu que les rapports de coïncidence que leur ont donnés le principe universel de la Parole, ou le mélange accidentel des peuples : car le celte, semblable à l'hébreu, au samscrit, au chinois, pour tout ce qui découle du principe universel de la Parole, en diffère essentiellement par le principe particulier de sa formation.

Le français, issu du celte par ses racines les plus profondes, modifié par une foule de dialectes, façonné par le latin, par le grec, inondé par le goth, mêlé de franc et de tudesque, refaçonné par le latin, repoli par le grec, en lutte continuelle avec tous les idiômes voisins, le français est peut-être de toutes les langues aujourd'hui existantes sur la face de la terre, celle dont il est le plus difficile d'assigner les étymologies. On ne peut agir avec trop de circonspection à cet égard. Cette langue est belle; mais sa beauté ne tient point à sa simplicité : au contraire, il n'y a rien de si compliqué. C'est à mesure qu'on s'éclairera sur les élémens qui la composent, qu'on sentira la difficulté de leur analyse, qu'on y découvrira des ressources inconnues. Il faut beaucoup de temps et de travail, avant de se mettre en état d'en donner un bon dictionnaire étymologique. Avec moins de connaissances peut-être on parviendrait à l'origine de la Parole. Trois langues bien con-

nues, l'hébreu, le samscrit et le chinois, peuvent, comme je l'ai dit, y conduire; mais pour pénétrer dans tous les détails étymologiques du français, il y faudrait joindre encore le celte, et connaître à fond tous les idiômes qui en sont dérivés, et qui, directement ou indirectement, ont fourni des expressions à celui des Gaulois nos aïeux, des Romains nos maîtres, ou des Francs leurs vainqueurs. Je dis connaître à fond, car des grammaires, et des vocabulaires rangés dans une bibliothèque ne constituent pas une véritable connaissance. Je ne puis mieux prouver cette assertion qu'en citant l'exemple de Court-de-Gébelin. Cet homme laborieux entendait bien le latin et le grec, il possédait sur les langues orientales une teinture aussi forte qu'il était possible de son temps; mais comme il ignorait les langues du nord de l'Europe, ou que du moins leur génie ne lui était ni familier ni présent, ce défaut empêcha toujours qu'il ne saisît dans leur vrai jour les étymologies françaises. Le premier pas qu'il fit dans cette carrière fut un écart ridicule qui l'eût entièrement discrédité s'il eût rencontré des gens capables d'en démontrer l'évidence. Il dit, par exemple, que le mot français *abandon* était une sorte de phrase elliptique et figurée, composé des trois mots *à-ban-don;* et qu'il signifiait un don fait à ban, prenant le mot *ban* pour le peuple, le public. Mais outre qu'il n'est pas vrai que le mot *ban* ait signifié *peuple* ou *public*, dans le sens où il le prend, puisque son étymologie prouve qu'il a signifié *commun* ou *général* (*), il n'était pas nécessaire d'imaginer une ellipse de cette force pour expliquer *abandon*. Il suffisait pour cela de savoir que dans le tudesque *band* est une racine exprimant tout ce qui est *lié*, *retenu*, *gardé*, et que le mot *ohn* ou

(*) Nous disons encore *banal* pour exprimer ce qui est *commun*. Il est digne de remarque que le mot *banal* remonte à la racine gallique *Ban*, qui, dans un sens restreint, caractérise *une femme;* tandis que ses analogues *commun* et *général* s'attachent l'un à la racine celtique *Gwym*, *Cwym* ou *Kum*, et l'autre à la racine grecque Γυν, qui en dérive; or ces deux racines caractérisent également *une femme*, et tout ce qui se *joint*, *s'unit*, *se communique*, ou *génère*, *produit*. *Cym* en celte gallique, Συν ou Συμ en grec, *cum* en latin, servent également de relation désignative ou adverbiale, pour exprimer *avec*. Le verbe grec γαμεῖν signifie *s'unir*, *se marier*, *prendre femme*, et le mot gemein, qui dans l'allemand moderne tient à la même racine, s'applique à tout ce qui est *commun*, *général*.

ohne, analogue à l'hébreu אין, est une négation, qui, étant ajoutée aux mots, exprime absence. En sorte que le composé *band-ohne*; ou *aband-ohn*, avec la voyelle redondante, est le synonyme exact de nos expressions, *délaissé*, ou *délaissement*.

Court-de-Gébelin fit une faute encore plus grave lorsqu'il écrivit que le mot français *vérité*, dérivait d'une prétendue racine primitive *Var*, ou *Ver*, qui, selon lui, signifiait l'*eau* et tout ce qui est limpide et transparent comme cet élément : car comment pouvait-il oublier que dans la langue celtique et dans tous les dialectes du nord de l'Europe, la racine *War*, *Wer*, *Wir*, ou *Wahr*, *Ward* développe les idées de l'Être en général, de l'homme en particulier, et signifie, suivant le dialecte, ce qui *est*, ce qui *fut*, et devient même une sorte de verbe auxiliaire pour exprimer ce qui *sera*? On a de la peine à le concevoir.

Or, si un savant aussi recommandable a pu s'égarer à ce point en traitant des étymologies françaises, je laisse à penser ce que pourraient faire ceux qui sans ses connaissances acquises voudraient risquer cette carrière.

Rien de si utile, sans doute, que la science étymologique, rien qui ouvre un si vaste champ à la méditation, qui prête à l'histoire des peuples un lien aussi sûr; mais aussi, rien de si difficile, rien qui demande des études préparatoires si longues et si variées. Lorsque, le siècle passé, un écrivain joignait au latin quelques mots de grec et de mauvais hébreu, il se croyait très capable de faire des étymologies; tous ses pas étaient autant de chutes. Court-de-Gébelin a été le premier à entrevoir l'immensité de la carrière. S'il ne l'a pas parcourue, il a du moins eu la gloire de la dessiner. Malgré ses défauts et ses inadvertances que j'ai relevés avec une impartiale liberté, il est encore le seul guide que l'on puisse suivre, pour tout ce qui se rapporte aux maximes générales, et aux lois à observer dans l'exploration des langues. Je ne conçois pas comment un écrivain qui paraît réunir autant de connaissances positives que celui qui vient de publier en allemand un livre plein de vues excellentes sur la langue et la science des Indiens (*),

(*) Ueber die Sprache und Weisheit der Indier......... 1 vol. in-8°. Heidelberg : 1808.

peut avoir méconnu les premières règles de l'étymologie au point de donner constamment pour des racines du samscrit, des mots de deux, de trois et de quatre syllabes; ignorant, ou feignant d'ignorer que toute racine est monosyllabique; je conçois encore moins comment il n'a pas vu que, dans la comparaison des langues, ce n'est jamais le composé qui prouve une analogie originelle, mais la racine. Le samscrit a sans doute de grands rapports avec l'antique celte, et par conséquent avec le tudesque, un de ses dialectes; mais ce n'est pas en interrogeant une trentaine de mots composés de l'allemand moderne, qu'on les prouve, ces rapports. Il fallait pour cela descendre jusqu'aux racines primitives des deux langues, montrer leur affinité, et dans des composés inévitablement divers, distinguer leur génie différent, et donner ainsi au philosophe et à l'historien, des matériaux pour pénétrer dans l'esprit des deux peuples, et noter leurs révolutions morales et physiques.

Mais ce serait sortir de mon plan que de m'étendre davantage sur cet objet. Mon seul dessein dans cet Avertissement a été de montrer la difficulté de la science étymologique, et de prémunir, autant qu'il est en moi, un lecteur trop ardent contre les mauvaises applications qu'il aurait pu faire, en généralisant des principes particuliers, et les erreurs dans lesquelles trop de précipitation l'aurait pu faire tomber.

Abréviations dont il est fait usage dans ce Vocabulaire radical.

Ar	arabe.	*R. comp*	racine composée.
Ch	chaldaïque.	*R. intens*	racine intensitive.
Eth	éthiopique.	*R. onom*	racine onomatopée
Héb	hébreu.	S.	signe.
Syr.	syriaque.	SS.	signes.
R	racine.	V	voyez.
RR	racines.		

VOCABULAIRE RADICAL

OU

SÉRIE DES RACINES HÉBRAÏQUES.

א. A. Premier caractère de l'alphabet dans presque tous les idiômes connus. Comme image symbolique, il représente l'homme universel, le genre humain, l'Être dominateur de la terre. Dans son acception hiéroglyphique, il caractérise l'unité, le point central, le principe abstrait d'une chose. Employé comme signe, il exprime la puissance, la stabilité, la continuité. Quelques grammatistes lui donnent aussi la faculté d'exprimer comme en arabe, une sorte de superlatif; mais ce n'est qu'un résultat de sa puissance comme signe. Il remplace quelquefois, mais rarement l'article emphatique ה, tant au commencement qu'à la fin des mots. Les rabbins l'emploient comme une sorte d'article, et lui donnent le même sens que nous donnons à la relation désignative *â*. Il est souvent ajouté en tête des mots, en qualité de voyelle redondante, pour les rendre plus sonores et ajouter à leur expression.

Son nombre arithmétique est 1.

אב. AB. Le signe potentiel réuni à celui de l'activité intérieure produit une Racine d'où découlent toutes les idées de cause productive, de volonté efficiente, de mouvement déterminant, de force générative. Dans plusieurs idiômes antiques, et principalement dans le persan اب, cette Racine s'est appliquée spécialement à l'élément aqueux comme principe de la fructification universelle.

אב. Toutes les idées *de paternité. Un désir d'avoir : un père : un fruit.* En réfléchissant sur ces significations diverses, qui d'abord paraissent disparates, on sentira qu'elles découlent l'une de l'autre et se produisent mutuellement.

L'ar. اب renferme toutes les significations de la racine hébraïque. Comme nom, c'est *un père* et *la paternité, un fruit* et *la fructification;* tout ce qui est producteur et produit; tout ce qui germe et verdit sur la

terre. Comme verbe (*), c'est l'action *de tendre* vers un but desiré, *de provenir, de revenir*, etc.

אב ou אבב (*R. int.*) tout ce qui *croît* et *se propage : la végétation, la germination.*

אהב. (*R. comp.*) Toutes les idées *d'amour, de sympathie, d'inclination, de bienveillance.* C'est le signe de la vie ה qui donne à l'idée *de désir d'avoir*, renfermée dans la R. אב, le mouvement d'expansion qui la transforme en celle *d'amour.* C'est d'après le sens étymologique, *une vie désireuse, une volonté vivante* qui cherche à se répandre au dehors.

אוב. (*R. comp.*) C'est, dans un sens étendu, *le mystère universel, la matrice de l'univers, l'œuf orphique, le Monde, le vaisseau d'Isis, l'esprit pythonique :* dans un sens plus restreint, c'est *le ventre, une outre, une cavité, un vase*, etc.

(*) Pour concevoir cette racine ابّ selon la forme verbale, il suffit de supposer le dernier caractère ب doublé. C'est ainsi que se forment, en arabe, tous les verbes radicaux. Ces verbes ne sont point considérés comme radicaux par les grammairiens arabes; mais, au contraire, comme défectueux, et pour cette raison, appelés *verbes sourds.* Ces grammairiens ne regardent comme radicaux que les verbes formés de trois caractères, selon la forme du verbe فعل *faire*, qu'ils posent comme type verbal. C'est en partant de cette fausse supposition, que toute racine verbale doit posséder trois caractères, que les grammairiens hébraïsans étaient parvenus à méconnaître les vraies racines de la langue hébraïque.

אג. AG. Cette racine, qui n'est d'usage qu'en composition, caractérise dans son acception primitive, une chose agissante qui tend à s'augmenter. L'arabe أج exprime *une ignition, une acrimonie, une vive excitation.*

אג. Le chaldaïque אוג signifie *un arbre élevé, étendu* : l'hébreu אגון, *un noyer :* l'arabe أوج renferme toute idée *de magnitude,* tant physique que morale.

אד. AD. Cette racine, composée des signes de la puissance et de la divisibilité physique, indique tout objet distinct, seul, extrait de la multitude.

L'ar. اذ, conçu d'une manière abstraite et comme relation adverbiale, exprime un point temporel, une époque déterminée : *quand, lorsque, tandisque.*

אד. Tout ce qui *émane* d'une chose: *la puissance de la division, l'unité relative, une émanation, un tison fumant.*

אוד. (*R. comp.*) Ce qui se fait *à cause* ou *à l'occasion* d'une autre chose : *une affaire, une chose, une occurence.*

איד. (*R. comp.*) Toute idée *de force, de puissance, de nécessité :* voyez יד.

אה. AH. Principe vocal. Racine interjective à laquelle s'attachent tous les mouvemens passionnés de l'âme, tant ceux qui naissent de la joie et du

plaisir que ceux qui émanent de la tristesse et de la douleur. C'est l'origine de toutes les relations interjectives appelées *interjections* par les grammatistes. Les interjections, dit Court-de-Gébelin, peu variées entr'elles par le son, le sont à l'infini par le plus ou moins de force avec laquelle elles sont prononcées. Suggérées par la nature et fournies par l'instrument vocal, elles sont de tous les temps, de tous les lieux, de tous les peuples; elles forment un langage universel. Il est inutile d'entrer dans le détail de leurs modifications diverses.

אה. Le S. potentiel et celui de la vie réunis, forment une R. dans laquelle réside l'idée la plus abstraite et la plus difficile à concevoir : celle de *volonté;* mais non de volonté déterminée ou manifestée, mais de volonté en puissance, et considérée indépendante de tout objet. C'est *la volition*, ou *la faculté de vouloir.*

אוה. La volonté déterminée : l'action de *vouloir*, de *desirer*, de *tendre* vers un objet. V. la R. **אי**.

איה ou **אהי**. La volonté manifestée : *le lieu* du desir, *l'objet* de la volonté, représentés par la relation adverbiale *où*. V. la R. **אי**.

אהב. (*R. comp.*) L'action de *desirer*, d'*aimer*, de *vouloir*. V. la R. **אב**.

אהל. (*R. comp.*) *Le lieu* élevé, fixe, *où* l'on réside par choix, *une tente*. V. la R. **אל**.

או. AO. Le signe potentiel réuni au S. convertible universel, image du nœud mystérieux qui joint le néant à l'être, constitue l'une des racines les plus difficiles à concevoir que puisse offrir la Langue hébraïque. A mesure que le sens se généralise, on en voit naître toutes les idées d'appétance, de passion concupiscible, de desir vague : à mesure qu'il se restreint, on n'y découvre plus qu'un sentiment d'incertitude et de doute, qui s'éteint dans la relation prépositive *ou*.

L'ar. او a exactement le même sens.

אוב. (*R. comp.*) *Le desir* agissant à l'intérieur. V. la R. **אב**.

אוד. (*R. comp.*) *Le desir* agissant à l'extérieur. V. la R. **אד**.

אוה. (*R. comp.*) L'action d'*appéter*, de *desirer*, de *tendre avec passion*. V. la R. **אה**.

אול. (*R. comp.*) *Le desir* s'élançant dans l'espace, représenté par la relation adverbiale *peut-être*. V. la R. **אל**.

און. (*R. comp.*) *Le desir* s'évanouissant, se perdant dans *le vague*, dans *le néant*. V. la R. **אן**.

אוף. (*R. comp.*) L'action d'*entraîner* dans sa volonté. V. la R. **אף**.

אוץ. (*R. comp.*) L'action de *hâter*, de *presser* vers un but desiré. V. la R. **אץ**.

אור. (*R. comp.*) *Le desir* livré à son mouvement propre, produisant *l'ardeur*, *le feu*, tout ce qui *enflamme*,

brûle, tant au propre qu'au figuré. V. la R. אר.

אות. (*R. comp.*) L'action d'*avoir le même desir, la même volonté*, de *convenir*, d'*être du même avis*. V. la R. ארת.

אז. AZ. Cette racine, peu usitée en hébreu, désigne un point fixe dans l'espace, ou de la durée; une distance mesurée. On l'exprime, dans un sens restreint, par les relations adverbiales, *là* ou *alors*.

L'ar. أز caractérise une sorte de locomotion, d'agitation, de pulsation, de bouillonnement, de mouvement générateur. On l'emploie, comme verbe, dans le sens de *donner un principe; fonder*. Le ch. אזא exprime un mouvement d'ascension d'après lequel une chose se place au dessus d'une autre par suite de sa pesanteur spécifique. L'éth. ኣዝዝ (*azz*) développe toutes les idées *de jussion, d'ordination, de subordination*.

אוז. C'est proprement l'action d'un *gaz* qui s'exhale et cherche son point d'équilibre : c'est, au figuré, le mouvement d'ascension du feu, de l'éther, des fluides gazeux en général.

אח. AĦ. Le signe potentiel réuni à celui de l'existence élémentaire ח, image du travail de la Nature, donne naissance à une R. d'où se tirent toutes les idées d'équilibre, d'égalité, d'identité, de fraternité. Lorsque le S. ח caractérise principalement un effort, la R. אח prend le sens de ses analogues אג, אך, et peint une action plus ou moins violente. Elle fournit alors toutes les idées d'excitation, et devient le nom du lieu où s'allume le feu, *le foyer*.

אח. *Un frère, un parent, un associé, un voisin : le foyer commun* où l'on se rassemble.

L'ar. أخ renferme tous les sens attribués à l'hébreu אח.

אח et אחד. *Un: le premier:* toutes les idées attachées à l'identité, *à l'unité*.

אחו. Toutes les idées *de jonction, d'adjonction, d'union, de rapprochement. Un rivage, un jonc, une liane*.

אחז. (*R. comp.*) Toutes les idées *d'adhésion, d'appréhension, d'agglomération, de réunion, de possession, d'héritage*.

אחר. (*R. comp.*) Tout ce qui est *autre, suivant, postérieur;* tout ce qui vient *après*, tout ce qui reste *en arrière;* etc.

אט. AT. Cette racine ne se trouve guères employée en hébreu, que pour peindre un son, ou un mouvement lent et silencieux. L'arabe أط exprime toute espèce de bruit murmurant.

אט. *Un murmure magique, un maléfice, un enchantement*.

אי. AÏ. La puissance accompagnée de la manifestation, forme une racine dont le sens très voisin de celui que nous avons reconnu dans la R. או, énonce la même idée de desir, mais moins vague et plus déterminée. Ce n'est plus maintenant un sentiment, une passion sans objet, qui tombe, comme nous l'avons vu, dans l'incertitude; c'est l'objet même de ce sentiment, le centre vers lequel tend la volonté, le lieu où elle se fixe. Une chose remarquable, c'est que si la R. או s'est représentée, dans son acception la plus abstraite par la relation prépositive *ou*, la R. אי se représente, dans la même acception, par la relation adverbiale *où*.

L'arabe أي exprime l'assentiment même de la volonté, en se restreignant dans la relation adverbiale *oui*. Comme relation pronominale, أي sert aussi à distinguer les choses les unes des autres; et lorsque cette racine est employée en qualité de verbe, elle exprime dans أي ou أوي l'action de *se fixer* dans un lieu déterminé, de choisir une demeure, de se réunir volontairement à une chose, *etc.*

אי. Tout centre d'activité, tout objet où l'on tend, tout lieu distinct et séparé d'un autre lieu. *Une île, une contrée, une région;* là *où* l'on est; là *où* l'on agit.

איב. (*R. comp.*) Toute idée *d'antipathie, d'inimitié, d'animadversion*. C'est un effet du mouvement de contraction effectué sur le centre volitif אי, par le signe de l'activité intérieure ב.

איד. (*R. comp.*) *Une vapeur, une exhalaison, une contagion :* tout ce qui se *répand* au dehors. V. la R. יד.

אי et **איה**. Tout centre précis d'activité : dans un sens restreint, *un vautour, une corneille :* dans un sens abstrait, *où, là où.*

איך. (*R. comp.*) La restriction du lieu, du mode, *où* et *de quelle façon*, une chose agit, représentée par les relations adverbiales *où donc? comment? ainsi?* V. la R. אך.

איל. (*R. comp.*) *Un bélier, un cerf,* l'idée de force unie à celle de desir. V. la R. אל.

אים. (*R. comp.*) Tout objet formidable, tout être sortant de sa nature, *un monstre, un géant.* C'est la racine אי, considérée comme exprimant un centre d'activité quelconque, qui s'est revêtue du signe collectif ם, pour exprimer une volonté désordonnée, une chose capable d'inspirer la terreur.

אין. L'absence de toute réalité. V. la R. אן.

איש. (*R. comp.*) Le principe intellectuel constituant *l'homme*. J'expliquerai dans les notes, comment la R. אי s'étant réunie à la R. אש, a formé la *R. comp.* איש, qui est devenue le symbole de l'homme intellectuel.

אית. (*R. comp.*) Toute idée *de*

constance, de tenacité dans la volonté: tout ce qui est *rude, revêche, âpre, opiniâtre.*

אך. ACH. Cette racine, composée des signes de la puissance et de l'assimilation, produit l'idée de toute compression, de tout effort que l'être fait sur lui-même ou sur un autre pour se fixer, ou le fixer. C'est une tendance à compacter, à centraliser. Dans l'acception littérale, c'est l'action de restreindre et d'accepter. Dans le sens figuré et hiéroglyphique, c'est le symbole du mouvement concentrique, tendant à rapprocher. Le mouvement contraire s'exprime par la R. opposée הל ou אל.

Il faut observer comme une chose digne de la plus grande attention, que, dans un sens abstrait la R. אך représente la relation adverbiale *oui*, et la R. אל, la relation adverbiale *non*. La R. אך exprime encore, dans le même sens, *mais, pourtant, certainement.*

L'ar. أك renferme comme l'hébreu אך, toutes les idées de pression, de compression, de véhémence.

אוך. L'arabe أوك signifie *colère, malice, passion haineuse*. Le syriaque ܐܟܐ est un nom du diable.

איך. Toute idée *de qualité* intrinsèque, de *mode*, etc.

אל. AL. Cette racine s'élève sur les signes réunis de la puissance et du mouvement extensif. Les idées qu'elle développe sont celles de l'élévation, de la force, de la puissance, de l'étendue. Les Hébreux et les Arabes en ont tiré le nom de Dieu.

אל. Dans le style hiéroglyphique, c'est le symbole de la force excentrique. Dans un sens restreint, c'est tout ce qui tend à un but, représenté par les relations désignatives ou adverbiales *à, vers, pour, par, contre, sur, dessus;* etc.

L'ar. ال s'emploie comme relation désignative universelle: c'est en français *le, la, les; du, de la, des; à, au, à la aux*, etc. Comme verbe, il exprime dans l'idiôme antique, l'action *de se mouvoir vivement*, d'aller avec promptitude d'un lieu à un autre: dans l'idiôme moderne, il signifie proprement *se lasser* par trop de mouvement.

אל et אלל. (*R. intens.*) Dans son excès d'extension, c'est tout ce qui *s'évanouit*, tout ce qui est *vain*, tout ce qui s'exprime par les relations adverbiales *non, point, nul, rien;* etc.

אהל. Une demeure élevée, *une tente.*

אול. L'action de *s'élever*, de *s'étendre*, d'*envahir*, de *remplir l'espace* ou *la durée.*

איל. Toutes les idées de *vertu*, de *courage, de vigueur, de facultés* physiques et morales, *de force* extensive et végétative: *un chêne, un bélier,*

un chef, un prince; les poteaux de la porte, *le seuil;* etc.

אם. AM. Le signe potentiel réuni à celui de l'activité extérieure, employé comme S. collectif, donne naissance à une racine qui développe toutes les idées de causalité passive et conditionnelle, de force plastique, de faculté formatrice, de maternité.

אם. *Une mère, une origine, une souche, une métropole, une nation, une famille, une règle, une mesure, une matrice.* C'est dans un sens abstrait, la possibilité conditionnelle exprimée par la relation *si.* Mais remarquez que lorsque la voyelle-mère א fait place au S. de la nature matérielle ע, alors la R. עם, perd son expression conditionnelle et dubitative pour prendre le sens positif exprimé par *avec.*

L'ar. أم renferme toutes les significations de la racine hébraïque. C'est, comme nom, *une mère, une règle, un principe, une origne;* dans un sens étendu, c'est *la maternité,* la cause dont tout émane, *la matrice* qui contient tout; comme verbe, c'est l'action de *servir d'exemple et de modèle,* l'action de *régler,* de *poser en principe,* de *servir de cause;* comme relation adverbiale, c'est une sorte d'interrogation dubitative et conditionnelle exactement semblable à l'hébreu אם; mais, ce qui est assez remarquable, la racine arabe أم ne prend point, pour exprimer la relation adverbiale *avec,* le S. de la nature matérielle ע, avant celui de l'activité extérieure ם; elle le prend après; ensorte que l'arabe au lieu de dire עם, dit, d'une manière inverse مع. Cette différence prouve que les deux idiômes, quoique tenant aux mêmes racines, n'ont point été identiques dans leurs développemens. Elle montre aussi que c'est au phénicien ou à l'hébreu qu'il faut rapporter les origines latines, puisque le mot *cum* (avec) dérive évidemment de עם, et non de مع.

אים. Cette modification, inusitée en hébreu, signifie en chaldaïque, *le fond des choses.*

אים. Voyez אי.

אן. AN. Racine onomatopée, qui peint les angoises de l'âme, la peine, les sanglots, l'anhelement.

L'ar. أن employé comme verbe, signifie *gémir, se plaindre.*

און. Toute idée *de douleur, de tristesse, de souci, de calamité.*

אן. Les signes qui composent cette racine sont ceux de la puissance et de l'existence individuelle. Ils déterminent ensemble la séité, l'ipséité, ou *le moi* de l'être, et bornent l'étendue de sa circonscription.

אן. Dans un sens étendu, c'est la *sphère d'activité morale;* dans un sens restreint c'est *le corps* de l'être. On dit en hébreu, אני *moi:* c'est

comme si l'on disait *ma seïté*, ce qui constitue la somme de mes facultés, *ma circonscription*.

L'ar. أن développe en général les mêmes idées que l'hébreu אן. Dans un sens restreint, cette racine exprime de plus, le temps actuel, *le présent*; et comme relation adverbiale elle se représente en français par *que*, *afin que parce que*.

אוּן. Lorsque la R. אן a reçu le signe convertible universel, elle devient le symbole de l'être, en général. Dans cet état, elle développe les idées les plus opposées. Elle exprime *tout* et *rien*, *l'être* et *le néant*, *la force* et *la faiblesse*, *la vertu* et *le vice*, *la richesse* et *la pauvreté*: et cela, suivant la manière dont l'être est conçu, et l'idée que l'on attache à l'esprit ou à la matière, qui en constituent l'essence. On pouvait, dans la pureté de la langue hébraïque, faire sentir, jusqu'à un certain point, ces oppositions; en éclairant ou éteignant la voyelle-mère ו, de cette manière :

אן l'être { אוֹן *la vertu*, *la force* / אוּן *le vice*, *la faiblesse* } etc.

אין. Lorsque le signe de la manifestation remplace le S. convertible dans la R. אן, il en précise le sens; mais de façon néanmoins à présenter toujours le contraire de ce qui est énoncé comme réel : en sorte que partout où se présente le mot אין, il exprime absence.

אס. AS. Racine peu usitée en hébreu, où elle est ordinairement remplacée par אש. L'arabe اس offre toutes les idées qui se déduisent de celle de *base*. Dans plusieurs idiômes antiques on a tiré de cette R. le nom même de la Terre, comme étant la base des choses; et de là dérive encore le nom de l'*Asie*, cette partie de la terre, qui, considérée longtemps comme la terre entière, a conservé, malgré toutes les révolutions, la dénomination absolue qu'elle avait reçue.

Le ch. אסי a signifié dans un sens restreint *un médecin* ; sans doute par allusion à la santé dont il rétablit la base. Le syriaque, le samaritain et l'éthiopique, suivent en cela le chaldaïque.

אע. AH. R. inusitée en héb. C'est un son onomatopée dans l'ar. اع employé pour défendre quelque chose. Le ch. אע caractérise la matière végétale.

L'ar. اع, exprimant une défense, une rejection, donne naissance au mot composé اغيد, qui signifie *une hyperbole ironique*.

אף. APH. Le signe de la puissance réuni à celui de la parole, constitue une racine qui caractérise, dans un sens étendu, tout ce qui conduit à un but, à une fin quelconque ; *une cause finale*. Dans le style hiéroglyphique, on symbolisait cette racine

par l'image d'une *roue*. Dans le style figuré on en déduisait toutes les idées d'entraînement, d'emportement, d'enveloppement dans une sorte de tourbillon, etc.

L'ar. أف est une racine onomatopée, développant toutes les idées de dégoût, d'ennui, d'indignation. Dans le langage antique, elle était reçue dans le même sens que l'hébreu אף, et y représentait la relation adverbiale *pourquoi*.

אף. La partie de l'âme appelée *appréhension*, ou *compréhension*. Dans un sens très restreint, *le nez :* dans un sens figuré *la colère*.

אוף. L'action de *conduire à une fin*, *d'entraîner*, *d'envelopper* dans un mouvement de rotation; l'action de *saisir* avec l'entendement; l'action de *passionner*, *d'émouvoir*, etc.

אץ. ATZ. Toute idée de bornes, de limites, de force réprimante, de terme, de fin.

L'ar. اص exprime en général tout ce qui est ferme et restreint. C'est le point central des choses. Le ch. אין renferme toutes les idées de pression et de compression. La racine analogue arabe أص s'emploie dans l'idiôme moderne pour signifier toute espèce de redoublement et de réitération. En concevant la racine اص comme représentant le centre, le fond, ou la profondeur de choses, on trouve dans son redoublement اصاص, un lieu très secret et très caché, *un asyle*, *un refuge*.

ארץ. L'action de *presser*, de *rapprocher*, de *pousser* vers le terme.

אק. ACQ. Toute idée de vacuité. R. peu usitée en hébreu, excepté en composition.

Le mot hébreu אקי signifie proprement *un bouc sauvage ;* et l'arabe أق employé comme verbe, désigne tout ce qui est nauséabonde et fait lever le cœur.

אר. AR. Cette racine et celle qui va suivre sont très importantes pour l'intelligence du texte hébraïque. Les signes qui constituent celle dont il s'agit ici, sont ceux de la puissance et du mouvement propre. Ils fournissent ensemble le symbole de l'élément principe quel qu'il soit, et de tout ce qui appartient à cet élément, ou à la Nature en général. Dans le style hiérogliphique, אר était représenté par la ligne droite, et אש par la ligne circulaire. אר, conçu comme principe élémentaire, indiquait le mouvement direct, rectiligne, et אש le mouvement relatif, curviligne, giratoire.

אר. Tout ce qui tient au principe élémentaire, tout ce qui est *fort*, *vigoureux*, *producteur*.

L'ar. ار offre le même sens que l'hébreu. C'est une ardeur, une impulsion

en général : dans un sens restreint, c'est l'ardeur amoureuse, et même l'action de se livrer à cette ardeur, par la réunion des sexes.

אר ou יאר. Tout ce qui coule, tout ce qui est fluide : *un ruisseau.* Le chaldaïque אר, ou איר, signifie *l'air.*

אור. *Le feu, l'ardeur;* l'action de *brûler.*

אור. *La lumière;* l'action d'*éclairer*, d'*instruire. La vie, la joie, la félicité, la grâce ;* etc.

ארר. (*R. intens.*) Dans son excès de force, cette R. développe les idées *d'exécration, de malédiction.*

ארג. (*R. comp.*) *Une tenture, un tissu.*

ארה. (*R. comp.*) *Un rassemblement, un amas.*

ארז. (*R. comp.*) *Un cèdre.*

ארך. (*R. comp.*) *Toute prolongation, toute extension, tout relâchement.*

ארץ, ou en chaldaïque, ארק. (*R. comp.*) *la terre.*

אש. ASH. Cette racine est, comme la précédente, le symbole du principe élémentaire quel qu'il soit. Elle est à la R. אר, comme la ligne circulaire est à la ligne droite. Les signes qui la constituent sont ceux de la puissance et du mouvement relatif. Dans un sens très étendu, c'est tout principe actif, tout centre déployant une circonférence, toute force relative. Dans un sens plus restreint, c'est *le feu* considéré dans l'absence de toute substance.

אש. Le génie hébraïque confond cette racine avec la R. אס, et considère en elle tout ce qui sert *de bâse* et *de fondement* aux choses; tout ce qui est caché dans son principe, tout ce qui est *un, fort, inaltérable;* comme paraît l'être *le feu.*

L'ar. أس désigne tout ce qui se meut avec agilité et véhémence. Cette idée découle nécessairement de celle attachée à la mobilité du feu, אש.

אוש. L'action *de fonder, de rendre solide, de donner de la force, de la vigueur.*

אוש. (*R. comp.*) *La puissance, la majesté, l'éclat.*

איש. (*R. comp.*) *L'homme.* V. la R. אי.

את. ATH. Le signe potentiel réuni à celui de la sympathie et de la réciprocité, constitue une racine qui développe les rapports des choses entr'elles, leur lien mutuel, leur séité ou ipséité relative à l'âme universelle, leur substance même. Cette R. diffère de la R. אן, en ce que celle-là désigne l'existence active de l'être, le *moi*, et que celle-ci désigne son existence passive ou relative, le *toi :* אן est *le sujet*, suivant la définition des philosophes Kantistes; et את est *l'objet.*

את. Tout ce qui sert *de caractère, de type, de symbole, de signe, de marque*, etc.

אות ou **אית**. C'est l'être distingué ou manifesté par son signe ; ce qui est réel, substantiel, matériel, consistant. Dans le chaldaïque **אית** signifie *ce qui est*, et **לית** *ce qui n'est pas*.

L'ar. ات ou اث indique, comme nom, un argument irrésistible, un signe surnaturel, une preuve; comme verbe, c'est l'action de convaincre par des signes surnaturels, ou des argumens irrésistibles.

ב. B. BH. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche labiale. Comme image symbolique, il représente la bouche de l'homme, son habitation, son intérieur. Employé comme signe grammatical, il est le signe paternel et viril, celui de l'action intérieure et active. C'est, en hébreu, l'article intégral et indicatif, exprimant, ainsi que je l'ai expliqué dans ma grammaire, entre les noms ou les actions à peu près le même mouvement que l'article extractif **מ**, mais avec plus de force, et sans aucune extraction, ni division des parties.

Son nombre arithmétique est 2.

בא. BA. Du signe de l'action intérieure réuni à celui de la puissance, image de la continuité, se forme une racine, d'où se tirent toutes les idées

de progression, de marche graduée, de venue, de passage d'un lieu à un autre, de loco-motion

L'ar. با indique, dans l'idiôme antique, un mouvement de retour.

בוא. L'action de *venir*, de *provenir*, d'*advenir*, de *parvenir*, de *naître ;* l'action de *procéder*, d'*aller en avant*, d'*entrer*, etc.

באר. (*R. comp.*) tout ce qui se *met en évidence*, *se manifeste*, etc., dans un sens propre *une fontaine*, V. la R. **בר**.

באש. (*R. comp.*) tout ce qui devient *stagnant*, et qui *se corrompt*. V. la Rac. **בש**.

בב. BB. Toute idée de vide intérieur, et de boursouflure extérieure.

בב. *La prunelle de l'œil*. En chaldaïque, *une ouverture*, *une porte*.

L'ar. ببّ a le même sens.

בוב. L'action d'être intérieurement *vide*, *cave*, toute image *d'inanité*, *de vacuité*.

בג. BG. Tout ce qui nourrit ; c'est-à-dire, tout ce qui agit à l'intérieur ; car c'est ici une racine composée de la R. **אג**, réunie au S. **ב**.

L'ar. بج exprime en général une détension, une évacuation ; c'est dans un sens restreint, dans باج l'action *de permettre, de laisser faire*. Comme racine onomatopée بج caractérise le cri sourd d'une voix rauque.

בד. BD. La racine אד, qui caractérise tout objet distinct et seul, s'étant contractée avec le S. de l'activité intérieure, compose cette R. d'où découlent les idées de séparation, d'isolement, de solitude, d'individualité, d'existence particulière.

De l'idée de *séparation*, nait celle *d'ouverture;* delà le sens d'*ouvrir la bouche* qui s'attache à cette R. dans plusieurs idiômes, et par suite celui de *babiller*, de *bavarder*, de *badiner* en paroles, de *habler*, de *mentir*, etc.

L'ar. بد signifie proprement *le milieu*, *l'entre deux*. Comme verbe, cette racine caractérise l'action *de disperser*.

בה. BH. Racine onomatopée, qui peint le bruit que fait une chose en s'ouvrant, et qui, la représentant *béante*, offre à l'imagination l'idée *d'un gouffre*, *d'un abîme*. etc.

בהו. *Un abîme*, une chose dont on ne peut sonder la profondeur, tant au physique qu'au moral. V. la R. הה.

L'ar. به, comme racine onomatopée, caractérise l'étonnement et la surprise. Le mot arabe بهيه qui s'en forme, désigne tout ce qui est étonnant, surprenant, tout ce qui cause l'admiration. بها, signifie *resplandir*, et باه *resplandissant*.

בהט. *(R. comp.) Le marbre;* à cause de sa pesanteur, V. la R. הט.

בהל. *(R. comp.)* Un mouvement rapide qui *exalte*, qui *transporte*, qui *met hors de soi : une terreur panique*. V. la R. הל.

בהם. *(R. comp.)* Toute chose qui *s'élève* et *s'étend* dans tous les sens; comme *un bruit*, *un tumulte*, et aussi *un corps*, *une troupe :* c'est au propre *un animal quadrupède*. V. la R. הם.

בהן. *(R. comp.)* Tout objet *indicateur ;* proprement *le doigt*.

בז. BZ. La racine אז qui peint le mouvement de tout ce qui s'élève pour chercher son point d'équilibre, s'étant contractée avec le S. de l'activité intérieure, fournit toutes les idées qui découlent de la prééminence que l'on s'arroge sur les autres, de l'orgueil, de la présomption, etc.

L'ar. بز signifie proprement l'action de *croître*, de *germer*, de *pousser des rejettons*.

בוז. L'action de *s'élever* au dessus des autres, de les *mépriser*, de les *humilier :* toute idée de *dédain*, tout objet de *mépris*.

בזז. *(R. intens.)* Dans sa plus grande intensité, cette R. signifie *dépouiller* les autres de leurs droits et de leurs biens pour se les approprier : de là toute idée de *butin*.

L'ar. بزز a le même sens. Le mot باز signifie un oiseau de proie, *un vautour*.

בח. BḤ. Cette racine n'est usitée en hébreu qu'en composition. L'éthio-

pique ܒܗܐ (*baha*) signifie toute espèce d'acide et de ferment.

L'ar. بخ signifie, dans l'idiôme moderne, *souffler de l'eau entre les lèvres.*

בחל. *(R comp.)* un fruit qui *commence à mûrir,* qui est encore *acerbe ;* un fruit *précoce ;* par métaphore, une chose qui *agace*, qui *fatigue*.

בחן. *(R. comp.) L'essai* d'un fruit pour juger s'il est mûr; et par métaphore, toute sorte *d'expérience.*

בחר. *(R. comp.) Un examen, une épreuve ;* et par suite, tout ce qui est *examiné, éprouvé, élu.*

בט. BT. La racine אט, qui peint une sorte de bruit sourd et de murmure, s'étant contractée avec le S. de l'activité intérieure, caractérise tout ce qui pétille, tout ce qui étincelle ; c'est une élocution vive et inconsidérée, un discours futile.

L'ar. بت indique tout ce qui tranche, tant au physique qu'au moral. L'onomatopée بط caractérise tout ce qui tombe et s'épâte.

בטט. *(R. intens.) Une saillie, une étincelle,*

בהט. *(R.comp.) Du crystal.* Tout ce qui jette des éclats, des étincelles. *Une émeraude, du marbre,* etc.

בי. BI. R. analogue aux RR. בא, בה, בו, qui caractérisent le mouvement d'une chose qui s'avance, paraît au dehors, vient, s'ouvre, etc. Celle-ci s'applique principalement au desir qu'on a de voir paraître une chose, arriver un évènement, et qu'on exprime par *plût-à-Dieu !*

בין. *(R. comp.)* V. la R. ין.
ביר. *(R. comp.)* V. la R. בר.
בית. *(R. comp.)* V. la R. בת.

בך. BCH. La racine אך qui développe toutes les idées de compression, s'étant réuni au S. de l'activité intérieure, forme la R. בך, dont le sens propre est une *liquéfaction*, une *fluxion*, résultante d'une étreinte plus ou moins forte, ainsi que l'exprime l'arabe بكى. De là בך l'action de *couler*, de se *fondre en eau*, de *pleurer ;* Tout fluide provenant *d'une contraction, d'une contrition : un débordement, un torrent, les pleurs*, etc.

L'ar. بكى a exactement le meme sens.

בוך L'état d'être resserré par la douleur, contristé jusqu'aux larmes.

בל. BL. Cette racine doit être conçue selon deux manières de se composer : par la première, la R. אל, qui peint l'élévation, la puissance, etc. s'y trouve réunie au signe de l'activité intérieure ב : par la seconde, c'est le S. du mouvement extensif ל, qui se contracte avec la R. בא, dont l'emploi est, comme nous l'avons vu, de développer toutes les idées de progression; de marche graduée, etc : En sorte que c'est dans le premier cas, une force dilatante, qui, agissant du centre à la circonférence, augmente le volume

des choses, en y causant une espèce de bouillonnement, de boursouflure; tandisque dans le second, c'est la chose même qui se transporte ou qui se bouleverse, sans augmenter de volume.

בל Toute idée *de distension, de profusion, d'abondance;* toute idée *d'expansion, d'extension, de ténuité, de douceur.* Dans un sens figuré, *la spiritualité, l'âme humaine, l'âme universelle, le Tout,* Dieu.

L'arabe بل caractérise, dans un sens restreint, tout ce qui humecte, mouille, lénifie, ramollit, rend fertile la terre, etc.

בלל. *(R. intens.)* De l'excès de l'extension, naît l'idée *du manque, du défaut, de l'abandon, de la faiblesse, du néant :* c'est tout ce qui est *nul, vain, illusoire* : Rien.

L'ar. بل se renferme dans le même sens que l'hébreu, et se représente par la relation adverbiale *sans.*

בהל. *(R. comp.) Une émotion intérieure, un trouble, une confusion, une perturbation extraordinaire.* V. la R. בה.

בול. L'action de se *dilater,* de se *gonfler,* de *bouillir,* de se *répandre* de toutes parts : *un flux, une intumescence, une diffusion, une inondation, une enflure générale.*

במ. BM. La réunion des signes de l'activité intérieure et extérieure, des principes actifs et passifs, constitue une racine peu usitée et très difficile à concevoir. Dans le style hiéroglyphique, c'est l'universalité des choses : dans le style figuré ou propre, c'est tout lieu élevé, toute chose sublime, sacrée, révérée, *un temple, un autel,* etc.

L'ar. بم signifie, dans un sens restreint, le son fondamental du système musical, appelé en grec ὑπάτη. V. la R. קב.

בן. BN. Si l'on conçoit la R. בא, qui renferme toutes les idées de progression, de venue, de naissance, revêtue du S. extensif ן, pour former la R. בן, cette racine développera l'idée d'une extension génératrice, d'une production analogue à l'être produisant, *d'une émanation ;* si l'on considère cette même R. בן, comme le résultat de la contraction du S. de l'activité intérieure ב, avec la R. אן, qui caractérise l'étendue circonscriptive de l'être, alors elle sera le symbole de toute production active, allant de puissance en acte, de toute manifestation de l'acte générateur, du *moi.*

בן. Dans un sens figuré, c'est *une émanation* intelligible, ou sensible; dans un sens propre, c'est *un fils, une formation, une corporisation, une construction.*

L'ar. بن a exactement les mêmes acceptions que l'hébreu.

בון. L'action de *concevoir,* d'*exercer ses facultés conceptives, intellec-*

tuelles; l'action de *penser*, d'*avoir des idées*, de *former un plan*, de *méditer;* etc.

בין. *L'intelligence;* ce qui élit intérieurement et dispose les élémens pour *l'édification de l'âme.* Tout ce qui est intérieur. Voyez la R. ין.

בס. BS. Tout ce qui tient à la terre, exprimée par la racine אס; tout ce qui est à la bàse.

L'ar. بس indique tout ce qui suffit; et se représente par la relation adverbiale *assez.*

בוס. L'action de *terrasser*, d'*écraser*, de *fouler*, de *presser contre terre.*

L'ar. بس signifie l'action de *concasser*, et de *méler;* et باس renferme toute idée de force, de violence et de contrainte.

בע. BHO. Toute idée de mouvement précipité, rude, désordonné! C'est la R. בא, dont la voyelle-mère a dégénéré vers le sens matériel.

L'ar. بع est une racine onomatopée qui exprime le bèlement et le beuglement des animaux.

בעה. *Une recherche inquiète, une perquisition; une boursouflure, un bouillonnement; l'action de bouillir*, etc.

L'ar. باع signifie dans un sens restreint, *vendre et acheter*, *faire le négoce;* et بيع, *s'entremettre* pour un autre, et lui *souffler* ce qu'il doit dire. Le mot باغ qui découle de la racine primitive בע, renferme toutes les idées d'iniquité et d'injustice.

בעט. *(R. comp.)* L'action de *regimber.*

בעל. *(R. comp.)* Toute idée de domination, de puissance, de hauteur : *un seigneur*, *un maître*, *un supérieur absolu; l'Être-Suprême.*

בער. *(R. comp.)* Tout idée *de dévastation* par le feu, *de dévoration*, *de conflagration*, *de combustion*, *d'ardeur consumante :* tout ce qui *détruit*, *ravage;* tout ce qui rend *désert*, *aride*, en parlant de la terre; *brute*, *stupide*, en parlant des hommes. C'est la R. ער régie par le signe de l'activité intérieure ב.

בעת. *(R. comp.)* L'action d'*épouvanter*, de *frapper de terreur*, par des mouvemens formidables.

בצ. BTZ. Racine onomatopée et idiômatique, qui se forme du bruit que l'on fait en marchant dans *la boue :* c'est au propre *un lieu fangeux*, *un bourbier.*

L'ar. بص ne tient point à la racine onomatopée בץ; c'est une racine primitive qui possède toute la force des SS dont elle est composée. Dans un sens général, elle caractérise toute espèce de rayon lumineux se portant du centre à la circonférence. Dans un sens restreint, elle exprime l'action de lancer des regards, de *resplendir*, de *regarder.* Comme nom, c'est *la braise.* Le ch. בצא, qui tient aux

mêmes élémens, signifie *examiner*, *scruter*, faire une perquisition.

בעץ. L'action de *patrouiller* dans la boue. C'est le nom qu'on donne au *lin*, à cause de l'apprêt qu'on lui fait subir dans l'eau.

בק. BCQ. Toute idée d'évacuation, d'épuisement. C'est la racine אק réunie au signe de l'action intérieure ב.

בוק. L'action d'*évacuer*, de *dissiper*, de rendre rare.

L'ar. باق signifie *éternel;* et بقا *éterniser*.

בר. BR. Cette Racine se compose, ou de la R. élémentaire אר, réunie au signe de l'activité intérieure ב; ou bien, du signe du mouvement propre ר, contracté avec la R. בא; de là, premièrement, toute production active, en puissance, toute conception, toute émanation potentielle; secondement, tout mouvement inné, tendant à manifester au dehors la force créatrice de l'être.

בר. En style hiéroglyphique, c'est *le rayon du cercle* duquel naît la circonférence, dont il est la mesure: c'est en style figuré, *une création potentielle;* c'est-à-dire *un fruit* quelconque, dont le germe contient en puissance, l'être même qui l'a porté: c'est, au sens propre, *un fils*.

L'ar. بر signifie dans un sens restreint, *un continent;* et dans un sens plus étendu, tout ce qui est intègre.

ברר. *(R. intens.)* Tout mouvement extracteur, séparateur, ellaborateur, purificateur: tout ce qui *prépare* ou *est préparé*, tout ce qui *purge*, *purifie*, ou qui est lui-même *purgé*, *purifié*. Toute espèce de métal.

L'ar. بر, élevé à la puissance de verbe, développe l'action de *justifier* et de *purifier*.

באר. *(R. comp.)* Toute idée *de manifestation*, *d'explication:* ce qui met au jour, ce qui explore, ce qui produit au dehors. Dans un sens très restreint, *une fontaine*, *un puits*.

בהר. *(R. comp.)* Toute idée *de lucidité*, *de clarté*. Tout ce qui est *candide*, *resplandissant*.

בור. *(R. comp.)* Toute idée *de distinction*, *d'éclat*, *de pureté*. Dans un sens restreint, *le froment*.

ביר ou בור. *(R. comp.)* Dans un sens étendu, *une excavation;* dans un sens restreint, *un puits;* dans un sens figuré, *un édifice*, *une citadelle*, *un palais*.

בש. BSH. Cette racine, considérée comme dérivant du S. de l'activité intérieure ב, réuni à la R. אש qui caractérise le feu, exprime toute idée de chaleur et d'éclat: mais si on la considère comme formée de la R. בא qui dénote toute progression, et du signe du mouvement relatif ש, alors elle indique une sorte de retard dans la marche.

L'ar. بس ou بش participe à ces deux

acceptions. Le mot بلس, qui tient à la première, signifie *une violence;* et بشر, qui tient à la seconde, signifie *un vide.*

בוש. L'action de *rougir*, d'éprouver un sentiment intérieur de pudeur ou de honte : l'action de *tarder*, de *s'amuser*, de tourner au lieu de s'avancer.

באש. *(R. comp.)* Tout ce qui est *corrompu* et *stupéfait.* De là le chaldaïque באש, בוש ou בישא, tout ce qui est *mauvais.*

בת. BTH. Toute idée d'espace intérieur, de lieu, d'objet contenant, de demeure propre, de réceptacle, de logis, d'habitation, etc.

L'ar. بث caractérise une chose détachée, coupée, taillée, distribuée en parties. On entend par بط une sorte *de rejaillissement;* et par بث *une sortie brusque, un froissement.*

בות. L'action de *demeurer*, d'*habiter*, de *passer la nuit*, de *se loger*, d'*être retiré chez soi;* etc.

בית. Lieu séparé et particulier; *un logis, une habitation :* ce qui compose *l'intérieur, la famille :* ce qui est *interne, intrinsèque, propre, local;* etc.

ג. G. GH. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche gutturale. Celui par lequel je le transcrit, est d'une invention assez moderne, et lui répond assez imparfaitement. Plutarque nous apprend que ce fut un certain Carvilius, qui le premier, ayant ouvert une école à Rome, inventa, ou introduisit la lettre G, pour distinguer le double son du C : on se servait avant du C tout seul, au moyen duquel on représentait le Γ des Grecs. Comme image symbolique le ג hébraique peint la gorge de l'homme, tout conduit, tout canal, tout objet creux et profond. Employé comme signe grammatical, il exprime l'enveloppement organique, et sert à produire toutes les idées dérivant des organes corporels et de leur action.

Son nombre arithmétique est 3.

גא. GA. Le signe organique ג réuni au S. potentiel א, constitue une racine qui s'attache à toutes les idées d'aggrandissement, de croissance, de développement organique, d'augmentation, de magnitude.

L'ar. جا signifie proprement *venir.*

גאה. Tout ce qui *s'augmente, s'étend, s'élève, se lâche, s'agrandit,* tant au propre qu'au figuré. *La grandeur* de la taille, *l'éminence* des objets, *l'exaltation* des pensées, *l'orgueil* de l'âme, *le faste;* etc.

גאל. *(R. comp.)* Toute idée *de libération, de rédemption, d'élargissement, de relâchement de liens :* en style figuré, *la vengeance* d'une offense; et par métaphore de l'idée de relâchement, *un abus, une pollution.*

גב. GB. Le signe organique réuni par contraction à la R. אב, symbole de toute fructification, développe en général l'idée d'une chose mise, ou survenue au dessous d'une autre.

גב. *Une bosse, une excroissance, une protubérance; une butte, une éminence; le dos;* toute chose convexe.

גב ou גוב. *Une sauterelle.* V. la R. גו.

גבב. *(R. intens.)* Le S. de l'activité intérieure étant doublé, change l'effet de la R. positive, et en présente le sens inverse. C'est alors toute concavité : *une fosse, un enfoncement, un sillon :* l'action de fossoyer, de creuser; etc.

L'ar. جب présente le même sens que l'hébreu. Comme verbe, c'est encore l'action de *couper* et de *châtrer.*

גג. GG. Toute idée d'élasticité; tout ce qui prête et s'étend sans se désunir.

L'ar. جج renferme les mêmes idées d'extension.

גג ou גוג. *Le toît* d'une tente, et tout ce qui s'étend pour couvrir, pour envelopper.

גד. GD. La racine גא, symbole de tout ce qui s'augmente et s'étend, réunie au signe de l'abondance née de la division, produit la R. גד, dont l'emploi est de peindre tout ce qui agit en foule, qui afflue, qui s'agite en tumulte, qui assaille en troupe.

L'ar. جد signifie proprement *faire un effort.* Dans un sens plus général, جد caractérise tout ce qui est considérable selon sa nature; et, comme relation adverbiale, cette racine se représente par *très, fort, beaucoup.* Le verbe جاد signifie *être libéral,* donner généreusement.

גד. *Une incursion, une irruption,* au propre et au figuré. *Une incision* dans quoi que ce soit, *un sillon;* par métaphore dans le sens restreint, *un chevreau :* le signe du capricorne; etc.

גיד. *Un nerf, un tendon;* tout ce qui s'étend pour agir.

גה, גו et גי. GHE, GOU et GHI. Le signe organique, réuni, soit à celui de la vie, soit à celui de la force convertible universelle, soit à celui de la manifestation, constitue une racine qui devient le symbole de toute organisation. Cette R. qui possède les mêmes facultés d'extension et d'agrandissement que nous avons observées dans la R. גא, renferme les idées en apparence opposées d'enveloppement et de développement, selon le point de vue sous lequel on envisage l'organisation.

L'ar. جو peint l'enveloppement universel, *l'espace, l'atmosphère;* et جا caractérise tout ce qui protège.

גהה. Tout ce qui *organise;* tout ce

qui rend la vie aux organes : *la santé*, et par métaphore, *la médecine*.

גוה. Toute espèce *d'organe*, dilaté pour livrer passage aux esprits vitaux, ou clos pour les retenir : toute *dilatation*, *toute conclusion* : tout ce qui sert *de tégument; le corps*, en général; *le milieu* des choses; ce qui les *conserve*, comme *un fourreau* d'épée; etc.

גוב. *(R. comp.)* L'action *de fouir*, de faire *un sillon*. Dans un sens restreint, *un scarabée*.

גוד. *(R. comp.)* L'action de faire *une irruption*. V. la R. גד.

גוז. *(R. comp.)* L'action de *faucher*, d'*enlever* avec la faulx. V. la R. גז.

גוח. *(R. comp.)* L'action de *ravir*, d'*enlever* de force. V. la R. גח.

גוי. Une organisation politique; un corps de peuple; *une Nation*.

גויל. *(R. comp.)* Tout ce qui porte au développement des organes. V. la R. גל.

גיל. *(R. comp.)* Un mouvement organique. *Une évolution*, *une révolution*.

גוע. *(R. comp.)* Tout ce qui *désorganise*; toute *dissolution* du système organique : l'action d'*expirer*, de se distendre outre mesure, de *crever*.

גוף *(R. comp.)* L'action de *clore*.

גור. *(R. comp.)* L'action de *prolonger*, de *continuer* un même mouvement; une même route; l'action de *voyager*; l'action de vivre dans un même lieu en le parcourant, d'y *demeurer*. V. la R. גר.

גוש *(R. intens.)* V. la R. גש.

גז. GZ. La racine אז, qui peint le mouvement de tout ce qui tend à s'élever, réunie au signe organique, constitue une racine dont l'emploi est de caractériser l'action d'après laquelle on supprime, on enlève, on extrait toute superfluité, toute croissance; de là : גוז, l'action de *tondre* la laine, de *raser* les cheveux, de *faucher* les herbes; d'*enlever* les sommités des choses, de *polir* les aspérités.

L'ar. جز a le même sens que l'hébreu. Le verbe جاز s'applique dans l'idiôme moderne à tout ce qui est licite et permis.

גח. GH. Tout ce qui se porte avec force vers un lieu, vers un point; tout ce qui incline violemment à une chose.

גוח. L'action d'*agir avec emportement*, de *faire une irruption*, de *fondre* dans un lieu, de *ravir* une chose.

La racine ar. جح offre le même sens en général; en particulier, le verbe جح signifie *faire le fanfaron*.

גחן. *(R. comp.) Une inclination*, *un penchant vicieux*, *une conduite tortueuse*.

גט. GT. Cette racine est inusitée en hébreu.

L'ar. جط laisse entendre une chose qui repousse l'effort de la main qui la presse.

גי. GHI. R. analogue aux RR. גה et גו, qu'on peut voir.

גיא. *Une vallée, une gorge, une profondeur.*

L'ar. جيه indique un lieu où l'eau reste stagnante et se corrompt en croupissant.

גיד. *(R. comp.) Un nerf.* V. la R. גד.

גיל. *(R. comp.).* V. les RR. גה et גל.

גיר. *(R. comp.)* Ce qui *fait durer* les choses et les *conserve* en bon état : dans un sens restreint *la chaux.*

גך. GCH. Cette racine est inusitée en hébreu. L'arabe même paraît ne pas la posséder.

גל. GL. Cette racine peut être conçue selon deux manières de se composer. Par la première, c'est la R. גו symbole de toute extension organique réunie au S. du mouvement directif ל; par la seconde, c'est le S. organique ג, qui se contracte avec la R. אל, symbole de l'élévation et de la force expansive. Dans le premier cas, c'est une chose qui se déploie dans l'espace en s'y déroulant, qui s'y développe, s'y produit selon sa nature, s'y dévoile; dans le second, c'est une chose, au contraire, qui se replie sur soi, se roule, se complique, se cumule, s'entasse, s'enveloppe. On peut reconnaître là le double sens qui s'attache toujours au S. ג, sous le double rapport du développement et de l'enveloppement organique.

גל. Tout ce qui se meut d'un mouvement léger et onduleux; tout ce qui témoigne de la joie, de la grâce, de l'aisance dans ses mouvemens. La révolution des sphères célestes. L'orbite des planètes. *Une roue; une circonstance, une occasion.*

Tout ce qui *se révèle,* tout ce qui *apparaît,* tout ce qui *se découvre.*

Tout ce qui *s'amoncèle* en se roulant : le mouvement des vagues, *la houle; un volume* de quoi que ce soit, *un tas, un entassement; le circuit, le contour* d'un objet ou d'un lieu : *ses confins.*

L'ar. جل présente de même toutes les idées de déploiement et d'agrandissement, tant dans le physique que dans le moral : c'est aussi bien le déploiement d'une voile de navire que celui d'une faculté de l'âme. جل exprime à la fois *la majesté* d'un roi, *l'éminence* d'une vertu, et *l'étendue* d'une chose quelconque.

גל ou גלל. *(R. intens.)* De l'excès du déploiement naît l'idée de *l'émigration, de la transmigration, de la déportation, de l'abandon* que fait une peuplade de son pays, soit de gré ou de force.

גאל. *(R. comp.) Un relâchement*, soit au propre, soit au figuré. V. la R. גא.

גול. L'action de se *déployer* ou de se *reployer*. Toute *évolution* ou *révolution*.

גיל. *Apparition* causée par la révélation de l'objet; effet d'un miroir; *ressemblance*.

גם. GM. Toute idée de cumulation, d'agglomération, de complément, de comble; exprimée dans un sens abstrait par les relations *aussi*, *même*, *encore*.

L'ar. جم développe, ainsi que la racine hébraïque, toutes les idées d'abondance et de cumulation. C'est, comme verbe, l'action d'*abonder* et de se *multiplier*; comme nom, et dans un sens restreint, جام signifie une pierre précieuse, en latin *gemma*.

גן. GN. Le signe organique réuni par contraction à la R. אן ou אין, forme une racine d'où découlent toutes les idées de circuit, de clôture, d'enceinte protectrice, de sphère, d'ipséité organique.

גן. Tout ce qui *enclot*, *entoure*, *couvre* de toutes parts; tout ce qui forme *l'enceinte* d'une chose; *limite* cette chose, *la protège*; de la même façon qu'une gaîne enclot, limite et protège sa lame.

L'ar. جن offre toutes les acceptions de la racine hébraïque. C'est en général toute chose qui en couvre ou en environne une autre; c'est, en particulier, *une ombre* protectrice, *une obscurité* tant physique que morale, *un tombeau*. Elevé à la puissance de verbe, ce mot exprime l'action d'envelopper de ténèbres, de faire nuit, d'obscurcir l'esprit, de rendre fou, de couvrir d'un voile, d'enclore de murailles, etc. Dans l'idiôme antique, جن a signifié *un démon, un diable, un dragon*; جنان, *un bouclier*; جنون, *un égarement* d'esprit; جنين, *un embryon* enveloppé dans le sein de sa mère; جنه, *une cuirasse* et toute espèce *d'armure*; etc. etc. Dans l'idiôme moderne, ce mot s'est restreint à signifier *un enclos, un jardin*.

גס. GS. Racine inusitée en hébreu. Le chaldaïque en tire l'idée de tout ce qui s'enfle, se grossit, devient gras. גוס ou גיס signifie *un trésor*.

L'arabe جس désigne une exploration, une recherche studieuse. Comme verbe, c'est l'action de *tâter*, *tâtonner*, *sonder*.

גע. GĦ. Racine analogue à la R. גו, mais présentant l'organisme sous son point de vue matériel.

L'ar. جع signifie dans l'idiôme moderne, *avoir faim*. Dans l'idiôme antique on trouve جعه pour une sorte de *bierre* ou d'autre liqueur fermentée.

גע. Racine onomatopée et idiomatique qui peint le mugissement du bœuf.

געה. L'action d'ouvrir la gueule; de *mugir;* toute *clameur*, toute *vociferation*.

גוע. *(R. comp.)* L'action de *crever*. V. la R. **גו**.

געל. *(R. comp.)* L'action de rejeter de la bouche; toute idée de *dégoût*.

גער. *(R. comp.)* Toute espèce de bruit, de fracas, de murmure.

געש. *(R. comp.)* L'action de *troubler*, d'*épouvanter* par des clameurs et des vociférations.

גף. GPH. Toutes les idées de conservation, de protection, de garantie: dans un sens restreint, *un corps*.

L'ar. جف développe l'idée de la sécheresse, et de tout ce qui devient sec. Le verbe جاف signifie proprement *s'éloigner*.

גוף. L'action de *clore*, de *corporiser*, de *munir* d'un corps; tout ce qui sert à la défense, à la conservation.

גץ. GTZ. Racine inusitée en hébreu. L'éthiopique **ገጽ** *(gatz)* caractérise la forme, la figure corporelle, la face des choses. L'arabe جصص signifie *gâcher du plâtre*, ou *en enduire* intérieurement les bâtimens.

גק. GCQ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe جق indique *un excrément*.

גר. GR. Le signe du mouvement propre **ר**, réuni par contraction à la racine de l'extension organique **גא**, constitue une racine qui présente l'image de tout mouvement itératif et continué, de toute action qui ramène l'être sur lui-même.

גר. Tout ce qui se rassemble en *hordes* pour *voyager*, ou pour *séjourner* ensemble; le lieu où l'on se réunit, où l'on demeure dans le cours d'un voyage. Toute idée *de tour, de détour, de retour; de rumination; de continuité* dans un mouvement, dans une action.

L'ar. جر présente l'idée d'un mouvement violent et continu. C'est proprement l'action d'*entraîner*, de *tirer à soi*, de *ravir*. Le verbe جار signifie *empiéter, usurper*.

גרר. *(R. intens.)* La duplication du S. **ר**, indique la véhémence et la continuité du mouvement dont il est le symbole: de là, les idées analogues *d'incision, de section, dissection, de brisure, hachure, gravure; de rumination, remâchement, broiement, gâchement;* etc.

גור. *(R. comp.)* Tout mouvement extenseur du corps, ou d'un membre du corps. L'action de s'étendre tout de son long.

גשך. L'action de prolonger, de continuer une action. V. la R. גו.

גש. GSH. Cette racine peint l'effet des choses qui rapprochent, se touchent, se contractent.

גוש. L'action de se *contracter*, de se rendre corporel, dense et palpable: au sens figuré, *la matière*, et tout ce qui tombe sous les sens : par métaphore, *l'ordure*, *les immondices*.

L'ar. جش peint toute espèce de brisure, et de chose brisée.

גת. GTH. Tout ce qui exerce une force extensive et réciproquement croissante ; גת. C'est, dans un sens restreint, *une vis*, *un pressoir*.

L'ar. جث exprime l'action de *palper*, de *presser dans la main*, etc.

ד. D. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche dentale. Il paraît que dans son acception hiéroglyphique, il était l'emblême du quaternaire universel; c'est-à-dire de la source de toute existence physique. Comme image symbolique, il représente le sein, et tout objet nourricier, abondant. Employé comme signe grammatical, il exprime en général l'abondance née de la division : c'est le signe de la nature divisible et divisée. L'hébreu ne l'emploie point comme article, mais il jouit de cette prérogative en chaldaïque, en samaritain et en syriaque, où il remplit les fonctions d'une sorte d'article distinctif.

Son nombre arithmétique est 4.

דא. DA. Cette R. qui n'est usitée en hébreu qu'en composition, est l'analogue de la R. די qui porte le vrai caractère du S. de l'abondance naturelle et de la division. Le ch. qui l'emploie lui donne un sens abstrait représenté par les relations *de*, *dont*, *ce*, *cette*, *de quoi*.

L'ar. ذا caractérise un mouvement qui se propage sans effort et sans bruit.

דאה. *(R. onom.)* L'action de *voler avec rapidité*; *de fondre* sur quelque chose : de là, דאה, *un milan*; דיה, *un vautour*.

דאב. *(R. comp.)* V. la R. דב.

דאג. *(R. comp.)* V. la R. דג.

דב. DB. Le signe de l'abondance naturelle, réuni par contraction à la R. אב, symbole de toute propagation génératrice, constitue une racine d'où se développent toutes les idées d'effluence et d'influence, d'émanation, de communication, de transmission, d'insinuation.

דב. Tout ce qui *se propage* et *se communique* de proche en proche; *un son*, *un murmure*, *une rumeur*, *un discours*, *une fermentation*, au propre et au figuré; *une vapeur*; tout ce qui procède lentement et sans bruit.

une calomnie, une trame secrète, une contagion.

L'ar. دبّ développe en général l'idée de tout ce qui rampe, s'insinue, marche en se traînant.

דאב. Dans un sens figuré, *une douleur sourde, une inquiétude sur l'avenir.*

דוב. Dans un sens restreint, *un ours*, à cause de sa marche lente et silencieuse.

דג. DGH. Le signe de l'abondance naturelle joint à celui du développement organique, produit une racine dont l'emploi est de caractériser tout ce qui se féconde, et pullule abondamment.

דג. C'est, au propre, *le poisson* et tout ce qui y a rapport.

דאג. *(R. comp.)* En considérant cette racine comme composée du signe ד réuni par contraction à la R. אג qui peint une chose agissante, qui tend à s'augmenter, on trouve qu'elle exprime, au figuré, toute espèce de *sollicitude*, d'*anxiété*, d'*angoisse.*

דד. DD. Toute idée d'abondance, et de division; de propagation, d'éfusion et d'influence; de raison suffisante, d'affinité et de sympathie.

דד. Tout ce qui se divise pour se propager; tout ce qui agit par sympathie, par affinité, par influence: au propre, *le sein, la mamelle.*

L'ar. دد peint une chose riante, un jeu, un amusement.

דוד. L'action d'*agir par sympathie*, et *par affinité*, l'action d'*attirer*, de *plaire*, d'*aimer*, de se *suffire mutuellement.* Dans un sens étendu, *un vase d'élection*, un lieu, un objet vers lequel on est attiré; tout effet sympathique, électrique. Dans un sens plus restreint, *un ami, un amant; l'amitié, l'amour;* toutes sortes de fleurs, et particulièrement *la mandragore* et *la violette.*

דה et **דו.** DHÈ et DOU. Voy. la R. די dont ce sont les analogues, et qui porte le vrai caractère du S. ד.

דו. DOU. Racine onomatopée et idiomatique qui exprime un sentiment de douleur, de peine, de tristesse.

דוה. L'action de *souffrir*, de se *plaindre*, de *languir*, d'*être débile.*

L'ar. دا, دو, دوى, offre, comme racine onomatopée, le même sens que l'hébraïque דו. De-là, tant en hébreu, qu'en syriaque, en éthiopique, en arabe, une foule de mots qui peignent la douleur, l'angoise, l'affliction; tout ce qui est infirme et calamiteux. De là, dans l'ancien celte, les mots *dol* (deuil), *dull* (lugubre); dans le latin, *dolor* (douleur), *dolere* (ressentir de la douleur); et dans les langues modernes, la foule de leurs dérivés.

דוהם. *(R. comp.)* Tout ce qui accable de douleur; tout *dommage.*

דוי et דוה. *La douleur, la langueur, la débilité.*

דוי. Par métaphore, tout ce qui est *sombre, lugubre, funèbre, ténébreux; le deuil.*

דח. DĤ. Toute idée d'influence forcée, d'impulsion, d'expulsion, de contrainte.

L'ar. دح renferme le même sens en général. En particulier, دحدح est une sorte d'exclamation pour recommander le secret ou imposer le silence à quelqu'un : *chut!*

דחה ou דוח. L'action de *forcer*, de *nécessiter*, de *contraindre*; l'action d'*expulser* les ordures, de *faire évacuer*; etc.

דחה. Tout ce qui *contraint*.

דחי. *Une séparation, une impulsion* faite avec violence.

דחף. (*R. comp.*) Toute idée d'*excitation*.

דחק. (*R. comp.*) *Une impression, une oppression extrême.*

דט. DT. Cette racine est inusitée en hébreu.

L'arabe دط renferme l'idée *de rejection* et *d'expulsion.*

די. DI. Le signe de l'abondance naturelle réuni à celui de la manifestation, constitue la véritable racine caractéristique de ce signe. Cette R. développe toutes les idées de suffisance, et de raison suffisante; de cause abondante, et de divisibilité élémentaire.

דה ou די. Tout ce qui est *fécond, fertile, abondant, suffisant;* tout ce qui *contente, satisfait, suffit.*

L'ar. ذي ou ذو indique, en général, la distribution des choses, et sert à les distinguer. En particulier, les racines ذا, ذي, ذه ou ذو, se représentent par les relations pronominales démonstratives *ce, celui; cette, celle; ceci, cela;* etc. La racine دي qui conserve une plus grande conformité avec la racine hébraïque די, signifie proprement *possession.*

דין. (*R. comp.*) Ce qui *satisfait à tout;* ce qui fait cesser un différent; *un jugement.*

דיק. (*R. comp.*) Ce qui *divise*, ce qui réduit en morceaux. V. la R. דק.

דיש. (*R. comp.*) Toute espèce de *trituration.* V. la R. דש.

דך. DCH. Le signe de l'abondance naturelle contracté par la R. אך symbole du mouvement concentrique, et de toute restriction et exception, compose une racine infiniment expressive, dont l'objet est de peindre le besoin, la nécessité, la pauvreté et toutes les idées qui en découlent.

L'ar. دق ou دك constitue une racine onomatopée et idiomatique qui exprime le bruit que l'on fait en frap-

pant, en cognant, en battant, et qui, par conséquent, développe toutes les idées qui s'attachent à l'action de *frapper*, comme celles de *meurtrir*, *briser*, *casser*; etc. Dans un sens restreint دق signifie *piller*; دك, *bourrer* un fusil; et دق, *pousser* avec la main.

דך. Tout ce qui est *nécessiteux*, *contrit*, *triste*, *pauvre*, *lésé*, *calamiteux*, *vexé*; etc.

דוך. L'action de *priver*, de *vexer* par la privation, d'*opprimer*, de *rouer de coups*; etc.

דל. DL. Cette racine, conçue comme la réunion du signe de l'abondance naturelle ou de la divisibilité, à la R. אל, symbole de l'élévation, produit l'idée de toute extraction et de tout enlèvement; comme, par exemple, quand on tire l'eau d'un puits, quand on enlève l'esprit d'une plante; et de cette idée, découlent nécessairement les idées accessoires d'épuisement et d'affaiblissement.

L'ar. دل renferme le même sens en général; mais en particulier, cette racine s'attache plus exclusivement à l'idée de distinguer, désigner, conduire quelqu'un vers un objet distinct. Lorsqu'elle est affaiblie dans ذل, elle n'exprime plus qu'une distinction de mépris, *un dédain*, *un avilissement*.

דול. Tout ce qui *extrait*; *tire* ou *attire* en haut; tout ce qui *enlève*, *épuise*; tout ce qui *atténue*, *consomme*, *affaiblit*; toute espèce *de division*, *de disjonction*, *de vide* opéré par *une extraction*, *un enlèvement* quelconque. Dans un sens très restreint, *un sceau*, un vase à puiser de l'eau.

דם. DM. Les racines qui, au moyen d'un signe quelconque, s'élèvent sur les racines אב ou אם, symboles des principes actif ou passif, sont toutes très-difficiles à déterminer et à saisir, à cause de l'étendue du sens qu'elles présentent, et des idées opposées qu'elles produisent. Celle-ci surtout demande une attention particulière. C'est au premier coup-d'œil, une sympathie universalisée; c'est-à-dire, une chose homogène, formée par affinité de parties similaires, et tenant à l'organisation universelle de l'être.

דם. Dans un sens étendu, c'est tout ce qui est *identique*; dans un sens plus restreint, c'est *le sang*, lien assimilatif entre l'âme et le corps, selon la pensée profonde de Moyse que je développerai dans mes notes. C'est tout ce qui s'*assimile*, tout ce qui devient *homogène*; tout ce qui se *confond* avec une autre chose: de là l'idée générale de ce qui n'est plus distinguable, de ce qui cesse d'être différent, de ce qui renonce à sa séité, s'*identifie* avec le tout, se *calme*, s'*appaise*, se *tait*, *dort*.

L'ar. دم a développé dans le langage antique les mêmes idées géné-

rales; mais dans l'idiôme moderne, cette racine a reçu des acceptions un peu différentes. دم exprime en général un fluide glutineux et visqueux, facile à se corporiser. C'est en particulier le *sang*, comme nom; et comme verbe, c'est l'action de *couvrir d'un enduit glutineux*. De ce dernier sens est sorti dans l'analogue ذم, celui de *contaminer*, *calomnier*, *couvrir de blâme*.

דום. L'état d'*être universalisé*, c'est-à-dire, de n'avoir de vie que celle de l'univers, de *dormir*, d'*être silencieux*, *calme*, et par métaphore, *taciturne*, *mélancolique*. L'action d'*assimiler à soi*; c'est-à-dire, de *penser*, d'*imaginer*, de *concevoir*; etc.

דן. DN. Le signe de la divisibilité sympathique réuni à la R. אן, symbole de de l'activité circonscriptive de l'être, constitue une racine dont l'objet est de caractériser, dans un sens physique, toute espèce de *départ chimique* dans la nature élémentaire; et d'exprimer, dans un sens moral, tout jugement contradictoire, porté sur des choses litigieuses.

L'ar. دن offre le même sens en général. En particulier دن exprime une excrétion muqueuse, et le lieu de cette excrétion, *une cuve*. On entend par دان l'action de *juger*.

דון. Toute idée *de dissension*; tant au propre qu'au figuré; toute idée de *débats*, de *départie*, de *jugement*.

דין. *Une cause, un juge, une sentence.*

דס. DS. Racine inusitée en hébreu.

L'ar. دس désigne tout ce qui se cache, se dissimule, agit d'une manière cachée et clandestine.

דע. DH. Toute chose qui cherche à s'exposer, à se montrer. Cette racine n'est usitée en hébreu qu'en composition. L'arabe دع caractérise tout ce qui pousse, tout ce qui met en mouvement.

דע ou דעה. La perception des choses, et par suite, *la connaissance*, *la science*.

דעך. *(R. comp.)* La racine דע réunie par contraction à la R. אך symbole de la restriction, exprime ce qui n'est plus sensible, ce qui *est éteint*, *obscur*, *ignorant*.

דף. DPH. Racine inusitée en hébreu. L'arabe دف ou دفا laisse entendre une sorte de frottement au moyen duquel on chasse le froid, on échauffe, on fomente. دف est encore, en arabe, une racine onomatopée et idiomatique, formée par imitation du bruit que fait une peau tendue que l'on frôle, ou que l'on frappe. L'hébreu rend cette racine par l'analogue תף. Nous la représentons en français par les mots *tympan*, *tympanon*, *tympaniser*; etc. Dans l'arabe moderne دف signifie *un*

tambour de basque, et aussi *un gros tambour*.

Le chaldaïque signifie une chose lisse comme une planche, une table. On trouve en hébreu דפי pour scandale, opprobre.

דץ. DTZ. Toute idée de joie et d'hilarité.

L'ar. دص caractérise l'action d'agiter le crible.

דוץ. L'action de vivre dans l'abondance, d'être transporté de joie.

דק. DCQ. Toute idée de division par brisure, par fracture; tout ce qui est rendu petit, menu, tenu, par la division : l'extrême subtilité. Cette R. se confond souvent avec la R. רק, qu'on peut voir.

L'ar. دق développe les mêmes idées.

דוק. L'action de *rendre menu, subtil;* etc.

דר. DR. Cette racine, composée du signe de l'abondance née de la division, réuni à la R. élémentaire אר, caractérise l'état temporel des choses, l'âge, le siècle, l'ordre, la génération, le temps où l'on vit. De là, דר, toute idée de cycle, de période, de vie, de mœurs, d'époque, de demeure.

דור. L'action d'*ordonner* une chose, de la *disposer* suivant un certain ordre; de *rester* dans une sphère quelconque; de *demeurer* dans un lieu; de *vivre* dans un âge : tout ce qui *circule*, tout ce qui *existe* selon un mouvement et un ordre réglé. *Un orbe, un univers, un monde, un circuit, une ville.*

דרר. *(R. intens.)* De l'idée étendue et généralisée de circuler sans obstacle, de suivre un mouvement naturel, naît l'idée de *liberté*, l'état d'*être libre*, l'action d'*agir sans contrainte.*

L'ar. در a perdu presque toutes les acceptions générales et universelles de l'hébreu; cette racine antique n'a conservé dans l'idiôme moderne que l'idée d'une fluxion, d'une liquéfaction abondante, sur tout dans l'action de traire le lait.

דש. DSH. Toute idée de germination, de végétation, de propagation élémentaire.

דוש. Dans un sens étendu, l'action de *donner de la semence;* et dans un sens plus restreint, celle de *battre le grain, de triturer.*

L'ar. دش offre le même sens que l'hébreu דש.

דת. DTH. Toute chose émise pour suffire, pour satisfaire, pour servir de raison suffisante.

דת. *Une loi, un édit, une ordonnance.*

Dans l'idiôme moderne l'ar. دث se borne à signifier une *petite pluie*,

pour ainsi dire, une émission humide et abondante.

ה. E. HE. Ce caractère est le symbole de la vie universelle. Il représente l'haleine de l'homme, l'air, l'esprit, l'âme, tout ce qui est animateur et vivifiant. Employé comme signe grammatical, il exprime la vie et l'idée abstraite de l'être. Il est, dans la langue hébraïque, d'un grand usage comme article. On peut voir ce que j'en ai dit dans ma Grammaire sous le double rapport d'article déterminatif et emphatique. Il est inutile de répéter ces détails.

Son nombre arithmétique est 5.

הא. HA. Toute existence évidente, démontrée, déterminée. Tout mouvement démonstratif, exprimé dans un sens abstrait par les relations, *voici, voilà; ce, cette.*

L'ar. ها n'exprime qu'une exclamation.

הב. HB. Toute idée de fructification et de production. C'est la R. אב, dont le signe de la vie ה spiritualise le sens.

הוב. C'est encore la R. אוב, mais qui, envisagée maintenant selon le sens symbolique, offre l'image de l'être ou du néant, de la vérité ou de l'erreur. Dans un sens restreint, c'est une exhalaison, un soulèvement vaporeux, une illusion, un fantôme, une simple apparence, etc.

L'arabe هب caractérise en général, un soulèvement, un mouvement spontané, un enflammement. Comme verbe, هب signifie *s'enflammer.*

הג. HEG. Toute idée d'activité mentale, de mouvement de l'esprit, de chaleur, de verve. Il est facile de reconnaître ici la R. אג, que le S. de la vie spiritualise.

הג. Toute *agitation intérieure;* tout ce qui *émeut, remue, excite; l'éloquence, la parole, un discours, une pièce oratoire.*

L'ar. هج ne conserve de la racine hébraïque, que l'idée générale d'une agitation intérieure. Comme nom, c'est proprement *une dislocation;* comme verbe, c'est l'action de changer de place, de *s'expatrier.*

הד. HED. Comme la R. אד, dont elle n'est qu'une modification, cette racine s'attache à toutes les idées d'émanation spirituelle, de diffusion d'une chose *une* par sa nature, comme l'effet *du son, de la lumière, de la voix, de l'écho.*

La racine hébraïque se retrouve dans l'ar. هاد qui s'applique à toute espèce de son, de murmure, de bruit; mais par une déviation naturelle, la racine arabe étant devenue onomatopée et idiômatique, le verbe هد a signifié *démolir, abattre, renverser,* par similitude du bruit que font les choses que l'on démolit.

e.

הוד. Toute idée d'*éclat*, de *gloire*, de *splendeur*, de *majesté*, d'*harmonie*, etc.

הה. HEH. C'est ici cette double racine de vie dont j'ai beaucoup parlé dans ma Grammaire, et dont j'aurai encore occasion de parler beaucoup dans mes notes. Cette racine, destinée à développer l'idée de l'Être absolu, est la seule dont le sens ne puisse jamais être ni matérialisé, ni restreint.

הוא. Dans un sens étendu, l'*Être*, celui qui *est;* dans un sens particulier, *un être ;* celui dont on parle, représenté par les relations pronominales *il*, *celui*, *ce*.

L'ar. هو offre le même sens.

הוה. La racine verbale par excellence, le verbe unique *Être-étant*. C'est dans un sens universel, *la Vie de la vie*.

הוה. Cette racine matérialisée, exprime, *un néant, un abîme de maux, une affreuse calamité*.

היה. Cette racine, avec le signe de la manifestation י, remplaçant le S. intellectuel ו, exprime l'existence des choses selon un mode particulier d'être. C'est le verbe absolu *être-existant*.

היה. Matérialisée et restreinte, cette même racine désigue *un accident funeste*, *une infortune*.

הו. HOU. Le signe de la vie réuni au signe convertible, image du nœud qui lie le néant à l'être, constitue une des racines les plus difficiles à concevoir que puisse offrir aucune langue. C'est la vie potentielle, la puissance d'être, l'état incompréhensible d'une chose qui, n'existant pas encore, se trouve néanmoins en *puissance d'exister*. Il faut voir les notes.

Les racines arabes ها, هو, هد, هي, ayant perdu presque toutes les idées générales et universelles développées par les racines hébraïques analogues, et ne conservant plus rien d'intellectuel, à la seule exception de la relation pronominale هو, dans laquelle on en trouve encore quelques traces, se sont restreintes dans les acceptions particulières de la racine היה, dont j'ai parlé plus haut; en sorte qu'elles ont reçu pour la plupart un caractere funeste. Ainsi هوه a désigné tout ce qui est lâche, faible, pusillanime; هوي, tout ce qui est instable, ruineux; le verbe هوي a signifié *passer*, *mourir*, *cesser d'être*. Le mot هوا, qui désignait originairement l'existence potentielle, n'a plus désigné que *l'air*, *le vent*, *le vide;* et cette même existence, dégradée et matérialisée de plus en plus dans هوله, a été le synonyme de *l'enfer*.

הום. *(R. comp.)* C'est *l'abîme de l'existence*, la puissance potentielle d'être, conçue universellement.

L'ar. هوم n'ayant retenu que le sens matériel de la racine hébraïque, ne

désigne qu'un lieu profond, un abîme, une immensité aérienne.

הון. *(R. comp.) La substance, l'existence, les facultés,* qui tiennent à la vie, à l'être.

הז. HEZ. Le mouvement d'ascension et d'exaltation exprimé par la R. אז: s'étant spiritualisé dans celle-ci, devient une sorte de délire mental, *un rêve, un sonambulisme sympathique.*

L'ar. هز, restreint au sens matériel, signifie, *secouer, cahoter, branler la tête;* etc.

הח. HEḦ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe هح n'indique qu'une exclamation.

הט. HET. Racine inusitée en hébreu.

L'ar. هت ou هط, indique, d'après la valeur des SS. qui composent cette racine, une force quelconque agissant contre une chose résistante. Dans un sens restreint هت signifie *menacer;* هط, *persévérer* dans le travail; هطا, *lutter;* et هطي, *lutte.* Voyez la R. אט.

הי. HEI. Racine analogue à la R. vitale הה, dont elle manifeste les propriétés.

L'ar. هي représente la relation pronominale *elle, celle, cette.* Comme verbe, cette racine développe dans هيو ou هيي, l'action d'*arranger,* d'*apprêter* les choses, et de leur donner une forme agréable.

היא. V. la R. הוא dont celle-ci n'est que le féminin: *elle, celle, cette.*

הי. R. onom. exprimant toutes les affections pénibles et douloureuses.

הוי. Relation interjective, représentée par *ho! hélas! hé! ahi!*

הך. HEĊH. Voyez la R. אך dont celle-ci n'est qu'une modification.

L'ar. هك exprime un mouvement rapide dans la marche; et هلك peint, comme racine onomatopée, le bruit du sabre qui fend l'air. Ces deux mots caractérisent toujours une action faite avec vigueur.

היך. Voyez איך.

הל. HEL. Le signe de la vie, réuni par contraction à la R. אל, image de la force et de l'élévation, lui donne une expression nouvelle, et en spiritualise le sens. Dans le style hiéroglyphique la R. הל est le symbole du mouvement excentrique, d'éloignement; par opposition à la R. הך, qui est celui du mouvement concentrique, de rapprochement: dans le style figuré, elle caractérise un sentiment d'hillarité et de félicité, une exaltation; dans le style propre, elle exprime tout ce qui est éloigné, ultérieur, placé au-delà.

L'ar. هل développe en général, les

mêmes idées que l'hébreu. Comme verbe, c'est en particulier, l'action de *paraître*, de commencer à luire, en parlant de la lune. Comme relation adverbiale, c'est dans un sens restreint, l'interrogation *est-ce-que?*

הל ou היל. Tout ce qui *s'exalte*, *resplendit*, *s'élève*, se *glorifie*, est *digne de louange*; tout ce qui est *illustre*, *célèbre*, etc.

הל et הלל. *(R. intens.)* Tout ce qui *atteint* le but desiré, qui recouvre ou donne *la santé*, qui arrive ou conduit au *salut*.

הם. HEM. La vie universalisée: la puissance vitale de l'univers. V. la R. הו.

הם. Racine onomatopée et idiômatique, qui peint toute espèce de bruit tumultueux, toute commotion, tout fracas.

L'ar. هم caractérise, en général, tout ce qui est pesant, pénible, angoisseux. C'est proprement *un fardeau, un souci, un embarras*. Comme verbe, هم exprime l'action de *s'inquiéter*, de s'*ingérer*, de se donner du mouvement pour faire une chose.

הום. L'action d'*exciter du tumulte*, de *faire du bruit*, de *troubler* par des clameurs, par un fracas imprévu; toute *perturbation*, toute *consternation*, tout *fremissement*, etc.

הן. HEN. Le S. de la vie réuni à celui de l'existence individuelle et produite, constitue une racine, qui caractérise les existences, les choses en général; un objet, un lieu, un temps présent; tout ce qui tombe sous les sens, tout ce qui est conçu comme réel et actuellement excitant.

הן. HEN. Tout ce qui est sous les yeux, et dont on indique l'existence, au moyen des relations, *voici*, *voilà*, dans ce lieu; *alors*, dans ce temps.

L'ar. هن offre en général les mêmes idées que l'hébreu. C'est une chose quelconque distincte des autres; une petite partie de quoi que ce soit. Comme racine onomatopée et idiômatique, هن exprime l'action de *bercer*, tant au propre qu'au figuré,

הון. Toute idée d'existence actuelle et présente : l'état d'*être là*, présent et prêt à quelque chose : *les réalités, les effets de toutes sortes, les richesses.*

הס. HES. Racine onomatopée et idiômatique, qui peint le silence. L'arabe هس semble indiquer une sorte de murmure sourd, comme quand un troupeau pait dans le calme de la nuit.

הע. HEĤ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe هع indique un mouvement violent, comme une irruption subite, un vomissement, etc.

הף. HEPH. Cette Racine que le génie hébraïque n'emploie qu'en composition, constitue dans l'ar. هف une onomatopée qui peint un souffle qui s'é-

chappe vivement et légèrement. C'est, comme verbe, l'action d'*effleurer*, de toucher légèrement, de s'esquiver, etc. V. la R. אף.

הץ. HETZ. Le chald. הוץ signifie *un rameau*, et l'arabe هص une chose composée de plusieurs autres réunies par contraction.

Cette racine exprime aussi dans le verbe هصهص l'action de *reluire dans l'obscurité*, en parlant des yeux du loup.

הק. HECQ. L'arabe هق indique un mouvement extraordinaire en quelque chose que ce soit; une marche impétueuse, un discours véhément; un délire, un transport.

הר. HER. Le signe de la vie réuni par contraction à la R. élémentaire אר, constitue une racine qui développe toute les idées de conception, de génération et d'accroissement, tant au propre qu'au figuré.

Comme racine onomatopée l'ar. هر peint un bruit qui effraie soudainement, qui fait tressaillir. C'est au propre, l'action de *s'écrouler*, ou de *faire écrouler*.

הר. *Une conception, une pensée; une grossesse; une grosseur, une intumescence, un gonflement; une coline, une montagne*, etc.

הש. HESH. R. inusitée en hébreu. L'ar. هش signifie proprement *s'amollir* et *devenir tendre*. Comme racine onamatopée, هش indique un concours tumultueux de quelque chose que ce soit.

הת. HETH. Toute existence occulte, profonde, inconnue.

הות. L'action de *conspirer* dans les ténèbres, de *machiner*, de *tramer des complots*.

L'ar. هث exprime l'amoncélement des nuages, et l'obscurité qui en est la suite.

ו. O. OU. Ŵ. Ce caractère a deux acceptions vocales très-distinctes, et une troisième en qualité de consonne. Suivant la première de ces acceptions vocales, il représente l'œil de l'homme, et devient le symbole de la lumière; suivant la seconde, il représente l'oreille, et devient le symbole du son de l'air, du vent : en sa qualité de consonne il est l'emblème de l'eau, et représente le gout et le desir appétant. Si l'on considère ce caractère comme signe grammatical, on découvre en lui, ainsi que je l'ai déjà dit, l'image du mystère le plus profond et le plus inconcevable, l'image du nœud qui réunit ou du point qui sépare, le néant et l'être. C'est, dans son acception vocale lumineuse ו, le signe du sens intellectuel, le signe verbal par excellence, ainsi que je

l'ai exposé assez au long dans ma Grammaire: c'est, dans son acception verbale aérienne ו, le signe convertible universel, celui qui fait passer d'une nature à l'autre; communiquant d'un côté avec le signe du sens intellectuel ו, qui n'est que lui-même plus élevé, et de l'autre, avec celui du sens matériel ע, qui n'est encore que lui-même plus abaissé : c'est enfin, dans son acception consonnante acqueuse, le lien de toutes choses, le signe conjonctif. C'est en cette dernière acception qu'il est plus particulièrement employé comme article. Je renvoie à ma Grammaire pour tous les détails dans lesquels je ne pourrais entrer sans répéter ce que j'ai dit. J'ajouterai seulement ici, et comme une chose digne de la plus grande attention, que le caractère ו, excepté son nom propre וו, ne commence aucun mot de la langue hébraïque, et ne fournit par conséquent aucune racine. Cette observation importante, en corroborant tout ce que j'ai dit sur la nature des signes hébraïques, prouve la haute antiquité de cette langue et la régularité de sa marche. Car si le caractère ו est réellement le signe convertible universel, et l'article conjonctif, il ne doit jamais se trouver en tête d'une racine pour la constituer; or, c'est ce qui arrive. Il ne doit paraître, et il ne paraît en effet jamais qu'au sein des noms pour les modifier, ou qu'entr'eux pour les joindre, ou qu'au-devant des temps verbaux, pour les changer.

Le nombre arithmétique de ce caractère est 6.

L'arabe, l'éthiopique, le syriaque et le chaldaïque, qui ne sont pas si scrupuleux et qui admettent le caractère ו en tête d'une foule de mots, prouvent par là qu'ils sont tous plus modernes, et qu'ils ont corrompu, dès longtemps, la pureté des principes sur lesquels portait l'idiôme primitif dont ils descendent, idiôme conservé par les prêtres égyptiens, et livré, comme je l'ai dit, à Moyse, qui l'apprit aux Hébreux.

Afin de ne rien laisser à désirer aux amateurs de la science étymologique, je rapporterai brièvement les racines les plus importantes qui commencent par ce caractère, dans les dialectes qui les possèdent, et qui sont presque toutes onomatopées et idiomatiques.

וא. OUA. Racine onomatopée qui, dans le syriaque ܘܐܘܐ exprime l'action d'*aboyer*. De là, l'arabe واج signifiant *une faim canine.*

וב. OUB. Toute idée de production sympathique, d'émanation, de contagion. L'ar. وبا signifie dans un sens particulier, *communiquer la peste*, ou toute autre maladie contagieuse.

וג. OUG. *La canne aromatique.* L'arabe, qui possède cette R., en dérive

وجا, l'action de *frapper*, d'*empuler*, de *châtrer* les animaux.

וד. OUD. En arabe ود toute idée *d'amour*, *d'amitié*, *d'inclination*. C'est la R. sympathique דוד.

Dans l'idiôme moderne, ود signifie *cultiver l'amitié de quelqu'un*, lui témoigner de la bienveillance.

וה. OUH. C'est en ch. et en ar. une R. onomatopée qui exprime un état violent de l'âme. واه s'applique au cri d'une extrême douleur; et وهوه peint le rugissement du lion. Le verbe وهي caractérise l'état de tout ce qui est déchiré, lacéré, mis en déroute.

וו. WOU. C'est le nom même du caractère ו: dans un sens étendu c'est *toute conversion*, *toute conjonction*, dans un sens restreint, c'est *un clou*.

וז. OUZ. Le syriaque ܘܙܐ signifie proprement *une oie*.

L'ar. وز est une racine onomatopée qui peint toute espèce d'excitation. De là les verbes وز et وهز qui signifient *exciter*, agir avec violence, *fouler aux pieds*, etc.

וח. OUĦ. Racine onomatopée qui peint en arabe *l'enrouement de la voix* : وحوح. La racine éthiopique ወሐየ (*whi*) caractérise une émission subite de lumière, une manifestation. C'est la R. hébraïque חוה.

וט. OUT. *Un son de voix clair et aigu*, *un cri de frayeur;* l'espèce de *pression qui fait jeter ce cri :* en arabe وط, et وطط.

וי. WI. Racine onomatopée, qui exprime *le dédain* et *le dégoût*, en chaldaïque, en syriaque, en éthiopique : c'est le même sentiment exprimé par la relation interjective *fi!*

L'ar. وي a le même sens. Dans l'idiôme éthiopique ወይን (*wîn*) signifie *du vin;* et l'on trouve dans l'ancien arabe وين pour désigner une sorte de raisin.

וך. OUĊH. Toute agglomération, tout mouvement donné pour concentrer, en arabe, وك.

Le composé وكوك, signifie proprement *un rouleau.*

ול. OUL. Racine onomatopée qui peint un son de voix traînant et plaintif. En arabe ولول : en syriaque ܘܠܘܠܐ. De là l'arabe وله, toute idée de tristesse et d'anxiété d'esprit. Le mot وهل qui exprime tout ce qui tient à *l'intention*, à *l'opinion*, dérive de la racine אל.

ום. OUM. Toute espèce *de consentement*, *d'assentiment*, *de conformité.*

L'arabe وام signifie *former, faire, semblable à un modèle*. C'est la racine אם.

Le verbe وما signifie *faire signe*.

וּן. OUN. Toute espèce de délicatesse, de molesse corporelle, d'oisiveté. L'arabe وني signifie *languir, devenir lâche*. L'éthiopique ተወነየ *(thouni)* signifie *se corrompre dans les plaisirs*.

וּס. OUS. Racine onomatopée qui peint le bruit que l'on fait en parlant à l'oreille : de là, l'arabe وسوس *une insinuation, une suggération*. Ce mot s'écrit quelquefois عوص, et alors il signifie *une tentation du diable*.

וּע. OUH. Racine onomatopée qui peint le bruit d'un feu violent, d'un incendie; de là l'éthiopique ወዐየ *(wôhi)*, l'action d'*embrasser*; et l'arabe وعي ou وعوع, *le murmure, le pétillement d'une fournaise; une clameur*, etc.

וּף. OUPH. Racine onomatopée qui exprime un sentiment d'orgueil de la part de celui qui se voit élevé en dignité, décoré, puissant. De là l'arabe وهف : toute idée d'*ornement extérieur, de parure, de puissance empruntée*.

וּץ. OUTZ. Toute idée de fermeté, de solidité, de consistance, de persistance : de là l'arabe وض, qui signifie, en général, tout ce qui résiste, et en particulier, *la nécessité*.

Le verbe وضا signifie *vaincre* la résistance; et aussi, faire une expiation, une ablution religieuse.

וּק. OUCQ. Racine onomatopée pour exprimer au propre la voix des oiseaux, en arabe وق et وقوق : et au figuré, tout ce qui se rend *manifeste à l'ouie*, وقد.

וּר. OUR. Racine onomatopée, qui, peignant le bruit de l'air et du vent, dénote au figuré, tout ce qui est *éventé, gonflé de vent, vain*. En arabe ورد.

Le verbe وروز qui paraît s'attacher à la R. אר, caractérise l'état de tout ce qui est aigu, de tout ce qui fend l'air avec rapidité.

וּש. OUSH. Racine onomatopée qui exprime le bruit confus de plusieurs choses s'agitant à la fois : c'est *une confusion, une difusion, un mouvement désordonné*, dans l'ar. وشوش.

Le verbe وشي exprime l'action de teindre de plusieurs couleurs, de *farder*.

וּת. OUTH. Racine onomatopée qui peint la difficulté de se mouvoir, et le gémissement qui suit cette difficulté : de là, dans l'arabe وث, وثا et

ﻭﺗﻲ, toute idée *de lésion* dans les membres, *d'engourdissement, de caducité, d'affliction*, etc.

ז. Z. Ce caractère appartient en qualité de consonne, à la touche sifflante, et s'applique, comme moyen onomatopée, à tous les bruits sifflans, à tous les objets qui fendent l'air et s'y réfléchissent. Comme symbole, il est représenté par le javelot, le trait, la flèche, tout ce qui tend à un but: comme signe grammatical, c'est le signe démonstratif, image abstraite du lien qui unit les choses. L'hébreu ne l'emploie point comme article; mais il jouit de cet avantage en éthiopique, où il remplit les fonctions d'article démonstratif.

Son nombre arithmétique est 7.

זא. ZA. Toute idée de mouvement et de direction donnée; le bruit, la terreur qui en résultent : *un trait; un rayon lumineux; une flèche, un reflet.*

L'ar. ﺯﺍﺯ indique, comme R. onomatopée, l'état d'être secoué dans l'air, et le bruit que fait une chose secouée.

זאב. *Un loup*, à cause des traits lumineux que lancent ses yeux dans l'obscurité.

זאת. Relation démonstrative exprimée par *ceci, cela*. V. la R. זה.

זב. ZB. L'idée du mouvement réfléchi, renfermé dans la racine זא réunie par contraction à celle de toute propagation génératrice, représentée par la racine אב, forme une racine dont l'objet est de peindre tout mouvement pullulant et tumultueux comme celui des insectes, ou tout mouvement effervescent comme celui de l'eau qui s'évapore au feu.

L'arabe ﺯﺏ développe les mêmes idées que l'hébreu. En qualité de verbe, cette racine exprime, dans l'idiôme antique, l'action de jeter au dehors une excrétion quelconque, comme l'écume, la bave, et même la bourre. Dans l'idiôme moderne elle signifie simplement *se sécher*, en parlant des raisins.

זוב. L'action de *pulluler* comme les insectes, ou de se *distiller*, de se *diviser en gouttes*, comme un fluide.

זג. ZG. Tout ce qui se montre et agit à l'extérieur; tel que *l'écorce* d'un arbre, *la coque* d'un œuf, etc.

L'ar. ﺯﺝ désigne le fer qui arme le bout inférieur d'une pique. Comme racine onomatopée, ﺯﺝ caractérise un mouvement prompt et facile; et ﺯﻫﺝ peint le hennissement du cheval.

זד. ZD. Tout ce qui cause l'effervescence, tout ce qui excite l'évaporation d'une chose; toute idée d'arrogance et d'orgueil.

זוּד. L'action de *bouillir*, au propre; de se *boursoufler*, de s'*enfler d'orgueil*, au figuré; d'*agir avec hauteur.*

זה, זו, זוֹ. ZHE, ZOU, ZO. Tout mouvement démonstratif, manifestant, rayonnant : toute objectivité exprimée dans un sens abstrait par les relations pronominales *ce, cette, ces, ceci, cela.*

L'ar. زا exprime l'action de jeter de l'éclat, de briller.

זאת. *Cette chose là.*

זה. Tout ce qui *se montre, paraît au dehors, brille, réfléchit la lumière;* dans un sens abstrait, *un objet.*

זהב. *(R. comp.) L'or,* à cause de son éclat inné.

זהם. *(Rac. comp.)* Tout ce qui repousse par une mauvaise exhalaison.

זהר. *(R. comp.)* Tout ce qui est *rayonnant,* tout ce qui *communique, manifeste la lumière.* V. la R. אור.

זו. L'idée absolue *d'objectivité;* toute chose d'où la lumière se réfléchit.

זוית. *(R. comp.) Un prisme;* et par extension, *l'angle* de quoi que ce soit.

זול. *(R. comp.)* L'action de *diverger;* et par extension, de *prodiguer,* de *négliger.* V. la R. זל.

זון. *(R. comp.) L'objectivité corporelle.* V. la R. זן.

זוע. *(R. comp.)* V. la R. זע.

זור. *(R. comp.)* Toute idée *de dispersion.* V. la R. זר.

זז. ZZ. Tout mouvement de vibration, de réverbération; toute réfraction lumineuse.

L'ar. زز développe les mêmes idées, comme racine onomatopée. Le vèrbe زوزى peint la démarche d'un homme arrogant.

זוז. L'action de *vibrer,* de se *réfracter* comme la lumière, de *resplendir.*

זיז. *La splendeur, la réverbération* de la lumière, *l'éclat lumineux.*

זח. ZĤ. Tout mouvement rude et fait avec effort; tout ce qu'on dirige avec peine: un esprit présomptueux et tenace.

L'ar. زح développe les mêmes idées. Le verbe زخ exprime en général une action véhémente de quelque nature qu'elle soit; c'est en particulier, *pleuvoir à verse.*

זט. ZT. R. inusitée en hébreu. L'arabe زط est une racine onomatopée qui peint le bruit que font les mouches en volant.

זחל. *(R. comp.)* Tout ce qui est difficile à mettre en mouvement, et lent à se déterminer. Ce qui se *traîne, rampe,* ce qui est *lourd, craintif,* etc.

זי. ZI. R. analogue aux RR. זא, זה, זו; mais dont le sens est moins abs-

trait et plus manifesté. C'est, en général, tout ce qui est léger, facile, agréable; ce qui est doux, gracieux; ce qui brille et se réfléchit comme la lumière. Toute idée de grâce et d'éclat.

L'ar. زي développe, en général, toutes les idées qui ont rapport aux qualités intrinsèques des choses. Comme nom, زي caractérlse la forme, l'aspect, la manière d'être; comme verbe, زيي exprime l'action de prendre un aspect, de se revêtir d'une forme, d'avoir une qualité, etc.

זיו. En chaldaïque, *la splendeur*, *la gloire*, *la majesté*, *la joie*, *la beauté*: c'est, en hébreu, le nom du premier mois du printemps.

זיז *(R. comp.) Un animal*: c'est-à-dire un être qui réfléchit la lumière de la vie. V. זז.

זין. *(R. comp.) Une armure*: c'est-à-dire un corps resplendissant. L'arabe زان signifie *orner*.

זיק. *(R. comp.) Un éclair, une flamme vive et rapide, une étincelle*, etc.

זית. *(R. comp.) L'olivier, l'olive*, et *l'huile* qui en provient; c'est-à-dire *l'essence lumineuse*.

זך. ZCH. Le signe démonstratif réuni par contraction à la R. אך, symbole de toute restriction et exception, constitue une racine expressive dont l'objet est de donner l'idée de tout ce qui a été émondé, nétoyé, purgé, débarrassé de tout ce qui pourrait le souiller.

זך. Toute *épuration*, toute épreuve épuratoire, ce qui est *net*, *innocent*, etc.

L'ar. زك renferme les mêmes idées. Comme nom, زكي désigne tout ce qui est pur et pieux; et comme verbe, زكا caractérise l'état de tout ce qui abonde en vertus, en bonnes œuvres.

זל. ZL. Le signe démonstratif réuni à la racine אל, symbole de toute élévation, de toute direction vers le haut, forme une racine d'où se développent toutes les idées d'allongement, de prolongement; et par suite d'atténuation, de faiblesse; et aussi de prodigalité, de relâchement, de vilité, etc.

זלל. L'action de *prodiguer*, de *profaner*, de *relâcher*, de rendre *vil*, *faible*, *débile*, etc.

Dans un sens restreint, le verbe ar. زل signifie *broncher*, faire des faux pas.

זם. ZM. Tout ce qui donne une forme, une figure; tout ce qui lie entr'elles plusieurs parties pour en former un tout.

L'ar. زم renferme les mêmes idées. Comme racine onomatopée et idiomatique, c'est, dans l'ar. زمزم un bruit sourd, un murmure.

זם. *Un système, une composition, une trame :* tout ouvrage de l'entendement en bien ou en mal : *un complot, une machination*, etc.

זן. ZN. Le signe démonstratif réuni à la R. אן, symbole de la circonscription morale ou physique de l'être, constitue une racine qui développe deux sens distincts, suivant qu'elle est envisagée sous le rapport de l'esprit ou de la matière. Du côté de l'esprit, c'est une manifestation morale qui fait connaître les facultés de l'être et en détermine l'espèce ; du côté de la matière, c'est une manifestation physique qui livre le corps et en abandonne la jouissance. De là :

זן. Toute classification par *genres* et par *espèces* selon les facultés : toute jouissance du corps, pour *s'en nourrir ;* et au figuré, toute *impudicité*, toute *fornication*, toute *débauche : une prostituée, un lieu de prostitution*, etc.

L'ar. زن exprime une sorte de suspension de l'esprit, entre des choses de diverses natures. Comme R. onomatopée, زن peint *un bourdonnement*.

זון. L'action de *se nourrir*, de *s'alimenter* le corps; ou, par métaphore, l'action d'en jouir, d'en faire abus, de *se prostituer*.

זס. ZS. Cette racine est inusitée en hébreu. L'arabe même paraît ne pas la posséder.

זע. ZĦ. Cette racine, qui n'est que la R. זה ou זו, inclinée vers le sens matériel, développe l'idée d'un mouvement pénible, d'une agitation, d'un souci, d'un trouble causé par l'effroi de l'avenir.

Dans un sens restreint, l'ar. زاغ signifie agir en renard, user de détours.

זוע. L'action de *se troubler* et *de craindre, de frémir* dans l'attente d'un malheur. L'action de *se tourmenter*, de *se fatiguer*.

זעה. *Trouble, agitation d'esprit, fatigue*, et ce qui en est la suite, *sueur*.

זעם. *(R. comp.) Agitation violente et générale*, et ce qui en résulte, *l'écume :* au figuré, *la rage, l'indignation*.

זעף. *(R. comp.)* Tumulte des passions irascibles; *tempête, orage ;* etc.

זעק. *(R. comp.)* Grande commotion donnée à l'air : *éclat de voix, clameur, bruyant appel*.

זער. *(Rac, comp.)* Refoulement donné à une chose : *diminution, exiguïté :* tout ce qui est *menu, modique*.

זף. ZPH. Tout ce qui est corporisant, gluant, collant; tout ce qui exerce une action mutuelle; proprement, *la poix*.

C'est dans l'ar. زف une racine onomatopée qui peint l'effet d'une bouffée de vent. Le verbe زفي exprime l'action d'être emporté par le vent.

זוף. L'action de *s'attacher*, d'éprouver un sentiment mutuel, réciproque.

זץ. ZTZ. Racine inusitée en hébreu, et que l'arabe ne paraît pas posséder.

זק. ZCQ. Toute idée de diffusion dans le temps ou dans l'espace.

L'ar. زق peint, comme R. ônomatopée, l'action de *béqueter*.

זק. *Une chaîne, une suite, un flux, un trait* de quoi que ce soit. Tout ce qui *s'étend, coule, flue* dans l'espace comme dans le temps. De là, *l'âge, la vieillesse*, et la vénération qui y est attachée : *l'eau*, et la pureté qui la suit : *une chaîne*, et la force qui l'accompagne; *une flèche*, etc.

Dans un sens restreint, l'ar. زق signifie *une outre* où l'on met une liqueur quelconque. C'est sans doute le mot hébreu שק, ou le chaldaïque סק, *un sac*.

זר. ZR. Le S. démonstratif réuni à celui du mouvement propre, symbole de la ligne droite, constitue une racine qui développe l'idée de tout ce qui s'éloigne du centre, se répand, se disperse en tous sens, rayonne, sort d'une sphère, d'une enceinte quelconque, devient étranger.

זר. Toute *dispersion*, toute *dissémination*, toute *ventilation* : tout ce qui est abandonné à son propre mouvement, qui s'éloigne du centre, *diverge* : dans un sens étendu, *un étranger, un adversaire, un barbare* : dans un sens plus restreint, une *frange, une ceinture*.

L'ar. زر ayant perdu toutes les idées primitives renfermées dans cette racine, n'a conservé que celles qui se sont attachées au mot *ceinture*, et s'est restreinte à signifier l'action de *ceindre*, de *serrer* un nœud, de *lier*, etc.

זור. L'action d'être *disséminé, éloigné* du centre, *abandonné* à sa propre impulsion; considéré comme *étranger, méprisé, aliéné, traité en ennemi*; l'action d'*éternuer*, etc.

זש. ZSH. Racine inusitée en hébreu. L'arabe زوش paraît signifier *un rustre, un butor*, et tout ce qui manque d'usage et de politesse.

זת. ZTH. Toute représentation objective exprimée par les relations pronominales *ceci, cela, ce, cette, ces*.

זאת. *Cette chose là*.

ח. Ê. Ĥ. CĤ. Ce caractère peut être considéré sous le double rapport de voyelle ou de consonne. En qualité de son vocal il est le symbole de l'existence élémentaire; et représente le principe de l'aspiration vitale : en qualité de consonne il appartient à la touche gutturale, et représente le champ de l'homme, son travail, ce

qui demande de sa part un effort, un soin, une fatigue. Comme signe grammatical, il tient un rang intermédiaire entre ה, la vie, l'existence absolue, et כ, la vie, l'existence relative et assimilée. Il offre ainsi l'image d'une sorte d'équilibre et d'égalité, et s'attache aux idées d'effort, de travail, et d'action normale et législative.

Son nombre arithmétique est 8.

חא. HA. R. analogue à la R. חו qui porte le vrai caractère du S. ח. Celle-ci est plus usitée sous son rapport onomatopée, pour peindre la violence d'un effort, d'un coup porté, d'un cri exclamatif.

חב. HÊB. Le signe de l'existence élémentaire réuni à la R. אב, symbole de toute fructification, forme une racine dont l'objet est de peindre tout ce qui est occulte, caché, mystérieux, secret, renfermé, comme l'est un germe, comme l'est toute fructification élémentaire : si la R. אב est prise dans son acception de desir d'avoir, celle dont il s'agit ici développera l'idée d'un rapprochement amoureux, d'une fécondation.

Voilà pourquoi l'ar. حب, pris dans un sens restreint, signifie *aimer;* tandis que dans un sens plus étendu cette racine développe toutes les idées de graine, de germe, de semence, etc.

חב ou חבב. *(R. intens.) Cacher avec mystère, féconder, couver*, etc.

Dans un sens restreint, l'ar. تحاب signifie *devenir partial, favoriser.* Comme R. onom. l'ar. خب, rappèle le bruit du tranchant d'un sabre.

חוב. *(R. comp.)* Celui qui cache, qui garde le bien d'un autre; *un débiteur.*

חג. HÊG. Toute action rude et continuée; tout mouvement tourbillonnant; tout transport de joie; une joute, un jeu, une fête populaire, un tournois, un carrousel.

חג ou חגג. *(R. intens.)* Toute idée de *fête*, de *solennité*, où tout le peuple est agissant.

C'est dans l'ar. حج l'action de visiter un lieu saint, d'aller en pélérinage; et dans خج, celle de *trotter.*

חוג. L'action de *tourbillonner*, de *danser en rond*, de *se livrer à la joie*, de *célébrer des jeux.* Par métaphore, *une orbite, une circonférence, une sphère d'activité, le globe terrestre.*

חד. HÊD. C'est la puissance de la division exprimée par la R. אד, qui, se trouvant arrêtée par l'effort qui résulte de sa contraction avec le signe élémensaire ח, devient l'image de l'unité relative. C'est proprement une chose aiguë, *une pointe, un sommet.*

L'ar. حد présente, en général, les idées de *terminer, déterminer, circonscrire, borner.* C'est, dans un sens plus restreint, *aiguiser*, et par méta-

phore, *punir*. Cette racine étant renforcée dans le verbe خدّ, exprime l'action de fendre et de fouiller la terre. Comme nom, خدّ signifie proprement *la joue*.

חד. *La pointe* de quoi que ce soit. Tout ce qui *pique*, tout ce qui est *extrême*, *initial :* par métaphore, *une pointe* de vin, *une gaîté* vive et piquante.

חוד. L'action de *parler finement*, de *dire des pointes*, de proposer des *énigmes*.

חיד. *Une énigme*, *une parabole*.

חה. ĤÊH. Cette R., qui est l'analogue de la R. חא, est peu usitée. La R. caractéristique du S. est חו.

חו. ĤOU. L'existence élémentaire, en général ; en particulier, tout ce qui rend cette existence manifeste et patente ; tout ce qui l'annonce aux sens.

Cette racine n'a point conservé en arabe les idées intellectuelles de l'hébreu, dans l'analogue حو ; mais en se renforçant dans خو, elle a présenté ce que l'existence élémentaire a de plus profond, le *chaos*.

חוה et **חוי**. Toutes les idées d'*indication*, de *manifestation élémentaire*, de *déclaration ;* l'action de *découvrir* ce qui était caché, de rendre *patent*, etc.

חוב. *(R. comp.)* V. la R. חב.

חוג. *(R. comp.)* V. la R. חג.

חוד. *(R. comp.)* V. la R. חד.

חוז. *(R. comp.)* *L'horison*. V. la R. חז.

חוח. *(R. comp.)* L'action d'*accrocher*. V. la R. חח.

חוט. *(R. comp.)* L'action de *raccommoder*, de *coudre*. V. la R. חט.

חול. *(R. comp.)* V. la R. חל.

חום. *(R. comp.)* V. la R. חם.

חוס. *(R. comp.)* L'action de *compâtir*, de *se condouloir*. V. la R. חס.

חוץ. *(R. comp.)* Tout ce qui est *extérieur*, ou qui *agit extérieurement ;* tout ce qui sort des limites ordinaires, et qui, dans un sens abstrait, s'exprime par les relations *hors*, *dehors*, *extra*, *hormis*, etc.

חור. *(R. comp.)* V. la R. חר.

חוש. *(R. comp.)* V. la R. חש.

חז. ĤÊZ. Le signe de l'existence élémentaire, réuni à celui de la démonstration ou de la représentation objective, forme une racine très-expressive, dont l'emploi est de donner naissance à toutes les idées de vision, de perception visuelle, de contemplation.

L'ar. حز, en laissant perdre toutes les acceptions intellectuelles de la R. hébraïque, n'a conservé que les idées physiques qui s'y attachent, comme racine onomatopée ; et s'est bornée à désigner toute espèce d'entaille, d'incision ; et par métaphore, de scrutation, d'inspection. Le verbe حزّ signifie proprement *piquer*.

חזה. L'action de *voir*, de *regarder*, de *considérer*, de *contempler*; *l'aspect* des choses; *un voyant, un prophète, celui qui voit.*

חזיז. *(R. intens.) Une vision; un éclair.*

חזוז. L'étendue de la vue, *l'horison; les bornes, les limites* d'une chose, d'une région.

חח. ĤEĤ. Toute idée d'effort appliqué à une chose, et de chose faisant effort, comme par exemple, *un coing, un croc, un hameçon*, etc.

חחח. Tout ce qui est *aigu, crochu;* tout ce qui exerce une force quelconque, comme *des tenailles, des crochets, des forceps :* de là, le verbe arabe حاق, *pénétrer, approfondir.*

חט. ĤÊT. Le signe de l'effort, réuni à celui de la résistance, constitue une racine d'où découlent toutes les idées d'attente frustrée, de manque, de péché, d'erreur.

L'arabe حت signifie proprement *couper en menus morceaux;* et حط, *poser, déposer; mettre, remettre; baisser, rabaisser, rabaisser*, etc.

חט ou חטט. *(R. intens.)* Tout ce qui *manque* le but, qui *est en défaut*, qui *pèche* d'une manière quelconque.

חוט. *(R. comp.)* La racine חט, symbole de l'effort réuni à la résistance, étant envisagée d'un autre côté, fournit l'idée restreinte de toute *filature*, et par suite de toute espèce de *fil* et de *couture;* en sorte que du sens de *couture*, venant à naître celui de *raccommodage*, on en tire par métaphore, celui d'*amendement* et de *restauration :* d'où il résulte que le mot חטא, qui signifie *un péché*, signifie aussi *une expiation.*

חי. ĤÊI. La vie élémentaire, et toutes les idées qui s'y attachent. Cette R. est l'analogue de la R. חו qu'on peut voir.

חיה. L'action de *vivre* dans l'ordre physique, l'action d'*exister :* tout ce *qui vit :* toute espèce d'*animal*, d'*être vivant*, de *bête*. La vie physique, l'*animalité* de la nature.

L'ar. حي développe toutes les idées renfermées dans la R. hébraïque.

חיל. *(R. comp.) La force vitale;* tout ce qui entretient l'existence, la procure, la soutient : *la virtualité élémentaire; les facultés physiques*, tant au propre qu'au figuré : *la puissance* qui résulte de la force; *la vertu* qui naît du courage; *une armée*, et tout ce qui est *nombreux, valeureux, redoutable; un fort, une forteresse; un rempart; une multitude*, etc.

חך. ĤÊCH. Le signe de l'existence élémentaire, réuni à celui de l'existence assimulée et relative, forme une

racine qui se rapporte à toutes les perceptions du tact, et qui en développe toutes les idées intérieures.

La racine arabe حك, ayant perdu presque toutes les idées morales qui découlaient de la R. primitive, et s'étant renfermée dans les idées purement physiques, s'est bornée à exprimer comme nom, *une démangeaison*, *une friction ;* et comme verbe, l'action analogue de *démanger* et de *gratter.*

חך. Tout ce qui saisit intérieurement les formes, et qui les fixe, comme le sens du *goût ;* tout ce qui a rapport à ce sens ; tout ce qui est *sapide ; sensible aux saveurs ; le palais, le gosier :* tout ce qui *appète, desire, espère,* etc.

חל. HÈL. Cette racine, composée du signe de l'existence élémentaire, réuni à la R. אל, symbole de la force extensive et de tout mouvement qui porte vers le haut, produit une foule d'idées, dont il est très-difficile de fixer le sens avec rigueur. C'est, en général, un effort supérieur qui cause une distension, un allongement, un relâchement ; c'est une force inconnue qui rompt les liens des corps en les détirant, les brisant, les réduisant en lambeaux, ou bien en les dissolvant, les relâchant à l'excès.

חל. Toute idée d'*extension*, d'*effort* fait sur une chose pour l'*étendre*, la *développer*, la *détirer*, la *conduire* à un point, à un but : *un tiraillement, une douleur : un mouvement persévérant ; un espoir, une attente.*

L'ar. حل développe, en général, toutes les idées renfermées dans la R. hébraïque. C'est, dans un sens restreint l'action de *lâcher, relâcher, délier, résoudre, absoudre,* etc. Lorsque cette racine reçoit le renforcement guttural, elle exprime dans خل, l'état de ce qui est dans le dénuement dans l'indigence ; ce qui manque, ce qui est en défaut de quelque manière que ce soit.

הל et חלל. *(R. intens.) Une distension, une distorsion, une contorsion, une souffrance, une solution de continuité ; une ouverture, une blessure : un relâchement extrême, une dissolution, une profanation, une pollution ; une faiblesse, une infirmité, une débilité ; une vanité, une parure efféminée, un ornement ; une flûte,* et toute espèce de *jeu* d'instrument, de danse dissolue, d'amusement frivole ; etc.

הול ou חיל. L'action de *souffrir* par l'effet d'un effort violent que l'on fait sur soi-même ; l'action de se *tordre*, de *s'étendre* ; l'action d'*accoucher*, de *mettre au monde ;* de *se porter* en pensée ou en action, *vers un but ;* de *produire* ses idées : l'action de *tendre*, d'*attendre*, d'*espérer*, de *placer sa foi* dans quelque chose ; l'action de *dégager*, de *résoudre*,

de *dissoudre*, d'*ouvrir*, de *traire*, d'*extraire*, etc, etc.

חיל. *(R. comp.) La virtualité élémentaire*. V. la R. חי.

חם. ḤÊM. Le signe de l'existence élémentaire, symbole de tout effort et de tout travail, réuni au signe de l'activité extérieure, et employé comme S. collectif et généralisant, forme une racine importante, dont l'objet est de peindre, dans un sens étendu, l'enveloppement général et la chaleur qui en résulte, considérée comme un effet du mouvement contractile.

חם. L'idée de tout ce qui est *obtus; courbe, chaud, obscur; enveloppant, saisissant; une courbure, une déjection, une force compressive: la chaleur naturelle, le feu solaire, la torréfaction* et *le brunissement* qui la suit; *la noirceur :* tout ce qui *échauffe*, tant au propre qu'au figuré, *l'ardeur génératrice, la passion amoureuse, la colère*, etc.

L'ar. حم, ayant perdu jusqu'à un certain point les idées intellectuelles développées par la R. hébraïque, s'est borné à exprimer les idées particulières de chaleur et d'échauffement; et s'étant renforcée de l'aspiration gutturalle dans خم, a signifié proprement *se corrompre, se gâter, se putréfaire.*

חום. L'action d'*envelopper*, de *saisir* par un mouvement contractile, d'*exercer* sur quelque chose *une force compressive*, d'*échauffer*, de *rendre obscur*. Dans un sens restreint, *un mur*, parce qu'il *enclot; une ceinture*, parce qu'elle *enveloppe;* un beau-père, parce qu'il *saisit;* en général, toute figure *courbe, ronde; le simulacre du soleil*, etc.

חן. ḤÊN. Cette racine se conçoit selon deux manières de se composer; selon la première, le signe ח, qui caractérise tout effort, toute action difficile et pénible, s'étant contracté avec la R. onomatopée אן, image de la douleur, exprime l'idée d'une prière, d'une supplication, d'une grâce à accorder ou accordée : selon la seconde, ce même signe, symbole de l'existence élémentaire, s'étant réuni avec celui de l'existence individuelle et produite, devient une sorte de renforcement de la R. הן, et désigne toutes les existences propres et particulières, soit dans le temps, soit dans l'espace.

חן. Tout ce qui résulte d'*une prière;* comme *une grâce, un bienfait:* tout ce qui est *exorable*, qui se laisse *fléchir;* tout ce qui se montre *clément, miséricordieux, pitoyable;* tout ce qui est *facile, à bon marché*, etc.

L'ar. حن développe, comme la R. hébraïque, toutes les idées de bienveillance, de miséricorde, d'attendrisssement, de clémence. Cette R. en se renforçant dans خن, désigne une séparation, une réclusion; c'est pro-

prement un lieu destiné aux voyageurs, *une hotellerie.* Comme R. onomatopée, خن exprime l'action de *nasiller.*

חן. Tout lieu séparé, retranché : *Une cellule, un hospice, un fort, un camp.* L'action de *vivre séparé*, d'avoir une résidence propre, de se *fixer*, de se *retrancher*, et par suite, d'*assiéger*, de *serrer* l'ennemi, etc.

חס. ḢÊS. Toute action silencieuse, secrète; tout ce qui se fait de connivence; tout ce qui se confie, se livre, ou se dit en cachette.

חוס. L'action de *conniver* à une chose, d'y *compatir;* de *conspirer:* un lieu de refuge, *un asyle*, etc. C'est aussi l'action de faire effort sur soi-même, d'éprouver un mouvement intérieur de *contrition.*

Les diverses acceptions de la R. hébraïque se sont partagées dans les mots arabes analogues خس, حص, حس et خص, dans lesquels elles se sont modifiées de diverses manières. Considéré comme verbe, حس signifie *sentir*, avoir la sensation de quelque chose; حص, *agir avec célérité*; خس, *diminuer* de volume, *se contracter, se retrécir;* خص, *particulariser,* etc.

חע. ḢÊḢ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe خوع indique une sensation douloureuse et pénible.

חף. ḢÊPH. Toute idée de couverture protectrice donnée à une chose, de garantie, de sûreté.

L'ar. حف est une racine onomatopée et idiomatique, qui peint tout ce qui agit à la surface, qui effleure, qui passe légèrement sur une chose. Le verbe خف caractérise l'état de tout ce qui devient léger; et خاف, celui de tout ce qui frissonne, frémit de crainte, tremble de peur, etc.

חוף. L'action de *couvrir*, de *protéger*, de *couver*, d'*amadouer. Un toît, un nid, un asyle, un port:* l'action d'éloigner ce qui nuit, de *peigner*, d'*approprier*, etc.

חץ. ḢÊTZ. Toute idée de division, de scission, de coupure, de partage; tout ce qui agit à l'extérieur, ainsi que l'exprime la relation adverbiale חוץ, *dehors.*

L'ar. حض signifie *stimuler*, et خض, *remuer, agiter.*

חץ. Tout ce qui divise en faisant irruption, en passant du dedans au dehors : *une flèche, une digue; la pierre* sortant de la fronde; *une hache, un trait : une division* de trouppes, *une querelle ;* etc.

חק. ḢÊCQ. Toute idée de définition, d'impresion d'un objet dans la mémoire, de description, de narration; tout ce qui tient aux symboles, aux caractères de l'écriture. Dans un sens

étendu, la matière mise en œuvre selon un mode déterminé.

חק. L'action de *définir*, de *lier*, de *donner une dimension*, d'*arrêter les formes*, de *couper*, *tailler*, sur un modèle, *sculpter*, *dessiner* : une chose *arrêtée*, *statuée*, *décrétée*, *constituée*, etc.

L'ar. حق développe, en général, les mêmes idées que la racine hébraïque; mais en s'appliquant plus particulièrement à tout ce qui confirme, qui vérifie, qui certifie; à tout ce qui est vrai, juste, nécessaire.

חר. ḢÊR. Le signe de l'existence élémentaire, réuni à celui du mouvement propre, symbole de la ligne droite, constitue une racine qui développe, en général, l'idée d'un foyer dont la chaleur s'échappe en rayonnant. C'est, en particulier, une ardeur consummante, tant au propre qu'au figuré.

L'ar. حر offre exactement le même sens. Lorsque cette racine est renforcée par l'aspiration gutturale, dans خر elle s'applique, non plus à l'expansion de la chaleur, mais à celle d'un fluide quelconque. Dans un sens restreint, خر signifie *suinter*.

חר et חרר. *(R. intens.)* Tout ce qui brule et *consume*, tout ce qui est *brulé* et *consumé* : tout ce qui est *aride*, *désert*, *infertile*, toute espèce de *résidu*, d'*excrémens* : *la gueule* d'une fournaise, *l'entrée* d'une caverne, *l'anus*, le trou des *latrines*; etc.

חור. L'action de *consumer* par le feu; d'*embraser*, d'*irriter* : l'ardeur de *la fièvre*, celle de *la colère* : l'effet de *la flamme*, son éclat; *la rougeur* qui monte au visage; *la candeur*; toute *purification* par le feu; etc.

חרע. *(R. comp.)* Tout ce qui est *aigu*, *tranchant*, *aigre*, *piquant*, *destructeur*.

חש. ḢESH. Tout mouvement violent et désordonné, toute ardeur interne cherchant à se distendre : feu central : principe appétant et cupide : tout ce qui est aride.

L'ar. حش développe, en général, les mêmes idées que l'hébreu. Comme racine onomatopée, حش exprime de plus l'action de *hacher*, de *faucher*; et lorsqu'elle est renforcée par l'aspiration gutturale, elle signifie dans le verbe خش, *pénétrer*.

חוש. L'action d'*agir avec véhémence* sur quelque chose : toute *vivacité*; toute *avidité*; toute *aridité*. Cette racine, prise dans ce dernier sens d'*aridité*, s'est appliquée, par métaphore, à tout ce qui est *infertile*, qui ne produit rien; aux *muets*, à ceux qui ne parlent pas, qui gardent le *silence*, dont l'esprit est aride, etc.

חת. ḢETH. Cette R. renferme toutes les idées de saisissement, de terreur, de mouvement sympathique qui af-

faisse et consterne. C'est, en général, la réaction d'un effort inutile, l'existence élémentaire refoulée sur elle-même; c'est, en particulier, *un frissonnement, une consternation, une terreur, un affaissement, un abaissement; une dégradation*, etc.

L'ar. حث n'a point conservé les idées morales développées par la racine hébraïque. C'est, comme racine onomatopée, un mouvement excitateur, instigateur, provocateur, etc.

ט. T. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche dentale. Comme image symbolique, il représente l'asyle de l'homme; le toît qu'il élève pour le protéger; son bouclier. Comme signe grammatical, il est celui de la résistance et de la protection. Il sert de lieu entre ד et ת, dont il partage les propriétés, mais dans un degré inférieur.

Son nombre arithmétique est 9.

טא. TA. Toute idée de résistance, de repoussement, de rejection, de rejaillissement; ce qui cause la réfraction lumineuse.

L'ar. طا développe l'idée de toute espèce de fléchissement, d'inflexion. De là, le verbe طاطا, *s'incliner*.

טאט. *(R. intens.)* L'action de *repousser* le trait comme un boucher, de *faire rejaillir* la grêle comme un toît; etc.

טב. TB. Le signe de la résistance uni à celui de l'action intérieure, image de toute génération, compose une racine qui s'applique à toutes les idées de conservation et d'intégrité centrale : c'est le symbole d'une fructification saine, et d'une force capable d'éloigner toute corruption.

L'ar. تب ou طب, offre, en général, le même sens que l'hébreu. Dans un sens restreint تب, signifie *s'amender;* et طب, *suppléer* au manque, au défaut de quelque chose que ce soit; *devenir sain, se guérir*, etc.

טוב. Tout ce qui garde un juste milieu; tout ce qui est *bien;* tout ce qui est *sain;* tout ce qui se défend et résiste à la corruption; tout ce qui est *bon*.

טג. TG. Racine inusitée en hébreu. L'arabe طج indique une secousse violente, un cri belliqueux.

On entend par تج tout ce qui annonce de la force, de l'audace, de l'orgueil. Dans un sens restreint, تاج signifie *une couronne, une mitre.*

טד. TD. Racine inusitée en hébreu. L'arabe طاد semble indiquer une chose forte et capable de résistance.

טה. TEH. Racine analogue à la R. טא. Elle n'est usitée qu'en composition. L'ar. طه sert comme interjection, à inspirer de la sécurité.

Dans un sens restreint, le verbe طها

ou طهر signifie *disposer* et *préparer* une chose de manière à la rendre utile.

טוהר. *(R. comp.)* Tout ce qui est *pur*. V. la R. טר.

טו. TOU. Tout ce qui arrête, tout ce qui oppose de la résistance. V. טא.

L'ar. طا s'emploie comme relation adverbiale pour imposer silence à quelqu'un. تو signifie proprement *une heure*.

טוב *(R. comp.)* Tout ce qui est *bon*. Voyez טב.

טוה. Toute espèce de *fil* et de *filature : un filet*.

טוח. L'action de *mettre en sureté*, de *garantir*, de *couvrir*, d'*incruster : une couverture*, *une croute*, *une couche de plâtre* ; etc.

טול. *(R. comp.)* L'action de *projeter*, spécialement *l'ombre*. V. la R. טל.

טור. *(R. comp.)* L'action de *disposer*, de mettre en ordre. V. la R. טר.

טוש. *(R. comp.)* L'action de *s'envoler*, de *disparaître*. V. la R. טש.

טז. TZ. Racine inusitée en hébreu. Il ne paraît pas que l'arabe en fasse usage.

טח. TÊH. Toute idée de trait lancé ou repoussé; et par métaphore, *une calomnie*, *une accusation*.

L'ar. طح exprime, comme racine onomatopée, l'action de repousser avec le pied. Cette racine renforcée par l'aspiration gutturale, signifie, dans طخ, *s'obscurcir*, *se rendre dense*, *devenir épais* ; et dans تخ, *s'amortir*.

טט. TT. Racine inusitée en hébreu. Le chaldaïque טט se prend quelquefois pour exprimer le nombre *deux*.

L'ar. تيط paraît désigner une vase corrompue, un limon puant.

טי. TI. R. analogue à la R. טא, et qui exprime comme elle, toute espèce de rejaillissement, ainsi que l'indique la suivante :

טיט. *(R. intens.)* Tout ce qui *rejaillit*, tout ce qui *éclabousse*, comme *la boue*, *le limon*, *la fange* ; etc. Au figuré, *la terre*.

L'ar. طي signifie proprement *plier*, *fléchir*, *être mou*.

טך. TCH. Racine inusitée en hébreu. Le chaldaïque est employé pour signifier *un siége*.

Comme R. onomatopée l'ar. طق, peint le bruit de ce qui fait explosion.

טל. TL. Le signe de la résistance réuni par contraction à la R. אל, symbole de toute élévation, compose une racine dont l'objet est d'exprimer l'effet d'une chose, qui, s'élevant au dessus d'une autre chose, la couvre, la voile, la met à l'abri.

L'ar. طل renferme, en général, toutes les idées développées par la racine hébraïque.

טל. Tout ce qui *fait ombre*, tout ce qui *se projette* du haut vers le bas; tout ce qui *varie*, *change*, *se transporte*, comme l'ombre : *un voile*, *un vêtement* dont on se couvre; *une tache* qui change la couleur; *la rosée* qui forme un voile sur les plantes; *un agneau* qui tette encore à l'ombre de sa mère.

L'ar. طل offre une foule d'acceptions diverses, comme l'hébreu, qui toutes néanmoins peuvent se réduire à l'idée primitive d'une chose émanant d'une autre, comme *la rosée*, *l'ombre;* et par métaphore, *la longueur*, *la durée*, etc. Dans un sens restreint تل signifie *soulever;* et طل *continuer.*

טם. TM. Toute idée de contamination et d'anathême; tout ce qui rend immonde et profane.

L'ar. طم a perdu en général, les idées primitives renfermées dans la R. hébraïque. Dans un sens restreint, ce mot signifie simplement *jeter de la poussière.*

טום. L'action de *séparer comme impur*, d'*anathématiser;* toute espèce d'*impureté*, de *pollution*, de *vice*, de *saleté*.

טן. TN. Toute chose tressée de manière à former un tout persistant, comme *une claie*, *un treillis*, *un panier*, *une corbeille.*

Comme racine onomatopée et idiomatique, l'ar. تن ou طن, peint toute espèce de tintement, de bruit retentissant. C'est sur l'idée de persistance développée par la racine hébraïque, que s'est formé le verbe arabe ظن, *présumer*, *croire*, regarder comme certain.

טס. TS. Racine inusitée en hébreu. Le chaldaïque טס, laisse entendre *une lame* de quoi que ce soit : l'arabe طس signifie à peu près cette sorte de vase appelé *tasse* en français.

Comme verbe طس, signifie dans l'idiôme vulgaire, *mettre dans le sac*, *réduire à quia.*

טע. TÖĦ. Toute idée d'opiniâtreté et de persistance dans une manière d'être mauvaise. Cette R. est l'analogue de la R. טא, mais plus inclinée vers le sens matériel.

טוע. *La tenacité*, *la dureté* d'un mauvais caractère : *l'obstination.*

L'ar. طغ présente les mêmes idées que l'hébreu. Le verbe طغا signifie proprement *errer*, *se mal conduire.*

טעם. *(R. comp.)* Tout ce qui tient à la *sensualité du goût;* à la longue expérience que l'on en fait ; *à la sensation*, *à la connaissance* qui en résultent : au figuré, *une habitude* bonne ou mauvaise; *une coutume*, *une raison.*

טען. *(R. comp.) Charger, accabler* quelqu'un de *fardeaux; le fixer* en un lieu, l'y *clouer:* par métaphore, *assommer.*

טף. TPH. Toute chose qui se démène, qui se remue sans cesse; qui va et qui vient sans s'arrêter; qui persiste enfin dans son mouvement.

L'ar. طف développe dans un sens étendu, l'idée de tout ce qui est flottant dans l'avenir, qui peut arriver, écheoir. Dans un sens très-restreint, طف signifie *transvaser,* comme R. onomatopée, تف indique l'action de *cracher.*

טוף. Dans un sens figuré, *un enfant;* une chose quelconque flottant en l'air ou sur l'eau: *un nageur; un rameau de palmier,* etc.

טע. TÔĦ. Racine inusitée en hébreu. L'ar. ne paraît point en faire usage.

טק. TCQ. Racine inusitée en hébreu. C'est dans l'arabe طق une racine onomatopée qui peint le bruit des pierrres qui se heurtent sous les pieds des chevaux, ou celui des grenouilles qui croassent sur les bords des étangs, ou celui que produit une prononciation vicieuse et trop rude.

טר, TR. Le signe de la résistance, uni par contraction à la R. élémentaire אר, comme image du feu, forme une racine qui développe toutes les idées de purification, de consécration, d'ordination.

L'ar. طر a laissé perdre presque toutes les idées développées par la R. hébraïque; en sorte que, s'arrêtant seulement aux formes physiques, cette racine ne caractérise plus qu'un mouvement brusque, inopiné; une chose fortuite, une incidence; un frottement. etc.

טהר. *(R. comp.)* Tout ce qui est *pur, purifié, purgé* de ses souillures.

טור. *(R. comp.)* Tout ce qui se *conduit* avec *pureté,* avec *rectitude;* tout ce qui garde de *l'ordre,* de la *clarté.*

טש. TSH. Racine inusitée en hébreu. Le chaldaïque exprime un changement de lieu, pour cacher et dérober à la vue.

L'ar. طش est une R. onomatopée qui peint le bruit que la pluie fait en tombant, le frémissement de l'huile bouillante, etc.

טת. TTH. Racine inusitée en hébreu. L'ar. طث est une racine onomatopée qui peint le bruit que fait une toupie tournant sur elle-même; et de là, le nom de divers jeux d'enfans, et de plusieurs autres choses relatives.

י. I. Ce caractere est le symbole de toute puissance manifestée. Il repré-

sente la main de l'homme, son doigt indicateur. Employé comme signe grammatical, il est celui de la manifestation potentielle, de la durée intellectuelle et de l'éternité. Caractère remarquable dans sa nature vocale, il perd la plus grande partie de ses facultés en passant à l'état de consonne, où il ne peint plus qu'une durée matérielle, une réfraction, une sorte de lien comme ו, ou de mouvement comme ש.

Platon donnait une attention particulière à cette voyelle, qu'il considérait comme affectée au sexe féminin, et désignant par conséquent tout ce qui est tendre et délicat.

Les grammatistes hébraïsans qui rangent ce caractère parmi les *héémanthes*, lui attribuent la propriété d'exprimer au commencement des mots la durée et la force; mais ce n'est qu'un résultat de sa puissance comme signe.

J'ai montré dans ma Grammaire, quel usage le génie idiomatique de la Langue hébraïque faisait de la voyelle-mère י, dans la composition des verbes radicaux-composés, en qualité d'adjonction initiale.

Son nombre arithmétique est 10.

יא. IA. Cette racine manifeste les facultés potentielles des choses.

L'ar. يا exprime, comme relation adverbiale, interjective, tous les mouvemens de l'âme qui naissent de l'admiration, de l'étonnement, du respect; *ô! oh! ah!*

יאה. Tout ce qui est *convenable*, *digne*, *conforme* à la nature des choses, *spécieux*, *décent;* tout ce qui a de *la beauté*, de *l'élégance*, etc.

יאב. *(R. comp.)* Tout ce qui *désire ardemment*. V. la R. אב.

יאל. *(R. comp.)* Toute idée de *penchant*, d'*inclination :* tout ce qui *aspire*, *tend* vers un objet. V. la R. אל.

יאור. *(R. comp.) Une effleuve.* V. la R. אר.

יב. IB. R. onomatopée qui peint le jappement d'un chien. C'est au figuré, *un cri*, *un hurlement*, *une vocifération.* L'éthiopique ፀበቤ *(Ibbé)* signifie *jubilation.*

יג. IG. Toute idée de fatigue, de langueur, de tristesse; résultat d'une action long-temps continuée. V. אג.

L'ar. ياجوج indique une chaleur assommante, étouffante.

יד. ID. Le signe de la manifestation potentielle réuni à la R. אד, image de toute émanation, de toute cause divisionnaire, compose une racine remarquable, dont l'emploi est de produire les idées relatives à la main de l'homme, ou découlant de son image.

L'ar. يد présente exactement les mêmes idées que l'hébreu.

יד. Dans le sens propre et restreint, c'est *la main ;* dans le sens figuré, et en général, c'est *la faculté, la force exécutive, la puissance d'agir, la domination :* c'est toute espèce d'*aide*, d'*instrument*, de *machine*, d'*œuvre*, de *terme ;* c'est *l'administration, la libéralité, la foi, la protection :* c'est le symbole de *l'unité relative*, et de *la puissance de la division ;* c'est *la marge, le bord, le point* par où on saisit les choses ; c'est *le lieu, le point* que l'on indique, etc.

יאר. *(R comp.)* Toute idée de puissance et de force : ce qui est *irrésistible* en bien comme en mal : *le sort, le destin, la nécessité.*

יד ou ידד. *(R. intens.)* L'action de *jeter, de lancer* avec la main ; d'*émettre*, de *mander;* d'*épandre*, de *divulguer*, etc.

יה. IEH. La vie absolue manifestée, l'Éternité, l'Être éternellement vivant : Dieu.

L'ar. يه a laissé perdre toutes les idées intellectuelles, développées par la R. hébraïque, et conservées par le syriaque ܝܗ et par le samaritain ࠉࠄ, qui signifient également *l'Être absolu.* On n'entend par le mot يهيه qu'une sorte de cri de rassemblement.

יהב. *(R. comp.)* L'action de fructifier, de manifester ses fruits : *une portée, un fardeau.* L'action de porter, de produire. V. la R. אב et הב.

יהוד *(R. comp.)* Émanation divine, *Dieu-donné :* c'est le nom du peuple juif ou celui de *Juda*, dont il dérive.

יו. IO. Toute manifestation lumineuse ; toute chose intelligible.

Cette racine n'existe plus en arabe dans sa simplicité primitive. On la trouve seulement dans le mot copte Ιοh pour désigner *la lune ;* et ce qui est assez remarquable dans le même mot arabe يوح, pour désigner *le soleil.* Ce dernier mot, en recevant l'aspiration gutturale dans يوخ, signifie proprement *le jour*, et s'emploie quelquefois en place de يوم.

יום *(R. comp.)* La manifestation lumineuse, continuée, universalisée : *le jour.* V. la R. ים.

L'ar. يوم n'a conservé aucune des idées intellectuelles renfermées dans l'hébreu. Comme nom, c'est dans un sens restreint, *un jour ;* et comme verbe, *prendre jour, ajourner.*

יון. *(R. comp.)* L'être passant de puissance en acte : *l'être manifesté.* V. la R. און. C'est, dans un sens étendu, *la faculté génératrice* de la nature, *la force plastique :* dans un sens plus restreint, c'est une chose indéterminée, molle, douce, facile, propre à recevoir toutes les formes ; une terre blanche, argileuse, ductile, *un limon ;* etc.

יז. IZ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe ne paraît pas la posséder.

יזם. *(R. comp.) Méditer, penser :* V. la R. זם. Voyez également les autres racines positives qui reçoivent en assez grand nombre, l'adjonction initiale י.

יה. IHÊ. Racine inusitée en hébreu. L'ar. ne paraît pas la posséder.

יחד. *(R. comp.)* La manifestation de l'unité; l'action de s'*unir*, l'état d'être *un*, *unique*, *solitaire*. V. la racine חד.

יחל. *(R. comp.)* Toute idée de *tension*, d'*attention* et d'*attente ;* l'action de *souffrir*, d'*avoir de l'anxiété*, d'*espérer*, etc. V. la R. חל.

יחם. *(R. comp.)* L'action d'*être échauffé*, *embrâsé*, au propre et au figuré. V. la R. חם.

יחף. *(R. comp.) Être nuds pieds.* Voyez la R. חף.

יחש. *(R. comp.)* Toute idée d'*origine*, de *source*, de *race*. V. la R. חש. Elle est considérée ici comme principe central.

יט. IT. Racine inusitée en hébreu.

יי. II. La manifestation de toute puissance spirituelle, de toute durée intellectuelle. Dans un sens plus restreint, l'esprit.

יי. C'est, en chaldaïque, le nom de l'Éternel; celui par lequel on trouve traduit le nom ineffaçable de יהוה, dont je donnerai l'interprétation dans mes notes. Ce nom est souvent écrit dans le targum, ייי, *l'Esprit des Esprits*, *l'Éternité des Eternités.*

יין. *(R. comp.) L'esprit corporisé :* c'est-à-dire, dans un sens restreint, toute liqueur spiritueuse, *le vin.*

יך. ICH. La manifestation de la restriction ; c'est-à-dire l'endroit par où les choses sont restreintes, *le côté.*

L'arabe ne possède point cette racine en propre; les mots arabes qui s'y attachent dérivent du persan یک, qui signifie *un.*

יל. IL. Toute idée d'émission et de prolongation.

L'ar. يلل ne s'applique guère qu'à la sortie des dents des enfans, et à leurs diverses formes.

ילל. L'action de *remplir l'air de ses cris; un chant d'allégresse*, *une jubilation.*

ים. IM. Le signe de la manifestation uni à celui de l'action extérieure, employé comme S. collectif, compose une racine dont l'objet est de peindre la manifestation universelle, et de développer toutes les idées d'amas et d'entassement.

La force intellectuelle de cette racine s'est affaiblie d'autant plus en arabe, qu'elle ne s'est point conservée dans cet idiôme pour caractériser la pluralité des choses, comme en hébreu. C'est la raciné ין, dont l'expres-

sion est beaucoup moins forte, qui l'a remplacée; encore est-ce avec un si grand nombre d'anomalies et d'irrégularités, que la manière de former les pluriels des noms, est devenue une des plus grandes difficultés de la langue arabe.

ים. Dans un sens propre et restreint, c'est *la mer;* c'est-à-dire la manifestation acqueuse universelle, l'amas des eaux.

Comme nom, l'ar. يم signifie *la mer*, et comme verbe, *submerger*. Ce mot s'est conservé dans le copte ⲫⲓⲟⲙ, et paraît même n'être pas étranger au japonais *umi.*

יום. *(R. comp.) Le jour;* c'est-à-dire la manifestation lumineuse universelle. Voyez la R. יו.

ין. IN. Le signe de la manifestation, uni à celui de l'existence individuelle et produite, compose une racine d'où se développent toutes les idées de manifestation particulière et d'être individuel: de là, les idées accessoires de particularité, d'individualité, de propriété.

L'ar. ين n'a conservé presqu'aucune des idées intellectuelles développées par l'hébreu. Cette racine antique sert pourtant encore à former le pluriel des noms masculins, en arabe comme en chaldaïque et en syriaque; mais il s'en faut de beaucoup que ce soit d'une manière aussi constante. Elle se change souvent, dans ce cas, en ون suivant l'usage des Samaritains, et plus souvent disparaît entièrement pour laisser ce même pluriel se former de la manière la plus irrégulière.

ין. Ce qui manifeste *le sentiment individuel, l'existence propre, l'intérêt :* tout ce qui est relatif *à un centre déterminé, à un point particulier;* tout ce qui *tire à soi, s'approprie, enveloppe, entraîne* dans son tourbillon; *dépouille, opprime* les autres pour son intérêt : tout *mouvement interne*, tout *desir d'accroissement.*

יון. *(R. comp.) La faculté génératrice* de la nature, *la force plastique:* dans un sens restreint, *une colombe*, symbole de la chaleur fécondante.

יס. IS. Racine inusitée en hébreu. L'arabe يس paraît indiquer un mouvement de progression.

יע. IÔĦ. Toute chose creuse et propre à en recevoir une autre, comme *une poëlle, une pelle*, etc.

L'ar. يع peint, comme R. onomatopée, le cri de celui qui veut attraper quelque chose, ou la saisir avec la main.

יעד. *(R. comp)* Toute espèce de *convention, de fixation* de jour, de lieu, de temps, pour *une assemblée, une fête, une détermination.* V. la R. עד.

יעז. *(R. comp.)* Tout ce qui est *âpre, escarpé.* V. la R. עז.

יעט. (*R. comp.*) Tout ce qui *couvre*, *enveloppe*, comme un vêtement. Voyez la R. עט.

יעל. (*R. comp.*) Toute chose qui *s'élève*; qui *grandit*, *augmente*, *profite*, R. על.

יעף. (*R. comp.*) Tout mouvement qui *lasse* et *fatigue*. R. עף.

יעץ. (*R. comp.*) Toute espèce de *consultation*, de *délibération* : toute chose qui tend à *fixer sur un point*, *à déterminer*, V. la R. עץ.

יער. (*R. comp*) Tout ce qui *entoure* et *défend* une chose, comme *l'enveloppe* du noyau, *le bois* du roseau, *l'écorce* de l'arbre, *la peau* du corps : *un bois*, *une forêt*, destinés à *couvrir*, à *préserver* une habitation, etc. V. la R. ער.

יף. IPH. Le signe de la manifestation, réuni à celui de la parole, constitue une racine qui s'applique à toutes les idées de beauté, de grâce, de charmes et d'attraits.

L'ar. يوف ne s'est conservé que dans la composition des mots, comme dans ظريف *beau*, ظريفة *beauté*, etc.

יץ. ITZ. Racine inusitée en hébreu; mais qui paraît exprimer toute idée de progéniture et de propagation, tant dans l'arabe يضض, qui signifie *pousser*, en parlant des plantes; que dans le syriaque ܝܨܐ qui désigne une peuplade, une nation.

יק. ICQ. Toute idée d'obéissance et de sujétion.

L'ar. يق caractérise proprement ce qui est blanc.

יר. IR. Toute idée de respect, de crainte, de révérence, de vénération.

L'ar. ير laisse entendre une chose polie, lisse, sans aspérités, mais pourtant ferme, comme le crystal. C'est aussi une chose de nature ignée; mais alors le mot arabe يرير s'attache à la R. אור

יש. ISH. Le signe de la manifestation joint à celui du mouvement relatif, ou par contraction à la R. élémentaire איש, donne naissance à une racine d'où découlent toutes les idées de réalité, de substantialité: c'est en général, l'être substantiel et effectif; et en particulier, un vieillard. On prend souvent cette racine pour exprimer l'état d'*être*, de *paraître tel*, de se manifester en substance.

Cette racine ne s'est point conservée en arabe, dans sa pureté originelle; elle est devenue onomatopée et idiomatique comme beaucoup d'autres; et le verbe يشر a signifié dans un sens restreint, *sauter*, *gambader*, *se livrer à la joie*.

ית. ITH. Racine inusitée en hébreu; mais qui dans le chaldaïque, dans le syriaque ܝܬ, dans le samaritain ࠉࠕ,

exprime toujours l'essence et la nature objective des choses. Voyez la R. אט.

כ. ĊH. KH. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche gutturale. Comme image symbolique, il représente tout objet creux, en général; et en particulier, la main de l'homme à demi fermée. Employé comme signe grammatical, il est le signe assimilatif, celui de la vie réfléchie et passagère : c'est une sorte de moule qui reçoit et communique indifféremment toutes les formes. Ce caractère dérive, ainsi que je l'ai dit, de l'aspiration ח, qui découle du principe vocal ה, image de la vie absolue; mais il y joint l'expression du caractère organique ג, dont il est une sorte de renforcement. C'est, en hébreu, l'article assimilatif et concomitant. Le mouvement qu'il exprime entre les noms et les actions, est celui de la similitude et de l'analogie. Les grammatistes hébraïsans, en ne le rangeant ni parmi les *héémanthes* ni parmi les *paragogiques*, ont commis la plus grossière des erreurs; Ils n'ont vu en lui qu'une particule inséparable ou un affixe; et souvent l'ont confondu avec le mot qu'il gouverne en sa qualité d'article.

Son nombre arithmétique est 20.

כא. ĊHA. Toute idée d'existence assimilée, de formation par contraction; tout ce qui se compacte, se resserre, se condense, pour prendre une forme quelconque.

L'ar. كا développe, en général, les les mêmes idées que la R. hébraïque. Dans un sens restreint, cette racine se représente en français par les relations adverbiales, *ainsi, de même, tel que*, etc. Il est remarquable que ce caractère ك, employé comme signe, remplit dans l'idiôme arabe, les mêmes fonctions que l'hébreu כ. Comme R. onomatopée, كا exprime le gloussement de la poule; et par métaphore, l'action de *rassembler autour de soi*, comme une poule ses poussins; ou bien encore, l'état d'être timide comme une poule mouillée.

כאב. *(R. comp.) Un resserrement moral*, une compression intérieure : toute douleur qui naît d'*un desir restreint* et comprimé.

כאה. *(R. comp.)* L'action de *se comprimer intérieurement*, de mener *une vie triste, resserrée, affligée, douloureuse.*

כב. ĊHB. Toute idée de centralisation; tout ce qui se rapproche du centre ; tout ce qui y gravite.

L'ar. كب caractérise, en gnéral, tout ce qui porte du haut en bas, précipite, verse, renverse, abîme, perd, etc. Comme R. onomatopée, قب signifie *couper*. Cette R. usitée dans la musique, désigne le son fondamental, la tonique d'un mode.

כג. ÇHG. Racine inusitée en hébreu. L'arabe كج semble indiquer une sorte de mouvement exécuté sur soi-même, en ligne spirale. C'est en particulier, un certain jeu d'enfant.

כד. ÇHD. Tout ce qui participe à l'unité relative, à l'isolement, à la division. C'est dans un sens restreint, *une étincelle*, *un éclat* de quelque chose de fragile, *une brisure*.

Le ch. כד se représente, dans un sens restreint, par la relation adverbiale, *quand*. L'ar. كد signifie, en général, agir dans son intérêt propre, travailler pour soi; et en particulier, *s'industrier*, *s'intriguer*, se *fatiguer*, se *tourmenter*.

כה. ÇHE. R. analogue à la R. כא: mais dont l'expression est spiritualisée et renforcée par la présence du S. ה.

כה. Tout ce qui est conforme à un modèle donné; tout ce qui coïncide à un point de l'espace ou du temps, et que l'on conçoit dans un sens abstrait, par les relations adverbiales *oui*, *ainsi*, *comme cela; que; là même*, *lors même*, etc.

L'ar. كه, ayant perdu toutes les idées attachées à la R. hébraïque, ou les ayant concentrées dans le signe primitif ك ou كا, est devenu une R. onomatopée peignant une respiration oppressée, soit par la vieillesse, soit par la maladie, soit par l'excès de boisson.

כהה. *(R. intens.)* De l'idée d'un excès de resserrement, naît celle de *la frayeur*, de *la faiblesse*, de *la pusillanimité*: toute *contrition*, tout *clignement d'yeux*, tout *éblouissement*, toute *offuscation de la pensée*, etc.

כהל. *(R. comp.)* Toute *valeur*. V. הל.

כהן. *(R. comp.)* Toute administration, toute fonction distinguée; proprement, *le sacerdoce*, *le pontificat; un prêtre*, un homme élevé en dignité pour avoir une surveillance spéciale. Voyez כן.

כו. ÇHOU. Toute force assimilante, comprimante, restreignante : la faculté naturelle qui enchaîne le développement des corps, et les ramène à leurs élémens. R. analogue à la R. כא, mais modifiée par la présence du S. convertible ו.

La racine arabe كو a certainement développé les mêmes idées universelles dans l'idiôme antique; mais dans l'idiôme moderne, elle s'est restreinte à caractériser une sorte de cautérisation. L'idée de combustion et de brûlure est exprimée en particulier par la R. كي; et l'on entend, en général par le mot كوي, tout ce qui est fort, vigoureux, violent, extrême.

כוה. L'action d'arrêter l'essor de

la végétation, de *comprimer les corps*, de *les racornir* en les brûlant, en *les réduisant en cendre*.

כוי ou כויה. ***La combustion;*** tout ce qui *cuit*, *brûle*, *corrode*.

כוח. *(R. comp.)* Tout ce qui tient à *la force centrale;* tout ce qui dépend de *la puissance ignée;* tout ce qui, après s'être centralisé, se débande comme *un ressort:* en général, *la faculté virtuelle* de la terre.

כול. *(R. comp.)* Tout ce qui *saisit* et *agglomère*. Voyez la R. אל.

כון. *(R. comp.)* V. la R. כן.

כור. *(R. comp.) Une fournaise.*

כוש. *(R. comp.)* V. la R. כש.

כז. ĈHZ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe كز indique toute chose qui se contracte en soi-même et se racornit.

Dans un sens restreint, كز signifie se *dégoûter*.

כח. ĈHEĤ. Racine inusitée en hébreu. C'est, en syriaque ܟܚ, une onomatopée exprimant l'effort que l'on fait pour retenir son haleine.

L'ar. كحح, étant le renforcement de la R. كخ, caractérise l'état d'une personne asthmatique, usée de vieillesse.

כחד. *(R. comp.)* L'action de *retenir* une chose, de *la céler*, de *la serrer* avec soin.

כחל. *(R. comp.)* L'action de *déguiser* une chose, de *la farder*.

כחש. *(R. comp.)* L'action de *nier* une chose, de *la cacher*, de *mentir*.

כט. ĈHT. Racine inusitée en hébreu. L'ar. كظ, exprime l'action de se *gorger d'alimens* jusqu'au point de ne pouvoir plus respirer. C'est, au figuré, remplir outre mesure, accabler de travail. Dans l'idiôme moderne كث signifie se *friser*.

כי. ĈHI. C'est la manifestation d'une force quelconque, assimilante et comprimante. V. les RR. כא, כה et כו.

L'ar. كي signifie dans un sens restreint, *une brûlure*.

כי. La force exprimée par cette R. se représente dans un sens abstrait, par les relations *que*, *à cause que*, *parceque*, *car*, *donc*, *lorsque*, etc.

כיד. *(R. comp.)* Toute chose qui comprime vivement, qui *foule*, qui *serre :* au propre, *une armure; un fléau*.

כיל. *(R. comp.)* Tout ce qui se montre avide et tenace : *un avare*.

כים. *(R. comp.)* La constellation des *pléïades;* à cause de la manière dont les étoiles y sont serrées, ou bien à cause de la manifestation aqueuse de ימה, à laquelle elles sont assimilées par l'article כ.

כיס. *(R. comp.) Une bourse* à serrer de l'argent; *une cassette*.

כיף. *(R. comp.) Un roc :* une chose dure et forte, d'une substance serrée.

כך. **ĊHKH**, Racine inusitée en hébreu. Le chaldaïque **כך** ne signifie rien de plus que l'hébreu **כה**.

L'éth. **ከሐ** *(caċh)* est une R. onomatopée qui peint le cri du corbeau.

כל. **ĊHL**. Cette racine exprime toutes les idées d'appréhension, de saisissement, de contenance, d'assimilation relative, de consommation, de totalisation, d'achèvement, de perfection.

L'ar. كل développe, en général, les mêmes idées de complément, de totalisation que l'hébreu; mais en s'éloignant de sa source, elle penche plutôt vers la totalisation du mal, que vers celle du bien; en sorte que dans l'idiôme ar. كل se prend, au figuré, pour un excès de fatigue, un comble de malheur, une extrême pauvreté, etc. Cette racine en se renforçant par l'aspiration gutturale, dans قل, offre un sens absolument contraire au sens primitif qui était l'accumulation, et désigne l'état de ce qui diminue, de ce qui s'amoindrit.

כל. Tout ce qui est *intégral, entier, absolu, parfait, total, universel :* tout ce qui *consomme* une chose, la *conclud, la finit, la totalise ;* tout ce qui la rend *complète, parfaite, accomplie;* tout ce qui *la comprend, la contient*, en veut *l'accomplissement : l'universalité* des choses, leur *assimilation*, leur *agrégation ;* leur *perfection ; le desir* de posséder; *la possession ; une geole : la consommation* des alimens, leur *assimilation* avec la substance du corps : la *chylification*.

כול. L'action de *totaliser, d'accomplir*, de *comprendre*, d'*universaliser*, de *consommer*, etc.

כם. **ĊHM**. Toute tension, tout penchant, tout desir à l'assimilation. L'arabe كم signifie *combien*.

La R. كم, employée comme verbe, signifie connaître la quantité de quelque chose, ou fixer cette quantité.

כן. **ĊHN**. Cette racine où le signe assimilatif se réunit à la R. **אן**, image de toute circonscription corporelle, se rapporte à tout ce qui jouit d'une force centrale assez énergique pour devenir palpable, pour former un corps étendu en tous sens, pour acquérir de la solidité : c'est, en général, la base, le point sur lequel reposent les choses,

L'ar. كن n'a point différé de la R. hébraïque, dans son origine primitive; mais ses développemens ont été différens. La racine intellectuelle **הוה** *être-étant*, s'étant presqu'entièrement perdue en arabe, a été remplacée par la racine physique **כן**; en sorte que dans l'idiôme arabe le mot كون, qui ne devait désigner que l'existence matérielle et corporelle, *la substance*, en général, a signifié *l'être*. Cette substitution d'une racine à l'autre, a eu

des suites très-graves, et a servi plus que toute autre chose à éloigner l'arabe de l'hébreu.

כן. Tout ce qui tient à la *réalité physique; l'esp ce corporelle;* toute *stabilité,* toute *solidité,* toute *consistance;* une chose *fixée, constituée, naturalisée :* dans un sens restreint, *une plante :* c'est dans un sens abstrait, les relations adverbiales, *oui, ainsi, que, donc,* etc.

L'ar. كان, par une suite des raisons qui ont été exposées plus haut, caractérise l'état de tout ce qui est, de tout ce qui existe ou passe en acte dans la nature. Cette racine, qui, en arabe, a usurpé la place de la racine primitive הוה, signifie proprement *il exista.* On peut remarquer que le samaritain et le chaldaïque suivent le sens de la R. hébraïque; tandis que le syriaque et l'éthiopique ont celui de l'arabe.

כון. L'action de *constituer*, de *disposer,* de *fixer,* de *baser;* l'action d'*affermir,* d'*affirmer,* de *confirmer;* l'action de *conformer,* de *rendre apt* à une chose, de *produire* selon un certain mode, de *désigner* par un nom, de *naturaliser* ensemble, etc.

כס. ĈHS. Toute idée d'accumulation, d'énumération, de somme.

כס. *Un comble; le faîte* d'un édifice; *un trône.*

L'ar. قص exprime, en général, l'action d'enlever la superficie des choses; et en particulier, celle de *tondre,* de *couper avec les ciseaux.* Par la R. onomatopée كس, on entend un coup fortement appliqué; *une cassure.* Le verbe كاس caractérise l'état de tout ce qui se courbe ou se replie en se renversant, *s'ouvre :* de, là le nom كس donné à la partie générative de la femme.

כוס. L'action de *nombrer,* de *supputer,* de *mettre en somme,* d'*accumuler,* de *porter au faîte* de quelque chose; de *combler,* de *couvrir,* etc.

כע. ĈHÔH. Racine inusitée en hébreu. Le chaldaïque indique d'une manière onomatopée; le bruit que l'on fait en crachant.

L'ar. كع ne développe que des idées de lâcheté et de couardise.

כעס. *(R. comp.)* L'action de s'*indigner*, de *provoquer* violemment quelqu'un; etc.

כף. ĈHPH. Toute idée de courbure, de concavité, d'inflexion, de chose capable de contenir et de prendre : dans un sens restreint, la paume de la main, la plante des pieds, les serres, les griffes d'un animal, une cuiller; tout ce qui se courbe, comme un manche, un rameau : tout ce qui a de la capacité, comme une poêle, une spatule, etc.

L'ar. كف renferme exactement les mêmes idées que la R. hébraïque.

Comme verbe, et dans un sens figuré, كفى signifie *préserver*.

כוף. L'action de se *courber*, de s'*infléchir*, de se *rendre concave*, etc.

כץ. ĊHTZ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe كص paraît signifier une sorte de mouvement ondulatoire comme celui de l'eau agitée.

Cette R. étant doublée dans كصكص indique un mouvement extrêmement accéléré.

כר. ĊHR. Le signe assimilatif réuni à celui du mouvement propre ר, ou par contraction à la R. élémentaire אר, constitue une racine qui se rapporte, en général, à tout ce qui est apparent, éminent; à tout ce qui sert de monument, de marque distinctives; à tout ce qui grave ou sert à graver; à tout ce qui creuse, à tout ce qui conserve la mémoire des choses, de quelque manière que ce soit; enfin, à tout ce qui s'accroît, s'élève, se fait remarquer.

L'ar. كر a certainement développé le même sens général que la racine hébraïque, dans son acception primitive; mais, dans un sens moins étendu, la R. arabe s'est bornée à exprimer l'action de *revenir* sur soi-même, sur ses pas; de *réitérer* le même mouvement, de *répéter* un discours, etc.

כר. Toute espèce de *caractère*, de *marque*, de *gravure* : tout objet distinctif : le guide d'un troupeau, *un bélier;* le guide d'une armée, *un capitaine :* toute espèce d'excavation; *une raie*, *un fossé*, *une fosse*, etc.

כיר. *Un vase rond, une mesure.*

כש. ĊHSH. Cette racine s'applique, en général, à l'idée d'un mouvement de vibration, qui agite l'air et le dilate.

L'ar. كش signifie proprement *se crisper, se retirer*, en parlant des nerfs : *se rapetisser*.

כוש. *(R. comp.)* Ce qui est de la nature du feu, et communique le même mouvement. Au figuré, ce qui est *spirituel*, *igné*.

כת. ĊHTH. Toute idée de retranchement, de scission, d'exclusion, de coupure, de schisme.

כות. L'action de *couper*, de *trancher*, de *retrancher*, d'*exclure*, de *séparer*, de *faire schisme*, etc.

L'ar. كث présente exactement le même sens en général. En particulier, كث signifie *se retirer;* et l'on entend par كثث l'action de *se friser* les cheveux.

ל. L. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche linguale. Comme image symbolique, il représente le bras de l'homme, l'aile de l'oiseau, tout ce qui s'étend, s'élève, se déploie. Employé comme signe grammatical, il est le signe du

mouvement expansif, et s'applique à toutes les idées d'extension, d'élévation, d'occupation, de possession. C'est, en hébreu, l'article directif, exprimant, ainsi que je l'ai expliqué dans ma Grammaire, entre les noms ou entre les actions, un mouvement de réunion, de dépendance, de possession, ou de coïncidence.

Son nombre arithmétique est 30.

לא. LA. Cette racine est le symbole de la ligne prolongée à l'infini, du mouvement, sans terme, de l'action dont rien ne borne la durée : de là, les idées opposées, d'être, et de néant, qu'elle sert à développer dans la plupart de ses composés.

L'ar. لا développe les mêmes idées que la R. hébraïque. Dans un sens restreint لا se représente par les relations adverbiales négatives, *non, ne pas*. Le verbe لألأ signifie proprement *reluire, étinceller, scintiller*.

לא ou לוא. C'est, en général, une expansion indéfinie, un éloignement sans terme exprimé dans un sens abstrait, par les relations, *non, ne pas, point du tout*. La direction définie, c'est-à-dire celle qui se restreint par le moyen du signe assimilatif כ, lui est opposée : voyez כה ou כן.

לאה. C'est, en général, *une action sans fin ;* au propre, un travail qui *fatigue*, qui *ennuie*, qui *moleste*.

לאט. *(R. comp.)* L'action de *couvrir*, de *cacher*. Voyez la R. לט.

לאך. *(R. comp.)* L'action d'*envoyer*, de *déléguer*. Voyez לך.

לאם. *(R. comp.) Une nation*. Voyez לם.

לב. LB. Le signe expansif, réuni par contraction à la R. אב, image de toute activité intérieure, de toute force appétante, desireuse, générative, constitue une racine d'où émanent toutes les idées de vitalité, de passion, de vigueur, de courage, d'audace : c'est au propre *le cœur*, et au figuré, toutes les choses qui tiennent à ce centre de la vie ; toute qualité, toute faculté résultante d'un déploiement de principe vital.

לב. *Le cœur*, le centre de quoi que ce soit, d'où rayonne la vie, et toutes les facultés qui en dépendent : *le courage, la force, la passion, l'affection, le desir, le vouloir ; le sens.*

L'ar. لب participe aux mêmes acceptions que la racine hébraïque.

לוב. L'action de *montrer sa force*, de *développer ses facultés vitales*, de *se porter avec audace*, d'*animer*, de *rendre vigoureux*, de *germer*, etc.

להב. *(R. comp.) Une ardeur, une flamme, un feu vital ;* tant au propre qu'au figuré.

לג. LG. Toute idée de liaison, de chose liée, embrouillée, de *litige*. Tel est le sens de l'ar. لج, qui signifie pro-

prement *insister*, *contester*. L'hébreu לג, présente dans le style symbolique figuré, la mesure de l'étendue, *l'espace*.

לד. LD. Le signe expansif joint à celui de l'abondance née de la division, ou par contraction à la R. אד, image de toute émanation, compose une racine dont l'objet est d'exprimer toutes les idées de propagation, de génération, d'extension quelconque donnée à l'être.

L'ar. لد exprime, en général, les mêmes idées que la R. hébraïque. C'est dans un sens restreint, *se rendre manifeste*, *se mettre en avant*, *discuter*. Le verbe لدّ caractérise l'état de tout ce qui se détend, se met à son aise, se réjouit, se délecte, etc.

ילד. Tout ce qui *naît*, tout ce qui se *génère*, se *propage*, s'*engendre* : *une progéniture*, *un accroissement*, de famille, de race, de lignée : *un accouchement*, *un enfantement*, etc.

לה. LEH. Cette R., qui est l'analogue de la R. לא, renferme l'idée d'une direction donnée à la vie, d'un mouvement sans terme.

C'est de là que l'ar. له signifie proprement Dieu. Dans un sens plus matérialisé le mot له désigne tout ce qui se subtilise, s'atténue, devient beau, pur, élégant.

להה. Toute idée d'action indéterminée, de fatigue insupportable, de *frénésie*.

להב. *(R. comp.)* Tout mouvement appétant, tout élancement dans le vague : *la flamme* de quoi que ce soit.

להג. *(R. comp.)* Une vive disposition à l'étude, un desir d'apprendre : dans un sens figuré, *un système*, *une doctrine*.

להט. *(R. comp.)* Tout ce qui *s'enflamme*, *s'embrâse*, *brûle* pour quelque chose.

להם. *(R. comp.)* Universaliser un mouvement expansif, le rendre sympathique, *électriser*, *inspirer*, *propager* ; etc.

לו ou לי. LOU ou LI. Toute idée de liaison, de cohésion, de tendance des objets les uns vers les autres. Le lien universel. La ligne abstraite *qui se conçoit* allant d'un point à un autre, et qu'on représente par les relations *que ne ! oh que si ! plût-à-Dieu que !* etc.

L'ar. لو n'a conservé des idées renfermées dans la racine primitive que celles qui se représentent par les relations adverbiales, *si*, *sinon*, *quoique*. Le verbe لوه, qui s'attache à la racine לה ou له, signifie faire éclater une puissance divine, *créer ;* donner le mouvement vital à la matière. C'est au sens de *rayonner*, renfermé dans cette R. que s'attache le mot لولو *une perle*.

לוה. L'action d'être *adhérent*, *co-*

hérent, réuni par un *lien mutuel*, par un *mouvement sympathique* : toute *adjonction*, *liaison*, *copulation*, *conjonction*, *addition*, etc.

לוז. *(R. comp.)* Tout ce qui *cède*, *fléchit*, *s'infléchit*. Voyez la R. לז.

לוח. *(R. comp.)* Tout ce qui est *poli* et *luisant*. V. la R. לח.

לוט. *(R. comp.) Cacher, envelopper*. V. לט.

לוי *(R. comp.) Une addition, un supplément.*

לוך. *(R. comp.)* Tout ce qui se *détache*, se *désunit*; au figuré, tout ce qui *traîne*, se *salit*, se *souille*. V. la R. לך.

לוץ. *(R. comp.)* V. la R. לץ.

לוע. *(R. comp.)* L'action d'*engloutir*. V. la לע.

לוץ. *(R. comp.)* V. la R. לץ.

לוש. (*R. comp.*) V. la R. לש.

לז. LZ. Tout mouvement dirigé vers un objet pour le montrer, et qui s'exprime dans un sens abstrait, par les relations *ce*, *cette*, *ceci*, *cela*.

L'ar. لز a conservé plus de développemens physiques que la racine hébraïque; car on y trouve toutes les acceptions qui ont rapport au rapprochement des choses, à leur collision, à leur heurtement, etc.

לח. LH. Tout mouvement dirigé vers l'existence élémentaire, et faisant effort pour se produire, pour se montrer.

L'arabe لح développe, en général, toutes les idées de cohésion et de contraction; et ne garde de la racine hébraïque, que les acceptions physiques et matérielles.

לח. La vigueur naturelle; le mouvement inné de la végétation; *l'humide radical* : tout ce qui est *verdoyant*, *récent*, *humide*, *frais*; tout ce qui est *brillant* de jeunesse, de beauté, de fraîcheur; tout ce qui est *poli*, *doux* au toucher; etc.

לחך. *(R. comp.)* L'action de *lécher*, de *humer*, de *polir*.

לחם. *(R. comp.)* Tout ce qui sert d'*aliment* à la vie élémentaire : l'action de se *substanter*, de s'*alimenter* : toute idée d'*alimentation*, de *consommation*, de quoi que ce soit.

לחץ. *(R. comp.) Une incursion ennemie, un malheur public, une oppression*, V. la R. חץ.

לחש. *(R. comp.) Un murmure magique, un enchantement : un talisman.* V. la R. חש.

לט. LT. Le signe directif, réuni à celui de la résistance protectrice, compose une racine qui renferme toutes les idées de réclusion, d'enveloppement, de mystère, de cachette. V. לאט et לוט.

L'ar. لط caractérise, en général, tout ce qui agglutine, empoisse, lutte, etc. Le verbe لتّ signifie proprement *pétrir*, et dans un sens figuré, لط in-

dique l'action de *sallir*, de *compromettre*, de *contaminer*.

לי. LI. R. analogue aux RR. לא, לה, לו, qu'on peut revoir.

L'ar. لي désigne proprement une chose liante ou pliante.

ליל. *(R. comp.)* Ce qui rend les choses comme adhérentes, les lie, les enveloppe : *la nuit.* V. la R. לל.

ליש. *(R. comp.) Un lion.* Voyez la racine לש.

לך. LCH. Le signe extensif réuni à la R. אך, image de toute restriction, constitue une racine d'où se développe l'idée d'une émission restreinte, comme un message déterminé, une fonction à laquelle on se trouve lié pour un autre qui envoie, une légation, un vicariat.

L'ar. لك a laissé perdre absolument toutes les idées intellectuelles développées par la R. hébraïque, et n'a même conservé que peu de ses acceptions physiques. Dans un sens restreint le verbe لك signifie *mâcher*, et comme R. onomatopée لق peint le *glou glou* d'une bouteille.

לאך. Toute espèce de *légation*, de *délégation*, d'*envoi* pour remplir *une fonction* quelconque.

לוך. *(R. comp.)* L'état d'être *détaché, délégué, lâché, relâché; sans lien, sans loi; impie, profane*, etc.

לל. LL. Le signe du mouvement extensif étant opposé à lui-même, compose une racine qui donne l'idée du mouvement circulaire : de la même manière que l'on voit en physique, naître ce mouvement de deux forces opposées, dont l'un attire au centre tandis que l'autre tend à en éloigner.

L'ar. لل ne s'est point conservé ; mais on reconnait la R. hébraïque dans le verbe لول qui exprime l'anxiété, l'angoisse d'une personne qu'on *ballotte*, qu'on tire en des sens opposés, qu'on *roule*.

לול. L'action de *mouvoir en rond*, de *tourner* alternativement d'un côté et d'autre, de *bercer*, d'*envelopper*, d'*entortiller*.

ליל. *(R. comp.)* Ce qui lie les choses et les enveloppe; *la nuit*.

לם. LM. Un lien sympathique, mutuel, un mouvement dirigé vers l'universalisation.

L'ar. لم développe les mêmes idées que la R. hébraïque, mais dans un sens plus physique. Comme verbe, c'est l'action de *réunir ensemble*, de *rassembler*, de *ramasser*, etc. Lorsque le mot لم signifie *non*, il s'attache à la R. לא, ou לא.

לאם. *Un peuple;* c'est-à-dire un nombre plus ou moins considérable d'hommes réunis par un lien commun, qui en fait un tout.

לן. LN. Racine inusitée en hébreu. L'arabe لون exprime toute espèce de couleur, de teinte, de reflet jeté sur les objets; c'est tout ce qui varie, change de couleur, chatoie, etc.

Dans l'idiôme moderne, le verbe لن signifie proprement *ramollir*.

לון. Une lumière réfléchie, *une lampe nocturne* dont les objets reçoivent leurs couleurs: l'action de *veiller* à la lueur de cette lampe, de *passer la nuit:* l'action de *prendre un gîte*, l'action de *murmurer* des chants nocturnes, etc.

לס. LS. Racine inusitée en hébreu.

L'ar. لس paraît indiquer l'action de *brouter*. On entend par le mot لص, *un larron, un voleur*.

לע. LOH. Racine inusitée en hébreu.

L'ar. لوع paraît exprimer, en général, un desir avide, une ardeur dévorante.

La R. لغ qui paraît être idiomatique et onomatopée dans l'arabe, peint le son articulé ou inarticulé qu'émet la voix et que modifie la langue; de-là, le verbe لغا qui signifie *parler*, ou *aboyer*, selon qu'il est question d'un homme ou d'un chien. Le mot لغه signifie proprement *une parole, un idiôme*, etc.

לוע. *Une gueule béante, un abîme dévorateur;* tout ce qui *engloutit, absorbe, dévore*.

לף. LPH. Toute idée de réaction, de retour sur soi-même, de réfraction.

L'ar. لف indique une complication, une adjonction de plusieurs choses. C'est proprement l'action d'*envelopper*.

לץ. LTZ. Toute espèce de tour, de détour, de tournoiement, de sinuosité, d'inflexion.

L'ar. لص exprime en général toute espèce de fourberie, de ruse, de filouterie. C'est au propre *un larron*.

לוץ. L'action de *se jouer*, de prendre *une tournure* en parlant, de *rire;* l'action de *tourner* d'une langue dans l'autre, d'employer *un trope oratoire*, etc.

לק. LCQ. Dans un sens propre, c'est tout ce qu'on saisit avec la langue, ce qu'on lape, *lèche:* au figuré, tout ce qu'on saisit avec l'esprit, *une leçon, une lecture, un enseignement*.

L'ar. لك signifie *mâcher*, et لق, comme R. onomatopée, peint toute espèce de claque, de claquement, de cliquetis.

לקח. De l'idée d'*enseignement* naît celle de *doctrine;* de celle de *doctrine* celle de *docteur*. De là, l'idée d'*académie*, de rassemblement de savans, de sages, de vieillards, de *sénat*.

לר. LR. Racine inusitée en hébreu. L'arabe même ne paraît pas la posséder.

לש. LSH. Toute réunion en masse, tout pétrissement.

L'ar. لش indique l'état de ce qui est agité, secoué, comme la pâte. Le mot لشلش, caractérise un homme tremblant, troublé, chancelant.

לוש. Ce qui tend à *délayer*, à *pétrir*, à *rendre ductile* une chose dure et divisée.

לת. LTH. Racine inusitée en hébreu. L'arabe لث indique une réunion mutuelle, un lien sympathique au moyen duquel on se réunit, on se met en société.

מ. M. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche nasale. Comme image symbolique, il représente la femme, mère et compagne de l'homme; tout ce qui est fécond et formateur. Employé comme signe grammatical, il est le signe maternel et femelle, celui de l'action extérieure et passive; placé au commencement des mots, il peint tout ce qui est local et plastique; placé à la fin, il y devient le signe collectif, développant l'être dans l'espace infini, autant que sa nature le permet, ou bien réunissant par abstraction, en un seul être tous ceux d'une même espèce. C'est en hébreu, l'article extractif ou partitif, exprimant, ainsi que je l'ai exposé dans ma Grammaire, entre les noms ou les actions, cette sorte de mouvement par lequel un nom ou une action sont pris pour moyen, pour instrument; sont divisés dans leur essence, ou distraits du milieu de plusieurs autres noms ou actions similaires.

Les grammatistes hébraïsans, tout en considérant ce caractère comme *héémanthe*, n'ont pas laissé néanmoins de le confondre avec les mots qu'il modifie comme signe, ainsi que j'en donnerai plusieurs exemples importans dans mes notes.

Son nombre arithmétique est 40.

מא. MA. Tout ce qui tend à l'aggrandissement de son être, à son entier développement; tout ce qui sert d'instrument à la puissance génératrice, et la manifeste à l'extérieur.

L'ar. ما présente dans son sens originel les mêmes idées que la R. hébraïque; mais cette R. a acquis en arabe un plus grand nombre de développemens qu'elle n'en a en hébreu; c'est pourquoi elle demande, dans l'un et l'autre idiôme, toute l'attention de ceux qui veulent remonter jusqu'à l'essence du langage. מא ou ما caractérise en général, la matière passive, la chose de laquelle, avec laquelle, et au moyen de laquelle tout se fait. C'est en particulier, dans l'idiôme arabe, *l'eau*, une chose quelconque, *tout* ou *rien*, suivant la manière dont on l'envisage. Cette racine importante, conçue comme relation

k.

pronominale, sert à désigner la possibilité de toutes choses, et se représente par les analogues français, *que? quoi? ce que, ce qui;* conçue, au contraire comme relation adverbiale, elle s'emploie en arabe pour exprimer l'absence de tout objet déterminé, et se rend par les analogues, *point, pas.* Employée comme verbe, la R. ما ou مي signifie, en général, *aller à tout, s'étendre à tout, remplir l'espace*, etc.

מאה. C'est, dans un sens général, ce qui s'est développé selon l'étendue de ses facultés; dans un sens plus restreint, c'est le nombre *cent.*

מב. MB. Racine inusitée en hébreu. L'arabe طاب semble indiquer une idée de retour, de remise, d'honneur rendu.

מג. MG. Racine inusitée en hébreu. L'arabe ماج exprime l'idée qu'on a d'une chose âpre, âcre, piquante, amère; d'une chose qui aigrit, trouble, tourmente.

Dans un sens restreint le verbe مج, signifie *répugner.*

מד. MD. Le signe de l'action extérieure, s'étant réuni à celui de la division élémentaire, constitue cette racine, d'où découlent toutes les idées de mesure, de dimension, de mensuration, d'étendue commensurable; et dans un sens métaphorique, celles de mœurs, de règle, de condition.

L'ar. مد développe en général les mêmes idées que l'hébreu. C'est, en particulier, tout ce qui s'étend, s'allonge, se déploie.

מאד. Tout ce qui remplit sa mesure, qui a toute la dimension qu'il peut avoir, qui jouit de l'étendue entière de ses facultés : dans un sens abstrait, *beaucoup, très, fort*, etc.

מה. MEH. Tout ce qui est essentiellement mobile, essentiellement passif et formateur; l'élément d'où tout tire sa nourriture; celui que les anciens regardaient comme le principe femelle de toute génération, *l'eau*, et qu'ils opposaient au principe mâle, qu'ils croyaient être le feu.

מה, מו ou מי, Toute idée de *mobilité*, de *fluidité*, de *passivité*, de chose tenue, impassible, dont l'essence intime reste inconnue, dont les facultés sont relatives aux principes actifs qui les développent : dans un sens propre et restreint, *l'eau;* dans un sens abstrait, *qui? quoi? qu'est-ce? lequel? laquelle? quelqu'un, quelque chose.*

L'ar. مه a laissé échapper toutes les idées intellectuelles de la R. hébraïques, et lui a substitué la R. ما pour toutes les idées physiques. Aujourd'hui on n'entend par مه qu'une chose vaine, inanée, futile.

מהל. *(R. comp.)* Toute espèce

de *mélange;* de *fusion* de plusieurs choses ensemble.

מהר. *(R. comp.)* Tout ce qui s'*écoule* avec rapidité, tout ce qui *change, varie* facilement et promptement. V. la R. מר.

מו. MOU. Voyez ci-dessus la R. מה, dont celle-ci est l'analogue.

מו. C'est en hébreu une syllabe passive qui s'ajoute à presque tous les articles et à quelques pronoms, et qui leur donne plus de force sans apporter aucun changement à leur expression propre.

L'ar. مو est une R. onomatopée qui peint, en particulier, le miaulement du chat; et par extension, tout son aigre et perçant. L'éth. ሞዋእ *(Mowa)* caractérise, en général, l'action de triompher, et celle de célébrer son triomphe par une fanfare.

מוג. *(R. comp.)* L'action de se *liquéfier*, de se *dissoudre*, de se *fondre.*

מוח *(R. comp.) La moelle.*

מוט. *(R. comp.)* Toute espèce de *mouvement communiqué.* Voyez la racine מט.

מוך. *(R. comp.)* Toute idée d'*atténuation*, de *dépression :* Voyez la racine מך.

מול. *(R. comp.)* L'action d'*amputer*, de *trancher* l'exubérance, de *circoncire.* V. la R. מל.

מום. *(R. comp.) Une tache, un vice.* V. la R. מם.

מון. *(R. comp.) Une image, une représentation, une figure :* Voyez la racine מן.

מור. *(R. comp.)* Toute *variation;* toute *permutation.* V. la R. מר.

מוש. *(R. comp.)* Ce qui se *contracte* et se *ramasse* en soi : Voyez la R. מש.

מות. *(R. comp.)* Le passage à une autre vie, *le trépas.* Voyez la R. מת.

מז. MZ. Tout enflammement, toute combustion par l'effet de la réfraction. Un vif éblouissement; une répercussion des rayons solaires; une incandescence, une chaleur, une sécheresse subite.

L'ar. مز, n'ayant point conservé le sens primitif de la R. hébraïque, n'offre que les conséquences particulières des idées les plus générales, comme celles qui naissent de la chaleur et de la sécheresse, et qui sont de *s'aigrir* ou de se *tarir*, en parlant des liquides.

מח. MĤ. Racine onomatopée qui peint le bruit que l'on fait en claquant des mains : au figuré, l'action d'applaudir; l'état d'être joyeux, d'avoir bonne mine.

מח. *Une claque, un applaudissement; l'embonpoint du* corps; *la bonne humeur.*

מח. Le signe de l'action extérieure et passive, réuni à celui du travail élémentaire, ou bien à la R. אח, sym-

bole de toute égalité, constitue une racine à laquelle s'attachent les idées d'abolition, de désuétude, de ravage exercé par le temps ou par l'action des élémens, ou des hommes. De là :

מחה. L'action d'*effacer*, d'*ôter*, d'*enlever*, de *détruire*; de *raser* une ville, un édifice; de *laver*, de *nettoyer*, etc.

L'ar. مح présente les mêmes idées générales que la R. hébraïque מח. Les idées particulières sont développées dans l'idiôme moderne par la R. dérivée محا.

מחץ. *(R. comp.)* L'action de *heurter*, de *frapper* violemment, de *blesser*. Voyez חץ.

מחק. *(R. comp.)* L'action de *raser*, de *racler*, d'*ôter*, d'*enlever* par force, de *raturer*, etc.

מחר. *(R. comp.)* Toute idée de futur *contingent*, de chose *irrésistible*, *fatale* : dans un sens propre, c'est la relation adverbiale *demain*.

מט. MT. Cette racine, composée du signe de l'action extérieure et passive, réuni à celui de la résistance, développe toutes les idées de motion ou d'émotion donnée à quelque chose, de vacillation, de remuement, de mouvement communiqué spécialement vers le bas.

L'ar. مط offre le même sens. Comme verbe, cette R. indique l'action de *tirer*, de *détirer*, d'étendre en tirant.

מוט. L'action de *mouvoir*, d'*émouvoir*, de *bouger*, de *remuer*, d'*agiter*; de *faire aller*; de *survenir*, d'*advenir*, d'*arriver*, etc.

מי. MI. Voyez la R. מה.

Le ch. מי est une relation pronominale indéfinie, représentée par *quoi?* L'éth. ማይ *(maï)*, signifie proprement *l'eau*.

מים. *Les eaux :* c'est-à-dire, l'amas de ce qui est éminemment mobile, passif et propre à la fécondation élémentaire.

מך. MCH. La racine אך, image de toute restriction, de toute contraction, réunie au signe de l'action extérieure et passive, constitue une racine doù découlent les idées d'atténuation, d'affaiblissement, d'amolissement d'une chose dure : sa liquéfaction ; sa soumission.

מך. Tout ce qui s'*atténue*, se *débilite*, s'*affaiblit*; se *distille*; s'*humilie*. V. מוך.

L'ar. مك exprime en général, toute idée d'exténuation, d'absorbement, de consomption. On entend par مخ *le cerveau*.

מל. ML. Le signe de l'action extérieure et passive, réuni par contraction à la R. אל, symbole de toute élévation et de toute étendue, compose une racine à laquelle s'attachent toutes les idées de continuité, de pléni-

tude, de mouvement continu allant du commencement à la fin d'une chose : de là, les idées accessoires de locution, élocution, éloquence, narration, etc.

L'ar. مل, n'ayant point conservé les idées intellectuelles, développées par la R. hébraïque, s'est borné à retracer cette sorte de plénitude physique, qui constitue la lassitude, l'ennui, le dégoût du travail et la négligence qui les suit. Les idées particulières, exprimées par l'hébreu, se retrouvent en partie dans les mots arabes ملا, ملو, ملي.

מל. Tout ce qui est *plein*, *entièrement formé*; tout ce qui a atteint son *complément*: tout ce qui est *continu*, sans lacunes; toute espèce de *locution*, de *narration*, d'*oraison*: *un terme*, *une expression*.

מלל. *(R. intens.)* De l'excès de la *plénitude* naît l'idée d'exubérance, et celle de tout ce qui s'annonce au dehors; dans un sens figuré, *l'élocution* et *la parole*.

מול. De l'idée d'*exubérance* naît celle d'*amputation*; et de là, l'action d'*amputer*, de *circoncire*, d'*ôter* tout ce qui est *surabondant*, *superflu*.

מם. MM. Racine inusitée en hébreu.

L'ar. موم semble indiquer une chose livide, ou qui rend livide; une chose inanimée et comme morte. C'est au propre, de la *cire*, ou *une momie*; et au figuré, *une solitude*, *un désert*.

מן. MN. Cette racine, composée du signe de l'action extérieure et passive, réuni par contraction à la R. אן, symbole de la sphère d'activité, et de l'étendue circonscriptive de l'être, caractérise toute spécification, classification par les formes extérieures; toute figuration, détermination, définition, qualification.

L'ar. من n'a point suivi les mêmes développemens que l'hébreu, quoiqu'ils soient sorti d'une racine identique, ainsi que le prouve l'usage de cette racine, dans les deux idiômes, comme relation désignative, représentée en français par *du, de la, des; par le, par la, par les; parmi*, etc. Employée comme nom, la R. arabe من désigne une chose émanée d'une autre, comme *un don*; employée en qualité de verbe, elle caractérise l'état de ce qui est benin, bienfaisant; l'action de ce qui se prive pour *donner*, pour *distribuer*, de ce qui se débilite pour *renforcer*, s'appauvrit pour *enrichir*, etc.

מן. *L'espèce* des choses, leur *figure extérieure*, leur *mine*, *l'image* qu'on en conçoit, *l'idée* qu'on s'en forme, *la définition* qu'on en donne; leur *mesure* propre, leur *nombre*, leur *quotité*.

מון. L'action de *figurer*, de *définir*, de *se former une idée*, *une image* des choses : l'action d'*imaginer*; l'action de *mesurer*, *nombrer*, *qualifier*, etc.

מין. *La forme, l'aspect* des choses; leur *mine*, leur *figure*; etc.

מס. MS. Toute dissolution, tant au propre qu'au figuré : tout ce qui énerve, ôte les forces physiques et morales.

L'ar. مس caractérise l'etat de tout ce qui se touche, de tout ce qui est contigu. On entend par مص *sucer*; et par مض, *se fatiguer*, perdre ses forces, *s'énerver*.

מע. MOĦ. Tout ce qui circule, ou qui sert à la circulation

מעה. *L'humeur intérieure*; les *intestins, les viscères du corps : les finances d'un état, la monnaie; le sable, le gravier*, etc.

L'ar. مع, qui, comme je l'ai déjà fait observer en parlant de la R. מא, signifie proprement *avec*, a renfermé primitivement le même sens que la R. hébraïque מע dont il s'agit ici; mais ses développemens ont été assez différens. Ainsi, tandis que le ch. מעא désigne une chose en circulation, comme une pièce de monnaie, l'ar. معا caractérise tout ce qui est uniforme, unanime, simultané.

מעט. *(R. comp.)* Tout ce qui est *modique, exigu*, de peu de valeur, *commun, pauvre*.

מעך. *(R. comp.)* L'action de *presser*, de *provoquer*.

מעל *(R. comp.)* Tout ce qui est *tortueux, contourné, fourbe : Une transgression, une prévarication*.

מף. MPH. Racine inusitée en hébreu. Le chaldaïque entend une sorte de tapis ou de nappe.

On entend par le verbe arabe مفح l'état d'un idiot, d'un esprit faux ou bouché.

מץ. MTZ. Cette racine caractérise tout ce qui parvient à un but, à une fin; qui rencontre, qui trouve, qui obtient l'objet désiré.

L'ar. مص signifie proprement *sucer*.

מצץ. *(Rac. intens.)* L'action de *traire*, c'est-à-dire, d'*obtenir* le lait : de là, l'idée de *pression* et d'*expression*, de *pressure*, etc.

מק. MCQ. Tout ce qui se fond, tant au propre qu'au figuré. L'action de se fondre, de se liquéfier; de s'affaiblir, de s'évanouir.

L'ar. مق exprime l'état de tout ce qui éprouve un sentiment de tendresse, qui choie, qui couve, qui aime, etc.

מר. MR. Le signe de l'action extérieure et passive, s'étant réuni à celui du mouvement propre, constitue une racine dont l'objet est de caractériser tout ce qui se livre à son impulsion, qui s'étend, usurpe, envahit l'espace; mais lorsque ce même signe se lie

par contraction à la R. אר, symbole de l'élément principe, alors la racine qui en résulte s'applique à toutes les modifications de ce même élément.

L'ar. مر a renfermé primitivement les mêmes idées que la R. hébraïque. Dans l'idiôme moderne, cette R. se borne à deux acceptions principales; la première s'applique à l'action de *passer*, de *dépasser*, d'*outrepasser;* la seconde, à l'état d'être amer, fort, robuste.

מר. Tout ce qui *s'étend* et *s'élève*, affecte *l'empire* et *la domination*, comme *un potentat :* tout ce qui excède les bornes de son autorité; comme *un tyran*, *un rebelle :* tout ce qui s'attache à l'idée de l'élément principe, comme *un atôme*, *une goutte*.

מרר. *(R. intens.)* Tout ce qui est *outré* dans son mouvement, dans sa qualité: proprement, ce qui est *acerbe*, *amer*, *féroce*.

מאר. *(Rac. comp.)* Tout ce qui *ronge*, *corrode;* au propre et au figuré.

מאר ou מאור. *(R. comp.)* Tout ce qui *luit*, *éclaire*, *échauffe*.

מור. *(R. comp.)* Ce qui *change* et *varie*, *passe* et *s'écoule* rapidement.

מור ou מיר. *(R. comp.) Un changement*, *une variation*, *une mutation*.

מש. MSH. De la réunion du signe de l'activité extérieure à celui du mouvement relatif; ou par contraction à la R. élémentaire אש, naît une racine dont l'objet est d'exprimer tout ce qui se meut d'un mouvement contractile, se retire en soi, se touche, se met en masse.

L'ar. مش signifie proprement *palper*, *toucher mollement*, *frotter légèrement*.

מש. Toute chose *palpable*, *compacte*, *ramassée :* tout *amas*, comme *la récolte*, *la moisson*. Tout ce qui se *tire*, *s'extrait*, *se retire*, comme *la soie*, etc.

מת. MTH. Si l'on considère cette racine comme composée du signe de l'action extérieure, réuni à celui de la réciprocité, ou de ce même signe joint par contraction à la R. את, image de l'ipséité même des choses, elle exprimera ou un mouvement sympathique, ou un passage, un retour à la séité universelle. De là, l'idée du trépas, de la mort.

L'ar. مت ou مث a laissé perdre toutes les idées intellectuelles renfermées dans l'hébreu. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une extension ou une expansion physique, une sorte de flux de quelque chose que ce soit. مث indique une dissolution de l'être, et مت signifie *la mort*. Le verbe مات caractérise tout ce qui est mort, dissous, privé d'existence propre, de forme, etc.

מות. L'action de *trépasser*, de

passer dans une autre vie, de *mourir* : l'état d'*être mort* : *la mort*.

נ. N. Ce caractère, en qualité de consonne, appartient à la touche nasale. comme image symbolique, il représente le fils de l'homme, tout être produit et particulier. Employé comme signe grammatical, il est celui de l'existence individuelle et produite. Lorsqu'il est placé à la fin des mots, il devient le signe augmentatif ן, et il donne à l'être toute l'extension dont il est individuellement susceptible. Les grammatistes hébraïsans, en plaçant ce caractère parmi les *héémanthes*, avaient bien remarqué qu'il exprimait, au commencement des mots, ou l'action passive et repliée en soi; ou quand il paraissait à la fin, le déploiement et l'augmentation: mais ils avaient tiré peu de parti de cette remarque.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans ma Grammaire touchant l'usage que le génie idiomatique de la langue hébraïque faisait de ce caractere, dans la composition des verbes radicaux-composés, en qualité d'adjonction initiale.

Son nombre arithmétique est 50.

נא. NA. Toute idée de jeunesse et de nouveauté; toute idée de fraîcheur, de grâce, de beauté; toute idée découlant de celle qu'on se forme d'une production nouvelle, d'un être jeune et gracieux.

L'ar. نا, quoique tenant à la même R. primitive que l'hébreu, a développé pourtant des idées opposées en apparence : voici pour quelle raison. Ce qui est nouveau, nouvellement né, est gracieux, frais, agréable; mais il est aussi faible, débile, inconstant. Or, l'idiôme hébreu s'étant attaché à la première idée, l'idiôme arabe a suivi la seconde et l'a développée. De là, le verbe ناں, qui indique l'état de tout ce qui est frêle, faible, impotent; le verbe نأى, qui exprime l'action de *se laisser aller*, de *s'éloigner*, d'*abandonner* une chose, etc. Ce qui prouve l'identité de la R. c'est que le verbe composé نانأ signifie proprement *nourrir* un enfant.

נאה. Tout ce qui est *beau*, *aimable*, *nouveau*, *jeune*, *frais*. Tout ce qui n'est point usé, fatigué, revêche; mais au contraire, ce qui est *neuf*, *tendre*, *joli*, *décent*.

נוא. De l'idée de *jeunesse* et d'*enfance*, se tire celle de ce qui n'est point parvenu à son point de perfection, de ce qui n'est *pas assez mûr*, en parlant d'un fruit, *pas assez cuit*, en parlant d'une viande; de là, l'action d'*agir brusquement* et sans réflexion, de *se dédire* comme un enfant, de *se conduire sans expérience*, d'*être neuf*, *inhabile* à quelque chose, d'*avoir des mouvemens précipités*, etc.

נאד. *(R. comp.)* *Une outre*, à mettre de l'eau ou du lait, ou une liqueur quelconque.

נאם. *(R. comp.)* L'action d'exposer *le fond* ou *la source* de quelque chose, de *dire la vérité*, *de remonter à la cause*. Voy. la R. אם.

נאף. *(R. comp.)* L'action de *se laisser aller* à une passion, à un entraînement, comme de *commettre un adultère*, d'*apostasier*, d'*adorer* des dieux étrangers. Voyez la R. אף.

נאץ. *(R. comp.)* L'action de *passer les bornes*, d'*outrer*; l'action de *cracher*. Voy. la R. אץ.

נאת *(R. comp.)* Toute idée de *clameur* et de *gémissement*.

נאר *(R. comp.)* L'action d'avoir pour *exécrable*, pour *abominable*. Voyez la R. ארר.

נב NB. La Racine mystérieuse אב s'étant réunie par contraction au signe de l'existence produite, donne naissance à une nouvelle racine, d'où émanent toutes les idées d'inspiration divine, de théophanie, de prophétie; et par suite, celle d'exaltation, d'extase, de ravissement, de trouble, d'horreur religieuse.

L'ar. نب indique, en général, *un frémissement*, un mouvement extérieur causé par une passion intérieure. Comme R. onomatopée et idiomatique نب peint le cri soudain que jette un homme ou un animal vivement ému. C'est proprement *l'aboi* du chien. Au figuré نبا et نبى expriment l'action de celui qui annonce la volonté du ciel, qui prophétise.

Le mot hébreu נביא, *un prophète*, se forme de la R. נב, dont il s'agit ici, et de la R. יא, symbole de la puissance divine.

נוב. L'action de *parler* par inspiration, de *produire* au dehors l'esprit dont on est rempli : dans un sens propre et restreint, *une divulgation, une fructification, une germination*. Il paraît que dans ce dernier sens, c'est la R. אב, qui est simplement réunie au signe נ employé comme adjonction initiale.

נג. NG. Cette R. s'applique à toute espèce de lumière réfléchie à la manière d'un miroir; de réfraction solaire : de là, les idées d'opposition, d'objet mis en regard.

L'ar. نج indique toute idée d'émission liquide, d'émanation acqueuse.

נהג. L'action de *conduire* en s'emparant de la volonté de quelqu'un; d'*induire*, de *déduire*, de *suggérer* ses idées ; l'action de donner ou de recevoir *une impulsion*, *une opinion*, etc.

נד. ND. De la réunion des signes de l'existence produite et de la division naturelle, naît une racine qui développe toutes les idées de dispersion, de mouvement incertain, d'a-

gitation, de fuite, d'exil, de trouble, de dissention.

L'ar. ند développe l'idée de tout ce qui s'évapore, s'exhale, s'enfuit. Ce mot s'applique aussi en arabe à l'idée d'égalité et de similitude; mais alors il est composé et dérive du primitif יד, contracté avec le signe de l'existence produite נ.

נוד. Tout ce qui se *meut*, *s'émeut*, par un principe de trouble et d'incertitude; tout ce qui est *vaguant*, *agité;* tout ce qui *s'éloigne*, *fuit*, *émigre*, etc.

ניד. *Une agitation*, *un tremblement*, *un trouble* manifesté par le mouvement.

נה. NHE. Cette racine est l'analogue de la R. נא, et caractérise, comme elle, tout ce qui est nouveau, jeune, récent : de là :

נוה. L'état d'être *jeune*, *alerte*, *vigoureux*, *aimable;* et par suite, l'action de *former une colonie*, de *fonder une habitation nouvelle*, d'*établir ailleurs son troupeau*, etc.

נה. Racine onomatopée qui peint le long gémissement d'une personne qui pleure, qui souffre, qui sanglotte.

L'ar. نهنه peint toute espèce de bruit et de clameur.

נו. NOU. Le S. convertible ו, image du nœud qui réunit l'être et le néant, et qui communique d'une nature à l'autre, étant joint à celui de l'existence produite, donne naissance à une racine, dont le sens, entièrement indéterminé et vague, ne se fixe qu'au moyen du signe terminatif qui l'accompagne.

L'ar. نى est une R. onomatopée et idiomatique qui peint l'éloignement qu'on éprouve à faire une chose, le dégoût qu'elle inspire. Comme verbe, c'est l'action de *répugner*, de *refuser*, de *ne vouloir pas*.

נוה *(R comp.)* Toute idée d'*habitation nouvelle*. Voyez la R. נה.

נוח. *(R. comp.) Le point d'équilibre*, où une chose agitée trouve *le repos :* l'action de *se reposer*, de *rester tranquille*, de *jouir de la paix* et *du calme*. Voyez la R. נח.

נוט. *(R. comp.)* Toute espèce de *nœud*.

נום. *(Rac. comp.)* L'action de *dormir*.

נון. *(R. comp.)* Toute idée de *propagation*, d'*accroissement* de famille. Voyez la R. נן.

נוס. *(R. comp.)* L'action de *flotter* dans l'incertitude, d'*errer*, de *fuir*. V. la R. נס.

נוע. *(Rac. comp.)* Tout ce qui *change*, tout ce qui manque de constance ou de force, tant au propre qu'au figuré.

נוף. *(R. comp.) Une dispersion*, *une aspersion*, *une distillation :* l'action de *vanner*, d'*éparpiller*, de *ventiller*, etc.

נוץ. *(R. comp.)* L'action de *fleu-*

rir, celle de *voler;* celle de *resplandir*. V. la R. נץ.

נוק. *(R. comp.)* Tout suc bienfaisant, pur, nourricier, *le lait;* l'action de *sucer*, d'*allaiter* un enfant.

נור. *(R. comp.)* La production lumineuse, *l'éclat, la splendeur*. V. la R. נר.

נוש. *(R. comp.)* Tout ce qui est *instable, débile, infirme*.

נז. NZ. Cettr racine caractérise tout ce qui s'épanche, se répand, se disperse; tout ce qui fait sentir son influence au dehors.

L'ar. نز offre le même sens. C'est proprement l'action de *couler*, de *s'écouler*.

נזז. *(R. intens.)* De l'excès de la dispersion, naît l'idée de *la fracture* pour tout ce qui est solide, et de *la distillation* pour tout ce qui est liquide.

נח. NĤ. Si l'on considère cette racine comme formée des signes réunis de l'existence produite et de l'existence élémentaire, elle se prend pour le mouvement qui conduit vers un but : si on la considère comme formée du même signe de l'existence produite, réuni par contraction à la R. אח, image de toute force équilibrante, elle fournit l'idée de ce repos parfait qui résulte pour une chose long-temps agitée en sens contraire, du point d'équilibre qu'elle rencontre, et où elle demeure immobile. De là :

נח. Dans le premier cas, et dans un sens restreint, *un guide :* dans le second cas, et dans un sens général, *le repos de l'existence*. Voyez נוח.

L'ar. نح est une R. onomatopée qui peint un gémissement, un profond soupir; et de là, toutes les idées de lamentation et de plainte. Les idées intellectuelles développées par la R. hébraïque, se sont presque toutes effacées en arabe. On trouve encore néanmoins dans l'idiôme moderne, le verbe نخ pris pour signifier *s'accroupir, s'agenouiller*. Le mot composé نحاحد, indique quelque fois la patience, la tenacité.

נחל. *(R. comp.)* Tout ce qui *s'étend* avec effort, qui se *partage*, qui se *divise : une vallée* creusée par un torrent : *une portion* d'héritage : *les sinuosités* d'une eau courrante; une prise de possession, *un encaissement* quelconque.

נחם. *(R. comp.)* Tout ce qui *cesse entièrement*, qui se *désiste* d'un sentiment, qui renonce *tout-à-fait* à un soin, qui *abandonne* une opinion, qui *calme* une douleur, qui *console*, etc.

נחץ. *(R. comp.)* Toute idée d'*urgence*, de *presse*, d'*importunité*. V. la R. חץ.

נחר. *(R. comp.)* V la R. חר.

נחש. *(R. comp.)* V. la R. חש.

נחת. *(R. comp.)* V. la R. חת.

נט. NT. Le signe de l'existence produite, réuni à celui de la résistance et de la protection, forme une R. d'où émanent toutes les idées de nutation, d'inflexion, d'inclinaison, de liaison, tant au propre qu'au figuré, de là :

נט. Toute espèce de *rejetton*, de *verge d'osier*, de *liant* propre à *tresser*, à *nouer*, à *natter* : une chose qui *pousse*, qui *croît* sur une autre, qui *s'y lie*, qui *s'y noue* : comme *un rameau*, *une branche*, *un bâton*, *un sceptre ; une natte, un lit* ; etc. V. נטה.

L'ar. نط n'a point conservé les idées développées par l'hébreu, ou plutôt la R. arabe, s'étant formée d'une autre manière, a exprimé un sens différent. En général, le verbe نط caractérise tout ce qui fait effort pour s'éloigner du point où il est arrêté ; c'est en particulier, *sauter*, *s'échapper*, *s'émanciper*. On entend par نأط ou نوط l'état d'une chose suspendue, éloignée du point vers lequel elle incline. Le ch. נטמה signifie proprement *excentrique*.

ני. NI. Racine analogue aux RR. נא, נה et נו, dont elle manifeste l'expression.

L'ar. ني indique l'état de ce qui est cru.

ניך. *(R. comp.) Un petit-fils, un fils*. V. la R. נך.

ניר. *(R. comp.) La lumière manifestée* dans sa production, *l'éclat*. V. la R. נר.

נך. NÇH. Tout ce qui nuit à l'existence, l'arrête, la restreint, la comprime.

נך. *Un coup, une lésion ; un châtiment, un supplice :* l'action de *gourmander*, de *châtier*, de *rudoyer*, de *punir ;* l'action de *meurtrir*, de *frapper*, *d'immoler ;* etc.

L'ar. نك présente, en général, les mêmes idées que l'hébreu. Il en est de même du syriaque ܢܟܐ.

נל. NL. Toute idée de suite, de série, de séquence, de conséquence : toute idée de succession abondante et d'effusion tenant à la même source. Les mots arabes نل, نال, نيل, présentent tous le sens de se succéder, de se suivre en grand nombre, se fournir, de donner, de rendre abondamment.

נם. NM. L'existence individuelle représentée par le signe נ, étant universalisée par l'adjonction du signe collectif ם, forme une racine d'où se développe l'idée de *sommeil*. Cette composition hiéroglyphique est digne de la plus grande attention. Elle donne à penser que la physique des anciens Égyptiens, regardait le sommeil comme une sorte d'universalisation de l'être particulier. Voyez הום et נום.

L'ar. نم ne participe à la R. héb. que dans le cas seulement où le verbe نم signifie *s'exhaler*, *s'épandre*, en parlant des odeurs ; car, lorsqu'il exprime l'action de *répandre des bruits*, *médire*, *calomnier*, il résulte d'une autre formation. Au reste on peut remarquer que presque toutes les racines qui se composent du signe נ sont dans le même cas; et cela par la raison exposée dans la grammaire à l'égard de ce signe, devenu adjonction initiale.

נן. NN. Le signe de l'existence individuelle et produite, s'étant réuni à lui-même comme signe augmentatif, constitue une racine dont l'emploi est de caractériser la continuité de l'existence par la génération. C'est une production nouvelle qui émane d'une production plus ancienne pour former une chaîne continue d'individus de la même espèce.

L'ar. نن n'a point conservé les idées développées par la R. hébraïque. On peut remarquer seulement que نني est un des noms que l'on donne à Vénus, c'est-à-dire à la faculté génératrice de la nature.

נון. Tout ce qui *se propage abondamment*, tout ce qui *s'étend* et *pullule ;* dans un sens restreint, *l'espèce des poissons;* l'action de *foisonner.*

נין. Toute *progéniture nouvelle* ajoutée à l'ancienne, toute extension de la lignée, de la famille, de la race. V. ני.

נס. NS. Toute idée de vacillation, d'agitation, tant au propre qu'au figuré : tout ce qui flotte; tout ce qui rend incertain et flottant.

נס. Dans un sens restreint, c'est *un drapeau*, *une enseigne*, *une voile* de navire : dans un sens plus étendu, c'est un mouvement d'*irrésolution*, d'*incertitude :* de l'idée de *drapeau*, naît celle de *mettre en évidence*, d'*élever :* de l'idée d'irrésolution naît celle de *tenter*, et de *tentation*.

L'ar. نس n'offre qu'une R. onomatopée, qui peint le bruit d'une chose flottante, celui de l'eau par exemple; et qui caractérise, par suite, tout ce qui imite le mouvement des vagues, au propre; et au figuré, tout ce qui est livré à un tel mouvement.

נע. NH. Cette racine exprime l'idée de toute chose faible, mole, débile, sans aucune consistance. L'arabe نع signifie proprement *une herbe récente et tendre.* C'est dans un sens étendu toute idée de mouvement sur soi-même, de vacillation, de trépidation, d'oscillation.

נוע. Tout ce qui est *débile* et sans force ; tout ce qui est *variable*, tout ce qui *change*, tout ce qui *vacille*, *chancelle*, *erre* de côté et d'autre :

c'est dans un sens étendu, *l'impulsion* donnée à une chose pour la *remuer*, la tirer de son engourdissement.

נעם. *(R. comp.)* Tout ce qui est *facile*, *doux*, *aisé*, *agréable*.

נער. *(R. comp.)* C'est, dans un sens restreint, *un enfant nouveau né*: dans un sens figuré, c'est la première impulsion donnée à l'élément vital.

נף. NPH. Toute idée de dispersion, de ramification, d'effusion, d'inspiration, de mouvement opéré du dehors au dedans, ou du dedans au dehors : c'est une distillation, si l'objet est liquide, une éparpillation, si l'objet est solide. V. נוף.

L'ar. نف offre en général les mêmes idées. Comme verbe, c'est en particulier dans l'idiôme moderne, l'action de *moucher*, de *se moucher*.

נץ. NTZ. Tout ce qui atteint son terme, son but, son point extrême : tout ce qui s'élève aussi haut, s'étend aussi loin qu'il peut, selon sa nature.

L'ar. نص ne diffère point de l'hébreu dans le sens radical. On entend par le verbe نص dans un sens restreint, l'action de *donner un thême*, de fournir une autorité, de *confirmer*, de démontrer par un texte, par un argument, etc.

נץ. Le but de toute germination, *la fleur*, et l'action de *fleurir*; le terme de tout effort organique, *la plume*, et l'action de *voler*; la fin de tout desir, *la splendeur*, et l'action de *resplandir*, d'*étinceller*, de *briller*. V. נוץ.

נצץ. *(R. intens.)* De l'idée d'atteindre au plus haut point, naît celle de *voler*; de celle de *voler*, celle de *vautour*, et de tout oiseau de proie; et de celle-ci, prise dans le sens figuré et intensitif, celle de *ravager*, de *dévaster*, de *se disputer* un butin, de *dérober*, de *voler*; etc.

נק. NCQ. Cette racine, qui renferme en soi l'idée du vuide, s'attache par métaphore à tout ce qui a rapport à cette idée : de là, נק, tout lieu *creux*, *caverneux*; tout espace *inané*; toute chose où il n'y a rien à prendre ni à reprendre; un être *innocent*, dégagé de tout vice, de toute mauvaise pensée; ce qui est libre de toute souillure, de toute impureté ; ce qui est *purifié*, *absous*; ce qui est *candide*, *blanc*. Dans un sens figuré et restreint, *le lait* et le nourrisson qui le tette, *un enfant*. V. נוק.

L'ar. نق est une R. onomatopée qui peint toute espèce de son rauque et profond, comme le grognement du cochon, le croassement du corbeau, etc.

נר. NR. La racine אור, réunie par contraction au signe de l'existence produite, constitue une racine dont l'objet est de caractériser tout ce qui

propage la lumière, tant au propre qu'au figuré : de là,

נר. *Une lampe, un fanal, un flambeau ; un sage, un guide*, tout ce qui *éclaire*, tout ce qui *luit*, tout ce qui est *éclatant :* dans un sens métaphorique, *une réjouissance publique, une allégresse extrême*. Voy. ניר et נור.

L'ar. نر signifie proprement *le feu*.

נש. NSH. Cette racine, qui s'attache à l'idée des choses temporelles et passagères, en général, exprime leur instabilité, leur infirmité, leur caducité : elle caractérise tout ce qui est débile et faible, facile à séduire, variable et transitoire, tant au propre qu'au figuré.

L'ar. نش caractérise en particulier, l'absorption de l'eau par la terre ; et signifie dans l'idiôme moderne, *chasser les mouches*.

נש. Toute idée de *mutation*, de *permutation*, de *soustraction*, de *distraction*, de *tromperie*, de *déception*, de *faiblesse*, de *lésion*, d'*oubli*, etc.

נת. NTH. Toute espèce de division corporelle. C'est, dans un sens restreint, *un membre*.

L'ar. نث caractérise une extension donnée à quelque chose que ce soit. Le verbe نث exprime au propre l'action de transsuder, de transpirer.

נת. *Un morceau* de quelque chose que ce soit, *une portion, une section :* l'action de *morceller*, de *disséquer*, etc.

ס. S. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche sifflante, et s'applique comme moyen onomatopée à peindre tous les bruits sifflans : quelques écrivains observateurs, du nombre desquels est je crois Bacon, ont conçu cette lettre S comme le symbole du principe consonnant, de la même manière qu'ils concevaient la lettre ה, ou l'aspiration H, comme celui du principe vocal. Ce caractère est, en hébreu, l'image de l'arc dont la corde siffle entre les mains de l'homme. Comme signe grammatical, il est celui du mouvement circulaire, en ce qui a rapport à la limite circonférencielle de toute sphère.

Son nombre arithmétique est 60.

סא. SA. Toute idée de circonférence, de tour, de pourtour, de rondeur.

סאה. Toute chose ronde propre à contenir ; comme *un sac, une sachée*. dans un sens figuré, c'est l'action d'*émigrer*, de changer de lieu, de prendre son sac.

L'ar. سا ou سأ, désigne tout ce qui donne de l'inquiétude, tout ce qui nuit.

סאן. *(R. comp.)* Dans un sens propre, une chaussure en *sandale ;* et de là, *un tapage, une besogne, une affaire*, etc.

סב. SB. Lorsque cette racine se conçoit comme le produit du signe circonférenciel réuni à celui de l'action intérieure ב, elle exprime toute idée de force occasionnelle, de cause, de raison : mais lorsque c'est la racine אב, image de toute fructification que l'on conçoit, jointe par contraction à ce même signe, alors cette racine s'applique à tout ce qui entoure, circonscrit, enveloppe.

L'ar. سب renferme, en général, toutes les acceptions de la racine hébraïque; mais en inclinant vers celles qui se particularisent plus dans un sens physique que dans un sens moral.

סב. Toute espèce de *contour*, de *circuit*, de *ceinture ; une circonstance*, *une occasion*, *une cause*.

L'ar. سبب a le même sens; mais la R. primitive سب, ayant dévié vers le physique, signifie *contourner* une chose, la prendre du mauvais côté; *maudire* quelqu'un, *l'injurier*, etc.

סב et סבב. *(R. intens.)* L'action de *tourner*, de *contourner*, de *circuire*, d'*envelopper*, de *circonvenir*; d'*avertir*, de *convertir*, de *pervertir*, etc.

L'ar. صب signifie *mettre* une chose *sens dessus dessous; verser, renverser.*

סג. SG. Le signe circonférenciel réuni au signe organique, constitue une R. dont l'objet est de peindre l'effet de la ligne circonférencielle, s'ouvrant de plus en plus, et s'éloignant du centre : de là :

סג. Toutes les idées d'*extension*, d'*augmentation*, de *croissance ; la possibilité physique*. V. סגג et סיג.

L'ar. سج offre en général le même sens que l'hébreu.

סד. SD. Cette racine, dont l'effet est opposé à celui de la précédente, caractérise, au contraire, la ligne circonférencielle rentrant sur elle-même, et se rapprochant du centre : de là,

סד. Toutes les idées de *répression*, de *rétension*, de *fermeture*.

L'ar. سد ne s'éloigne point de l'hébreu pour le sens radical. Comme verbe, c'est proprement l'action de *fermer*. Il faut remarquer que le verbe ساد qui signifie *maîtriser*, *dominer*, s'attache à la R. יד, يد, qui indique proprement *la main*, et la puissance dont elle est l'emblême.

סה. SEH. Racine analogue à סא.

L'ar. سه indique la circonférence des fesses : *le fessier*.

סהר Tout ce qui est de forme ronde: *une tour, un dôme ; la lune; un collier, des bracelets*, etc.

סו. SOU. Racine analogue à סא et סה.

L'ar. سو ne diffère point de l'hébreu, quant au sens radical; mais les développemens de cette R. s'attachant davantage, en arabe, à l'idée de ce

qui est courbe, qu'à celle de ce qui est rond, caractérise, par conséquent, plutôt ce qui est mal que ce qui est bien : de là, les verbes سا ou سو qui expriment l'état de ce qui est courbe, faux, malicieux, traître, dépravé, corrompu, etc.

סוח. *Un voile*, un vêtement qui *entoure*, qui *enveloppe*, qui *ondule*.

סוג. *(R. comp.)* L'action de *s'étendre* en s'éloignant du centre, de *céder*, d'offrir *une facilité*, *une possibilité*.

סוד. *(R. comp.)* L'action de *souder*, de *fermer*, de *clore*; tout ce qui est *secret*, *renfermé*, *couvert*.

סוך. *(R. comp.)* L'action d'*oindre*. Voyez la racine סך.

סון. *(R. comp.)* Tout ce qui *brille*, tout ce qui *rend joyeux*. V. la R. סן.

סוס. *(R. comp.)* *Un cheval*. V. la racine סס.

סוף. *(R. comp.)* Tout ce qui *finit* une chose, la *cumule*, la rend *complette*. V. la R. סף.

סור. *(R. comp.)* Tout ce qui se *retourne*, se *courbe*, se *pervertit*, change de côté, se rend *adverse*; tout ce qui est *audacieux*, *indépendant*; tout ce qui *s'élève*; tout ce qui est *élevé*, *éduqué*, *tourné*, *contourné*, *dirigé*, etc. Voyez la R. סר.

סות. *(R. comp.)* L'action d'*agir à l'ombre* de quelque chose, de *se couvrir* d'un voile, de *séduire*, de *persuader*, etc. Voyez la R. סת.

סז. SZ. Racine inusitée en hébreu. L'ar. même ne paraît pas la posséder.

סח. SĦ. Racine inusitée en hébreu.

L'arabe سح exprime l'action de se *fondre* en eau, de se *répandre*, de *s'épandre*, etc. Le ch. סחו signifie *nager*; *laver*, *purifier* dans l'eau : le syriaque et le samaritain ont le même sens.

סחה. L'action de *nettoyer*, de *laver*.

סחי. Toute idée de *nettoyage*.

סחף. *(R. comp.)* Toute idée de *subversion*, de *renversement*; *un torrent*.

סחר. *(R. comp.)* Toute idée de *circulation* des denrées et des marchandises : l'action de *négocier*, *vendre*, *acheter*, etc.

סחש. *(R. comp.)* Tout ce qui *renaît* de la corruption : tout ce qui *pullule* de l'eau corrompue.

סט. ST. Racine inusitée en hébreu.

L'ar. سط caractérise, en général, une action véhémente, illégale. Le verbe composé سطا signifie proprement *commander avec arrogance*, *agir en despote*.

סי. SI. Racine analogue à סה et סו.

L'ar. سي, découlant de l'idée radicale, prise du bon côté, caractérise tout ce qui est régulier, égal; tout ce qui se fait par une suite de sa propre

m.

nature : ainsi le verbe سيا ou شي se rapporte au lait qui coule sans être trait.

סיג. *(R. comp.) Une extension:* une chose qui a cédé, qui s'est éloignée du centre. Dans un sens restreint, *une scorie.* V. la R. סג.

סיר. *(R. comp.) Une courbure.* Voyez la R. סר.

סך. SCH. Le signe circonférenciel réuni par contraction à la R. אך, image de toute restriction et exception, forme une racine dont l'emploi est de caractériser une chose ronde et close, propre à contenir et à couvrir : de là,

סך. *Un sac, un voile, une couverture* quelconque : tout ce qui *enveloppe, couvre, obstrue.* Dans un sens figuré, *une foule* d'hommes dont la terre est couverte, dont les voies sont obstruées; *une onction* dont la peau est enduite, dont les pores sont bouchés. Voyez סוך.

L'ar. سك a conservé peu d'expressions qui tiennent au sens radical. Ses développemens principaux s'élèvent sur la R. onomatopée سك qui peint l'effet de l'effort que l'on fait en frappant. C'est proprement *frapper* une chose pour la faire céder.

סל. SL. Toute espèce de mouvement qui *élève*, qui *exalte*, qui *enlève*, qui *ravit.*

L'ar. سل signifie, dans un sens restreint, *tirer à soi.*

סל. Dans un sens très-restreint, *un sault, une gambade;* dans un sens étendu et figuré, *l'estime, le prix* que l'on met aux choses. De plus, *un tas* de quoi que ce soit; une chose formée de plusieurs autres élevées les unes sur les autres, comme une *motte* de terre, etc.

סם. SM. Le signe circonférenciel, étant universalisé par le S. collectif ם, devient le symbole de la sphère olfatique, et de toute influence odorante donnée à l'air: de là,

סם. Toute espèce d'*aromate.*

L'ar. سم paraît avoir conservé plus de développemens et même plus de force radicale que l'analogue héb. Cette racine caractérise tout ce qui pénètre avec force, soit en bien, soit en mal. De là, dans l'idiôme moderne, le verbe سم, qui signifie *trouer, percer.*

סן. SN. Le S. circonférenciel ayant atteint sa plus grande dimension par l'addition du S. augmentatif ן, devient le symbole de la sphère visuelle, et de toute influence lumineuse: de là,

סן. Toute espèce de *clarté*, de *couleur vive*, en général; et en particulier, la couleur *rouge*, comme la plus éclatante. Cette couleur, prise en mauvaise part, comme étant celle du sang, a fourni l'idée de fureur et de rancune au chaldaïque סנא; mais le

syriaque n'y a vu qu'un effet lumineux, ainsi que le prouve le mot ܣܗܪܐ qui signifie *la lune*. L'hébreu en a tiré le nom du mois le plus brillant de l'année, סיון, le mois de *mai*. V. סן.

L'ar. سن caractérise tout ce qui *illumine* les choses et leur donne une *forme* en les taillant, en les polissant. Dans l'idiôme moderne le verbe سن signifie *affiler*.

סס. SS. Le signe circonférenciel étant ajouté à lui-même, constitue une racine qui peint d'une manière intensitive tout mouvement excentrique, tendant à agrandir le cercle, et à lui donner un diamètre plus étendu : de là, toute idée d'éloignement du centre, d'émigration, de voyage : de là,

סוס. *Un cheval;* c'est-à-dire un animal propre à favoriser l'émigration, le voyage; *un coursier*. Voyez les RR. סא et סע.

L'ar. سلس tient évidemment à la R. primitive סס, et désigne en général, une chose qui se porte du centre à la circonférence, pour *administrer, gouverner, soumettre à son influence*, etc.

סע. SH. Tout ce qui est rapide, audacieux, véhément, propre à la course, propre au combat: de là,

סעה. *Un courier, un coursier;* au figuré, *un arrogant, un calomniateur.*

Le syr. ܣܥܐ a le même sens que l'hébreu. L'ar. سع paraît s'être écarté beaucoup du sens radical. C'est proprement *un fétu;* mais au figuré c'est tout ce qui peut faire le sujet d'une délibération, tout ce qui agit vîte, par petites parties, par analyse, etc.

סעד. *(R. comp.)* Tout ce qui sert de *support*, de *soutien*, de *corroboration*. V. la R. סד.

סעף. *(R. comp.)* Tout ce qui s'étend en se ramifiant : *une généalogie; une série.*

סער. *(R. comp.)* Un mouvement violent, tumultueux; *une tempête, un orage.*

סף. SPH. Toute idée de bout, de fin, de comble, de chose qui termine, qui consomme, qui achève.

סף. *L'extrémité* d'une chose, le point où elle cesse; *son achèvement, sa consommation, sa fin : la défection, le manque* de cette chose : *le bord, le comble, le sommet, le seuil;* tout ce qui la *commence* ou la *termine;* tout ce qui y est *ajouté* pour *sa perfection :* De plus, une réitération de la même action, *une addition, un supplément;* une chose finale où plusieurs autre *aboutissent :* une durée enveloppant plusieurs actions.

L'ar. سوف n'a conservé du sens radical, que l'idée d'une chose réduite

en poudre, que l'on prend comme médicament. Le syr. ܣܡ caractérise toute espèce de consommation, de réduction en poudre par le feu.

ספף. *(Rac. intens.)* L'action de *s'approcher*, de *s'avoisiner*, de *toucher* le seuil, de *recevoir l'hospitalité*.

סין. STZ. Racine inusitée en hébreu. Elle ne paraît pas exister même en arabe.

סק. SCQ. Racine inusitée en hébreu. Le samaritain ࠎࠒ ainsi que le syriaque ܣܡ indiquent un mouvement d'évasion, de sortie, de germination.

L'ar. سق est une R. onomatopée qui désigne l'action de frapper.

סר. SR. Le signe circonférenciel, joint à celui du mouvement propre, constitue une R. d'où découlent toutes les idées de désordre, de perversion, de contorsion, d'apostasie; et aussi celles de force, d'audace, de retour, d'éducation, de direction nouvelle, etc.

L'ar. سر offre, en général, le même caractère radical que l'hébreu; mais ses développemens diffèrent assez sensiblemeut. Le verbe سر signifie en particulier, *se divertir;* c'est-à-dire, se détourner des occupations sérieuses.

סר et סרר. *(R. comp.)* Tout ce qui est *désordonné*, *rebelle*, *réfractaire ;* tout ce qui sort de sa sphère pour jeter *le trouble*, *le désordre ;* tout ce qui est *véhément*, *audacieux*, *indépendant*, *fort;* tout ce qui se *contourne*, se *détourne*, prend une autre direction; se *corrige*, etc. V. סור.

סש. SSH. Racine inusitée en hébreu. L'arabe ne paraît pas la posséder non plus.

סת. STH. Toute espèce d'enveloppe mutuelle et sympathique, toute espèce de voile et d'obscurité, l'arabe ست indique les parties du corps humain qui doivent se voiler. L'hébreu, ainsi que le chaldaïque סתו, caractérise l'hiver, saison obscure où la nature est couverte d'un voile. Voyez סות.

ע. U. Ħ. WĦ. Ce caractère doit être considéré sous le double rapport de voyelle et de consonne. Suivant son acception vocale, il représente l'intérieur de l'oreille de l'homme, et devient le symbole des bruits confus, sourds, inappréciables; des sons profonds et sans harmonie. Suivant son acception consonnante, il appartient à la touche gutturale, et représente la cavité de la poitrine. Employé sous l'un et l'autre rapport, comme signe grammatical, il est en général celui du sens matériel, image du vide et du néant. En qualité de voyelle,

c'est le signe ו, considéré dans ses relations purement physiques : En qualité de consonne, c'est le signe de tout ce qui est courbe, faux, pervers et mauvais.

Son nombre arithmétique est 70.

עא. ĦA. La réalité physique. Cette R. est l'analogue des RR. עה et עו, qu'on peut voir.

עב. ĦB. Le signe du sens matériel, réuni par contraction à la racine אב symbole de tout desir appétant et de toute fructification, constitue une racine qui, dans le style hiéroglyphique, caractérise le centre matériel ; c'est, dans un sens moins général, tout ce qui se condense, s'épaissit, devient lourd et ténébreux.

L'ar. عب signifie proprement charger *un fardeau ;* et l'on entend par غب, *finir, tirer à sa fin, entrer en putréfaction.*

עב. Toute idée de *densité*, d'*obscurité ; un nuage, une épaisse vapeur ; un ais, un madrier.*

עוב. L'action de se *condenser,* de *s'épaissir,* de devenir *palpable, nuageux, sombre, opaque ;* etc. Voyez אוב dont עוב est la dégénérescence et le renforcement.

עג. ĦG. Toute espèce d'ardeur, de desir, de feu véhément, qui s'augmente de plus en plus; toute chaleur agissante, tant au propre qu'au figuré.

L'ar. عج est une R. onomatopée et idiomatique qui caractérise un bruit violent; le mugissement des vents et des flots. غج peint aussi, d'une manière onomatopique, le bruit que fait l'eau quand elle est avalée ou engloutie.

עוג. Dans un sens restreint, c'est l'action de *cuire au four,* et tout ce qui a été exposé à la chaleur d'un foyer ardent, *un gâteau, une fouace,* etc.

עד. ĦD. Le signe du sens matériel, contracté avec la R. אד, symbole de l'unité relative, image de toute émanation, et de toute division, constitue une racine très-importante, qui, dans le style hiéroglyphique, développe l'idée du *temps*, et celle de toutes les choses temporelles, sensibles, et transitoires. C'est, dans le style symbolique et figuré, les voluptés du monde, les plaisirs sensuels, par opposition aux plaisirs spirituels ; c'est, dans un sens plus restreint, toute période bornée, tout retour périodique; toute durée mesurée, et constante, circulant sur elle-même.

L'ar. عد, qui se rapporte, en général, au sens radical de l'hébreu, signifie, en particulier, *compter, nombrer, supputer ;* etc. On entend par le mot غد, le temps qui suit le temps actuel ; *demain.*

עד. *Le temps actuel ;* un point fixe dans l'espace ou dans le temps, exprimé par les relations *à*, *jusqu'à*, *contre :* un même état continué, une durée temporelle, exprimés de même par *maintenant*, *tandis que*, *encore :* un retour périodique comme *un mois ;* une chose *constante*, *certaine*, *évidente*, *palpable*, dont on peut rendre *témoignage ; un témoin.*

עד ou **עדד**. *(R. intens.)* Le temps continué fournit l'idée de l'*éternité*, de la *stabilité* et de la *consistance :* de là, découle l'action de *statuer*, de *constituer*, de *poser*, etc.

עוד. L'action de revenir périodiquement fournit l'idée de l'*évidence* et de la *certitude ;* l'action de revenir sans cesse, fournit l'idée de l'*accumulation ;* celle de l'accumulation, celles des *richesses*, du *butin*, de *la proie ;* de là, l'action de *dépouiller :* or, ces dernières idées, se liant à celles des plaisirs sensibles renfermées dans l'idée primitive de *temps*, produisent toutes celles de *volupté*, de *sensualité*, de *délices*, de *beauté*, de *grâce*, d'*ornement ;* etc., etc.

עה, **עו**. ĤEH, ĤOU. Tout ce qui est sensible, en général ; tout ce qui tombe sous les sens : la réalité physique. La superficie, la courbnre, la forme extérieure des choses. Leur croissance, leur développement matériel.

L'ar. عو n'a point conservé les idées intellectuelles développées par la R. hébraïque. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une R. onomatopée peignant un sentiment de suffisance et d'orgueil. عو signifie proprement *aboyer.*

עוה. Toute *inflexion*, toute forme circonférencielle ; toute espèce de *courbure*, d'*inversion*, de *cercle*, de *cycle ;* toute chose *concave* ou *convexe.* Dans un sens figuré, *une perversion*, *une iniquité*, et l'état d'être *perverti*, *inique*, *fourbe*, *vicieux.*

עוח. *(R. comp.)* L'action de se diriger l'un vers l'autre pour *se soutenir.*

עוט. *(R. comp.)* L'action de faire *une irruption.*

עול. *(R. comp.)* Agir avec *duplicité*, avec *hypocrisie ;* ou bien *être courbe*, comme *un dais*, *un joug*, *un feuillage*, etc. Voy. la R. **על**.

עון. *(R. comp.)* L'action de *se joindre corporellement*, de *cohabiter.* Voy. la R. **ען**.

עוף. *(R. comp.)* L'action de *s'élever* et de se soutenir en l'air, d'y *voler ;* comme *une vapeur*, *une chose spiritueuse*, *un oiseau*, etc. V. la R. **עף**.

עוץ. *(R. comp.)* L'action de *consolider ;* d'*affermir :* V. la R. **עץ**.

עוק. *(R. comp.)* L'action de *comprimer.* Voy. la R. **עק**.

עור. *(R. comp.)* L'action de *passionner*, d'*exciter*, de *mettre en mouvement :* l'action d'*entraîner*, d'*aveugler*, etc. Voyez la R. **ער**.

עוש. *(R. comp.)* L'action d'*aggré-*

ger, de *composer*, de *mettre ensemble*. V. la R. עש.

עוּת. *(R. comp.)* L'action de communiquer un mouvement de perversion, de *pervertir*. Voyez la R. עת.

עז. ÏIUZ. Toute idée de force sensible et matérielle, de démonstration physique : tout ce qui est robuste, corroboratif auxiliaire.

עז. C'est, en général, une chose qui *se renforce* en se doublant, en s'ajoutant à elle-même. C'est tout corps *dur, âpre, ferme, persistant*, comme *une pierre*, *un rocher*, *une forteresse* : c'est tout ce qui jouit d'une grande vigueur générative ; comme *un bouc* ; tout ce qui est *vigoureux*, *audacieux* ; tout ce qui sert d'*étaie*, de *soutien*, de *doublure* ; tout ce qui *corrobore*, *affermit*, *encourage*, etc. Voyez עוז.

L'ar. عز, en s'éloignant très-peu du sens radical de la R. hébraïque, a pourtant acquis un grand nombre de développemens qui sont étrangers à l'hébreu. Ainsi la R. عز caractérise tout ce qui est précieux, cher, rare, digne d'honneur, tout ce qu'on chérit, honore, recherche, etc. Le verbe غز signifie proprement *piquer*.

עח. ÏIUH. Racine inusitée en hébreu. Le samaritain ЯV indique en général, la substance matérielle, et en particulier *le bois*.

עט. ÏIUTH. Cette racine développe l'idée d'une résistance vaincue par un moyen physique.

עט. C'est *une entaille*, *une échancrure* faite à une chose : c'est *un stylet*, *un poinçon* pour écrire et graver c'est toute espèce d'*incision*, de *trait*, de *fente*. Voyez עוט.

L'ar. عط offre le même sens que l'hébreu. On entend par عت s'*user*, en parlant des habits, *se gâter* par les vers ; et par غط *plonger* dans l'eau.

עי. ÏII. Cette R. est l'analogue des RR. עה et עו, dont elle manifeste l'expression physique. C'est, en général, une croissance, un développement matériel ; une cumulation.

L'ar. عي indique une surcharge de travail, *une fatigue*, et غي signifie *piquer*.

עיט. *(R. comp.)* L'action de *fendre* l'air avec rapidité, de *fondre* sur quelque chose : au propre, *un oiseau de proie*.

עיח. *(R. comp.)* Tout ce qui tend à *se réunir*, à *s'amalgamer* avec force ; un violent desir, une vive sympathie ; *la soif*. Voyez la R. עם.

עין. *(R. comp.)* La manifestation corporelle, *l'œil*. Voyez la R. ען.

עיף. *(R. comp.)* Tout ce qui manifeste une chose *spiritueuse*, *volatile*, *sèche*, *inflammable*, *aride* ; et de là, tout ce qui *languit* faute d'humidité. Voyez la R. עף.

עיר. *(R. comp.)* Tout ce qui manifeste une impulsion physique, un entraînement général, un centre commun d'activité, une surveillance: comme *une ville, un fort, un rempart, un corps-de-garde.* V. la R. ער.

עך. ĦUĊH. Racine musitée en hébreu. Dans la composition elle a le sens de l'arabe عك, qui caractérise tout ce qui retient avec effort, tout ce qui dévie, tout ce qui serre.

Dans un sens très-restreint, عك signifie *sallir, tacher.*

על. ĦUL. Le signe matériel ע, considéré sous son rapport vocal, étant réuni à celui du mouvement expansif, compose une racine qui caractérise dans le style hiéroglyphique et figuré, la matière première, sa force extensive, sa végétation, son développement dans l'espace, son énergie élémentaire : ce même signe, considéré sous son rapport consonnant, change l'expression de la racine qu'il constitue, au point de ne lui faire plus représenter que des idées de crime, de fraude, de perversité.

L'ar. عل a laissé perdre presque toutes les idées intellectuelles caractérisées par la R. hébraïque. Dans un sens restreint عل, signifie se livrer à un relâchement physique, s'amollir, s'efféminer, se rendre malade. On entend par le verbe غل la formation du grain dans la plante.

על. *L'étendue matérielle ;* sa progression, son extension indéfinie, exprimées par les relations *vers, devers, pour, à cause, nonobstant, selon,* etc. Sa puissance aggrégative, sa croissance par juxta-position exprimée de même par *sur, dessus, au-dessus, à côté, près, proche, attenant, environ, en haut, outre,* etc.

על ou עלל. *(R. intens.)* Tout ce qui *croît, s'étend, s'élève, monte ;* tout ce qui est *haut, éminent, supérieur;* la partie *aggrégée, superficielle,* de quoi que ce soit : tout ce qui constitue *la forme, la facture, l'apparence extérieure, le travail* des choses : *une extension, un entassement;* etc.

עול. Toute espèce de développement matériel ; tout ce qui s'élève au-dessus d'une autre chose : *un fœtus* dans le sein de sa mère, ou bien un enfant à la mamelle ; *une feuille* sur l'arbre ; l'action de nourrir ou d'*allaiter* un enfant ; toute manière d'agir conforme à la matière ; toute *apparence,* toute *superficie,* tant au propre qu'au figuré ; l'état d'être *double, faux, hypocrite,* etc. Voyez עוה.

עם. ĦUM. La matière universalisée par ses facultés : la tendance de ses parties l'une vers l'autre ; la force qui les fait graviter vers la masse générale, qui les porte à l'aggrégation, à l'accumulation, à la conjonction ; force dont la cause inconnue est exprimée

par les relations *avec*, *envers*, *parmi*, *chez*.

עם. Toute idée de réunion, de jonction, de conjonction, de rapprochement : *un lien*, *un peuple*, *une corporation*.

L'ar. عم présente, en général, le même sens que l'hébreu. Comme verbe, c'est l'action de généraliser, de rendre commun. On entend par غم, un état pénible, *une tristesse*, *un mal-aise*, etc.

עמם. *(R. intens.)* Toute réunion en grand nombre; *une multitude :* l'action de *ramasser*, de *couvrir*, de *cacher*, d'*obscurcir*, d'*échauffer* en entassant. V. עים

ען. ĤUN. Le vide matériel corporisé, rendu pesant, obscur, ténébreux. En considérant ici la R. עו, image de toute superficie, de toute inflexion, réunie par contraction au signe augmentatif ן, on y voit facilement une inflexion entière : si cette inflexion est convexe, c'est un cercle, un globe; si elle est concave, c'est un trou, un enfoncement.

ען et ענן. *(R. intens.) Un espace, un air ténébreux, une vapeur obscure, un nuage.*

L'ar. عن signifie en général, *paraître*, tomber sous les sens, se montrer sous une forme matérielle. Dans un sens abstrait, c'est une relation désignative, représentée en français par *de*, *du*, *de la*, *des*; et parfaitement rendue par le tudesque *von*, ou l'anglais *from*.

עון. L'action d'*obscurcir*, de *corporifier les vapeurs*, d'*épaissir*, d'*amonceler les nuages;* l'action de *faire corps*, d'*habiter*, de *cohabiter ensemble;* l'idée d'une *corporation*, d'*une troupe*, d'*un corps*, d'*un peuple*, d'*une association*, d'*une demeure temporelle;* l'idée de toute *corruption* attachée au corps et aux actes corporels; *le vice :* tout ce qui est *mauvais ;* tout ce qui *afflige*, *humilie*, *affecte;* dans un sens restreint, *un fardeau; une occupation accablante; la pauvreté*, etc.

עין. De l'idée attachée à la manifestation des corps, naît celle de *l'œil*, et de tout ce qui y a rapport. C'est dans un sens métaphorique, *une source*, *une fontaine*, etc. Voyez עון et עין.

ען. Racine onomatopée exprimant une forte aspiration, soit pour se plaindre, pour gémir, pour crier; de là :

ען. *Un cri, une clameur, une évocation*, *une réponse ;* une vive oppression de poitrine, *un étouffement*, *un accablement*, tant au propre qu'au figuré.

עס. ĤUS. Cette racine, peu usitée, exprime l'action de presser, de fouler avec les pieds, ainsi que toutes les idées qui s'y attachent.

L'ar. عس exprime l'action de *tâter*,

de *tâtonner;* et aussi celle de *rôder*, de *marcher sans dessein*, etc.

עע. ĤUĤ. Rac. inusitée en hébreu.

L'ar. غاغ indique toute chose qui se plie et se replie.

עף. ĤUPH. Cette racine, considérée comme un composé du signe du sens matériel, réuni à celui de l'activité intérieure, n'offre point d'autre idée que celle d'obscurité et de ténèbres; mais son plus grand usage est comme onomatopée, pour peindre les mouvemens faciles, agiles, légers, véloces.

Le ch. עפף signifie proprement *souffler le feu*, l'allumer, le faire brûler; et l'ar. عوف, partant sans doute de cette idée, caractérise l'état de tout ce qui a passé au feu, qui est pur, sans taches, sans vices, innocent, qui s'abstient de tout mal, etc.

עוף. *(R. onom.)* Tout ce qui *s'élève*, *s'épand*, ou *s'épanouit* dans l'air; tout ce qui *plane*, se *sublime*, *vole*, etc. V. עוף et עיף.

עץ. ĤUTZ. La matière déterminée, offerte aux sens selon un mode d'existence quelconque.

עץ. Dans le style hiéroglyphique, *la substance* en général; dans le style propre ou figuré, *la substance végétale*, et la faculté physique de la *végétation :* dans un sens très-restreint, *le bois*, *un arbre :* tout ce qui se *consolide*, se *durcit*, paraît sous une forme constante et déterminée. Voy. עוץ.

L'ar. عص caractérise, en général, la racine des choses, leur origine radicale. Dans un sens moins étendu, c'est tout ce qui sert de point d'appui, ce qui est solide, roide, valide. Lorsque cette racine est renforcée par l'inflexion gutturale dans غص, elle s'applique à tout ce qui est oppressif de sa nature; à tout ce qui moleste, vexe, mystifie; c'est, dans un sens restreint, l'action de *causer une indigestion*, et de *donner le hoquet*. On entend par عض, l'action de *mordre*, et par غض, celle de *rendre âpre*.

עק. ĤUCH. Toute idée de condensation extrême, de contraction sur soi-même, de durcissement, et au figuré, d'angoisse. V. עוק.

L'ar. عق caractérise l'idée de tout ce qui est réfractaire, de tout ce qui étant poussé, repousse; de tout ce qui désobéit; etc. Comme R. onomatopée, غق exprime le vol et le cri du corbeau, le bruit que l'onde fait en se brisant, etc.

ער. ĤUR. Cette R. doit être distinguée avec soin sous deux rapports différens. Sous le premier, c'est la R. עו, image de la réalité physique et symbole de la forme extérieure des choses, qui se réunit au S. du mouvement propre ר; sous le second,

c'est le signe du sens matériel réuni par contraction à la R. אור, image de la lumière, et formant avec elle un contraste parfait : de là, premièrement :

עד. *La passion*, en général; *une ardeur interne, véhémente, appétante, un entraînement irrésistible ; une fureur, un désordre; un feu excitateur*, tant au propre qu'au figuré. Secondement :

עד. *Un aveuglement, une privation de lumière* ou *d'intelligence*, tant au propre qu'au figuré; *un manque absolu, un dénuement*, sous tous les rapports possibles; *une nudité, une stérilité* physique et morale. Dans un sens restreint, *la peau nue, la terre aride et sans verdure : un désert.*

L'ar. عر n'a conservé presqu'aucune des idées intellectuelles développées par la R. hébraïque. Cependant on reconnaît le sens primitif de cette R. importante jusque dans l'idiôme moderne, où l'on entend par عر, *déshonorer, contaminer, couvrir d'ordures ;* et par غر, *tromper* par une fausse apparence, *induire* en erreur, faire illusion; etc.

ערר. *(R. intens.)* Le plus haut degré d'effervescence dans le feu des passions; la privation la plus complette de quelque chose que ce soit.

עור. L'action d'enflammer du feu des passions, et de priver de la lumière physique et morale. Ici la racine primitive עד, confondant ses deux rapports au moyen du S. convertible ו, présente une foule d'expressions mixtes. C'est l'action d'*éveiller*, d'*exciter*, de *susciter ;* l'action de *se dépouiller*, de *se priver*, de *se mettre nud ;* l'action de *veiller*, de *surveiller*, de *garder ;* l'action d'*entraîner*, d'*égarer : c'est un corps nud, un cuir; un corps-de-garde, une caverne obscure ; une ville*, etc. etc. V. עור et עיר.

עש. ĦUSH. Toute idée de conformation par aggrégation de parties, ou par suite d'un mouvement intelligent, d'une combinaison, d'un plan formé d'avance dans la volonté : de là,

עש. *Une œuvre, une composition, une création, une fiction, un travail* quelconque, *une chose ;* l'action de *faire*, en général. Voyez עוש.

L'ar. عش s'est éloigné du sens radical, et au lieu d'une formation en général, s'est restreint à désigner une formation en particulier, comme celle d'un nid, d'un vêtement, etc. On entend par غش faire une fraude, une falsification ; simuler, dissimuler, etc.

עת. ĦUTH. Ce qui prend toutes les formes, qui n'a qu'une existence relative, qui s'infléchit par sympathie, par réaction, par réciprocité. Le produit du sens matériel, *le temps;* c'est-à-dire le *moment où l'on sent*, ex-

primé par les relations adverbiales, *maintenant*, *déjà*, *or*, *incontinent*, *donc*, etc.

L'ar. عث signifie proprement *ronger*, *user*, *délabrer ;* ce qui est un résultat du sens radical qui s'est perdu. On entend par عت ou غث, tout ce qui ronge l'esprit, comme *un souci*, *un chagrin*, *une alarme*, *une triste nouvelle*, etc.

פ P. PH. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche labiale, et possède deux articulations distinctes : par la première P, il se lie au caractère ב ou B, dont il n'est que le renforcement; par la seconde PH, il se lie avec le caractère ו, devenu consonne, et prononcé V ou F. Comme image symbolique, il représente la bouche de l'homme, dont il peint le plus bel attribut, celui de rendre ses pensées. Employé comme signe grammatical, il est celui de la parole, et de tout ce qui y a rapport. L'hébreu ne l'emploie point comme article ; mais tout prouve qu'une grande partie des Égyptiens l'employait en cette qualité, et le confondait ainsi avec son analogue ב, par une affectation particulière de prononciation. Peut-être aussi qu'un certain dialecte l'admettait à la tête des mots comme article emphatique, en remplacement de la relation פה; et cela paraît d'autant plus probable, qu'il existe en hébreu, une assez grande quantité de mots, où il est resté tel, ainsi que je le remarquerai dans mes notes.

Son nombre arithmétique est 80.

פא. PHA. Ce qui est le plus apparent d'une chose, la partie qui frappe d'abord la vue.

פא. *La face* des choses, en général ; et dans un sens plus restreint, *la bouche*, *le bec ;* ce dont on parle avec emphase, ce qu'on fait remarquer.

En arabe, cette R. déploie sa force dans فو, *la bouche*, et dans فه, *parler*, Le verbe فأ caractérise proprement l'état de tout ce qui s'ouvre, se sépare, comme la bouche.

פאר. *(R. comp.)* Toute espèce d'*ornement*, de *gloire*, de *palmes*. Voy. la R. פר.

פב. PHB. Racine inusitée en hébreu. Elle ne paraît pas exister en arabe.

פג. PHG. Tout ce qui s'étend au loin, qui divague, s'exténue, perd ses forces et sa chaleur.

L'ar. فج offre à peu près le même sens. Comme nom, c'est toute espèce de crudité, de non maturité; comme verbe, c'est l'action de *séparer*, d'*ouvrir*, de *disjoindre*, etc.

פוג. L'action de se *refroidir*, de se *geler*, de perdre le mouvement.

פד. PHD. Toute idée d'élargissement, de libération, de rédemption. L'ar. فد signifie élever la voix, se montrer généreux, magnifique, arrogant.

Le sens de la R. hébraïque se trouve dans le composé فدا, qui signifie proprement *délivrer*.

פה. PHEH. Cette racine est l'analogue de la R. פא; mais elle sert plus particulièrement en hébreu à désigner avec emphase la chose que l'on veut distinguer dans un temps, dans uu lieu fixe; comme, *là-même, ici-même, cē, cette, ces.*

פה. Dans un sens propre, *la bouche, l'haleine, la voix;* dans un sens figuré, *la parole, l'éloquence, l'inspiration oratoire* : tout ce qui présente *une ouverture*, comme la bouche; tout ce qui constitue une partie d'une chose, comme *une bouchée;* tout ce qui suit *un mode, un cours*, comme la parole.

L'ar. فه offre, en général, le même sens que l'hébreu.

פו. PHOU. Cette R. est l'analogue des racines פא et פה : mais son expression se rapproche davantage de l'onomatopée, pour peindre le souffle qui sort de la bouche.

L'ar. فو ne s'éloigne pas du sens radical de l'hébreu.

פוח. *(R. comp.)* L'action de *souffler*. V. la R. פח.

פון. *(R. comp.)* L'action d'*hésiter*. V. la R. פן.

פוץ. *(R. comp.)* L'action de *s'épandre*, de se *disperser*, de se *fondre*. Voy. la R. פץ.

פוק. *(Rac. comp.)* L'action de se mouvoir d'un mouvement alternatif. Voyez la R. פק.

פור. *(Rac. comp.)* Tout ce qui *éclate*, *brille* au dehors, *paraît*. Voy. la R. פר.

פוש. Tout ce qui *se répand* avec abondance, qui *inonde* l'espace. Voy. la R. פש.

פז. PHZ. Tout ce qui jette des éclats, des lueurs, des rayons: qui se reflètte vivement: de là,

פז. *L'or le plus pur; la joie la plus vive; une topaze.*

L'ar. فز caractérise le mouvement de tout ce qui s'élève vivement, rejaillit, saute, se démène, etc.

פוז. L'action d'*émettre le sperme*, dans le coït.

פח. PHÊH. Toute chose qui se retire, s'étend, comme l'*haleine ;* tout ce qui se déploie de la même manière pour envelopper et saisir, comme *un filet :* de là,

פחה. Toute idée d'*administration*, d'*administrateur*, d'*état*, de *gouvernement.*

L'ar. فح constitue une racine onomatopée et idiomatique, qui peint toute espèce de sifflement de la voix,

de ronflement, de respiration forte, de râle. Lorsque cette R. se renforce dans فخ, elle signifie proprement *un guet-à-pent; un piége.*

פוח. L'action d'*aspirer* et d'*expirer*; de *respirer*, de *souffler*; l'action d'*inspirer*, de *communiquer* sa volonté, de *gouverner.*

פחז. *(R. comp.)* Toute idée de *souffle*, de *légèreté*, de *chose instable.*

פחח. *(R. comp.) Un bâillement, un hiatus, un trou.*

פט. PHT. Une ouverture faite avec effort, une dilation, une prorogation donnée à quelque chose.

L'arabe فت signifie proprement *émietter;* et فط, *s'élever, sauter.* De ce dernier mot se forme فظ qui caractérise tout ce qui agit brusquement, avec cruauté, etc.

פטה. L'action d'*ouvrir* la bouche, de *bâiller;* au figuré, l'action de *crier*, de *bavarder*, de *clabauder*, etc.

פי. PHI. Cette Racine est l'analogue des deux R. פא et פה; mais son expression a quelque chose de plus manifeste.

פיה *Un bec; l'orifice* de quelque chose; une partie éminente, *un angle; un discours*, et particulièrement *un message.*

L'ar. في s'éloigne de la R. hébraïque, en ce qu'au lieu de développer le primitif فه, *la bouche*, du côté moral, il développe du côté physique, en caractérisant tout ce qui est intérieur, et opposé à la surface des choses. La R. في, conçue abstractivement, se représente en français par les relations adverbiales, *en, dans, dedans.* Comme nom, elle désigne la partie obscure du corps, l'*ombre;* et comme verbe, elle signifie *obscurcir, ombrer.*

פיד. *(Rac. comp.) Une ruine, un désastre.*

פיח. *(R. comp.) La suie.*

פך. PHĈH. Toute distillation qui naît d'une vapeur subitement condensée : *une goutte d'eau;* et par métaphore, *une lentille.*

L'ar. فك signifie proprement *se dissoudre.*

פל. PHL. Le signe emphatique, réuni ici par contraction à la R. אל, symbole de toute élévation, constitue une racine qui développe toutes les idées de distinction, de privilége, de de choix, d'élection, de mise à part : de là,

פל. Une chose *admirable, précieuse*, dont on fait mystère; *un miracle :* un homme *distingué, privilégié*, que l'on révère; *un noble, un magistrat;* ce qui est mis à part, caché dans tous les fruits, *le germe*, proprement, *une fève.*

L'ar. فل n'a point conservé les idées

morales développées par l'hébreu. Cette racine en inclinant vers le sens physique, s'est bornée à exprimer ce qui est séparé, extrait, tiré d'une autre chose; ce qui est divisé en parties distinctes. Dans l'idiòme moderne فل signifie proprement *filer*.

פלל. *(R. intens.)* De l'idée de noble et de magistrat, naît celle de *domination* et de *puissance :* de là, l'action de *juger* les autres, de *rendre la justice*, de *gouverner*, etc.

פם. PHM. R. inusitée en hébreu. Le chaldaïque פום signific *la bouche;* et l'ar. فم a exactement le même sens. Comme verbe, on entend par فوم, *cuire le pain*, ou apprêter; en général, tout ce qui se rapporte aux munitions de bouche.

פן. PHN. La face de quoi que ce soit, le devant d'une chose, ce qui se présente d'abord à la vue : tout ce qui frappe, étonne, effraye : toute idée de présence, de conversion vers un objet, d'envisagement, d'observation, etc.

פן. *L'aspect* d'une personne, *sa figure, son front, sa mine, son air* triste ou serein, clément ou irrité : l'action *de tourner* la face, exprimée par les relations *devant, au-devant, pardevant, auparavant*, etc. L'action de *faire tourner* la face, exprimée de même par *gare!... non!... ne pas!... de peur que!* etc. tout ce qui en impose par son aspect : *un prince, un chef, un astre, un rubis, une tour*, etc. Tout ce qui cause du *trouble*, de l'*hésitation*. Voyez פון.

L'ar. فن tient évidemment à la même idée primitive qui a produit la rac. hébraïque; mais, quoique partant du même principe, ses développemens ont été différens; ils ont penché plutôt vers le physique que vers le moral, comme on l'a pu remarquer, en général, des autres racines. Ainsi, de l'idée primitive déduite de la face extérieure que présentent les choses, de leur manière d'être phénoménique, l'idiòme arabe a tiré les idées secondaires de complication, et de compliquer; de mélange et de mélanger, de variété et de varier; de spécification et de spécifier; de classification et de classer; ensorte que venant en suite à considérer en général, ce qu'on avait considéré en particulier, on s'est servi de la même racine فن pour désigner *un art*, ou *une science* quelconque; à cause que c'est au moyen des arts et des sciences qu'on classe toutes les choses, et qu'on peut les examiner sous toutes leurs faces.

פס. PHS. Ce qui ne comprend qu'une portion de la circonférence, ou de la totalité d'une chose.

פס. *Une partie, une face, une phase*. L'action de *diminuer*, de mettre en parties.

L'ar. فص signifie proprement *éplucher*.

פע. PHUĦ. Racine onomatopée qui peint le cri poussé par un animal de sa gueule béante. Au figuré, une clameur; par métaphore, une diffusion.

L'ar. فغفغ caractérise le cri des pasteurs.

פעל. *(Rac. comp.)* Toute espèce d'*acte*, d'*œuvre*, d'*action*. V. על.

פעם. *(Rac. comp.)* Toute espèce d'*agitation*, de *mouvement*, d'*impulsion :* proprement, *les pieds*. V. עם.

פען. *(Rac. comp.)* Toute espèce d'*augure*, d'*observation*, de *phénomène*. V. פן.

פער. *(R. comp.)* Toute espèce de *distension*, de *relâchement ;* l'action de *priver*, de *dépouiller*, de *mettre nud*, etc. V. ער.

פץ. PHTZ. Toute idée de diffusion, de desserrement, de sortie, de mise en liberté. Voyez פרץ.

L'ar. فض présente le même sens en général. Dans un sens restreint, فض signifie *éplucher*, et فض, *décacheter*, *rompre le sceau*.

פק. PHCQ. Tout ce qui s'ouvre et se ferme, se meut d'un mouvement alternatif, va et vient; tout ce qui est intermittent, inquisiteur, explorateur, etc.

L'ar. فق offre, en général, les mêmes idées que l'hébreu. Comme verbe, cette R. exprime particulièrement l'action de *délier*, *ouvrir*, *dilater*, etc.

פק et פקק. *(R. intens.)* L'action de *passer* d'un endroit à l'autre, de *se porter çà et là*, d'*aller et de venir ;* l'action d'*obstruer*, de *faire obstacle*, etc. Voyez פרק.

פר. PHR. Le signe emphatique, remplaçant le signe de l'activité intérieure ב, et réuni à celui du mouvement propre ר, constitue une R. qui développe toutes les idées de fructification, de production, de génération élémentaire.

פר. *Une progéniture, un produit* quelconque; *un petit* de quelque animal que ce soit, et particulièrement de la vache. Tout ce qui est *fertile*, *fécond*, *productif*.

L'ar. فر, s'étant attaché principalement à développer dans la R. hébraïque פר, l'idée qui avait rapport au petit d'un animal, faible et timide, a caractérisé l'action de fuir, la fuite, la peur qui fait lâcher le pied; et aussi la poussée des dents, la dentition, l'examen que l'on fait des dents pour connaître l'âge de l'animal, sa force, sa faiblesse, etc.

פרה. L'action de *produire*, de *porter*.

פרח. Tout ce qui *végète*, qui *germe*, qui *pullule : le germe*, *la fleur*.

פרי. *Le fruit*, au figuré, *un effet*, *une conséquence*.

פרו ou פרע. Racine onomatopée qui peint le bruit que fait une chose en fendant l'air, ou le frappant avec un mouvement violent.

פרך. *(R. comp.)* Tout mouvement brusque, qui *fracasse*, qui *froisse*.

פרם. *(R. comp.) Une rupture* avec effort.

פרס. *(R comp.)* Tout ce qui *brise;* tout ce qui *divise en brisant*, en *rompant*.

פרץ. *(R. comp.)* L'action de *briser* en mille morceaux, de *mettre en poudre*.

פרק. *(R. comp.)* Tout ce qui *arrache*, tire de force d'un lieu, *rompt* les liens, *met en liberté*.

פרש. *(R. comp.)* L'action de *disperser*, de *divulguer*, de *manifester*, d'*exposer ;* l'action de *piquer :* par métaphore, *un piqueur*, *un écuyer*.

פש. PHSH. Toute idée d'orgueil, de vanité, d'extravagance, d'*enflure*, tant au propre qu'au figuré. Tout ce qui cherche à *s'étendre*, à se *mettre en évidence*. V. פוש

L'ar. فش est une R. onomatopée et idiomatique qui peint le bruit que fait l'air en s'échappant du lieu où il était retenu, comme lorsqu'il sort d'une vessie que l'on presse. De là, si l'on considère la vessie, le sens de *se désenfler ;* et si l'on considère le vent qui sort, le sens de faire une chose avec vivacité, avec arrogance, avec emportement, etc.

פת PHTH. Toute idée de dilatation, de facilité à s'étendre, à se laisser pénétrer, à s'ouvrir; toute divisibilité, toute ouverture; l'espace, l'étendue : de là,

פת. *L'espace*, en général, ou *un espace* quelconque, en particulier : tout ce qui est indifférent en soi, *impassible ;* par métaphore, *un fat*, *un sot*, *un niais*, *un simple :* l'action de *persuader*, de *tromper ;* etc.

L'ar. فت conserve le sens radical de l'hébreu, sans avoir les mêmes développemens. Comme verbe, c'est l'action d'*éparpiller*, de *répandre ça et là*, de mettre en menues parties, etc.

צ. TZ, Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche sifflante, et peint, comme moyen onomatopée, tous les objets qui ont des rapports avec l'air et le vent. Comme image symbolique, il représente l'asyle de l'homme, et le terme où il tend. C'est le signe final et terminatif, se rapportant à toutes les idées de scission, de terme, de solution, de but. Placé au commencement des mots, il indique le mouvement qui porte vers le terme dont il est le signe; placé à la fin, il marque le terme même où il a tendu.

Son nombre arithmétique est 90.

צא. TZA. Le signe final צ, étant employé comme initial, et réuni à celui de la puissance, caractérise dans cette racine, tout ce qui sort des limites matérielles, rompt les entraves

des corps, vient, pousse, naît au dehors.

L'ar. طماط exprime avec beaucoup d'énergie l'effort que font les petits des animaux pour ouvrir les yeux.

צאן. *(R. comp.) Une poussée, une portée; une troupe, un troupeau;* dans un sens étendu, *une faculté productrice.*

צוא. Racine onomatopée exprimant un mouvement de dégoût et de repoussement à la vue d'un objet sale et fétide.

צוא. Toute espèce de *saleté,* d'*obscénité,* d'*excrémens.*

צב. TZB. Toute idée de concours, de foule; tout ce qui s'élève, s'enfle, s'oppose; tout ce qui sert de digue; tout ce qui se conduit et se déploie suivant des règles fixes.

L'ar. صب caractérise, en général, tout ce qui coule à la manière des fluides; et par métaphore tout ce qui suit un penchant déterminé, qui obéit à un entraînement. On entend par ضب, toute espèce d'émanation en général; tout ce qui tient, tout ce qui résulte d'une autre chose. Dans un sens très-restreint, ضب signifie *un renard.*

צב. *Une armée, une ordonnance militaire, un ordre général* observé par une foule d'individus, *la discipline :* de là, *l'honneur, la gloire, le renom.* Par métaphore, *l'armée des astres, l'harmonie qui en règle les mouvemens.*

צג. TZG. Racine inusitée en hébreu. L'héthiopique ጸገገ *(tzagg)* signifie *publier.* L'arabe صج indique le bruit que fait le fer en heurtant le fer. On entend par ضج, faire un tumulte; *murmurer.*

צד. TZD. Tout ce qui est insidieux, artificieux, double, rusé, opposé, adverse, trompeur, séducteur.

L'ar. صد présente, en général, le même sens que l'hébreu; c'est-à-dire toute idée d'opposition et de défense. ضد exprime l'état d'être en querelle, de vivre en dispute.

צד. Dans un sens propre très-restreint, *le côté;* dans un sens étendu et figuré, *une opposition cachée, dissimulée; un artifice, un piége.*

צוד. L'action de *tendre des piéges;* de *chasser,* de *pêcher,* d'*engluer* les oiseaux; l'action de *tromper.*

צה. TZEH. Racine analogue à la R צא, et qui développe les mêmes idées.

L'ar. صه est une racine onomatopée, qui caractérise l'action de celui qui impose silence; elle se représente en français par les relations interjectives *st! chut!* Cette racine, en se renforçant à la finale dans صح, a désigné proprement *le silence.*

צהל. *(R. comp.) Hennir.*

צהר. *(R. comp.) Le rayon lumineux; l'éclat du midi.* V. la R. צר.

צו. TZOU. Cette R. très-importante, caractérise toute espèce de ligne tracée vers un but, dont le signe צ est le symbole. Elle développe toute idée d'ordre, de commandement, de direction imprimée par un premier mobile.

L'ar. صو s'est beaucoup éloigné du sens radical de l'hébreu, dont il n'a retenu que quelques développemens physiques. Ainsi, on entend par صوا une sorte d'humectation naturelle; et par ضو l'impression que cause la lumière sur l'organe de la vue. Comme R. onomatopée, ضوء peint le retentissement de la voix.

צוה. *Une loi, une ordonnance, un ordre, une jussion;* tout ce qui conduit à un but: *un précepte, un statut, une maxime de conduite:* l'action d'*ordonner*, de *diriger*, de *conduire*, d'*imprimer un mouvement.*

צוח. *(R. comp.) Crier à haute voix.*

צול. *(R. comp.)* Une chose qui se propage au loin, comme *un bruit, une profondeur*, au propre et au figuré. V. la R. צל.

צום. *(R. comp.) Jeûner.* Voy. la R. צם.

צוף *(R. comp.) Inonder.* Voy. la R. צף.

צוץ. *(R. comp.) Fleurir.* Voy. la R. צץ.

צוק. *(R. comp.)* Tout ce qui *serre, retient* avec force. V. la R. צק.

צור. *(R. comp.)* Tout ce qui *comprime, compacte, forme, conforme.* V. la R. צר.

צות. *(R. comp.) Mettre le feu, incendier.* Voyez la R. צת.

צז TZZ. Racine inusitée en hébreu, et que l'arabe même ne paraît pas posséder.

Comme racine onomatopée ضز caractérise l'état de celui qui, ayant la mâchoire serrée, ne peut émettre que des sons inarticulés. C'est, au figuré, *ronger son frein.*

צח. TZÊH. Tout ce qui est sec, aride, exposé aux rayons du soleil. Tout ce qui est clair, serein, rayonnant.

L'ar. صح offre, en général, le même sens que la R. hébraïque, et y ajoute beaucoup de développemens du côté moral. C'est dans l'idiôme arabe, l'état de tout ce qui est sain, intègre, pur, vrai, net, rectifié, etc. Le verbe ضح caractérise tout ce qui brille à cause de sa pureté.

צחה. L'état d'être exposé aux rayons du soleil, d'*être altéré, aride*, etc.

צט. TZT. Racine inusitée en hébreu. L'ar. ضطط paraît désigner un homme vigoureux, un adversaire redoutable

צי. TZI. Racine analogue aux racines צא et צה, mais qui développe les mêmes idées avec plus d'intensité.

On entend par صيا, une sorte de lotion, de libation, d'émanation acqueuse. ضي signifie proprement *la clarté*, ou toute espèce d'effusion lumineuse.

ציה. Tout *lieu* exposé aux rayons du soleil, et rendu *sec* et *luisant*.

ציד. *(R. comp.)* Toute opposition qui découle de la ruse. Voyez la R. צד.

צך. TZĈH. Racine inusitée en hébreu. L'ar. صك est une R. onomatopée qui peint le bruit que font deux pierres plattes que l'on frotte l'une contre l'autre pour égruger quoi que ce soit.

צל. TZL. Cette racine, composée du signe final réuni au signe directif, caractérise une chose dont l'effet s'étend au loin. Cette chose peut s'entendre, selon le génie de la langue hébraïque, ou du bruit, ou de l'ombre traversant l'air et le vide; ou du vide lui-même, recélant l'obscurité: de là,

צל. Tout *bruit* éclatant, clair, perçant comme celui de l'airain; toute *ombre* portée, projetée au loin dans l'espace; toute *profondeur* obscure, dont on ne connaît pas le fond: et par métaphore, *une voix glapissante*; un objet quelconque, étendu vers le haut et faisant ombre, comme *un dais, une couverture, un toît, un voile;* tout lieu profond et obscur, comme *une caverne*. V. צול.

L'ar. صل tient évidemment au même sens radical que l'hébreu צל, mais cette racine, outre le sens primitif, ayant encore un sens onomatopique, a reçu des développemens beaucoup plus étendus. Selon le premier sens, le verbe صل caractérise l'état de tout ce qui noircit en se corrompant, de tout ce qui imite la noirceur de l'ombre, de tout ce qui s'étend, gagne comme l'ombre, etc. Selon le second sens, c'est un son prolongé, un cri qui invoque du secours, une prière, etc. On entend par ضل, ce qui se prolonge indéfiniment, qui s'égare, qui disparaît, etc.

צם. TZM. Tout ce qui se porte avec avidité, avec force, vers une chose; tout ce qui appète ou saisit vivement.

L'ar. صم offre le même sens radical que l'hébreu. C'est, comme verbe, l'action d'obstruer, de s'opposer avec force à la sortie de quoi que ce soit, l'état d'être *sourd*, d'être bouché, etc. On entend par ضم tout ce qui est fortement uni; une aggrégation, une agglomération, *une masse*.

צם. *La soif*.

צמם. *Un nœud, une tresse, un lien indissoluble:* de là,

צום. *L'action de jeûner*.

צן. TZN. Tout ce dont le but est de conserver, de préserver, de mettre en sûreté.

צן. *Une demeure* où l'on se rassemble pour se mettre à l'abri; *un bouclier*, *une urne*, *une corbeille*; *une arme* défensive ou offensive quelconque, etc.

L'ar. صن caractérise tout ce qui étant renfermé, s'échauffe et sent mauvais; c'est, au figuré, une colère concentrée, *une rancune*. On entend par ضن l'état de ce qui est sordide, tenace, avare.

צס. TZS. Racine inusitée en hébreu. L'arabe ne paraît pas la posséder.

צע. TZUĦ. Cette racine, analogue aux racines צא, צה, צו, développe les mêmes idées de tension vers un but déterminé; mais en y ajoutant l'expression particulière de la R. עו, image de tout développement matériel : de là,

צוע. Toute espèce de *machine*, d'*automate*, de chose agissant par des ressorts : tout ce qui est *vaguant*, *irrésolu*, *courrant çà et là*, etc.

L'ar. صع présente le même sens radical que l'hébreu, et caractérise, en particulier, tout ce qui est souple, flasque, degingandé, lâche, etc. Comme R. onomatopée, صع peint le silence; et l'on entend par le verbe ضع, l'action de réduire à l'égalité ce qui veut s'en écarter.

צף. TZPH. Toute idée de diffusion, de profusion et d'inondation, tout ce qui coule comme l'eau; tout ce qui suit une pente constante.

L'ar. صف, en partant de cette dernière idée, développe l'action de *mettre en ordre*, d'arranger, de coordonner, d'instruire, etc. On entend par ضف, mettre ensemble, *rassembler*.

צוף. L'action de *couler*, de *suivre le fil de l'eau*, de *nager*, de *surnager*.

צץ. TZTZ. Racine inusitée en hébreu. L'ar. صص semble exprimer le cri des petits oiseaux, par un bruit imitatif.

צק. TZCQ. Tout bruit, toute clameur soudaine.

L'ar. صق exprime *un claquement de mains*. Dans l'idiôme moderne, صق indique un consentement donné par une poignée de main, *un engagement*, *un billet*.

צר. TZR. Si l'on considère cette racine comme composée du signe final, réuni par contraction à la racine élémentaire אר, on en voit sortir toutes les idées universelles, de forme, de formation, de coordination, de compaction, de configuration élémentaire : mais si on la considère comme le fruit de la réunion du même signe

final à celui du mouvement propre, on n'y apperçoit plus que l'idée d'une vive étreinte, d'une oppression, d'une compression extrême.

De là, premièrement :

צור. Toute *formation* par la coordination seule des élémens, par leur aggrégation propre, ou par leur liaison artificielle, et leur limitation à un modèle : toute *création*, toute *fiction*, toute *figure*, toute *image*, tout *exemplaire* : l'action de *former*, de *conformer*, de *modeler*, de *figurer*, de *peindre*, etc.

Secondement :

צור. Toute *compression* par l'effet d'un mouvement extérieur qui *pousse*, qui *serre* les parties élémentaires les unes sur les autres, vers un point commun : tout ce qui *abstreint*, *oblige*, *force*, *oppresse*, *obsède*, *assiége*, *serre de près*, *agit hostilement ; un adversaire violent ; un ennemi*, *un concurrent*, *un rival ;* tout ce qui cause de *l'angoisse*, de *la douleur : la pointe d'un glaive*, *l'escarpement d'un rocher*, etc.

L'ar. صر signifie proprement, *serrer*, *resserrer*, *lier*, *nouer*, *entortiller*, *empaqueter*, etc ; et l'on entend par ضر l'action de nuire, de blesser, d'offenser, etc.

צואר. *(R. comp.)* Tout ce qui tient aux formes corporelles : dans un sens restreint, *le col.*

ציר. Tout ce qui sert de lien : *les vertèbres*, les ligatures musculeuses et osseuses : *les gonds* d'une porte, qui la tient à la muraille : *les ambassadeurs* d'un roi ; *une légation*, etc.

צש. TZSH. Racine inusitée en hébreu.

L'éthiopique ፀፀሽ *(tzoush)* exprime tout ce qui est tortu, bancal et contrefait.

צת. TZTH. Toute impulsion donnée vers le même but, tout mouvement communiqué ; ainsi que l'exprime l'arabe صت.

צות. *Un incendie*, l'action d'*incendier.*

ק. K. Q. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche gutturale. Comme image symbolique, il représente une arme tranchante, tout ce qui sert d'instrument à l'homme, le défend, fait effort pour lui. On a déjà remarqué avant moi, que presque tous les mots qui tiennent à cette consonne, dans la plupart des idiômes, désignent la force et la contrainte. C'est, dans la langue hébraïqne, le signe compressif et tranchant ; celui de la force agglomérante ou réprimante. C'est le caractère כ entièrement matérialisé ; car voici la progression des signes : ה, principe vocal, signe de la vie absolue : ח, principe aspiratif, signe de l'existence élémentaire : ג, principe guttural,

signe organique : כ, même principe, plus renforcé, signe de l'existence assimilée, tenant aux formes seules : ק, même principe très-renforcé, signe de l'existence matérielle mécanique, donnant le moyen des formes.

Son nombre arithmétique est 100.

קא. CA : KA ou QUA. Ceci est la R. analogue de קו qui caractérise l'expression du S. Comme R. onomatopée, c'est un effort convulsif et violent ; un vomissement.

L'ar. قي, qui tient place de la R. primitive, en renferme toutes les acceptions. Comme racine onomatopée, قاق peint le croassement du corbeau.

קוא. L'action de *vomir.*

קיא. Ce qui a été vomi : *le vomissement.*

קב. KB. La R. onomatopée קא, s'étant réunie par contraction au signe de l'activité intérieure ב, exprime toute rejection, toute expurgation. C'est, au propre, *une excavation ;* au figuré, *un anathême, une malédiction.*

Mais si l'on considère ici la figure ק, comme s'étant contractée avec la R. אב, alors la racine קב caractérise tout objet capace et contenant toute espèce de mesure : c'est, au propre, *la vulve,* et au figuré, *un mauvais lieu.*

L'ar. قب est une R. onomatopée et idiomatique, exprimant tout effort que l'on fait pour trancher, pour couper, pour tailler. Elle caractérise en général, tout ce qui retranche ou est retranché ; de là, l'idée d'un prince, d'un magistrat, de tout homme ou de toute chose qui opère une ligne de démarcation. قب désigne encore le son principal du système de musique, la tonique du mode. V. la R. כב.

קג. KG. Racine inusitée en hébreu. Il ne paraît pas qu'elle existe en arabe.

קד. KD. Le point vertical, le pole, le sommet de quelque chose que ce soit ; le pivot, le mobile, le point sur lequel tout porte, tout roule.

L'ar. قد tient évidemment au sens primitif de la R. hébraïque, mais développe pourtant d'autres acceptions. C'est, en général, une ligne de démarcation, une fissure, une entaille ; c'est en particulier, *la taille* de quoi que ce soit, la proportion corporelle, etc.

קוד. Dans un sens restreint, l'action d'*incliner la tête.*

קה. KEH. Cette rac. est l'analogue de la R. קו que l'on peut voir pour la vraie expression du S. Comme racine onomatopée elle exprime le cri imprévu que l'on jette pour effrayer, pour étourdir, pour mettre en fuite. V. la R. קא.

L'ar. قه est une R. onomatopée qui

peint un éclat de rire subit et immodéré.

קהה. L'état d'être *effrayé* par un bruit imprévu, *abasourdi, hébété.*

קהל. (*R. comp.*) L'appel des bestiaux pour les *faire rassembler.*

קו. COU, KOU ou QUOU. Cette racine, ainsi que ses analogues קא ou קה, quand elles ne sont pas onomatopées, designe, en général, ce qui est indéfini, vague, indéterminé, informe: c'est la matière propre à être mise en œuvre, le mouvement mécanique qui agit sur elle; la force obtuse, vague, aveugle, mais irrésistible, qui la conduit; c'est la nécessité, le principe autre, divers, l'étendue indéfinie.

קו. *La ligne* mathématique et tout ce qui la représente: *un fil, une règle, un niveau;* tout ce qui tend irrésistiblement à un point: par métaphore, *un desir, un espoir;* dans un sens figuré, *le son, l'écho.*

L'arabe قو n'est plus usité dans sa forme radicale, mais on trouve un grand nombre de ses dérivés qui tiennent tous de plus ou moins près à la R. hébraïque; tels que قاه, *obéissance,* et, en général, toute espèce de chose convenable et analogue; قوي, *force, valeur, vertu;* قوه, *faculté, puissance,* etc. Comme racine onomatopée, قوه peint, de même qu'en hébreu, un son retentissant et prolongé, comme celui du cor de chasse.

קוה. L'action de *tendre, de se porter* vers un objet, de *le désirer,* de *devenir lui,* de *se confondre avec lui,* de *se former sur lui.* Tout ce qui est *obtus;* tout ce qui *agit sans intelligence;* tout ce qui *répète;* comme l'écho, *une voix, un son,* sans le saisir ni le garder.

קוח. (*R. comp.*) L'action de *s'étendre,* de faire effort pour *saisir* quelque chose. V. la R. קח.

קוט. (*R. comp.*) L'action d'être *rebuté* sur quelque chose. V. la R. קט.

קול. (*R. comp.*) *Une voix, un son.* V. la R. קל.

קום. (*R. comp.*) *La substance* en général. V. la R. קם.

קון. (*R. comp.*) *Une plainte.* V. la R. קן.

קוף. (*R. comp.*) *Un singe.* V. la R. קף.

קוץ. (*R. comp.*) L'action de *couper,* de *trancher,* de *piquer.* V. la R. קץ.

קור. (*R. comp.*) L'action de *creuser* un puits, un piége; l'action de *circonvenir,* d'*attraper,* d'*abîmer,* etc. Voyez la R. קר.

קוש. (*R. comp.*) *Un panneau,* et l'action d'*entortiller,* de *tendre un piége.* Voyez la R. קש.

קז. KZ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe قز semble indiquer toute espèce de saut et d'assaut; de mouvement impétueux pour envahir une

chose. Dans l'idiôme moderne, le verbe قزّ signifie *tisser*.

קח. KÊĤ. L'idée d'un effort que l'on fait vers une chose pour la saisir ou la comprendre. Voyez קוח.

L'ar. قحّ caractérise tout ce qui est pur, naïf, sincère.

קט. KT. Cette racine developpe l'idée de la résistance opposée à celle de tension et d'extension : de là, dans un sens très-étendu, l'*occident;* et dans un sens très-restreint, *un bâton*. Voyez קוט·

L'ar. قطّ est une R. onomatopée et idiomatique qui peint toute espèce de coupure faite sans effort, comme avec un couteau, un canif; etc. Cette racine employée comme relation adverbiale se représente en français par *seulement, tant seulement, si peu*.

קי. KI ou QUI. Cette racine est l'analogue des racines קה et קו, dont elle manifeste la puissance.

L'ar. قيّ signifie, selon le sens radical, une terre aride et déserte; et selon le sens onomatopique, *un vomissement*.

קין. *(R. comp.) Une lance.*

קיר· *(R. comp.) Un mur de circonvalation, une clôture, une enceinte fortifiée.* Voy. la R. קר.

קך. KĈH. Racine inusitée en hébreu. Elle ne paraît pas exister en ar.

קל. KL. La racine קו, image de tout ce qui est indéfini, vague, informe, réunie par contraction au S. directif ל, produit une R. dont l'objet s'attache à tout ce qui est privé de consistance, de forme; au son, à la voix, au vent : mais, si cette même racine est conçue comme formée par la réunion du signe compressif ק avec la R. אל, image de toute élévation et de toute force supérieure, elle exprime alors l'action de torréfier, de griller, etc.

קל. Toute idée de *légéreté*, de *rapidité*, de *vélocité :* tout ce qui est *tenu, exigu, menu :* tout ce qui est sans consistance, de peu de valeur, *vil, lâche, infâme.*

L'ar. قلّ présente le même sens radical que l'hébreu; mais, comme verbe, c'est, en particulier, l'état de ce qui devient *moindre;* qui s'atténue, s'allége, s'élève, perd terre, se raréfie, etc.

קול. *La voix, le son.*

L'ar. قال signifie proprement, *dire, parler, s'énoncer, s'exprimer.*

קם. KM. La R. קו, se trouvant universalisée par l'addition du S. collectif ם, caractérise la substance en général, une nature indéfinie, une chose dont l'étendue et la nécessité paraissent les seules propriétés: de là,

קום. L'action d'exister en substance de *se subtantialiser*, de prendre de la consistance; l'état d'être *étendu*,

P.

consolidé, constitué, affermi, apt à revêtir toutes les formes; l'action de *s'étendre*, de *s'élever* dans l'espace; celle d'*exister*, de *subsister*, de *consister*, de *persister*, de *résister* : tout ce qui est *nécessaire*, *réel*; *rigide*, *irrésistible* : tout ce qui *s'oppose*, *s'élève* contre une autre chose, se montre *réfractaire*, *inflexible*, etc.

L'ar. قم n'a conservé aucune des idées intellectuelles développées par la R. hébraïque. Comme verbe, قم exprime l'action d'enlever la superficie des choses, d'en former le sommet, de les rendre sèches, propres, etc. C'est, en particulier, l'action de *balayer*. Le sens radical de l'hébreu est développé par l'ar. قام.

קים. Toute idée d'*opposition manifeste*, d'*insurrection* : tout ce qui est *adverse*, *rebelle*; la matière en travail.

קן. KN. Cette racine a deux sources dont les expressions se fondent, pour ainsi dire, en une. Par la première, elle dérive de la racine קה, image de la force aveugle qui meut la matière, réunie au signe augmentatif ן; par la seconde, elle découle du signe compressif ק, contracté avec la R. אן, symbole de toute circonscription corporelle : de là,

Premièrement :

קן. Tout ce qui *tend* avec ardeur vers une chose; tout ce qui est *envieux*, *envahissant*, *véhément*, *avide* de gain et de possession :

Secondement :

קן. Tout ce qui se *centralise*, *se concentre* en lui-même, *se dévore*.

De ces deux racines se forme קין : où se rassemblent les idées opposées de *tension appétante* et de *compression*, de *véhémence* et de *resserrement*, de *puissance* et de *densité*. Là réside *la force centrale*, *la bâse profonde*, *la règle*, *la mesure* des choses; Là se trouve *la faculté* qui *saisit*, *envahit*, *agglomère*, *s'approprie* et *assimile à soi*.

L'ar قن, quoique tenant à la même racine que l'hébreu קן, est pourtant loin d'avoir conservé ou développé un si grand nombre d'idées. Presque toutes celles qui étaient intellectuelles se sont effacées. Le verbe قان, qui participe le plus au sens radical, signifie proprement *forger* le fer, le frapper tandis qu'il est chaud; *souder* les métaux, les réunir au moyen de la forge. On entend par قين, *un forgeron*.

קן ou קנן. *(R. intens.)* Dans un sens propre et restreint, *un nid*, *un centre*, *une canne*, *une mesure*, *un roseau*, *un habitacle*, *une possession*, *une acquisition*, *une conquête*, *un possesseur*, *un envieux*, *un rival*; *l'envie*, *la jalousie*, *la haine*; *une affaire*, *un bien*, *la richesse*, etc.

קס. KS. Toute idée de hasard, de fatalité, de chance, etc.

L'ar. قس exprime l'espèce de jalousie que l'on ressent à l'occasion de la chose que l'on desire et qu'un autre possède.

קע. KĦ. Toute idée de ligne fortement tracée, de stigmate; de mouvement violent, désordonné, qui blesse, déplace, dérange, etc.

L'ar. قع est une R. onomatopée qui peint le son de voix que l'on émet pour chasser un animal qui importune. Au figuré, tout ce qui repousse; une forte *amertume*, une eau saumâtre.

קף. KPH. Toute idée de condensation, de concrétion; tout ce qui se coagule, se prend, s'épaissit, etc.

L'ar. قف présente le même sens radical. C'est proprement l'image d'une chose humide lorsqu'elle *se retire* par la sécheresse.

קץ. KTZ. Le S. compressif, réuni au S. final, constitue une racine d'où se développent naturellement toutes les idées de terme, de bout, d'extrémité, de but, de cime, de fin, de cessation.

קץ et קצץ. *(R. intens.)* Tout ce qui *coupe* une chose, la *termine*, la *limite*, la *finit;* tout ce qui est *extrême*, *final*, sans rien au delà : l'action de *couper*, de *trancher*, *retrancher*, *amputer*, etc. V. קוץ.

L'ar. قص signifie proprement *tondre*, couper avec les ciseaux. C'est, au figuré, *suivre* les traces de quelqu'un, *continuer* un mouvement, *narrer* une chose; etc.

קק. KK. Racine inusitée en hébreu. C'est dans le chaldaïque קוק le nom donné au pélican, et dans l'arabe قاق une onomatopée destinée à peindre le gloussement des poules.

קר. KR. Le S. compressif, réuni à celui du mouvement propre, constitue une racine qui développe l'idée de tout ce qui est incisif, pénétrant, roide, droit; de tout ce qui grave ou qui sert à graver, de toute espèce de gravure et de caractère, de signe propre à conserver la mémoire des choses.

L'ar. قر présente le même sens radical que l'hébreu, mais avec quelque différence dans les développemens. Comme verbe, قر signifie se *fixer* en quelque lieu, à quelque chose, s'y arrêter, s'en souvenir, faire acte de commémoration, *désigner*, *avouer*, etc.

קר. De l'idée de *caractère* et d'*écriture* renfermée dans cette racine, a découlé celle de *lecture*, et de celle de *lecture*, celle de tout *discours oratoire*, fait à haute voix; de là, les expressions diverses de *crier*, *s'écrier*, *dire*, *proclamer*, *lire*, *appeler*, *désigner* une chose par *un nom*, par *un signe* convenu, *convoquer*, *évoquer*, etc.

En faisant abstraction du signe, ou du caractère, et ne voyant que la cause qui le trace, ou l'effet qui le suit, on a trouvé l'idée de *cours*, de *contingence* et d'*enchaînement;* de là celle de *cours des événemens*, de *sort*, d'*occurrence;* l'action d'*advenir*, de *survenir*, d'*accourir*, d'*arriver*, etc.

קור, קוֹר ou קִיר. L'idée d'*incision* a fait naître celle d'*inciser*, de *creuser;* et de là celles de *puits*, de *fontaine*, de *fossé*, de *trappe*, de *piége*, d'*abîme;* mais tout ce qui est incisif, pénetrant, roide, cause une sensation qui rappèle celle du *froid:* de là, avec l'idée de la *froidure*, celle de tout ce qui peut en garantir, comme *une enceinte murée, une grotte, une tour;* et par extension, *une ville*.

קש. KSH. Toute idée d'entortillement, d'embrouillement, de difficulté; tout ce qui est mêlé, endurci, serré, compact, inextricable.

קש et קשש. *(Rac. intens.)* L'état d'être *entortillé, embrouillé, pesant, endurci;* ou bien l'action de *débrouiller*, de *chercher à connaître*, de *scruter*, d'*explorer*, etc.

L'ar. قش offre en général, les mêmes idées; c'est dans un sens restreint, *approprier, frotter, balayer*, etc.

Le mot קש, *un arc*, dérive de l'arabe قاس, qui signifie une courbure; mais le mot arabe lui-même s'attache à la racine hébraïque.

קת. KTH. Racine inusitée en hébreu. L'ar. قت ou قث, développe en général toute idée d'attraction, d'extraction, d'agglomération.

ר. R. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche linguale. Comme image symbolique, il représente la tête de l'homme, son mouvement déterminant, sa marche. Selon Bœhme, la lettre R tire son origine de la faculté ignée de la Nature. Elle est l'emblème du feu. Cet homme, qui, sans aucune science, a souvent écrit de manière à étonner les plus savans, assure dans son livre *de la triple Vie de l'homme*, que chaque inflexion vocale ou consonnante est une forme particulière de la Nature centrale. «Quoique la Parole, dit-il, » les varie par la transposition, ce» pendant chaque lettre a une origine » au centre de la Nature. Cette origine » est merveilleuse, et les sens ne la » peuvent saisir qu'à la clarté de l'in» telligence ».

Employé comme signe grammatical, le caractère ר est dans la Langue hébraïque, le signe de tout mouvement propre bon ou mauvais. C'est un signe originel et fréquentatif, image du renouvellement des choses, quant à leur mouvement.

Son nombre arithmétique est 200.

רא. RA. Le signe du mouvement propre, réuni à celui de la puissance, forme une racine caractérisée dans le style hyéroglyphique, par le rayon géométrique ; c'est-à-dire par cette espèce de ligne droite qui partant du centre, aboutit à un point quelconque de la circonférence : c'est, dans un sens très-restreint, *une raie;* dans un sens plus étendu, *un rayon*, et par métaphore le *rayon visuel*, la visibilité.

L'arabe را présente exactement le même sens radical que l'hébreu. Les développemens de cette racine, qui sont très-nombreux dans l'idiôme arabe, se rapportent tous, en général, dans رأي روي ري رأى etc., à l'action de *voir*, ou à l'état d'être vu.

ראה. L'action de *voir*, celle de *fixer* les yeux sur un objet, de *regarder*, de *considérer; la vue, la vision, l'aspect* d'une chose.

ראי. *Un miroir:* au figuré, *une spéculation, un examen.*

ראות. *(Rac. comp.) Une vision prophétique; un spectacle;* une chose admirable.

ראש. *(R. comp.) La tête.* Voyez la R. **רש.**

רב. RB. Le signe du mouvement propre, réuni à celui de l'activité intérieure, ou par contraction à la R. **אב**, image de toute fructification, constitue une racine d'où se développent toutes les idées de multiplication, d'augmentation, d'accroissement, de grandeur : c'est une sorte de mouvement vers la propagation tant physique que morale.

L'ar. رب ne diffère point de l'hébreu. C'est, en général, tout ce qui domine, augmente, croît, envahit, possède, rassemble en soi, gouverne, etc.

רב et **רבב.** *(R. intens.)* Tout ce qui est *grand, étendu, accru* soit en nombre soit en volume ; tout ce qui *s'augmente*, se *multiplie ;* tout ce qui s'exprime par les relations adverbiales, *beaucoup, davantage, plus, encore plus ;* toutes les idées de *foule*, de *nombre*, de *quantité; la force, la puissance* qui se tire du nombre, etc.

רוב. *(R. comp.)* L'action de *se porter en foule*, de faire du *vacarme*, d'élever *une querelle, une dispute.*

רג. RG. Toute espèce de mouvement dans les organes : *une émotion, une commotion, une désorganisation* causée par un mouvement trop vif.

L'ar. رج offre le même sens que l'hébreu. C'est l'action d'*agiter*, de *mouvoir;* de *causer familièrement.*

רד. RD. Le signe du mouvement propre réuni au signe de l'abondance élémentaire, ou, par contraction, à la R. **אד**, image de toute émanation, produit une racine dont l'objet est de peindre toute espèce de mouvement indéfini, comme celui d'une roue.

L'ar. رد tient à l'hébreu par le sens radical, quoique les idées accessoires qui en émanent, diffèrent un peu. C'est en général, un mouvement itératif, qui revient sur lui-même. C'est en particulier l'action de *rendre, répliquer, restituer*, etc.

רד ou רדד. *(R. intens.)* Tout ce qui *s'étend*, se *déploie*, *occupe l'espace*, *s'empare* d'une chose, par l'effet d'un mouvement qui se propage circulairement: *une roue, une sphère, un voile.*

רוד. L'action de se mouvoir avec constance, soit pour *monter*, soit pour *descendre;* l'action de *persévérer* dans sa volonté: *la domination*, qui est le propre de la constance et de la force d'âme.

רה. REH. Racine analogue à la racine רא, dont elle augmente l'effet.

רהה. L'action d'*éblouir*, de *fasciner* les yeux, de *troubler.*

L'ar. ره s'éloigne du sens radical de l'hébreu, et ne développe que l'idée accessoire de l'affaiblissement qui suit un éblouissement physique et moral.

רהב. *(R. comp.)* Toute idée de magnitude, de grandeur, de force. Voyez la R. רב.

רהט. *(R. comp.) Un cours.* V. la R. רט.

רו. ROU. Racine analogue à la racine רא, mais, qui prenant une expression plus matérielle, au lieu de caractériser *le rayon lumineux*, caractérise souvent *le fil de l'eau*, le cours d'une rivière, d'un ruisseau: de là,

רוה. L'action d'*arroser*, d'*imbiber*, d'*abreuver*, etc. V. la R. רי.

L'ar. روا caractérise proprement l'action de *considérer* les conséquences, de *réfléchir* avant de faire une chose. Le composé روية exprime une longue et mûre délibération.

רוב. *(R. comp.) Un tumulte.* V. la R. רב.

רוד. *(R. comp.) La force d'âme.* V. la R. רד.

רוח. *(R. comp.)* Le mouvement de l'air, *le souffle.* V. la R. רח.

רום. *(R. comp.)* L'action de *s'élever* en se dilatant, de remplir l'espace. V. la R. רם.

רוע. *(R. comp.)* Le mouvement matériel, *mauvais*, et *désordonné.* V. la R. רע.

רוף. *(Rac. comp.)* L'action de désunir par un mouvement brusque. V. la rac. [illegible] רף.

רוץ. *(Rac. comp.)* L'action de se mouvoir en rasant la terre, de *courir.* V. la R. רץ.

רוש. *(R. comp.)* L'action d'*appauvrir*, de mettre nud, de *dépouiller*, de rendre au principe de la nature. V. la R. רש.

רז. RZ. Toute idée d'épuisement, d'annihilation matérielle, de ténuité extrême : ce qui devient indiscernible.

רז. Dans un sens figuré, *le secret* des initiés.

L'ar. رز désigne, en général, tout ce qui est secret, mystérieux, renfermé. C'est un mouvement intestin, un murmure sourd.

רח. RĤ. De la même manière que les rac. רא et רה, considérées comme rayons du cercle élémentaire, se sont rapportées à la lumière et au feu; de la même manière que la R. רו s'est rapportée à l'eau, ainsi nous allons voir leur analogue רח se rapporter à l'air et peindre tous ses effets : nous verrons plus loin רי et רע se rapporter également, l'un à l'éther, et l'autre à la matière terrestre.

L'ar. رح tient au même sens radical que l'hébreu, ainsi qu'on le remarque dans un grand nombre de ses dérivés : tels que رايح روح qui disent la même chose que les analogues hébraïques; mais رح est encore dans l'idiome arabe une racine onomatopée qui peint l'effort même du vent sur une chose, et qui caractérise, par métaphore, tout ce qui affaisse, tout ce qui applatit. On entend par رخ, *couler à flot*, *tomber en masse*, en parlant de l'eau.

רוח. Toute idée d'expansion et de dilatation aérienne: *le vent*, *le souffle*, *l'âme*, *l'esprit* : tout ce qui *meut*, *émeut*, *anime*, *inspire*, *transporte*.

ריח. Toute espèce d'*odeur*. V. la R. רו.

רחב. *(R. comp.)* Toute espèce de *distension* et d'*enflure*. V. la R. רב.

רחם. *(R. comp.)* Tout ce qui est *doux*, *faible*, *calme*, comme un air, un souffle, extrêmement étendu. Au figuré, *la tendresse*, *la clémence*, *la miséricorde*.

רחף. *(R. comp.)* Tout ce qui se *meut*, *s'agite*, *jouit* d'un mouvement expansif et vital; *couve*, *affectionne*, etc.

רחץ. *(R. comp.)* Toute espèce d'*ablution*.

רחק. *(R. comp.)* Tout ce qui *s'éloigne*, se *recule*, *s'évanouit* dans l'air.

רחש. *(R. comp.)* Tout ce qui laisse échapper l'air qu'il contenait, par *ébullition*, par *fermentation* ; un *rot*.

רט. RT. Cette racine, où le signe du mouvement propre est borné par celui de la résistance, caractérise un cours dirigé, accompagné ou infléchi par une digue, une chaussée, etc. C'est proprement *un conduit*, *un canal*, *une promenade*.

L'ar. رط n'a point conservé le sens radical de l'hébreu ; mais en s'attachant à l'un de ses développemens, celui de *promenade*, cette R. a désigné une foule confuse, un mouvement tumultueux. Le ch. רטט a suivi

la même idée que l'ar. رط, et l'a rendue même plus forte, en exprimant une sorte de trémoussement, de frissonnement.

רי. RI. Racine analogue aux racines רא, רה, רו, רח; mais plus particulièrement affectée au rayon éthéré, odorant.

רי. *Une effleuve, une émanation fluide, éthérée, spiritueuse; une exhalaison odorante.* Dans un sens restreint, *un ruisseau.*

L'ar. ري signifie proprement *le poumon.*

ריב. *(R. comp.) Une commotion sympathique, électrique,* donnée à une foule: proprement, *un tumulte, une insurrection.*

ריח. *(R. comp.) L'arome, l'esprit odorant, le parfum:* au figuré, *la Renommée.*

ריע. *(R. comp.) Le son* que rendent les métaux en se choquant.

ריק. *(R. comp.)* L'espace éthéré, *le vide.* V. la R. רק.

ריש. *(Rac. comp.) La manifestation originelle;* de quelque manière qu'on la conçoive. Dans un sens bas et restreint, *la pauvreté.*

רך. RCH. Toute idée de relâchement, de molesse, de dissolution, tant au propre qu'au figuré.

רך. Ce qui est *tenu, rare, doux, délicat, délié, tendre, faible, débile, lâche, infirme,* etc.

L'arabe رك offre, en général, les mêmes idées que l'hébreu. On entend par son analogue رق *amincir.*

רל. RL. Racine inusitée en hébreu. L'arabe ne paraît pas la posséder.

רם. RM. Le signe du mouvement propre considéré dans son mode abstrait, ou dans ses diverses modifications radicales, רא, רה, רו, רח, רי, étant ici universalisé par le signe collectif ם, désigne cette sorte de mouvement ou d'action, au moyen de quoi une chose quelconque, s'élevant du centre à l'un des points de la circonférence, parcourt ou remplit une étendue, une place, qu'elle n'occupait pas auparavant.

L'ar. رم a laissé effacer presque toutes les idées intellectuelles, développées par l'hébreu. Cette racine, réduite au sens purement physique et matériel, exprime, en général, l'action d'*établir,* de *rétablir,* de *réparer,* etc.

רם ou רמם. *(R. intens.)* Tout ce qui *se porte vers le haut, s'élève, se dilate, monte, se projette, s'élance, pullule,* suit un mouvement de *progression* et d'*ascension.*

רום. L'action de *s'élever* en se dilatant, de remplir l'espace; l'action de *s'exhaler* en parlant de quoi que ce soit; l'état d'*être en effervescence:* la partie supérieure d'une chose, *le haut; le sublime.*

רן. RN. Toute espèce de bruit, de son qui suit une commotion de l'air. Un chant, un cri, une clameur; le murmure des vents, de l'eau, de la flamme; le tintement des métaux, etc.

L'ar. رن offre exactement le même sens. C'est proprement, *résonner*, rendre un son quelconque. *gémir*, etc.

רס. RS. Toute idée de cassure, de brisure, de réduction en parties *impalpables*, en gouttes, comme *la rosée ;* tout ce qui est *soumis, réduit, dompté.*

Cette racine primitive se reconnaît dans les quatre racines arabes, رس, رش, رص et رض, où ses diverses acceptions se sont partagées. On entend, en général, par رس, *fouiller la terre, creuser*, par رش, *arroser, asperger;* par رص *stratifier, ranger en couches,* et par رض, *briser, casser.*

רע. RĦ. Nous avons vu le mouvement principe, agissant du centre à la circonférence, se modifier tour à tour, en lumière, en feu, en eau, en air, en fluide éthéré, selon les racines רא, רה, רו, רח, רי: or, voici ce même mouvement partant de la R. רו et dégénérant de plus en plus vers le sens matériel, devenir dans la racine רע, l'emblême de tout ce qui est terrestre, opaque, et mauvais. Ceci est digne de la plus grande attention.

רע et **רעע**. *(R. intens.)* Tout ce qui *se courbe* et *s'incline ;* tout ce qui *se rapproche* pour *se compacter ;* tout ce qui devient *fragile, aigre* et *cassant;* tout ce qui *se brise* et *se réduit* en *poudre : le mal* physique et moral; *la misère, la malignité, le malheur, le vice, la perversité, le désordre.*

L'ar. رع n'a conservé aucune des idées intellectuelles développées par l'hébreu. La seule idée physique que cette R. paraisse exprimer dans l'idiôme arabe, est celle de l'inertie. Les R. dérivées رعو, رعي, etc. se rapportent, comme en hébreu, au soin des troupeaux et des pâturages.

רוע. L'état d'être *perverti, mauvais, malfaisant;* l'action de suivre un mouvement *matériel, faux, désordonné.*

רעה. Tout ce qui concerne *les soins terrestres; les peines, les soucis, les chagrins, les afflictions*, qu'ils entraînent : la société humaine en général, celle des pasteurs en particulier: *un pasteur, un chef* de troupeau, *un roi.* Celui qui partage les mêmes soins, *un voisin, un prochain, un camarade.*

רעו. Tout *désordre*, toute *rupture,* toute infraction.

רעי. *Un pâturage, une propriété, un bien :* tout ce qui regarde l'état de *pasteur*, de *chef*, de *roi :* la société des pasteurs.

רעב. *(R. comp.) La faim;* l'état d'*être affamé.*

רעד. *(R. comp.) La peur;* l'état d'*être effrayé.*

רעל. *(R. comp.) L'horreur, le venin;* l'état d'*être rempli d'horreur, infecté de venin.*

רעם. *(R. comp.)* Le mouvement désordonné, universalisé: *le tonnerre, la foudre.*

רעץ. L'action de *rompre*, de *fracasser*, d'*agir en furieux.*

רעש. *(R. comp.)* L'action de *frémir*, de *trembler*, de *frissonner.*

רף. RPH. Toute espèce de médiation, de réparation, de guérison, de rédemption. C'est l'idée d'un mouvement régénérateur.

L'ar. رف tient au même sens radical, mais ses développemens sont sensiblement altérés. Comme verbe, c'est l'action de *se restaurer*, de *manger abondamment.* رف est aussi une racine onomatopée, qui peint le bruit de l'oiseau qui bat des aîles.

רף. *Un médecin, un remède; la santé,* l'action de *guérir.*

רוף. Le signe du mouvement propre, réuni par contraction à la R. עוף, forme une onomatopée qui s'applique à tout mouvement rapide, qui *disloque, désunit, relâche outre mesure:* etc. Voyez la R. עף.

רץ. RTZ. Cette racine caractérise une sorte de mouvement de vibration, recommençant et finissant, reptiforme, qui se propage en se divisant: c'est un mouvement traînant et pénible.

רץ et רצץ. *(R. intens.)* Tout ce qui *se meut par secousses;* tout ce qui *se rompt, se partage; une rupture, un morceau.*

L'ar. رص signifie proprement *stratifier*, ranger par lits, ou par couches; et l'on entend par رض, *concasser, briser* en gros morceaux.

רוץ. De l'idée de morceau partagé, naît celle d'*alliance* et d'*amitié;* de celle de mouvement intermittent, naît l'idée de *concurrence:* de là, l'action de *s'allier*, et celle de *concourir.*

רק. RK. Toute idée de ténuité, de rarité, d'expansion, de fléchissement.

L'ar. رق offre le même sens que l'hébreu.

רק. Tout ce qui *s'atténue, se raréfie, fléchit*, tant au physique qu'au moral: dans un sens figuré, *le temps.* V. ריק.

רר. RR. Racine inusitée en hébreu. Elle paraît également inconnue en arabe.

רש. RSH. Le signe du mouvement propre, réuni à celui du mouvement relatif, constitue une racine que le style hiéroglyphique symbolise par un point au milieu d'un cercle: c'est le centre déployant la circonférence: le principe principiant.

ראש. *Tout principe agissant,* bon

ou mauvais; *un venin* très-ardent, *un fiel* très-amer; ce qu'il y a de meilleur en tout : ce qui est primitif, initial; l'origine, la sommité, la cime, *le point culminant* de toutes choses; *la tête* de l'homme et de quoi que ce soit; *le chef* d'un peuple, *un capitaine, un prince, un roi.* V. רוש et ריש.

L'arabe رش tient évidemment au seus radical de l'hébreu רש, et le composé راس offre la même acception que ראש. Dans l'idiôme moderne, رش signifie *arroser.*

רת. RTH. Tout mouvement arrêté, enchainé, retenu.

L'ar. رث offre le même sens. C'est proprement l'action de *retarder.*

רת. Tout ce qui *enchaîne, coagule, arrête;* tout ce qui *glace* le sang : *une terreur subite, une épouvante.*

ש. SH. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche chuintante; et peint d'une manière onomatopée les mouvemens légers, les sons durables et doux. Comme image symbolique, il représente la partie de l'arc d'où la flèche s'élance en sifflant. C'est, en hébreu, le signe de la durée relative et du mouvement qui s'y attache Il dérive du son vocal י, passé à l'état de consonne, et prononcé JE; en joignant à son expression les significations respectives des consonnes ז et ס. Employé comme relation prépositive, il constitue une sorte d'article pronominal, et se place à la tête des noms et des verbes, pour leur communiquer la double puissance qu'il possède du mouvement et de la conjonction.

Son nombre arithmétique est 300.

שא. SHA. Le signe du mouvement relatif réuni à celui de la puissance, constitue une racine que le style hiéroglyphique caractérise par l'arc de cercle inscrit entre deux rayons. Le caractère ס est désigné par l'arc privé de son rayon, ou de sa flèche, et fermé de sa corde. Le caractère ז l'est par le rayon ou la flèche dessinant la circonférence. La portion du cercle représentée par la racine שא peut être considérée en mouvement ou en repos; de là, les idées opposées de tumulte et de calme qu'elle développe.

L'ar. شا signifie proprement *desirer.* Comme R. onomatopée, شا indique l'appel des troupeaux à l'abreuvoir.

שאה. *Un tourbillon, un délire;* l'action de faire *irruption, tumulte, fracas : une tranquillité profonde;* l'état d'être *vide, désert, inané; un gouffre,* etc.

שוא. Tout ce qui est *vain, vide; inané, dévasté;* tout ce qui est *tumultueux, tempétueux, tourbillonnant; la vanité, l'insolence.*

שאב. *(Rac. comp.)* L'action de *puiser de l'eau*. V. la R. אב.

שאל. *(R. comp.)* L'action d'*interroger*, de *demander*. V. la R. של.

שאם. *(Rac. comp.)* L'action de *troubler*, de *mettre en désordre*.

שאן. *(Rac. comp.)* L'état d'*être calme*.

שאף. *(R. comp.)* *Aspirer*, tant au propre qu'au figuré. V. la R. אף.

שאר. *(Rac. comp.)* Tout ce qui *tend* vers la *consistance*, *la solidité*, *l'élémentisation*; tout *résidu*; toute *affinité*: dans un sens restreint, *la chair*. V. la R. אר.

שב. SHB. Cette racine a deux expressions; suivant le rapport de composition sous lequel on l'envisage. Si on la considère comme composée du signe du mouvement relatif et de la durée qui s'y rapporte, joint à celui de l'activité intérieure, elle renferme toute idée de retour vers un point de départ; si on la regarde comme formée par le même signe réuni à la R. אב, image de la paternité, elle désigne la prise de toute une peuplade, sa captivité, sa transportation hors de sa patrie: de là, premièrement,

שב. L'idée de toute espèce de *rétablissement*, de *retour* à un état primitif, à un lieu d'où l'on était parti; *une restitution*, *une réformation*.

Secondement,

שב. Tout état de *captivité*, d'*éloignement* de sa patrie: une *déportation*; *une capture*.

L'ar. شب caractérise, en général, tout ce qui tend du centre à la circonférence, s'agrandit, s'accroît, se déploie, revient à son premier état après avoir été comprimé; développe ses forces, etc. Le sens primitif de la R. hébraïque se reconnaît dans la R. arabe, quoique ses développemens ne soient pas les mêmes.

שוב. L'action de *revenir*, de *retourner* à son premier état; de *refaire* ce qu'on avait déjà fait. Par métaphore, l'action de vieillir: tout ce qui est sur le retour; *un vieillard*.

שג. SHG. Le signe du mouvement relatif, réuni au S. organique, indique un mouvement de l'organe dénué d'intelligence, un mouvement appétant; le même signe, joint par contraction à la R. אג, symbole du développement organique, caractérise toute espèce d'accroissement.

De là,

שג. *Un appétit aveugle*, *un penchant irréfléchi*; au figuré, *une erreur*, *une dégénération*; l'action de croitre et d'*augmenter* en nombre, en volume, en durée.

L'ar. شج conserve peu de chose du sens radical. C'est comme R. onomatopée l'action de *fendre*, une chose

dure, d'y faire une incision, une cicatrice; de *rayer,* de *sillonner*, etc.

שד. SHD. Cette R., composée du S. du mouvement relatif, réuni à celui de l'abondance divisionnaire, ou par contraction à la R. אד, image de toute émanation, caractérise la Nature productrice en général, dont les symboles particuliers sont une mamelle et un champ. De là, le nom de שדי, donné à DIEU, comme au principe de tous les biens; *la Providence.*

L'ar. شد caractérise tout ce qui agit avec force, avec énergie, tant en bien qu'en mal; tout ce qui renverse les obstacles qui lui sont opposés; tout ce qui se montre fort et puissant.

שד. L'effusion des facultés virtuelles, *la Nature:* le signe de l'abondance et de la fécondité, *une mamelle*, *un champ.* Tous les biens physiques, *la fortune*, *le démon* de la Terre. *Un chant* de jubilation.

שדד. *(R. intens.)* L'action de rendre à la nature première, brute; c'est-à-dire de *dévaster*, *ravager* les productions des arts, du travail et de l'industrie.

שוד. Toute espèce de *dévastation* ou de *profanation*, de *pillage* des biens de la nature.

שה. SHEH. Racine analogue à la R. שא, qu'on peut voir.

L'ar. شها caractérise toute tendance, tout mouvement persévérant vers un objet: c'est l'action d'*appéter*, de *vouloir*, de *desirer*, etc.

שו. SHOU. Rac. analogue à la R. שא; mais qui se conçoit principalement sous ses rapports d'équilibre, d'égalité, de parité, de similitude, de convenance, de proportion, de mesure entre les choses.

L'éth. ሰዉ *(shouy)* signifie proprement *un homme.* L'ar. شا caractérise l'état d'être frappé d'admiration.

שוה. L'état d'*être en équilibre* dans toutes ses parties, comme l'est toute portion de cercle; l'état d'être *pareil*, *conforme*, *convenable*, *juste*, *apt* à quelque chose; etc.

שוח. *(Rac. comp.)* Ce qui est *incliné*, ce qui *penche* vers un objet quelconque.

שוט. *(R. comp.)* L'action de *suivre* quelque chose dans ses *contours*, de se *plier*, de *faire de même.* V. la R. שט.

שוך. *(R. comp.)* L'action d'*enterrer* tout-à-fait, de *couvrir* entièrement, d'*ensevelir.*

שום. *(R. comp.)* L'action de *placer*, de *disposer* l'un sur l'autre, par couches, comme *un oignon*, *un ail.*

שוע. *(R. comp.)* *Une clameur*, *une vocifération;* l'action d'appeler à haute voix. V. la R. שע.

שוף. *(Rac. comp.)* L'action de *presser* fortement, de *suffoquer.*

שוק. *(R.comp.)* Tout *desir amoureux*; tout *penchant*.

שור. *(Rac. comp.)* L'action de *se diriger* d'après des lois fixes, de *rester en équilibre*, *en harmonie*, de *moduler* sa voix, de *chanter*, etc. *La musique*, dans le sens très-étendu que les anciens donnaient à ce mot. V. la R. שר.

שוש. *(R. comp.)* L'état d'être en *bonne humeur*, en *harmonie* avec soi-même.

שות. *(R. comp.)* L'action d'*asseoir* quelque chose. V. la R. שת.

שז. SHZ. Racine inusitée en hébreu. L'arabe شز semble indiquer un lieu sec et aride.

שח. SHÊH. Toute espèce d'effort corporel pour suivre une direction quelconque; tout effort de l'âme pour accomplir un devoir, pour acquérir une vertu.

L'ar. شح tient évidemment au sens primitif de l'hébreu, mais en le développant du côté purement matériel; ensorte que l'effort indiqué par la R. שח, étant tourné vers l'égoïsme, ne caractérise que la tenacité, l'avarice, le desir de tirer à soi, d'accaparer, etc. Comme racine onomatopée, شخ peint le bruit que fait un fluide quelconque en tombant du haut en bas, et signifie proprement *pisser*.

שחה. L'action de *s'incliner*, de *suivre un penchant*, de *se plier* à une loi; dans un sens restreint, l'action de *nager*; de suivre le cours de l'eau. V. שחה.

שחו. *(R. comp.) Une conception*, un *élan*, un *essor*.

שחס. *(R. comp.) Une végétation*.

שט. SHT. Toute idée d'inflexion, d'inclinaison, de mouvement semblable. Voyez שוט.

L'ar. شط caractérise tout ce qui se détend, s'éloigne du centre, se tire au long, se trouve hors de sa demeure, etc.

שי. SHI. Racine analogue à la R. שו dont elle manifeste la puissance. C'est dans son sens propre, une justice rendue, un honneur accordé au mérite, etc.

L'ar. شي caractérise *une chose* quelconque, en général, quoi que ce soit; une existence réelle, évidente; tout ce qui tombe sous les sens.

שך. SHĈH. Le signe du mouvement relatif, réuni à celui de l'existence assimilée, ou par contraction à la R. אך, image de toute restriction, constitue une racine d'où se développent toutes les idées de retour en soi-même, d'enveloppement, de repos extérieur, de conscience.

L'ar. شك développe l'idée d'une hésitation, d'un doute consciencieux.

Comme R. onomatopée شك signifie proprement *piquer* avec un éguillon.

שך. Dans un sens propre et restreint, c'est *un oignon :* dans un sens figuré c'est un *recueillement, une méditation profonde, une spéculation, un sommeil physique, un ensevelissement*, tant au propre qu'au figuré. Voyez שוך.

של. SHL. Dans le style hiéroglyphique, c'est la ligne tracée d'un objet à un autre, le trait qui les unit; c'est ce qu'expriment les relations prépositives *de, à.*

של. Tout ce qui suit ses lois; qui reste dans sa ligne droite; tout ce qui est *tranquille, heureux, dans le bon ordre, dans la voie du salut.*

L'ar. شل n'a point conservé les idées d'ordres développées par la R. hébraïque, excepté dans le composé شليد, *force morale*, et dans l'analogue سلم, l'action de *saluer*, de témoigner du respect; mais cette racine s'est confondue avec l'intensitive suivante.

שלל. *(R. intens.)* Tout ce qui sort de sa ligne, *outre* quelque chose que ce soit, tombe dans *l'erreur;* tout ce qui est *extravagant, fanatique, insensé;* tout ce qui méconnaît le droit et la justice.

L'ar. شل ou شلل offre le même sens, en général. C'est, au propre, l'état d'être estropié, tortu, manchot, perclus, etc.

שם. SHM. Dans le style hiéroglyphique, c'est l'étendue circonférencielle, la sphère entière d'un être quelconque, l'espace total qu'il occupe; c'est ce qu'expriment les relations adverbiales *là, là-même, là-dedans, y.*

שם. *Le nom* de tout être, *le signe* qui le rend connaissable, ce qui le constitue *tel : un lieu, un temps, l'univers, les cieux,* DIEU lui-même: *la gloire, l'éclat, la splendeur, la célébrité, la vertu;* tout ce qui *s'élève* et *brille* dans l'espace; tout ce qui *se distingue, est sublime, remarquable.*

L'ar. شم n'a point conservé les mêmes idées intellectuelles développées par la R. hébraïque, excepté dans quelques composés et dans l'analogue سم. Ses acceptions les plus ordinaires se confondent avec celle de la R. intens. suivante.

שמם. *(R. intens.)* Tout ce qui sort de sa sphère, se livre à *l'orgueil;* entre en *démence : Le desir désordonné* de se faire remarquer, *l'ambition :* tout ce qui *trouble, bouleverse* les esprits, *ravage, désole* la Terre.

L'ar. شم offre en général le même sens que l'hébreu. Dans un sens très-restreint, le verbe شم, signifie *flairer.*

שן. SHN. Toutes les idées de mutation, d'itération, de passage d'un état à l'autre; tout ce qui porte à la

diversité, à la variation, au changement.

L'ar. شن ne s'accorde avec la Rac. hébraïque que dans quelques composés, et dans l'analogue سن. Comme verbe, شن indique l'action de *triturer, de broyer*, *de faire du bruit*.

שן. Le nombre *deux*. Tout ce qui *coupe* et *divise* comme *les dents*, au propre; et *la haine*, au figuré. Tout ce qui *varie*, *change;* tout ce qui *mesure*, *partage* les temps; *une révolution cyclique*, *une mutation ontologique*, et dans un sens très-restreint, *une année*.

שע. SHUH. Toutes les idées de conservation, de restauration, de cimentation.

שע. Dans un sens propre, de *la chaux*, *du ciment;* dans un sens figuré, tout ce qui *consolide*, *garantit*, sert de *sauve-garde*, *conserve*, *affectionne*.

L'ar. شع n'a point conservé le sens radical, excepté dans quelque composés et dans son analogue سعى. On entend par شع, *rayonner*, répandre çà et là, *disperser*. Selon cette acception, شع se rattache à la R. onomatopée suivante.

שע. Racine onomatopée qui peint le cri d'une personne qui appèle avec force. Voyez שוע.

שעט. *(R. comp.) Une acclamation.*

שעל. *(R. comp.) La main fermée.*

שען. *(R. comp.)* Tout ce qui sert d'*appui:* l'action de *s'appuyer*, de *s'étayer*.

שעע. *(Rac. intens.)* Tout ce qui *affectionne*, *choie*, *conserve* avec soin.

שער. *(Rac. comp.) Un saisissement d'horreur;* ou bien, *une ouverture*, *une porte:* suivant le sens sous lequel on considère la R. שור.

שף SHPH. Tout objet apparent, éminent, distingué, proéminent: tout ce qui déborde, comme *les lèvres;* s'élève, comme *une coline;* paraît au-dessus, comme *la crême*, etc.

L'ar. شف désigne en général tout ce qui devient limpide, clair, diaphane.

שף. Racine onomatopée, exprimant le bruit que l'on fait en foulant avec les pieds. V. שוף.

שץ. SHTZ. Tout ce qui conduit au but, à la perfection, à l'achèvement, à la fin.

L'ar. شص désigne en général tout ce qui sert de moyen pour prendre le poisson, *un hameçon, un filet*, etc.

שק. SHCQ. Toute idée de tendance, de penchant d'affinité à se saisir: tout ce qui se cherche, se joint, tout ce qui agit par sympathie, s'enveloppe, s'embrasse, s'absorbe.

שק et שקק. *(R. intens.)* Tout ce

qui *se réunit*, *s'attire* réciproquement: l'action de *s'imbiber*, de *pomper* l'eau, de *humer*. V. שרק.

L'ar. شق n'a point conservé le sens radical de l'hébreu. C'est une racine onomatopée, qui dans l'idiôme arabe signifie proprement *fendre*, *déchirer*.

שר. SHR. Cette R. comporte plusieurs significations, suivant la manière dont on la conçoit composée. Si c'est le signe du mouvement relatif qui s'unit simplement à celui du mouvement propre, il résulte de ce mélange abstrait de la ligne circulaire à la ligne droite, une idée de solution, d'ouverture, de libération; comme si un cercle fermé s'ouvrait, si une chaîne se relâchait: si l'on considère ce même signe du mouvement relatif, se réunissant par contraction à la racine élémentaire אר, alors il participe aux expressions diverses de cette racine, et développe les idées de force, de vigueur, de domination, de puissance, qui résultent de l'élément principe: si enfin, on voit dans la racine שר, la R. שר, symbole de toute proportion harmonique, jointe au signe du mouvement propre, on y découvre l'expression de tout ce qui se dirige d'après des lois constantes et justes:

De là, premièrement:

שר. Tout ce qui *libère*, qui *ouvre*, qui *résout*, qui *émet*, qui *produit*; comme *le nombril*, *une campagne*; etc.

Secondement:

שר ou שרר. *(R. intens.)* Tout ce qui est *solide*, *tenace*, et *résistant*, comme *un mur*, *une cuirasse*, *une chaîne*; tout ce qui est *fort*, *vigoureux*, comme *un taureau*; tout ce qui est *dominateur*, *puissant*, comme *un roi*, *un prince*; tout ce qui est *redoutable*, comme *un rival*, *un ennemi*; etc.

Troisièmement:

שר, שור ou שיר. Tout ce qui est *mesuré*, *coordonné*, *juste*, conforme à l'harmonie universelle, astreint à des règles, comme *un chant musical*, *une mélodie*, *une loi*, *un poëme*, *un système de gouvernement*; etc.

Le génie hébraïque confondant ces trois expressions en une, en tire le sens le plus compliqué et le plus abstrait qu'aucune autre langue puisse offrir: celui d'un gouvernement libéral, facile, indulgent, producteur au dedans, puissant, robuste, redoutable, dominateur au dehors, qui étend son empire en le dirigeant d'après des lois justes, lumineuses, modelées sur les lois immuables de l'ordre et de l'harmonie universelle.

L'ar. شر ne s'accorde nullement avec l'hébreu pour le sens radical, excepté dans quelques-uns de ses composés, et de ses analogues سر et سار. Cette R. qui, dans l'idiôme arabe, paraît être devenue intensitive, y a développé des idées tout-à-fait opposées, comme nous avons vu cela ar-

river souvent dans le cours de ce vocabulaire. Ainsi au lieu de l'ordre et de la justice, exprimés par שר, le verbe intensitif שרר ou شرر a caractérisé l'action de tout ce qui est désordonné, injuste, méchant, perfide, contraire à l'harmonie et au bonheur public.

שש. SHSH. Toutes les idées de proportion, de mesure et d'harmonie.

שש. Le nombre *six*. Tout ce qui est dans des relations harmonieuses, comme la *couleur blanche ;* et par suite, *l'albâtre, le lys, le lin, la vieillesse :* tout ce qui jouit du calme et du bonheur. V. שוש.

L'ar. شش développe les idées entièrement opposées à la R. hébraïque, à cause de la forme intensitive qui y domine. Le verbe شوش désigne en général tout ce qui trouble, mêle, dérange, etc.

שת. SHTH. Cette racine, composée des signes du mouvement relatif et réciproque, indique le lieu verslequel s'inclinent irrésistiblement les choses, et les choses mêmes qui s'inclinent vers ce lieu : de là,

שת. *Le fond, le fondement,* tant au propre qu'au figuré; le lieu où se réunit l'*onde;* l'*onde* elle-même; toute espèce de *profondeur;* toute espèce de *boisson*.

L'ar. شث n'a retenu qu'une partie du sens radical, dans ce qui concerne le mouvement de l'eau, la séparation en gouttes de ce fluide, sa distillation, sa dispersion. L'autre partie du sens primitif se trouve dans l'analogue ست qui désigne, en général, le fond ou le fondement des choses, le siége, et particulièrement, *les fesses*.

שות. L'action de mettre *au fond,* de *fonder,* d'*asseoir,* de *poser,* de *disposer,* etc.

ת. TH. Ce caractère appartient, en qualité de consonne, à la touche chuintante. Les anciens Égyptiens, en le consacrant à Thaôth dont ils lui donnaient le nom, le regardaient comme le symbole de l'âme universelle. Employé comme signe grammatical dans la Langue hébraïque, il est celui de la sympathie et de la réciprocité; joignant à l'abondance du caractère ד, à la force de résistance et de protection du caractère ט, l'idée de perfection et de nécessité, dont il est l'emblème. Quoiqu'il ne tienne point un rang particulier parmi les articles, il paraît néanmoins trop souvent à la tête des mots, pour qu'on ne doive pas soupçonner qu'il était employé en cette qualité dans l'un des dialectes égyptiens, où sans doute il représentait la relation את ; de la même manière que le caractère פ représentait la relation פא, פה ou פי.

Son nombre arithmétique est 400.

תא. THA. Toute idée de détermination, de désignation, de définition.

תאה. Tout ce qui *limite*, *détermine*, *définit*, *circonscrit*. C'est, dans un sens restreint, la chambre close où est *le lit* nuptial.

L'ar. تأ exprime un desir mutuel.

תאב. *(R. comp.) Un desir mutuel.*

תאם. *(R. comp.) Un jumeau.*

תאן. *(R. comp.) Une occasion, une occurrence, une tristesse réciproque; un figuier.* V. la R. אן.

תאר. *(R. comp.) Une description, une information, un dessein.*

תב. THB. Toute espèce de réunion sympathique par affinité; un globe, une sphère; le vaisseau de l'Univers, le Monde, la Terre; etc.

L'ar. تب est une rac. onomatopée qui caractérise le mouvement du dégoût avec lequel on repousse une chose: *fi! fi donc!* Le verbe تاب exprime l'action de se repentir d'un péché.

תוב. L'action de *tourner*, de *revenir* sur ses pas, de suivre un mouvement circulaire.

L'ar. تاب signifie proprement *s'amender*, revenir de ses égaremens.

תג. THG. Racine inusitée en hébreu.

L'arabe تج semble indiquer une mutation, une action passagère; le *cours* de quelque chose. On entend par تاج, *une mitre, une thiare.*

תד. DTH. Rac. inusitée en hébreu. Le chaldaïque ainsi que le syriaque ܬܕ, indiquent également *le sein.*

L'ar. تدا ou ثدا signifie *humecter, arroser, mouiller.*

תה. THEH R. analogue à la R. תא; mais dont l'expression, plus morale, caractérise davantage la raison influente et sympathique des choses.

L'ar. تها signifie proprement *s'égarer*, se perdre dans le vide. On entend par le composé تهاته, *une chose vaine;* et par le verbe تهته, une chose qui se liquéfie.

תהום. *(Rac. comp.) L'abîme de l'existence universelle.* V. la R. הו.

תו. THOU. Racine analogue aux R. תא et תה, mais d'un effet plus physique.

תו. Toute idée de *signe*, de *symbole*, de *caractère* hiéroglyphique, emblématique: *une fable, un récit, une description, un livre, un monument*, etc.

L'ar. تو caractérise une chose simple, non composée, non complexe, telle qu'une corde à un brin, un mot d'une seule lettre. C'est aussi, dans un sens restreint, *une heure;* une étendue de temps envisagée d'une manière simple.

תוח. L'action de *désigner*, de *signifier*, de *caractériser*, de *décrire*, etc.

תוך. *(R. comp.) Le milieu, l'entre deux* des choses, le point de réunion. V. la R. תך.

תור. *(R. comp.) Un mouvement orbiculaire, sympathique; un tour, une série, un ordre.* V. la R. תר.

תז. THZ. Toute idée générale de vibration et de réaction. Dans un sens restreint, c'est l'action de trancher avec le glaive.

תח. THÊH. Racine inusitée en hébreu. L'arabe semble indiquer une émotion qui tient à la faiblesse des organes. En ajoutant l'inflexion gutturale, cette racine caractérise dans تخ, l'action de *s'amortir*.

תחת. *(R. comp.)* Cet état de *soumission* et de *dépendance* exprimé par les relations *sous, dessous, au-dessous, par-dessous :* tout ce qui est *inférieur*. V. תח.

תט. SHT. Racine inusitée en hébreu. L'arabe تط exprime un état d'enfance, de faiblesse et d'imbécilité.

תי. THI. Racine analogue à la R. תה.

תים. *(R. comp.) Le midi.*

תיש. *(R. comp.) Un bouc.* V. la R. תש.

תך. THÇH. Cette racine caractérise le point sympathique par où les choses sont formées, quant à leurs parties, ou aggrégées les unes aux autres; le point de contact par où elles se touchent; le point central vers lequel elles gravitent. De là,

תך ou **תכך**. *(R. intens.)* Toute idée de *lien intermédiaire*, d'*entre-deux; le point délicat* d'une chose, d'une question; *la dextérité* avec laquelle on le saisit; *la finesse* avec laquelle on s'en sert : tout ce qui *tend* au même point; tout ce qui *oppresse ; une calamité ;* etc. V. תוך.

L'ar. تك n'a conservé du sens radical de l'hébreu, que le seul développement qui se rapporte à l'opression, soit physique, soit morale, comme celle d'un homme oppressé par l'ivresse, ou par un accès de folie. Le verbe intensitif تكتك ou تكتك signifie encore *fouler aux pieds*, couvrir de vagues, *inonder*.

תל. THL. Toute idée d'entassement, d'amas, de cumulation; tout ce qu'on amoncelle, tout ce qu'on place l'un sur l'autre.

L'ar. تل tient au sens radical de l'hébreu, par la plupart de ses développemens en grand nombre. Dans un sens restreint, la R. arabe signifie cependant *soulever ;* et l'on entend par تل, *tirer hors* la terre d'un puits en le creusant.

תל et תלל. *(R. intens.) Un monceau, un tas*; une chose suspendue, comme *un carquois, un trophée d'armes*, etc.

תם. THM. Cette racine, où le signe des signes, symbole de toute perfection, se trouve universalisé par le S. collectif ם, développe l'idée de tout ce qui est universellement vrai, universellement approuvé, image accomplie de l'âme universelle: de là,

תם. *La perfection, l'intégrité*, soit physique soit morale : *la vérité, la justice, la sainteté*, toutes les vertus.

L'ar. تم participe à presque tous les développemens de la R. hébraïque. Dans un sens restreint, c'est, comme verbe, l'action d'*achever*, d'*accomplir*, de *perfectionner*, de *finir*. Comme relation adverbiale, ثم se représente en français par *là bas, au loin*.

תמם. *(R. intens.)* Toute vertu outrée, dégéuérée, devenue *une erreur, une imperfection, une ruine*.

תן. THN. Toute idée de substance ajoutée, de corporéité de plus en plus croissante; une extension de soi-même, un élargissement, une largesse; dans un sens restreint, *un don*.

L'ar. ثن signifie proprement, *mettre en deux*, porter du nombre un, au nombre deux; *comparer ensemble; augmenter*. On entend par ثن, de l'herbe sèche, du *foin*. Comme racine onomatopée, تن peint le bruit des métaux, le *tintement* des cordes sonores.

תן. L'action de *donner; une grâce, un présent*; tout ce qui est *libéral, généreux*.

תנן. *(Rac. intens.)* L'action de *croître* et de *s'étendre* outre mesure: *un monstre, un dragon, un crocodile*; l'espèce des cétacées, en général.

תס. THS. R. inusitée en hébreu. Le chaldaïque désigne *un bouillonnement, une ferveur*.

L'ar. تسس désigne *une race, une lignée*.

תע. THUH. Tout ce qui est faux, illusoire, vain; tout ce qui n'a que l'apparence et le semblant.

תעה. L'état d'être *abusé, séduit, trompé* par des dehors spécieux; *l'hypocrisie, la fraude*.

L'ar. تغ tient à la R. hébraïque seulement du côté physique, et indique l'état de ce qui est énervé, sans vigueur. Comme R. onomat., تغ peint le balbutiement, l'hésitation en parlant; et تغ, le vomissement.

תעע. L'action de se *mocquer*, de *rire*.

תף. THPH. R. onomat. exprimant le bruit du tambour. De là, par analogie, l'ar. تف *cracher; un crachat*; et par métaphore, tout objet dégoûtant et qui répugne à voir. Dans l'i-

diòme arabe, دف signifie *un tambour de basque*.

תוף. Le mot èhaldaïque signifie l'action d'*anathématiser*, d'*exécrer*. L'ar. تاف indique l'état d'être *coupable*, *troublé par le crime*, *avili par le vice*.

תק. THCQ R. innstitée en héb. Le èhaldaïque semble exprimer le doute moral, ou bien l'effort physique.

L'ar. تق est une R. onomatop. qui se représente en français par *gare !* Le verbe تاق signifie *desirer*.

תר. THR. Toute idée de détermination donnée à l'élément : dans un sens très-étendu, *la modalité*.

תר. Dans un sens restreint, toute espèce de *fusion*, d'*infusion*, de *distillation*.

L'ar. تر ou ثر tient à la R. hébraïque seulement par le côté le plus restreint et le plus physique. C'est, proprement, tout ce qui a du suc, tout ce qui donne du liquide, tout ce qui distille.

תור. L'action de *modifier*, de *changer*; de *tourner* d'une manière en une autre; l'action de *convertir*, de *traduire*, de *distiller*; l'action d'*entourer*, de *circuire*; etc. V. תור.

תש. THSH. L'ardeur sympathique de la nature, le feu générateur.

תוש ou תיש. Le symbole de la fécondité animale, *un bouc*.

L'ar. تش signifie proprement *une outre*, à cause de la peau de bouc dont elle est faite; et par métaphore, le vent renfermé dans l'outre et qu'on en fait sortir en la pressant. Le mot composé تشوش semble exprimer une sorte de transmutation, de passage d'un état à un autre.

תת. THTH. Racine inusitée en hébreu.

L'ar. ثث indique une fente, une raie, une solution de continuité.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DISSERTATION INTRODUCTIVE.

§. I. Sur l'origine de la Parole, et sur l'Étude des Langues qui peuvent y conduire............... P. v.

§. II. Langue hébraïque : authenticité du Sépher de Moyse : vicissitudes que ce livre a éprouvées. P. xv.

§. III. Suite des révolutions du Sépher : origine des versions principales qui en ont été faites... xxxv.

GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE.

CH. I. Principes généraux.

§. I. Véritable but de cette Grammaire........................ P. 3.

§. II Étymologie et définition.... 7.

§. III. Division de la Grammaire : Parties du discours............. 12.

Alphabet hébraïque............. 16.

Alphabet comparatif............ 17.

CH. II. Des Signes considérés comme caractères.

§. I. Alphabet hébraïque : ses voyelles : son origine............... 18.

§. II. Origine des points-voyelles... 22.

§. III. Effets des points-voyelles : texte samaritain.............. 27.

CH. III. Des Caractères considérés comme signes.

§. I. Les caractères tracés, un des élémens du langage : Principe hiéroglyphique de leur forme primitive........................ 31.

§. II. Origine des Signes et leur développement : ceux de la langue hébraïque..................... P. 35.

§. III. Emploi des signes : exemple tiré du français............... 40.

CH. IV. Du Signe produisant la racine.

§. I. Digression sur le principe et les élémens constitutifs du Signe.... 44.

§. II. Formation de la Racine et de la Relation..................... 47.

§. III. De la Préposition et de l'Interjection...................... 53.

CH. V. Du Nom.

§. I. Le Nom considéré sous sept rapports : de l'étymologie.......... 58.

§. II. De la qualité.............. 63.

§. III. Du genre................ 69.

§. IV. Du nombre............... 71.

§. V. Du mouvement............ 75

§. VI. De la construction......... 82.

§. VII. De la signification......... 84.

CH. VI. DES RELATIONS NOMINALES.

§. I. Pronoms absolus........... P. 85.
§. II. Affixes.................... 88.
§. III. Emploi des affixes......... 92.

CH. VII. DU VERBE.

§. I. Du Verbe absolu, et du Verbe particulier................... 96.
§. II. Trois espèces de verbes particuliers...................... 100.
§. III. Analyse des verbes nominaux : inflexion verbale....... 104.

CH. VIII. DES MODIFICATIONS DU VERBE.

§. I. La forme et le mouvement... 110.
§. II. Le temps................ 114.
§. III. Formation des temps verbaux. 118.

CH. IX. DES CONJUGAISONS.

§. I. Conjugaison radicale........ 123.
Remarque sur cette conjugaison.. 131.
§. II. Conjugaison dérivée........ 136.
Remarques..................... P. 144.
§. III. Conjugaison Radicale-composée avec l'adjonction initiale י... 149.
Remarques.................... 154.
§. IV. Conjugaison Radicale-composée avec l'adjonction initiale נ. 157.
Remarques.................... 162.
§. V. Conjugaison Radicale-composée avec l'adjonction terminative. 164.
Remarques.................... 169.
§. VI. Des irrégularités dans les trois conjugaisons.............. 170.
Conjugaison irrégulière.......... 173.

CH. X. DE LA CONSTRUCTION DES VERBES : DES RELATIONS ADVERBIALES : DES CARACTÈRES PARAGOGIQUES : CONCLUSION.

§. I. Réunion des verbes aux affixes verbaux................ 178.
§. II. Des relations adverbiales.... 182.
§. III. Des caractères paragogiques. 190.
§. IV. Conclusion............... 193.

RACINES HÉBRAÏQUES.

AVERTISSEMENT.................... P. 1.
VOCABULAIRE RADICAL.
א. A.............................. 7.
ב. B.............................. 17.
ג. G.............................. 23.
ד. D.............................. 29.
ה. H. E........................... 35.
ו. W. OU.......................... 39.
ז. Z.............................. 43.
ח. H. Ê........................... 47.
ט. T.............................. 55.
י. I.............................. 58.
כ. CH. K.......................... P. 64.
ל. L.............................. 69.
מ. M.............................. 75.
נ. N.............................. 82.
ס. S. X........................... 89.
ע. H. U. WH....................... 91.
פ. PH............................. 102.
צ. TZ............................. 107.
ק. Q. K........................... 112.
ר. R.............................. 118.
ש. SH............................. 125.
ת. TH............................. 132.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA

LANGUE HÉBRAÏQUE

RESTITUÉE,

ET LE VÉRITABLE SENS DES MOTS HÉBREUX

RÉTABLI ET PROUVÉ

PAR LEUR ANALYSE RADICALE.

Ouvrage dans lequel on trouve réunis:

1°. Une Dissertation introductive sur l'origine de la Parole, l'étude des langues qui peuvent y conduire, et le but que l'Auteur s'est proposé;

2°. Une Grammaire hébraïque, fondée sur de nouveaux principes, et rendue utile à l'étude des langues en général;

3°. Une série de Racines hébraïques, envisagées sous des rapports nouveaux, et destinées à faciliter l'intelligence du langage, et celle de la science étymologique;

4°. Un Discours préliminaire;

5°. Une traduction en français des dix premiers chapitres du Sépher, contenant la Cosmogonie de Moyse.

Cette traduction, destinée à servir de preuve aux principes posés dans la Grammaire et dans le Dictionnaire, est précédée d'une version littérale, en français et en anglais, faite sur le texte hébreu présenté en original avec une transcription en caractères modernes, et accompagnée de notes grammaticales et critiques, où l'interprétation donnée à chaque mot est prouvée par son analyse radicale, et sa confrontation avec le mot analogue samaritain, chaldaïque, syriaque, arabe, ou grec.

Par FABRE-D'OLIVET.

A PARIS,

Chez { L'Auteur, rue de Traverse, n°. 9, faubourg St.-Germain;
Barrois, l'aîné, Libraire, rue de Savoie, n°. 13.
Eberhart, Libraire, rue du Foin St.-Jacques, n°. 12.

1816.

J.-M. EBERHART, IMPRIMEUR DU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE,
RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N. 12.